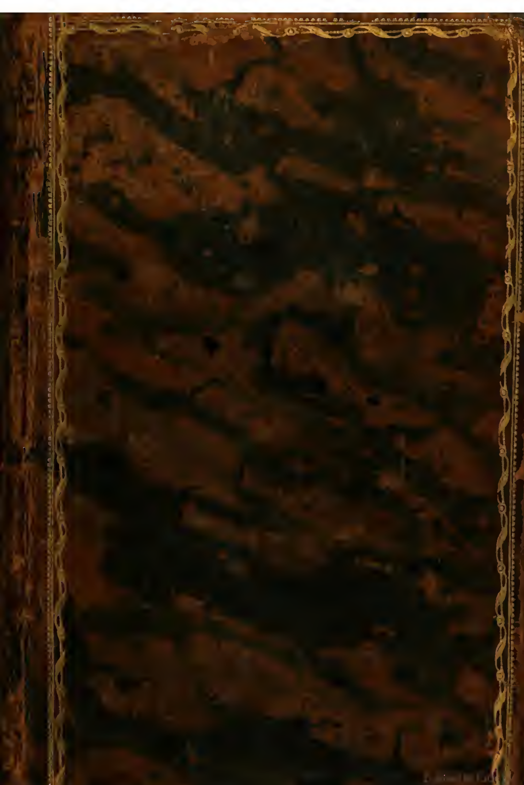
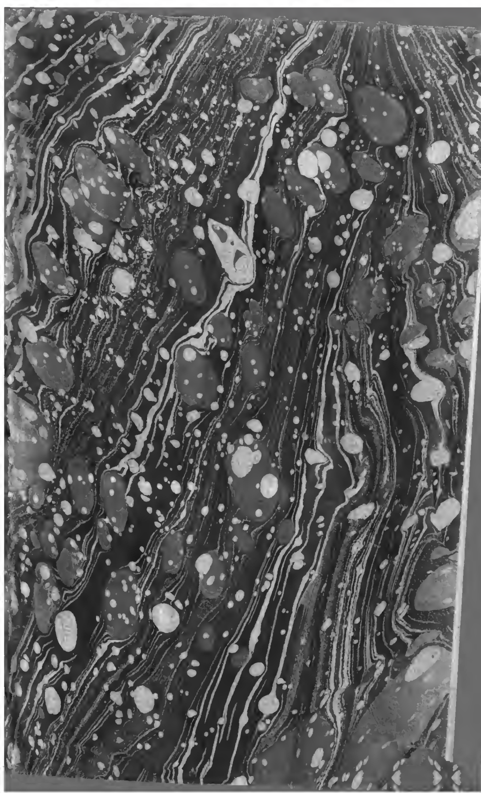




GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

Se trouve à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, Faubourg Saint-Germain, N.° 28;

Et à LYON,

Chez BALLANCHE, Père et Fils, Halles de la Grenette.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, Liv. XXIV, ch. III.

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.º 28.

AN XI.—1803.



AU PREMIER CONSUL,

LE GÉNÉRAL

BONAPARTE.

GÉNÉRAL,

Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du Génie du Christianisme; *c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause, qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnoître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avoit marqué de loin, pour*

l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la Religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de Chrétiens qui prient pour vous aux pieds des autels, que vous leur avez rendus.

Je suis avec un profond respect,

GÉNÉRAL,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
CHATEAUBRIAND.

AVERTISSEMENT.

La Défense du *Génie du Christianisme* servant de véritable préface à cette seconde édition, je n'ai plus qu'à rendre compte dans cet *Avertissement*, des corrections que j'ai faites à l'ouvrage.

Ces corrections se réduisent à des retranchemens dans le texte, et à des additions dans les notes. Deux de ces nouvelles notes seront peut-être remarquées des lecteurs : l'une est un recueil de lettres écrites par un François de l'armée de Condé, qui s'étoit retiré en Espagne, dans un couvent de Trappistes, où il est mort; l'autre est une espèce de procès-verbal des exhumations de Saint-Denys, fait par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

J'ai fortifié plusieurs chapitres de rai-

sonnement, et adouci les couleurs de quelques morceaux de description : en général, le style a été retouché avec l'attention la plus scrupuleuse. Ce n'est pas que je ne connoisse par expérience l'inutilité de ces corrections, pour désarmer la censure, du moins pendant la vie d'un auteur : on se souvient des taches des premières éditions, et l'on ne veut pas remarquer qu'elles ont disparu dans les éditions suivantes.

Cependant, malgré le soin extrême que j'ai apporté à la revision de mon ouvrage, il y est resté quelques erreurs qui sont assez importantes, pour que je me croie obligé d'en faire ici l'aveu.

La première de ces erreurs regarde le prétendu mariage des prêtres. J'ai soutenu, fort inconsidérément, qu'il a été permis dans l'église latine jusques vers le milieu

du douzième siècle. Rien n'est plus faux que cette assertion. Le septième canon du concile de Latran, tenu en 1139, n'a fait que confirmer le célibat ecclésiastique qui existoit bien avant cette époque, et dont l'origine remonte jusqu'au temps des apôtres. Le canon du premier concile de Tours, que je cite en faveur de mon opinion, pourroit même servir contre moi; car s'il prouve qu'il y avoit des prêtres qui habitoient avec des femmes, il prouve aussi que ces prêtres et ces diacres avoient encouru l'excommunication. Il est donc certain que le mariage des prêtres n'a jamais été autorisé dans l'église latine. Si quelque chose pouvoit m'excuser d'avoir avancé le contraire, c'est qu'une grande partie de mon ouvrage a été composée dans des pays protestans, où je n'ai pu consulter que des auteurs souvent altérés; mais encore est-ce une très-méchante

excuse, car j'aurois dû vérifier un point de doctrine aussi important, depuis mon retour en France.

La seconde erreur que je dois indiquer, se trouve dans cette phrase : *ici point de consubstantialité, point d'union hypostatique;* et dans cette autre, *Elohe, c'est-à-dire, tes Dieux ou plusieurs substances divines dans l'unité.* Ces expressions, prises à la rigueur, détruiroient l'unité des trois personnes et l'union du Verbe avec la nature humaine. On sent bien que je n'ai pas prétendu rejeter la *consubstantialité* des trois personnes; que tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je n'emploierois pas cette expression dans mes preuves, comme étant trop particulière à la théologie; on sent bien aussi que de telles inadvertances n'ont pas le danger qu'elles avoient autrefois, et qu'elles ne conduiront personne à l'erreur : toutefois elles doivent être

soigneusement évitées par un homme qui se mêle d'écrire sur des matières religieuses.

Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner ici ma reconnoissance aux respectables et savans ecclésiastiques qui m'ont averti de ces erreurs. Ils ont bien voulu penser que mon ouvrage n'étoit pas tout-à-fait inutile à la cause de la religion; et dans les observations qu'ils m'ont communiquées, ils ont mis autant d'indulgence que de politesse. Tandis que par une adroite manœuvre et par une dérision nouvelle, le *Philosophisme* feint de s'alarmer des dangers imaginaires, auxquels, selon lui, mon livre expose le culte chrétien; il est consolant pour moi de recevoir des marques de bienveillance de tous les rangs du clergé, sans même en excepter ce digne successeur de Léon X et de Pie VI, qui tout-à-la-

fois ranime les beaux-arts, et ferme les plaies de l'église affligée. J'étois bien loin d'espérer une si flatteuse récompense, pour d'aussi foibles travaux.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE PREMIER.
MYSTÈRES ET SACREMENS.

CHAPITRE PREMIER.
INTRODUCTION.

DEPUIS que le christianisme a paru sur la terre, trois espèces d'ennemis l'ont constamment attaqué : les hérésiarques, les

sophistes, et ces hommes en apparence frivoles, qui détruisent tout en riant. De nombreux apologistes ont victorieusement répondu aux subtilités et aux mensonges; mais ils ont été moins heureux contre la dérision. Saint Ignace d'Antioche (1), saint Irenée, évêque de Lyon (2), Tertullien, dans son Traité des Prescriptions, que Bossuet appelle divin, combattirent les novateurs, dont les interprétations superbes corrompoient la simplicité de la foi.

La calomnie fut repoussée d'abord par Quadrat et Aristide, philosophes d'Athènes; on ne connoît rien de leurs apologies, hors un fragment de la première, conservé par Eusèbe. S. Jérôme et l'évêque de Césarée parlent de la seconde, comme d'un chef-d'œuvre (3).

Les payens reprochoient aux fidèles l'athéisme, l'inceste, et certains repas abominables où l'on devait manger la chair d'un enfant nouveau-né. S. Justin plaida la cause des chrétiens, après Quadrat et Aristide : son style est sans ornement, et les actes de son martyre prouvent qu'il versa son sang pour sa religion avec la même simplicité qu'il écrivit pour elle (4). Athénagore a mis plus d'esprit dans sa

(1) Ignat. *in Patr. apost. Epist. ad Smyrn.* n. 1.
(2) *In haeres.* lib. VI.
(3) Eus. lib. IV, 3; Hieronym. Epist. 80; Fleury, *Hist. eccl.* tom. I; Tillemont, *Mém. pour l'Hist. eccl.* tom. II.
(4) Just.

défense; mais il n'a ni la manière originale de Justin, ni l'impétuosité de l'auteur de l'*Apologétique*. Tertullien est le Bossuet Africain et Barbare : Théophile, dans les trois livres à son ami Antolyque, montre de l'imagination et du savoir; et l'*Octave* de Minucius Félix présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres, qui s'entretiennent de la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer (1).

Arnobe le rhéteur, Lactance, Eusèbe, S. Cyprien, ont aussi défendu le christianisme; mais ils se sont moins attachés à en relever la beauté, qu'à développer les absurdités de l'idolâtrie.

Origène combattit un des premiers les sophistes; il semble avoir eu l'avantage de l'érudition, du raisonnement et du style, sur Celse son adversaire. Le grec d'Origène est singulièrement doux; il est cependant mêlé d'hébraïsme et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

Ce fut sous l'empereur Julien que parut cette persécution, (peut-être plus dangereuse que la violence) qui consiste à prodiguer le mépris et la misère aux chrétiens. Julien commença par dépouiller les églises; il défendit ensuite aux fidèles d'enseigner

(1) *Voyez* avec les auteurs cités ci-dessus, Dupin, dom Cellier, et l'élégante Traduction des anciens Apologistes, par M. l'abbé de Gourcy.

et d'étudier les lettres (1). Mais l'empereur sentant tout l'avantage des institutions du christianisme, voulut établir des hôpitaux et des monastères, et joindre, à l'instar du culte évangélique, la morale à la religion, en ordonnant qu'on prononçât des espèces de sermons dans les temples (2).

Les sophistes dont Julien étoit environné, se déchaînèrent contre le christianisme, à l'exemple de leur maître. L'empereur lui-même ne dédaigna pas de se mesurer avec les méprisables *Galiléens*. L'ouvrage qu'il écrivit contre eux ne nous est pas parvenu; mais S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, en cite plusieurs fragmens dans la réfutation qu'il en a faite, et que nous avons encore. Lorsque Julien est sérieux, S. Cyrille se montre le plus fort; mais lorsque l'empereur a recours à l'ironie, le patriarche perd ses avantages. Le style de Julien est vif, animé, spirituel. Saint Cyrille s'emporte, il est bizarre, obscur et contourné.

Depuis Julien jusqu'à Luther, l'église, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes. Mais lorsque le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent aussi les nouveaux défenseurs. Il le faut avouer, les protestans eurent d'abord la supériorité, du moins par les formes, comme le remarque M. de Montesquieu.

(1) Soc. 3, c. XII; Greg. Naz. 3, p. 51-97, etc.
(2) *V.* Fleury, *Hist. eccl.*

Erasme même fut foible contre Luther, et Théodore de Bèze eut une légèreté de style, qui manqua trop souvent à ses adversaires.

Mais quand Bossuet descendit dans la carrière, la victoire ne demeura pas long-temps indécise; l'hydre de l'hérésie fut de nouveau terrassée. L'*Histoire des Variations* et l'*Exposition de la Doctrine catholique* sont deux chefs-d'œuvre qui passeront à la postérité.

Il est naturel que le schisme mène à l'incrédulité, et que l'athéisme se montre avec l'hérésie. Bayle et Spinosa s'élevèrent après Calvin; ils trouvèrent dans Clarke et Leibnitz deux génies capables de réfuter leurs sophismes. Abbadie écrivit en faveur de la religion une apologie remarquable pour la méthode et le raisonnement. Malheureusement le style en est foible, quoique les pensées n'y manquent pas d'un certain éclat. « Si les philosophes anciens, dit » Abbadie, adoroient les vertus, ce n'étoit » après tout qu'une belle idolâtrie. »

Tandis que l'église triomphoit encore, déja M. de Voltaire faisoit renaître la persécution de Julien; et comme il exerça un empire plus absolu sur l'opinion, sa victoire fut plus complète et plus terrible.

Il eut l'art funeste chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée. La religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis

l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paroissoit-il ? l'auteur étoit à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portoit aux nues des ouvrages dont M. de Voltaire étoit le premier à se moquer avec ses amis. Il étoit si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irreligieux. Cependant le système destructeur alloit s'étendant sur la France. Il s'établissoit d'abord dans ces académies de provinces, qui ont été autant de foyers de mauvais goût et de factions. Des femmes de la société, de graves philosophes, avoient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, il *fut reconnu* que le christianisme n'étoit qu'un système barbare dont la chûte ne pouvoit arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie, et l'élégance des arts.

Sans parler de l'abyme où cet esprit de haine contre l'évangile nous a plongés, ses conséquences immédiates furent un retour plus affecté que sincère, vers cette mythologie de Rome et de la Grèce, à laquelle on attribua tous les miracles de l'antiquité (1). On ne fut point honteux de regretter ce culte qui ne faisoit du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques, ou de bêtes féroces. On dut nécessairement arriver delà au mépris de ces écrivains du

(1) Le siècle de Louis XIV aimoit et connoissoit l'antiquité mieux que nous, et il étoit chrétien.

siècle de Louis XIV, qui ne s'élevèrent toutefois à une si haute perfection, que parce qu'ils furent religieux. Si l'on n'osa pas les heurter de front, à cause de l'autorité de leur renommée, on les attaqua de mille manières indirectes. On fit entendre qu'ils avoient été *secrètement* incrédules, ou que du moins ils fussent devenus de bien plus grands hommes *s'ils avoient vécu de nos jours*. Chaque auteur bénit son destin, de l'avoir fait naître dans le beau siècle des Diderot et des d'Alembert, dans ce siècle où toute la sagesse humaine étoit rangée par ordre alphabétique dans l'Encyclopédie, cette Babel des sciences et de la raison (*).

Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué, essayèrent de s'opposer à ce torrent. Mais leur résistance fut inutile, leur voix se perdit dans la foule, et leur victoire fut ignorée d'un monde frivole, qui toutefois dirigeoit la France, et que par cette raison il étoit très-nécessaire de toucher (1).

Ainsi cette fatalité qui avoit fait triompher les sophistes sous Julien, se déclara pour eux dans notre siècle. Les défenseurs des chrétiens tombèrent dans une faute qui les avoit déja perdus; ils ne s'apperçurent

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

(1) *Les Lettres de quelques Juifs Portugais* eurent un moment de succès, mais elles disparurent bientôt dans le tourbillon irreligieux.

pas qu'il ne s'agissoit plus de discuter tel ou tel dogme, puisqu'on nioit absolument les bases. En partant de la mission de Jésus-Christ, et remontant de conséquence en conséquence, ils établissoient sans doute fort solidement les vérités de la foi; mais cette manière d'argumenter, bonne au dix-septième siècle, lorsque le fond n'étoit point contesté, ne valoit plus rien de nos jours. Il falloit prendre la route contraire, passer de l'effet au principe; ne pas prouver que le christianisme est excellent, parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu, parce qu'il est excellent.

C'étoit encore une autre erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oublioit qu'ils ne cherchent jamais de bonne foi la vérité; qu'ils n'estiment qu'eux; ne vivent que d'amour-propre, et ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait; prêts à en changer demain avec l'opinion.

Pour n'avoir pas fait cette remarque, on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'étoit pas les sophistes, c'étoit le monde qu'ils égaroient, qu'il falloit réconcilier à la religion. On l'avoit séduit en lui disant que le christianisme étoit un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté; un culte qui n'avoit fait que

verser le sang, enchaîner les hommes, et retarder le bonheur et les lumières du genre humain.

On devoit donc chercher à prouver au contraire que la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, de toutes les religions qui ont jamais existé; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites; depuis les hospices pour les malheureux, jusqu'aux temples bâtis par les Michel-Ange, et décorés par les Raphaël. On devoit montrer que rien n'est plus divin que sa morale, rien de plus aimable et de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devoit dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin il falloit appeler tous les enchantemens de l'imagination et tous les intérêts du cœur, au secours de cette même religion contre laquelle on les avoit armés.

Ici le lecteur voit notre ouvrage. Tous les autres genres d'apologies sont épuisés, et peut-être même seroient-ils inutiles aujourd'hui. Qui est-ce qui liroit maintenant un ouvrage théologique? Quelques hommes pieux qui n'ont pas besoin d'être convaincus; quelques vrais chrétiens déja

persuadés. Mais n'y a-t-il pas des dangers à envisager la religion sous un jour purement humain? ..... Et pourquoi? Notre religion craint-elle la lumière? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on n'en découvre la fausseté? Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paroîtra plus beau? Bannissons une frayeur pusillanime; par excès de religion, ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps, où il étoit bon de dire, *croyez et n'examinez pas;* on examinera malgré nous, et notre silence timide en augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidèles.

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent tous ces reproches d'*absurdités*, de *grossièreté*, de *petitesse*, de *niaiserie* qu'on fait tous les jours au christianisme; il est temps de montrer que loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'ame, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que tous les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage, qu'elles seront à la protée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens pour en juger. On néglige peut-être un peu trop dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs: il faut être docteur avec le docteur,

et poëte avec le poëte. Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne, que la brebis égarée retourne au bercail.

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme, présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacremens, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ? que n'ont point fait, par son inspiration divine, Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé ? voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalérie. Mœurs de nos

aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout intéressé à notre cause. Nous avons demandé des sourires au berceau et des pleurs à la tombe; tantôt avec le moine Maronite, nous avons habité les sommets du Carmel et du Liban; tantôt avec la fille de la charité, nous avons veillé au lit du malade : ici deux époux Américains nous ont appelés au fond de leurs déserts; là nous avons entendu gémir la vierge dans les solitudes du cloître; Homère s'est venu placer auprès de Milton, et Virgile à côté du Tasse; les ruines de Memphis et d'Athènes ont contrasté avec les ruines des monumens chrétiens; les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne; à Saint-Denis nous avons visité la cendre des rois; et quand notre sujet nous a forcés de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous avons seulement cherché nos preuves dans les merveilles de la nature; enfin nous avons essayé de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières; mais nous n'osons nous flatter d'avoir possédé cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent tout notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* entière du christianisme, ou les

rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

Au reste, nous avons souvent rapproché les dogmes, la doctrine et le culte des autres religions, des dogmes de la doctrine et du culte évangélique ; pour satisfaire toutes les classes de lecteurs, nous avons aussi touché, de temps en temps, la partie historique et mystique. Or, maintenant que le lecteur a vu le plan général de l'ouvrage, entrons dans la partie *des Dogmes et de la Doctrine* ; et afin de passer aux mystères chrétiens, commençons par nous enquérir de la nature des choses mystérieuses.

CHAPITRE II.

De la nature du Mystère.

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Les sentimens les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément. La pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse sont pleines de secrets. On diroit que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme

entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères!? L'enfance n'est si heureuse, que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillese n'est si misérable, que parce qu'elle sait tout ; mais heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentimens, il en est ainsi des vertus : les plus angéliques sont celles qui découlant immédiatement de Dieu, telle que la charité, aiment à se cacher aux regards, comme leur source.

En passant aux rapports de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée sont également des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne parloient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse, si ce n'est à celle qui laisse toujours quelque chose à deviner, et qui fixe nos regards sur une perspective infinie ? Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait éviter les plaines, où l'on voit tout d'un coup-d'œil ; nous allons chercher ces forêts, berceaux de la religion ; ces forêts dont l'ombre, les bruits et le silence sont remplis de prodiges ; ces solitudes où les corbeaux et les abeilles nourrissoient les premiers pères de l'église, et où ces saints hommes goûtoient tant de délices, qu'ils s'écrioient : « *Seigneur, c'est assez ; je mourrai de douceur, si vous ne*

modérez ma joie ! » Enfin on ne s'arrête pas au pied d'un monument moderne ; mais si dans une île déserte, au milieu de l'Océan, on trouve tout-à-coup une statue de bronze, dont le bras déployé montre les régions où le soleil se couche, et dont la base, chargée de hiéroglyphes, est rongée par la mer et le temps ; quelle source de méditation pour le voyageur ! Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère ? D'où part l'Eclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre ? L'Éternel a placé la Naissance et la Mort, sous la forme de deux fantômes voilés aux deux bouts de notre carrière ; l'un produit l'inconcevable moment de notre vie, que l'autre s'empresse de dévorer.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables. Les Selles étudioient les paroles prodigieuses des colombes de Dodone ; l'Inde, la Perse, l'Ethiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avoient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le brachmane, le mage, le gymnosophiste, le druïde, prononçoient l'oracle inexplicable des immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du Souverain qui est dans le

ciel, aux fragiles obscurités de *ces dieux, ouvrages de la main des hommes*(1) ! Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans *mystères;* ce sont eux qui, avec le *sacrifice*, constituent essentiellement le culte : Dieu même est le grand secret de la nature ; la Divinité étoit voilée en Egypte, et le sphinx s'asseyoit sur le seuil de ses temples.

CHAPITRE III.

DES MYSTÈRES CHRÉTIENS.

De la Trinité.

On découvre au premier coup-d'œil, dans la partie des mystères, un grand avantage de la religion chrétienne sur les religions de l'antiquité. Les mystères de celles-ci n'avoient aucune affinité avec l'homme, et ne formoient tout au plus qu'un sujet de réflexions pour le philosophe, ou de chants pour le poëte. Nos mystères, au contraire, s'adressent à nous ; ils contiennent les secrets de notre être. Il ne s'agit plus d'un futile arrangement de nombres, mais du salut et du bonheur du genre humain. Homme qui sens si bien chaque jour ton ignorance et ta foiblesse, ne rejette point les mystères de J. C., ce sont ceux des infortunés !

Où fixerons-nous notre vue troublée par

(1) Sp.

les majestueux objets qui s'élèvent devant nous? Sera-ce la Trinité profonde, la mystérieuse incarnation ou le divin sacrifice d'amour, devant qui nous abaisserons notre néant? La Trinité présente une immense carrière d'études philosophiques, soit qu'on la considère dans les attributs de Dieu, soit qu'on recherche les vestiges de ce dogme répandu dans le vieil Orient : car, loin d'être l'ouvrage d'un siècle nouveau, il est marqué de ce sceau antique, qui imprime une profonde beauté à tout ce qui le porte. C'est une très-méchante manière de raisonner, que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre. A partir des choses les plus simples dans la vie, il seroit aisé de prouver que nous ignorons tout, et nous voulons pénétrer dans les *ruses* de la Sagesse!

La Trinité fût connue des Egyptiens: l'inscription grecque du grand obélisque du *cirque majeur*, à Rome, portoit:

Μέγας Θεὸς, *le grand Dieu;* Θεογεννητὸς, *l'Engendré de Dieu*, et παμφεγγης, *le tout brillant* (Apollon, l'Esprit.)

Héraclides de Pont et Porphyre rapportent un fameux oracle de Séraphis :

Πρῶτα Θεὸς, μετέπειτα λόγος, καὶ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς·
.. Σύμφυτα δὴ τρία πάντα, καὶ εἰς ἓν ἰόντα.

Tout est Dieu dans l'origine; puis le Verbe et l'Esprit: trois dieux coengendrés ensemble et se réunissant dans un seul.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. LIVRE I. Mytères et Sacremens.

Les Mages avoient la Trinité dans Oromasis, Metris et Araminis, ou Oromase, Mitra et Arimane.

Platon semble parler de ce dogme incompréhensible dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

« Non-seulement, dit Dacier, on prétend » qu'il a connu le Verbe, fils éternel de » Dieu; on soutient même qu'il a connu le » Saint-Esprit, et qu'ainsi il a eu quelque » idée de la très-sainte Trinité, car il écrit » au jeune Denys :

» *Il faut que je déclare à Archédémus* » *ce qui est beaucoup plus précieux et plus* » *divin, et que vous avez grande envie de* » *savoir, puisque vous me l'avez envoyé* » *exprès; car, selon ce qu'il m'a dit, vous* » *ne croyez pas que je vous aie suffisamment* » *expliqué ce que je pense sur la* » *nature du premier principe; il faut vous* » *l'écrire par énigmes, afin que si ma lettre* » *est interceptée sur terre ou sur mer, celui* » *qui la lira n'y puisse rien comprendre.* » *Toutes choses sont autour de leur roi;* » *elles sont à cause de lui, et il est seul la* » *cause des bonnes choses, second pour* » *les secondes, et troisième pour les troisièmes* (1). »

« Dans *l'Epinomis* et ailleurs, il établit

(1) Dacier cite le tom. III, lett. II, pag. 312, apparemment du Platon de Serranus; mais tous les Platon de Serranus et de Ficin de la Bibliothèque nationale, ne donnent ni le même tome, ni la même page, ni la même lettre.

» pour principes le premier bien, le Verbe » ou l'entendement, et l'ame. Le premier » bien, c'est Dieu;..... le Verbe, ou l'en- » tendement, c'est le fils de ce premier » bien qui l'a engendré semblable à lui; et » l'ame, qui est le terme entre le Père et le » Fils, c'est le Saint-Esprit (1). »

Platon avoit emprunté cette doctrine de la Trinité, de Timée de Locres, qui la tenoit lui-même de l'école italique. Marsile Ficin, dans une de ses remarques sur Platon, montre d'après Jamblique, Porphyre, Platon et Maxime de Tyr, que les Pythagoriciens connoissoient aussi l'excellence du Ternaire. Pythagore l'a même indiqué dans ce symbole :

Προτίμα το χῆμα, ϗ βημα ϗ Τρίοβολον.

Honorato in primis habitum, tribunal et Triobolum.

Aux Indes, la Trinité est connue.

« Ce que j'ai vu de plus marqué et de » plus étonnant dans ce genre, dit le père » Calmette, c'est un texte tiré de Lamaastam- » bam, l'un de leurs livres... Il commence » ainsi : Le Seigneur, le bien, le grand » Dieu, dans sa bouche est la parole. (Le » terme dont ils se servent la personnifie). » Il parle ensuite du Saint-Esprit en ces » termes : *Ventus seu spiritus perfectus*, » et finit par la création, en l'attribuant à » un seul Dieu (2). »

(1) *Œuv. de Plat. trad. par Dacier*, t. I, p. 194.
(2) *Lettres édif.* tom. XIV, p. 9.

B..

Au Thibet.

« Voici ce que j'appris de la religion du » Thibet : ils appellent Dieu, *Konciosa*, et » ils semblent avoir quelque idée de l'ado- » rable Trinité ; car tantôt ils le nomment » *Koncikocick*, Dieu-un, et tantôt *Konciok-* » *sum*, Dieu-trin. Ils se servent d'une espèce » de chapelet, sur lequel ils prononcent ces » paroles, *om*, *ha*, *hum*. Lorsqu'on leur en » demande l'explication, ils répondent que » *om* signifie intelligence, ou bras, c'est-à- » dire puissance ; que *ha* est la parole ; que » *hum* est le cœur, ou l'amour, et que ces » trois mots signifient Dieu (1). »

Les missionnaires Anglois à Otaïti, ont trouvé quelques traces de la Trinité, parmi les dogmes religieux des habitans de cette île.

Nous croyons d'ailleurs entrevoir, dans la nature même, une sorte de preuve physique de la Trinité. Elle est l'archetype de l'univers, ou, si l'on veut, sa divine charpente. Ne seroit-il pas possible que la forme extérieure et matérielle participât de l'arche intérieure et spirituelle qui la soutient, de même que Platon (2) représentoit toutes les choses corporelles, comme l'ombre des pensées de Dieu ? Le nombre de Trois semble être dans la nature le terme par excellence. Le Trois n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions, ce

(1) *Lett. édif.* tom. XII, pag. 437.
(2) *In Rep.*

qui le faisoit appeler le nombre *sans mère*, par Pythagore (1).

On peut découvrir quelque tradition obscure de la Trinité jusques dans les fables du Polythéisme. Les Grâces l'avoient prise pour leur terme ; elle existoit au Tartare, pour la vie et la mort de l'homme, et pour la vengeance céleste ; enfin trois Dieux frères composoient, en se réunissant, la puissance totale de l'univers.

Les Philosophes divisoient l'homme *moral* en trois parts, et les Pères ont cru retrouver l'image de la Trinité spirituelle dans l'ame de l'homme.

« Si nous imposons silence à nos sens, dit le grand Bossuet, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée, que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne

(1) Hier. *Com. in Pyt.* Le 3, simple par lui-même, est le seul nombre qui se compose de simples, et qui fournit un nombre simple en se décomposant : vous ne pouvez composer un autre nombre complexe sans le 3, excepté le 2. Les générations du trois sont magnifiques, et tiennent à cette puissante unité qui est le premier anneau de la chaîne des nombres, et qui remplit l'univers. Les anciens faisoient un fort grand usage des nombres, pris métaphysiquement, et il ne se faut pas hâter de prononcer que Pythagore, Platon, et les prêtres Egyptiens, dont ils tiroient cette science, fussent des fous ou des imbécilles.

quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du père ; non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons, quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît ; et, en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme ; ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du père qui pense, et du fils qui est sa pensée, pour faire, avec lui et sa pensée, une même nature également heureuse et parfaite (1). »

Voilà un assez beau commentaire, à propos d'un seul mot de la Genèse : *Faisons l'homme*.

Tertullien, dans son *Apologétique*, s'exprime ainsi sur le grand mystère de notre religion :

(1) Boss. *Hist. univ.* sect. I.re pag. 248.

« Dieu a créé le monde par sa *parole*, » sa *raison* et sa *puissance*. Vos philoso- » phes même conviennent que *logos*, le » verbe et la raison, est le créateur de » l'univers. Les chrétiens ajoutent seule- » ment que la propre substance du *verbe* » et de la *raison*, cette substance par » laquelle Dieu a tout produit, est *esprit*; » que cette *parole* ou le *verbe* a dû être » prononcé par Dieu; que Dieu l'ayant » prononcé, l'a engendré; que conséquem- » ment il est *Fils* de Dieu, et *Dieu*, à » cause de l'unité de substance. Si le soleil » prolonge un rayon, sa substance n'est » pas séparée, mais étendue. Ainsi le verbe » est *esprit* d'un esprit, et *Dieu* de Dieu, » comme une lumière allumée d'une autre » lumière. Ainsi ce qui procède de Dieu » est *Dieu*, et les deux, avec leur esprit, » ne font qu'un; diffèrent en propriété, » non en nombre; en ordre, non en nature: » le fils est sorti de son principe sans le » quitter. Or, ce rayon de Dieu est des- » cendu dans le sein d'une vierge; il s'est » revêtu de chair; il s'est fait homme uni » à Dieu. Cette chair soutenue de l'esprit, » se nourrit, croît, parle, enseigne, opère: » c'est le Christ. »

Cette démonstration de la Trinité, peut être comprise par les esprits les plus simples. Il se faut souvenir que Tertullien parloit à des hommes qui persécutoient J. C., et qui n'auroient pas mieux aimé que de trouver moyen d'attaquer la doctrine, et

même la personne de ses défenseurs. Nous ne pousserons pas plus loin ces preuves, et nous les abandonnons à ceux qui ont étudié la secte Italique, et la haute théologie chrétienne.

Quant aux images qui soumettent à la foiblesse de nos sens le plus étonnant des mystères, nous avons peine à concevoir ce que le redoutable triangle de feu, imprimé dans la nuée obscure, peut avoir de ridicule dans la poésie ; le Père, sous la figure d'un vieillard, ancêtre majestueux des temps, ou représenté comme une effusion de lumière, ne nous semble pas une peinture si inférieure à celles de la mythologie. Mais il n'y a que le ciel même qui ait pu nous montrer l'Esprit créateur, l'esprit sublime de Jehovah, porté par l'emblême de la douceur, de l'amour, et de l'innocence ! Dieu se sent-il travaillé du besoin de semer sa parole ? l'Esprit n'est plus cette Colombe qui couvroit les hommes de ses ailes de paix ; il reprend sa consumante ardeur ; c'est un Verbe visible, c'est une Langue de feu, qui parle tous les dialectes de la terre, et dont la réthorique éloquente confond les cœurs les plus obstinés.

Et pour peindre le Fils divin, il nous suffira d'emprunter les paroles de celui qui le contempla dans sa gloire. « Il étoit assis sur un trône, dit l'apôtre ; son visage brilloit comme le soleil dans sa force, et ses pieds comme de l'airain fondu dans la fournaise ; ses yeux étoient deux flammes. Un

glaive à deux tranchans sortoit de sa bouche ; dans la main droite il tenoit sept étoiles ; dans la gauche, un livre scellé de sept sceaux. Un fleuve de lumière étoit devant ses lèvres. Les sept esprits de Dieu brilloient devant lui comme sept lampes ; et il sortoit de son marche-pied des éclairs, des voix et des foudres » (1).

CHAPITRE IV.

De la Rédemption.

De même que la Trinité renferme les secrets de l'ordre métaphysique, la rédemption contient les merveilles de l'homme, et l'histoire inexplicable de ses fins et de son cœur. Avec quel profond étonnement, si l'on s'arrêtoit un peu dans les méditations de la pensée, ne verroit-on pas s'avancer ces deux vastes mystères qui cachent dans leurs ombres, les premières intentions de Dieu, et le système de l'univers ! La Trinité, trop éloignée de notre petitesse, accable nos sens de sa gloire, et l'on se retire anéanti devant elle. Mais la touchante rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet du moins de les fixer un moment sur la croix.

On voit d'abord sortir de ce mystère la

(1) Apoc.

doctrine du péché originel, qui explique tout l'homme. Sans l'admission de cette vérité, connue par tradition de tous les peuples, une nuit impénétrable nous couvre. Comment, sans la tache primitive, rendre compte du penchant vicieux de notre nature, toujours combattu par une voix secrète qui nous annonce que nous fûmes formés pour la vertu ? Comment l'aptitude de l'homme à la douleur, comment ces sueurs qui fécondent un sillon pénible, comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste, comment les triomphes et les succès impunis du méchant, comment, sans une chûte primitive, tout cela pourroit-il s'expliquer ? C'est pour avoir méconnu cette dégénération, que les philosophes de l'antiquité tombèrent dans de si étranges erreurs, et qu'ils inventèrent le dogme de la réminiscence. Eh ! pour nous convaincre de la fatale vérité d'où naît le mystère qui nous rachète, aurions-nous besoin d'autres preuves que cette malédiction prononcée contre Ève, malédiction qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux? Que de choses dans ces brisemens d'entrailles, et pourtant dans ce bonheur de la maternité ! Quelles mystérieuses annonces de l'homme et de sa double destinée, prédite à-la-fois par la douleur et par la joie de la femme qui l'enfante ! Pourroit-on se méprendre sur les voies du Très-Haut, en retrouvant les deux grandes fins de l'homme dans le travail de sa mère ; et

ne pas reconnoître un Dieu jusque dans une malédiction ?

Après tout, nous voyons chaque jour le fils puni pour le père, et la réaction du crime d'un méchant aller frapper un descendant vertueux, ce qui ne prouve que trop la doctrine du péché originel. Mais un Dieu de bonté et d'indulgence, sachant que nous périssions tous par cette chûte, est venu nous sauver malgré notre aveuglement. Ne le demandons point à notre esprit, mais à notre cœur, nous tous hommes foibles et coupables, comment un Dieu peut mourir. Si ce parfait modèle du bon fils, cet exemple des amis fidèles; si cette retraite au mont des Oliviers, ce calice amer, cette sueur de sang, cette douceur d'ame, cette sublimité d'esprit, cette croix, ce voile déchiré, ce rocher fendu, ces ténèbres de la nature; si ce Dieu enfin expirant pour les hommes, ne peut ni ravir votre cœur, ni enflammer vos pensées; il est à craindre qu'on ne trouve jamais dans vos ouvrages, comme dans ceux du Poëte, « des miracles éclatans, » *Speciosa miracula*.

« Des images ne sont pas des raisons, dira-t-on peut-être; nous sommes dans un siècle de lumière qui n'admet rien sans preuves. »

Que nous soyions dans un siècle de lumière, c'est ce dont quelques personnes ont douté; mais nous ne serons point étonnés si l'on nous fait l'objection précédente.

Quand on a voulu argumenter sérieusement contre le christianisme, les Origène, les Clarke, les Bossuet ont répondu : pressé par ces redoutables adversaires, on cherchoit à leur échapper en reprochant au christianisme ces mêmes disputes métaphysiques dans lesquelles on voudroit nous entraîner. On disoit, comme Arrius, Celse et Porphire, que notre religion est un tissu de subtilités qui n'offrent rien à l'imagination ni au cœur, et qui n'ont pour sectaires que des *fous et des imbécilles* (1). Se présente-t-il quelqu'un qui, répondant à ces derniers reproches, cherche à démontrer que le culte évangélique est celui du poëte et de l'ame tendre ; on ne manquera pas de s'écrier : eh ! qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau ? Ainsi, voulez-vous peindre et toucher ; on vous demande des *axiômes* et des *corollaires*. Prétendez-vous raisonner ; il ne faut plus que des *sentimens* et des *images*. Il est difficile de joindre des ennemis aussi légers, et qui ne sont jamais au poste où ils vous défient. Nous hasarderons quelques mots sur la rédemption, pour montrer que la théologie du christianisme n'est pas aussi absurde qu'on affecte de le penser.

(1) Orig. c. Cel. lib. III, p. 144. Arrius appelle les chrétiens ὦ δειλοι. Arr. Antonin. ap. Tertul. at scap., c. IV, lib. in Soh. Malcla Chronic. Porphire donne à la religion l'épithète de βάρβαρον τόλμημα. Porphi. ap. Eus. *Hist. eccl.* VI, c. IX.

Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il existe à présent, et qu'il y a eu une chûte. Cette tradition se fortifie de l'opinion des philosophes de tous temps et de tous pays, qui n'ont jamais pu se rendre compte de l'homme moral, sans supposer un état primitif de perfection, d'où la nature humaine est ensuite déchue par sa faute (1).

Si l'homme a été créé, il a été créé pour une fin quelconque : or, étant créé parfait, la fin à laquelle il étoit appelé ne pouvoit être que parfaite.

Mais la cause finale de l'homme a-t-elle été altérée par sa chûte? Non; puisque l'homme n'a pas été créé de nouveau : non; puisque la race humaine n'a pas été anéantie, pour faire place à une autre race.

Ainsi l'homme devenu mortel et imparfait par sa désobéissance, est resté toutefois avec des fins immortelles et parfaites. Comment parviendra-t-il à ses fins dans son état actuel d'imperfection? Il ne le peut plus par sa propre énergie, par la même raison qu'un homme malade ne peut s'élever à la hauteur des pensées à laquelle un homme sain peut atteindre. Il y a donc disproportion entre la force, et le poids à soulever par cette force : ici l'on entrevoit déja la nécessité d'une aide ou d'une rédemption.

(1) *Vid.* Plat. Arist. Sen. les SS. PP. Pascal. Grot. Arn. etc. etc.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE I. Mystères et Sacremens.

« Ce raisonnement, dira-t-on, seroit bon pour le premier homme; mais nous, nous sommes capables de nos fins. Quelle injustice et quelle absurdité de penser que nous soyions tous punis de la faute de notre premier père ! — Sans décider ici si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires les uns pour les autres, tout ce que nous savons et tout ce qu'il nous suffit de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous savons que par-tout le fils innocent porte le châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée aux principes des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique de l'univers. Quand un enfant vient au monde, tout gangrené des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature ? Car enfin, qu'a fait ce petit innocent, pour porter la peine des vices d'autrui? Eh ! bien, les maladies de l'ame se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni dans sa dernière postérité, de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime.

La chûte ainsi avérée par la tradition générale, par la transmission ou la génération du mal moral et physique; d'une autre part, les fins de l'homme étant restées aussi parfaites qu'avant la désobéissance, quoique l'homme lui-même soit dégénéré, il suit qu'une rédemption ou un moyen quelconque de rendre l'homme capable de ses fins, est une conséquence naturelle de l'état où est tombé la nature humaine.

La nécessité d'une rédemption une fois admise, cherchons l'ordre où nous pourrons la trouver. Cet ordre peut être pris ou dans l'homme, ou au-dessus de l'homme.

1.° Dans l'homme. Pour supposer une rédemption, il faut que le prix soit au moins en raison de la chose à racheter. Or, comment supposer que l'homme imparfait et mortel se pût offrir pour regagner une fin parfaite et immortelle? Comment l'homme, participant lui-même à la faute primitive, auroit-il pu suffire, tant pour la portion du péché qui le regarde, que pour celle qui concerne le reste du genre humain? Un tel dévouement ne demandoit-il pas un amour et une vertu au-dessus de la nature? Il semble que le ciel ait voulu laisser s'écouler 4,000 années, depuis la chûte jusqu'au rétablissement, afin de donner le temps aux hommes de juger par eux-mêmes, combien leurs vertus dégradées étoient insuffisantes pour un pareil sacrifice.

Il ne reste donc que la seconde supposition : à savoir, que la rédemption devoit procéder d'une condition au-dessus de l'homme. Voyons si elle pouvoit venir des êtres intermédiaires entre lui et Dieu.

Milton eut une belle idée, lorsqu'il supposa qu'après le péché, l'Eternel demanda au ciel consterné, s'il y avoit quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. Toutes les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de séraphins, de trônes, d'ardeurs,

de dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir au grand sacrifice. Cette pensée du poëte est d'une rigoureuse vérité en théologie. En effet, où les anges auroient-ils pris pour l'homme l'immense amour que suppose le mystère de la croix? Nous dirons en outre, que la plus sublime des puissances créées n'auroit pas même eu assez de force pour l'accomplir. Aucune substance angélique ne pouvoit, par la foiblesse de son essence, se charger de ces douleurs, qui, selon Massillon, unirent sur la tête de J. C. toutes les *angoisses physiques*, que la punition de tous les péchés commis depuis le commencement des races, pouvoit supposer, et toutes les *peines morales*, tous les *remords* qu'avoient dû éprouver les pécheurs, en commettant le crime. Si le Fils de l'homme lui-même trouva le calice amer, comment un ange l'eût-il porté à ses lèvres? Non, il n'auroit jamais pu boire *la lie*, et le sacrifice n'eût point été consommé.

Nous ne pouvions donc avoir pour rédempteur qu'une des trois personnes existantes de toute éternité; or, de ces trois divines personnes, on voit que le Fils, par sa nature même, devoit être le seul à nous racheter. Amour qui lie toutes les parties de l'univers, Milieu qui réunit les extrêmes, Principe vivifiant de la nature, il pouvoit seul réconcilier Dieu avec l'homme. Il vint ce nouvel Adam; il vint, homme

selon la chair par le sein de Marie, homme selon la morale par son évangile, homme selon Dieu par son essence. Il naquit d'une Vierge, pour ne point participer à la faute originelle, et pour être une victime sans tache ; il reçut le jour dans une étable, au dernier dégré des conditions humaines, parce que nous étions tombés par l'orgueil : ici commence la profondeur du mystère, l'homme se trouble, et les voiles s'abaissent.

Ainsi le but que nous pouvions atteindre avant la désobéissance, nous est proposé de nouveau, mais la route pour y parvenir n'est plus la même. Adam innocent y seroit arrivé par des chemins enchantés ; Adam pécheur n'y peut monter qu'au travers des précipices. La nature a changé depuis la faute de notre premier père, et la rédemption n'a pas eu pour objet de faire une création nouvelle, mais de trouver un salut final pour la première. Tout donc est resté dégénéré avec l'homme, et ce roi de l'univers, qui d'abord né immortel, devoit s'élever, sans changer d'existence, au bonheur des puissances célestes, ne peut plus maintenant jouir de la présence de Dieu, sans passer par les *déserts du tombeau*, comme parle S. Chrysostôme. Son ame a été sauvée de la destruction finale par la rédemption ; mais son corps, joignant à la fragilité naturelle de la matière, la foiblesse accidentelle du péché, subit la sentence primitive dans toute sa rigueur :

il tombe, il se fond, il se dissout. Ainsi Dieu, après la chûte de nos premiers pères, cédant à la prière de son fils, et ne voulant pas détruire tout l'homme, inventa la mort comme un demi-néant, afin que le pécheur sentît l'horreur de ce néant entier, auquel il eût été condamné, sans les prodiges de l'amour céleste.

Nous osons présumer que s'il y a quelque chose de clair en métaphysique, c'est la chaîne de ce raisonnement. Ici point de mots mis à la torture, point de divisions et de subdivisions, point de termes obscurs ou barbares. Vous ne trouverez là ni consubstantialité, ni coéqualité, ni coessentialité, ni hypostatique-union, ni mutuelle circomplexion, etc. Le christianisme n'est point composé de ces choses, comme les sarcasmes de l'incrédulité voudroient nous le faire croire. L'évangile a été prêché au pauvre d'esprit, et a été entendu du pauvre d'esprit; c'est le livre le plus clair qui existe. Sa doctrine n'a point son siège dans la tête, mais dans le cœur; elle n'apprend point à disputer, mais à bien vivre; pourtant elle n'est pas sans secrets : ce qu'il y a de véritablement ineffable dans l'écriture, c'est ce mélange continuel des plus profonds mystères et de la plus extrême simplicité; caractères d'où naissent le divin et le sublime. Il ne faut donc plus s'étonner que l'œuvre de Jésus-Christ parle si éloquemment. Et telles sont encore les vérités de notre religion, malgré leur peu d'appa-

reil scientifique, qu'un seul point admis vous force à l'instant à admettre tous les autres. Il y a même plus ; si vous espérez échapper en niant le principe, tel, par exemple, que le péché originel ; bientôt, poussés de conséquence en conséquence, vous serez forcés d'aller vous perdre dans l'athéisme : dès l'instant où vous reconnoissez un Dieu, la religion chrétienne arrive, malgré vous, avec tous ses dogmes, comme l'ont remarqué Clarke et Pascal. Voilà, ce nous semble, une des plus fortes preuves en faveur du christianisme.

Au reste, il ne faut pas s'étonner, que celui qui fait rouler, sans les confondre, ces millions d'univers sur nos têtes, ait répandu tant d'harmonie dans les principes d'un culte établi par lui ; il ne faut pas s'étonner, qu'il fasse tourner les charmes et les grandeurs de ses mystères dans le cercle d'une logique inévitable, comme il fait revenir les astres sur eux-mêmes, pour nous ramener ou les fleurs ou les foudres des saisons. On a peine à concevoir le déchaînement du siècle contre le christianisme. S'il est vrai que les religions soient nécessaires aux hommes, comme l'ont cru tous les philosophes, par quel culte veut-on remplacer celui de nos pères ? On se rappellera long-temps ces jours où des hommes de sang prétendirent élever des autels aux vertus, sur les ruines du christianisme. D'une main ils dressoient des échaffauds ; de l'autre, sur le frontispice de nos temples, ils garantissoient à Dieu

C..

l'*éternité*, et à l'homme la *mort;* et ces mêmes temples, où l'on voyoit autrefois ce Dieu qui est connu de l'univers, et ces images de vierges qui consoloient tant d'infortunés, ces temples étoient dédiés à la *Vérité*, qu'aucun homme ne connoît, et à la *Raison*, qui n'a jamais séché une larme !

CHAPITRE V.

De l'Incarnation.

CONTEMPLONS maintenant le Souverain des cieux dans une bergerie, celui qui lance la foudre entouré de bandelettes de lin ; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme. O combien l'antiquité eût tiré parti de cette merveille ! Quels tableaux un Virgile ou un Homère ne nous eût-il pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crêche, du chant des pasteurs, des mages conduits par une étoile, des anges descendant dans le désert, d'une vierge mère adorant son nouveau-né, et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur !

Il est des cœurs qui ne savent rien voir dans les objets les plus divins. Pour nous, laissant toujours à part ce que nos mystères ont de direct et de sacré, nous croyons retrouver sous leurs voiles, les

vérités les plus ravissantes de la nature. Nous sommes persuadés que ces trois secrets du ciel, outre leurs parties inexplicables et mystiques, contiennent toutes les choses créées, et sont le prototype des loix morales et physiques du monde : cela est très-digne de la gloire de Dieu, car on entrevoit alors, pourquoi il lui a plu de se manifester dans ces mystères, plutôt qu'en tout autre, qu'il eût pu choisir. Jésus-Christ, (ou, pour ainsi dire, le monde moral) prenant naissance dans le sein d'une vierge, nous enseigne le prodige de la création physique, et nous montre l'univers se formant dans le sein de l'amour céleste. Les paraboles et les figures de ce mystère sont ensuite gravées dans chaque objet, autour de nous. Par-tout la force naît de la grace : le fleuve sort de la fontaine, le lion est d'abord nourri d'un lait pareil à celui que suce l'agneau, et parmi les hommes enfin, le Tout-Puissant a promis la gloire ineffable, à ceux qui pratiquent les plus humbles vertus.

Ils eurent bien à se plaindre de la nature, ceux qui ne purent découvrir dans la chaste reine des anges, que des mystères d'obscénité. Qu'y a-t-il de plus touchant que cette femme mortelle, devenue la mère immortelle d'un Dieu rédempteur ; cette Marie à-la-fois vierge et mère, les deux états les plus divins de la femme ; cette jeune fille de l'antique Jacob, qui accourt au secours des misères humaines,

Partie I.
Dogmes et Doctrine.
Mystères et Sacremens.

et sacrifie un fils, pour sauver la race de ses pères, cette tendre médiatrice entre nous et l'Eternel, ouvrant avec la douce vertu de son sexe, un cœur plein de pitié à nos tristes confidences, et désarmant un Dieu irrité ? Dogme enchanté qui adoucit la terreur d'un Dieu, en interposant la beauté, entre notre néant et la majesté divine !

Poëtes qui avez reçu le feu créateur, peignez-nous cette bienheureuse Marie, assise sur un trône de candeur, plus éclatant que la neige ; qu'elle paroisse sur ce trône comme une *rose mystique* (1), ou comme l'*étoile du matin précurseur du soleil de la grace* (2) ; que les plus beaux anges la servent, que les harpes et les voix célestes forment un doux concert autour d'elle ; qu'au premier coup-d'œil on reconnoisse dans cette fille des hommes, *le refuge des pécheurs* (3), *la consolation des affligés* (4) ; qu'elle ignore les saintes colères du Seigneur ; qu'elle soit toute bonté, toute compassion, toute indulgence.

Aucune religion n'a offert un culte plus attendrissant que celui de Marie. Elle est comme la divinité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises, se compose

(1) *Rosa mystica.*
(2) *Stella matutina.*
(3) *Refugium peccatorum.*
(4) *Consolatrix afflictorum.*

de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort, sous le fer des ennemis de la France, et de jeunes femmes dont elle a calmé des douleurs. Celles-ci apportent leurs petits enfans devant son image, et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le grand Etre, comprend déja cette divine mère, qui tient un enfant dans ses bras.

CHAPITRE VI.

DES SACREMENS.

Le Baptême et la Confession.

Si les mystères accablent l'esprit par leur grandeur, on éprouve une autre sorte d'étonnement, mais qui n'est peut-être pas moins profond, en contemplant les sacremens de l'église. La connoissance de l'homme civil et moral, que l'on découvre dans ces institutions, prouve que celui qui a si bien pénétré dans le cœur humain, ne peut être que celui-là même qui en a pétri l'argile.

Le baptême est le premier des sacremens que la religion confère à l'homme, et qui, selon la parole de l'apôtre, le *revêt de Jésus-Christ*. Et comment n'être pas frappé de ce qu'il y a de grand et de tou-

chant dans la cérémonie, qui consacre la vie du chrétien? Elle nous rappelle, cette cérémonie, la corruption où nous sommes nés, les entrailles douloureuses qui nous portèrent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde; elle nous dit que nos fautes rejailliront sur nos fils, que nous sommes tous solidaires: terrible enseignement qui suffiroit seul pour faire régner la vertu parmi les hommes.

Voyez le néophyte debout au milieu des ondes du Jourdain; le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête; les roseaux du fleuve, les chameaux de ses rivages, le Temple de Jérusalem, les cèdres du Liban sont attentifs; ou plutôt regardez ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne; elle renonce pour lui au péché, elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissance perpétuée par l'amour de race en race. Déja le père, dont le cœur bondit d'allégresse, s'empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente, qui compte, sous ses rideaux, tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel, des pleurs d'attendrissement et de religion, coulent de tous les yeux; le nom nouveau de bel enfant, le nom antique de son ancêtre, est répété de bouche en bouche, et chacun mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croit reconnoître le bon vieillard, dans l'enfant qui

fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement de baptême ; mais la religion, toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons, vient abjurer des pompes, auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

On trouve dans Saint Ambroise une description fort curieuse, de la manière dont s'administroit le sacrement de baptême dans les premiers siècles de l'église (1). Le jour choisi pour la cérémonie étoit le samedi-saint. On commençoit par toucher les narines, et par ouvrir les oreilles du cathécumène, en prononçant *ephpheta*, c'est-à-dire, *ouvrez-vous*. On le faisoit ensuite entrer dans le saint des saints. En présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçoit aux œuvres du démon. Il se tournoit vers l'occident, image des ténèbres, pour abjurer le monde, et vers l'orient, symbole de lumière, pour marquer son alliance avec Jésus-Christ. L'évêque faisoit alors la bénédiction du bain,

(1) *Ambros. de Myst.* Tertullien, Origène, S. Jérôme, S. Augustin, parlent aussi du baptême, mais moins en détail que S. Ambroise. C'est dans les six livres *des Sacremens*, faussement attribués à ce père, qu'on voit la circonstance des trois immersions et du *touchement* des narines que nous rapportons ici.

dont les eaux, selon Saint Ambroise, indiquent tous les mystères de l'Ecriture : la création, le déluge, le passage de la mer Rouge, la nuée, les eaux de Mara, Naaman et le paralytique de la Piscine. Les eaux ayant été adoucies par le signe de la croix, on y plongeoit trois fois le catéchumène en l'honneur de la Trinité, et en lui enseignant que trois choses rendent témoignage dans le baptême : l'eau, le sang et l'esprit.

Au sortir du saint des saints, l'évêque faisoit à l'homme renouvelé, l'onction sur la tête, afin de le sacrer de la race élue et de la nation sacerdotale du Seigneur. Puis on lui lavoit les pieds, on lui mettoit des habits blancs, comme un vêtement d'innocence ; après quoi il recevoit dans le sacrement de confirmation, l'esprit de crainte divine, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de doctrine et de piété. L'évêque prononçoit à haute voix les paroles de l'apôtre : *Dieu le père vous a marqué de son sceau. Jésus-Christ, notre Seigneur, vous a confirmé ; il a donné à votre cœur les arrhes du Saint-Esprit.*

Le nouveau chrétien marchoit alors à l'autel pour y recevoir le pain des anges, en disant : *J'entrerai à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* A la vue de l'autel couvert de vases d'or et d'argent, de flambeaux, de fleurs, d'étoffes de soie, le néophyte s'écrioit avec

le prophète : *Vous avez préparé une table devant moi ; c'est le Seigneur qui me nourrit, rien ne me manquera, il m'a établi dans un lieu abondant en pâturage.* La cérémonie se terminoit par le sacrifice de la messe. Ce devoit être une fête bien auguste que celle-là où les Ambroise, à la table du Seigneur, donnoient au pauvre innocent, la place qu'ils refusoient à l'empereur coupable !

S'il n'y a pas dans ce premier acte de la vie chétienne, un mélange divin de théologie et de morale, de mystères et de simplicité, rien ne sera jamais divin en religion.

Mais, considéré dans une sphère plus élevée, et comme figure du mystère de notre rédemption, le baptême est un bain qui rend à l'ame sa vigueur première. On ne peut se rappeler sans envie la beauté des anciens jours, alors que les forêts n'avoient pas assez de silence, les grottes pas assez de profondeur pour les fidèles qui venoient y méditer les mystères : ces chrétiens primitifs, témoins de la rénovation du monde, étoient occupés d'un tout autre ordre de pensées que de celui qui nous courbe aujourd'hui vers la terre, nous tous chrétiens sans amour, vieillis dans le siècle et non pas dans la foi. En ce temps-là la sagesse étoit sur les rochers, dans les antres avec les lions, et les rois alloient consulter le solitaire de la montagne. Jours trop tôt évanouis ! il n'y a

plus de Saint Jean au désert, et l'heureux catéchumène ne sentira plus couler sur lui ces flots du Jourdain, qui emportoient aux mers toutes ses souillures.

La confession suit le baptême, et l'église, avec une prudence qu'elle seule possède, a fixé l'époque de la confession à l'âge où l'idée du crime peut être conçue; il est certain qu'à sept ans l'enfant a les notions du bien et du mal. Tous les hommes, les philosophes même, qu'elles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. « Que de restitutions, de réparations, dit » M. Rousseau, la confession ne fait-elle » point faire chez les catholiques (1) ! » Selon M. de Voltaire, « la confession est » une chose très-excellente, un frein au » crime, inventé dans l'antiquité la plus » reculée : on se confessoit dans la célé- » bration de tous les anciens mystères. » Nous avons imité et sanctifié cette sage » coutume : elle est très-bonne pour enga- » ger les cœurs ulcérés de haine à pardon- » ner (2). »

Sans cette institution salutaire, le coupable tomberoit dans le désespoir. Dans quel sein déchargeroit-il le poids de son

(1) *Emil.* tom. III, p. 201, *dans la note.*
(2) *Questions encyclop.* tom. III, p. 234, article *Curé de campagne*, sect. II.

cœur ? Seroit-ce dans celui d'un ami ? Eh ! qui peut compter sur l'amitié des hommes ? Prendra-t-il les déserts pour confidens ? Les déserts retentissent toujours pour le crime du bruit de ces trompettes, que le parricide Néron croyoit ouïr autour du tombeau de sa mère (1). Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenoit qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs, de l'innocence et du repentir.

CHAPITRE VII.

De la Communion.

La Communion présente des caractères encore plus sublimes, en même temps qu'elle s'embellit de mille charmes. C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur. Après avoir pleuré la mort du Rédempteur du monde avec les montagnes de Sion, après avoir rappelé les ténèbres qui couvrirent la terre, les cloches se raniment, les saints se dévoilent, le cri de la joie, l'antique *alleluia* des Abraham et des Jacob, fait retentir le dôme des églises. De jeunes filles vêtues de lin, de beaux garçons parés de feuillages, marchent sur une route semée

(1) Tacit. Hist.

des premières fleurs de l'année, et s'avancent vers le temple, en répétant de nouveaux cantiques; leurs parens les suivent pleins d'allégresse. Bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces ames délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée, tandis que le prêtre boit, dans le vin pur, le sang méritoire de l'agneau. Tous les cœurs sont saisis de recueillement dans cette solemnité où Dieu rappelle un sacrifice sanglant, sous les espèces les plus paisibles. Aux incommensurables hauteurs de ces mystères, se mêlent les souvenirs des scènes les plus riantes. La nature semble ressusciter avec son Créateur, et l'ange du printemps lui ouvre les portes du tombeau, comme cet esprit de lumière, qui dérangea la pierre du glorieux sépulcre. L'âge des tendres communians et celui de la naissante année, confondent leurs jeunesses, leurs harmonies et leurs innocences. Le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les tableaux de l'agriculture; enfin Dieu descend dans les ames de ces enfans pour les féconder, comme il descend, en cette saison, dans le sein de la terre, pour lui faire porter ses fleurs et ses richesses.

Mais, dira-t-on, que signifie cette Communion mystique où la *raison* est obligée de se soumettre à une *absurdité*, sans aucun profit pour les mœurs?

Qu'on nous permette d'abord de répondre

en général pour tous les rites chrétiens, qu'ils sont de *la plus haute moralité*, par cela seul qu'*ils ont été pratiqués par nos pères;* par cela seul que *nos mères ont été chrétiennes* sur nos berceaux; enfin, parce que la religion a chanté autour du cercueil de nos aïeux, et souhaité la paix à leurs cendres.

Ensuite, supposé même que la Communion fût une cérémonie puérile, c'est du moins s'aveugler beaucoup, que de ne pas voir qu'une solemnité, qui doit être précédée d'une confession austère, qui ne peut avoir lieu qu'après une longue suite d'actions vertueuses, est, par son essence, très-favorable aux bonnes mœurs. Elle l'est à un tel point, que si un homme approchoit dignement, une seule fois par mois, du sacrement d'Eucharistie, cet homme seroit, de nécessité, l'homme le plus vertueux de la terre. Transportez le raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la Communion est une législation toute entière.

« Voilà donc des hommes, dit M. de Voltaire, (dont l'autorité ne sera pas suspecte; (voilà des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame saisie et attendrie; on respire à peine, on est détaché de tout bien

terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ! Il étoit impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu (1). »

Si nous nous exprimions nous-mêmes avec cette force, on nous traiteroit d'insensés et de fanatiques.

L'Eucharistie a pris naissance à la Cène, et nous en appelons aux peintres, pour la beauté du tableau où J. C. est représenté prononçant ces paroles : *Hoc est corpus meum*. Quatre choses, toutes quatre immenses, mais moins divines les unes que les autres, sont ici :

1.° Dans le pain et le vin *matériels* on voit la consécration de la nourriture des hommes, qui vient de Dieu, et que nous tenons de sa munificence. Quand il n'y auroit dans la Communion, que cette offrande des richesses de la terre à celui qui les dispense, cela seul suffiroit pour la comparer aux plus belles coutumes religieuses de la Grèce.

2.° L'Eucharistie rappelle la pâque des Israélites, qui remonte au temps des Pharaons ; elle annonce l'abolition des sacrifices sanglans ; elle est aussi l'image de la vocation d'Abraham, et de la première

(1) *Questions sur l'Encyclopédie*, t. IV, édit. de Genève.

alliance de Dieu avec l'homme. Tout ce qu'il y a de grand en antiquité, en histoire, en législation, en figures sacrées, se trouve donc réuni dans la communion du chrétien.

3.° L'Eucharistie annonce la réunion des hommes en une grande famille; elle enseigne la fin des inimitiés, l'égalité naturelle et le commencement d'une nouvelle loi, qui ne connoîtra ni Juifs, ni Gentils, et qui invitera tous les enfans d'Adam à la même table.

Enfin la quatrième chose que l'on découvre dans l'Eucharistie, c'est le mystère direct et la présence réelle de Dieu dans le pain consacré. Ici il faut que l'ame s'envole un moment vers ce monde intellectuel, qui lui fut ouvert avant sa chûte.

Lorsque le Tout-puissant eut créé l'homme à son image, et qu'il l'eut animé d'un souffle de vie, il fit alliance avec lui. Adam et Dieu s'entretenoient ensemble dans la solitude. L'alliance fut de droit rompue par la désobéissance. L'Etre éternel ne pouvoit plus communiquer avec la Mort, la Spiritualité avec la Matière. Or, entre deux choses de propriétés différentes, il ne peut y avoir de point de contact que par un milieu. Le premier effort que l'Amour divin fit pour se rapprocher de nous, fut la vocation d'Abraham et l'établissement des sacrifices : figures qui annonçoient au monde l'avènement du Messie. Le Sauveur, en nous rétablissant dans nos fins, comme

nous l'avons observé au sujet de la rédemption, a dû nous rétablir dans nos priviléges, et le plus beau de ces priviléges sans doute, étoit de communiquer avec le Créateur. Mais cette communication ne pouvoit plus avoir lieu immédiatement comme dans le Paradis terrestre. Premièrement, parce que notre origine est demeurée souillée; en second lieu, parce que notre corps, maintenant sujet au tombeau, est resté trop foible pour communiquer directement avec Dieu, sans mourir. Il falloit donc un moyen médiat, et c'est le Fils qui l'a fourni. Il s'est donné à l'homme dans l'Eucharistie; il est devenu la route sublime par qui nous nous réunissons de nouveau à celui dont notre ame est émanée.

Mais si le Fils fût resté dans son essence primitive, il est évident que la même séparation eût existé ici bas entre Dieu et l'homme; puisqu'il ne peut y avoir d'union entre la pureté et le crime, entre une réalité éternelle et le songe de notre vie. Or, le Verbe, en entrant dans le sein d'une femme, a daigné se faire semblable à nous. D'un côté, il touche à son père par sa spiritualité; de l'autre, il s'unit à la chair par son effigie humaine. Il devient donc ce rapprochement cherché entre l'enfant coupable et le père miséricordieux. En se cachant sous l'emblême du pain, il est, pour l'œil du corps, un objet sensible, tandis qu'il reste un objet intellectuel pour l'œil de l'ame. S'il a choisi le pain pour se voiler,

c'est que le froment est un emblême noble et pur de la nourriture divine.

Que si cette haute et mystérieuse théologie, dont nous nous contentons d'ébaucher quelques traits, effraye quelques-uns de nos lecteurs, qu'ils remarquent toutefois combien cette métaphysique est lumineuse auprès de celle de Pythagore, de Platon, de Timée, d'Aristote, de Carnéade, d'Epicure. On n'y trouve aucune de ces abstractions d'idées, pour lesquelles on est obligé de se créer un langage inintelligible au commun des hommes.

En résumant ce que nous avons dit sur la Communion, nous voyons qu'elle présente d'abord une pompe charmante, et qu'elle enseigne la morale, tant parce qu'elle tient aux mœurs de nos pères, que parce qu'il faut être pur pour en approcher; qu'ensuite elle est l'offrande des dons de la terre au Créateur; qu'elle rappelle la sublime et touchante histoire du Fils de l'homme, et que s'unissant au souvenir de la Pâque et de la première alliance, elle va se perdre dans la nuit des temps; qu'elle tient aux idées premières sur la nature de l'homme religieux et politique, et exprime l'antique égalité du genre humain; enfin, qu'elle renferme l'histoire mystique de la famille d'Adam, sa chûte, ses fins, son rétablissement et sa réunion avec Dieu. Nous ne savons pas ce qu'on peut objecter contre un sacrement qui fait parcourir un tel cercle d'idées poétiques, morales, historiques, et

métaphysiques; contre un sacrement qui commence avec des fleurs, de jeunes années et des grâces, et qui finit par faire descendre Dieu sur la terre, pour le donner en pâture spirituelle à l'homme.

CHAPITRE VIII.

LA CONFIRMATION, L'ORDRE ET LE MARIAGE.

Examen du Vœu de Célibat, sous ses rapports moraux.

On ne cesse de s'étonner, lorsqu'on remarque à quelle époque de la vie la religion a fixé le grand hymenée de l'homme et du Créateur. C'est le moment où le cœur va s'enflammer du feu des passions, le moment où il peut concevoir l'Etre suprême : Dieu devient l'immense génie dont l'adolescent se sent tout-à-coup tourmenter, et qui remplit les facultés de son ame inquiète et agrandie. Mais le danger augmente, et il faut de nouveaux secours à ce voyageur sans expérience, exposé sur le chemin du monde. La religion n'oubliera point son enfant; elle tient en réserve un appui pour cette ame qui chancelle. La Confirmation vient soutenir ses pas tremblans, comme le bâton dans la main du vieillard, ou comme ces sceptres qui pas-

soient de race en race chez les rois antiques, et sur lesquels les Evandre et les Nestor, pasteurs des hommes, s'appuyoient en jugeant tous les peuples. Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de Confirmation ; quiconque a la force de confesser Dieu, pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur.

Le même esprit de sagesse a placé l'Ordre et le Mariage, immédiatement après la Confirmation. L'enfant est maintenant devenu homme, et la religion qui l'a suivi des yeux avec une tendre sollicitude dans l'état de nature, le considère encore dans ses rapports avec la société. Admirez ici la profondeur de ses vues : elle n'a établi que deux sacremens sociaux, si nous osons nous exprimer ainsi ; c'est qu'en effet il n'y a que deux états dans la vie : le célibat et le mariage. Ainsi le christianisme, sans s'embarrasser de toutes les distinctions civiles, inventées par notre étroite raison, divise tout-à-coup la société en deux classes. A ces classes il ne donne point de loix politiques, mais des loix morales : par-là il se trouve d'accord avec toute l'antiquité. Les anciens sages de l'Orient, qui ont laissé une si merveilleuse renommée, n'assembloient pas une foule d'hommes pris au hasard, pour méditer d'impraticables constitutions. Ces législateurs étoient de vénérables solitaires qui avoient voyagé long-temps, et qui chantoient les dieux sur la lyre. Chargés

des richesses qu'ils avoient puisées chez les nations étrangères, plus riches encore des dons d'une vie sainte, le luth à la main, une couronne de papyre dans leurs cheveux blancs, ces poëtes divins, assis sous un platane, dictoient leurs leçons à tout un peuple ravi. Et quelles étoient ces institutions des Amphyon, des Cadmus, des Orphée ? Une belle musique appelée loi, des danses, des cantiques, quelques chênes consacrés, des vieillards conduisant des enfans, un hymen formé sur un tombeau, la religion et Dieu par-tout : voilà ce que le christianisme a fait, et d'une manière encore plus admirable.

Mais les hommes ne s'accordent jamais sur les principes, et les institutions les plus sages ont trouvé des détracteurs. On s'est élevé dans ces derniers temps contre le vœu de célibat, attaché au sacrement d'Ordre. Les uns, cherchant par-tout des armes contre la religion, en ont cru trouver dans la religion même, et ont fait valoir l'ancienne discipline de l'église, qui permettoit le mariage du prêtre; les autres se sont contentés de faire de la chasteté chrétienne l'objet de leurs railleries. Répondons d'abord aux esprits sérieux et aux objections morales.

Il est certain que ce n'est que par le septième canon du second concile de Latran, l'an 1139, que le célibat du clergé catholique a été fixé sans retour. Ceux qui veulent faire remonter cette loi à une époque

plus reculée, citent quelques dispositions du concile de Latran (1), en 1123 ; de Trébur (2), en 895 ; de Troisi (3), en 909 ; de Tolède (4), en 633, et de Chalchique (5), en 461. Mais, ou ces canons ne faisoient pas loi générale dans l'église, ou en interdisant le mariage aux prêtres et aux religieuses, ils n'annulloient pas ce mariage en cas qu'il eût été contracté. Baronius s'est trompé lorsqu'il a prétendu que le vœu de célibat étoit général parmi le clergé dès le sixième siècle (6). C'est à tort aussi que, par un zèle au moins inutile, on a cherché à faire passer les prêtresses, les diaconesses et sous-diaconesses dont parlent les anciens Conciles, pour l'ordre des *diaconesses* ou des *veuves*, établi dans les premiers temps du christianisme. Ces femmes n'étoient que les épouses des prêtres, des diacres et des sous-diacres, comme ce canon du premier Concile de Tours le prouve : *Si inventus fuerit presbyter cum sua* presbytera, *aut diaconus cum sua* diaconissa, *aut sub-diaconus cum sua* sub-diaconissa, *annum integrum excommunicatus habeatur* (7). Le christianisme n'a pas besoin d'être défendu par des chicanes de chronologie. Pour nous, qui faisons nos efforts pour écarter jusqu'à l'ombre du mensonge, de la cause de la vérité, nous convenons que le mariage a été plus ou moins permis aux prêtres dans

(1) Can. 21. (2) Cap. 28. (3) Cap. 8. (4) Can. 52. (5) Can. 16. (6) Baron. an. 88. n. 18. (7) Can. 20.

les dix premiers siècles de l'église, quoique la virginité fût regardée, dès le temps de S. Paul, comme l'état le plus parfait pour un chrétien. Mais pourquoi donc le clergé est-il voué à présent au célibat? Nous répondons : parce que les mœurs ont changé.

Dans les anciens jours de la religion, jours de combats et de triomphes, les chrétiens, peu nombreux et remplis de toutes sortes de vertus, vivoient fraternellement ensemble, goûtoient les mêmes joies, et partageoient les mêmes tribulations à la table du Seigneur. Le pasteur pouvoit alors avoir une famille au milieu de cette société sainte, qui étoit déja sa famille; il n'étoit point détourné par ses propres enfans du soin de ses autres brebis, puisqu'ils faisoient partie du troupeau; il ne pouvoit point trahir pour eux les secrets du pécheur, puisqu'on n'avoit point de crimes à cacher, puisque les confessions se faisoient à haute voix dans ces catacombes, dans ces *basiliques de la mort* (1), où les fidèles s'assembloient pour prier sur les cendres des martyrs. Ces chrétiens avoient reçu du ciel un sacerdoce que nous avons perdu. C'étoit moins une assemblée de peuple, qu'une communauté de lévites et de religieuses : le baptême les avoit tous faits prêtres et confesseurs de Jésus-Christ.

Saint-Justin, le philosophe, dans sa pre-

(1) S. Hieron.

mière *apologie*, fait une admirable description de la vie des fidèles de ces temps.

« On nous accuse, dit-il, de troubler » la tranquillité de l'état ; et cependant » un des principaux dogmes de notre foi, » est que rien n'est caché aux yeux de Dieu, » et qu'il nous jugera sévèrement un jour » sur nos bonnes et nos mauvaises actions : » mais, ô puissant empereur ! les peines » mêmes que vous avez décernées contre » nous, ne font que nous affermir dans » notre culte, puisque toutes ces persécu- » tions nous ont été prédites par notre » maître, fils du souverain Dieu, père et » seigneur de l'univers. » . . . .
. . . .

» Le jour du soleil, (le dimanche) tous » ceux qui demeurent à la ville et à la cam- » pagne, s'assemblent en un lieu commun. » On lit les saintes Ecritures ; un *ancien* (1) » exhorte ensuite le peuple à imiter de si » beaux exemples. On se lève, on prie de » nouveau ; on présente l'eau, le pain et » le vin ; le prélat fait l'action de grace, » l'assistance répond *amen*. On distribue » une partie des choses consacrées, et les » diacres portent le reste aux absens. On » fait une quête ; les riches donnent ce » qu'ils veulent. Le prélat garde ces aumô- » nes pour en assister les veuves, les orphe- » lins, les malades, les prisonniers, les » pauvres, les étrangers, en un mot, tous

(1) Un prêtre.

» ceux qui sont dans le besoin, et dont le » prélat est spécialement chargé. Si nous » nous réunissons le jour du soleil, c'est que » Dieu fit le monde ce jour-là, et que son » fils ressuscita à pareil jour, pour confirmer » à ses disciples la doctrine que nous vous » avons exposée. »

» Si vous la trouvez bonne, respectez-» la; rejetez-la, si elle vous semble mépri-» sable; mais ne livrez pas pour cela aux » bourreaux des gens qui n'ont fait aucun » mal; car nous osons vous annoncer que » vous n'éviterez pas le jugement de Dieu, » si vous demeurez dans l'injustice : au » reste, quel que soit notre sort, que la » volonté de Dieu soit faite. Nous aurions » pu réclamer votre équité en vertu de la » lettre de votre père, César Adrien, d'il-» lustre et glorieuse mémoire; mais nous » avons préféré de nous confier en la jus-» tice de notre cause (1). »

L'apologie de Justin étoit bien faite pour surprendre la terre. Il venoit de révéler un âge d'or au milieu de la corruption, de découvrir un peuple nouveau, dans les souterrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paroître d'autant plus belles, qu'elles n'étoient pas, comme aux premiers jours du monde, en harmonie avec la nature et les loix, et qu'elles formoient un contraste frappant avec ce qui les environnoit. Ce qui rend sur-tout la vie de ces fidèles plus

(8) *Just. Apol.* Edit. Marc. fol. 1742.

intéressante que celle de ces hommes parfaits chantés par les poëtes, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur. Ce n'est pas sous le feuillage des bois et sur le gazon des fontaines, que la vertu paroît avec le plus de puissance : il faut la voir à l'ombre des prisons, et parmi des flots de sang et de larmes. Oh ! combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un pasteur, que le péril environne, célèbre à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté !

Il étoit nécessaire d'établir solidement cette innocence des chrétiens primitifs, pour montrer qu'aucun des inconvéniens qui résulteroient aujourd'hui du mariage des prêtres, ne pouvoit avoir lieu dans l'église naissante.

Quand les chrétiens se multiplièrent, quand la corruption se répandit avec les hommes, comment le prêtre auroit-il pu vaquer en même temps aux soins de sa famille et de son église ? Comment fût-il demeuré chaste avec une épouse qui eût cessé de l'être ? Que si l'on objecte les pays protestans, nous dirons que dans ces pays on a été obligé d'abolir presque tout le culte extérieur ; qu'un ministre paroît à peine dans un temple deux ou trois fois par semaine ; que presque toutes relations ont cessé entre le pasteur et le troupeau, et

que le premier n'est trop souvent qu'un homme du monde, qui donne des bals et des festins pour amuser ses enfans. Quant à quelques sectes moroses, qui affectent la simplicité évangélique, et qui veulent une *religion* sans *culte*, nous espérons qu'on ne nous les opposera pas. Enfin, dans les pays où le mariage des prêtres s'est établi, la confession, la plus belle de toutes les institutions morales, a cessé et a dû cesser à l'instant. Il est naturel qu'on n'ose plus rendre maître de ses secrets l'homme qui a rendu une femme maîtresse de lui; on craint, avec raison, de se confier au prêtre qui a rompu son contrat de fidélité avec Dieu, et répudié le Créateur pour épouser la créature.

Il ne reste plus qu'à répondre à l'objection que l'on tire de la loi générale de la population.

Or, il nous paroît qu'une des premières loix naturelles qui dut s'abolir à la nouvelle alliance, fut celle qui favorisoit la population, au-delà de certaines bornes. Autre fut Jésus-Christ, autre Abraham : celui-ci parut dans un temps d'innocence, dans un temps où la terre manquoit d'habitans; Jésus-Christ vint, au contraire, au milieu de la corruption des hommes, et lorsque le monde avoit perdu sa solitude. La pudeur peut donc fermer à présent le sein des femmes, et la seconde Ève, en guérissant les maux dont la première avoit été frappée, a

fait descendre la virginité du ciel pour nous donner une idée de cet état de pureté et de joie, qui précéda les antiques douleurs de la mère.

Le Législateur des chrétiens naquit d'une vierge et mourut vierge. N'a-t-il pas voulu nous enseigner par-là, sous les rapports politiques et naturels, que la terre étoit arrivée à son complément d'habitans, et que loin de multiplier les générations, il faudroit désormais les restreindre? A l'appui de cette opinion, on remarque que les Etats ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes. Une population excessive est le fléau des Empires. Les barbares du Nord ont dévasté le globe, quand leurs forêts ont été remplies; la Suisse étoit obligée de verser ses industrieux habitans aux royaumes étrangers, comme elle leur verse ses rivières fécondes; et sous nos propres yeux, au moment même où la France a perdu un si grand nombre de laboureurs, la culture n'en paroît que plus florissante. Hélas! misérables insectes que nous sommes! bourdonnant autour d'une coupe d'absinthe, où par hasard sont tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres, lorsque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos desirs. De ce terrein qui diminue toujours, et de ces passions qui augmentent sans cesse,

doivent résulter tôt ou tard d'effroyables révolutions (*).

Au reste, tous les systêmes s'évanouissent devant des faits. L'Europe est-elle déserte, parce qu'on y voit un clergé catholique, qui a fait vœu de célibat? Les monastères même sont favorables à la société, parce que les religieux, en consommant leurs denrées sur les lieux, répandent l'abondance dans la cabane du pauvre. Où voyoit-on en France des paysans bien vêtus, des laboureurs dont le visage annonçoit l'abondance et la joie, si ce n'étoit dans la dépendance de quelque riche abbaye? Les grandes propriétés n'ont-elles pas toujours cet effet; et les abbayes étoient-elles autre chose que des domaines où les proprétaires résidoient? Mais ceci nous méneroit trop loin, et nous y reviendrons lorsque nous traiterons des ordres monastiques. Disons pourtant que le clergé favorisoit encore la population, en prêchant la concorde et l'union entre les époux, en arrêtant les progrès du libertinage, et en dirigeant toutes les foudres de l'église, contre le systême du petit nombre d'enfans, adopté par le peuple des villes.

Enfin, il semble à-peu-près démontré qu'il faut, dans un grand Etat, des hommes qui, séparés du reste du monde, et revêtus d'un caractère auguste, puissent, sans enfans, sans femmes, sans les embarras du siècle,

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

travailler au progrès des lumières, à la perfection de la morale et au soulagement du malheur. Quels miracles nos prêtres et nos religieux n'ont-ils point opérés dans ces trois rapports de la société ! Qu'on leur donne une famille, et ces études et cette charité qu'ils consacroient à leur patrie, ils les détourneront au profit de leurs parens ; heureux même si de vertus qu'elles sont, ils ne les transforment en vices.

Voilà ce que nous avions à répondre aux moralistes, sur le célibat des prêtres. Voyons si nous trouverons quelque chose pour les poëtes : ici, il nous faut d'autres raisons, d'autres autorités, et un autre style.

CHAPITRE IX.

Suite du précédent sur le sacrement d'Ordre.

La plupart des sages de l'antiquité ont vécu dans le célibat ; on sait combien les Gymnosophistes, les Brachmanes, les Druïdes ont tenu la chasteté à honneur. Les Sauvages même la regardent comme céleste ; car les peuples de tous les temps et de tous les pays n'ont eu qu'un sentiment sur l'excellence de la virginité. Chez les anciens, les prêtres et les prêtresses, sur-tout ceux qui étoient censés commercer

intimement avec le ciel, devoient vivre solitaires. La moindre atteinte portée à leurs vœux, étoit suivie d'un châtiment terrible. On n'offroit aux dieux que des genisses qui n'avoient point encore été mères. Ce qu'il y avoit de plus sublime et de plus doux dans la fable possédoit la virginité; on la donnoit à Vénus-Uranie et à Minerve, déesses du génie et de la sagesse; l'Amitié étoit une adolescente, et la Virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la lune, promenoit sa pudeur mystérieuse dans les frais espaces de la nuit.

Considérée sous ses autres rapports, la virginité n'est pas moins aimable. Dans les trois règnes de la nature, elle est la source des graces et la perfection de la beauté. Avec le lierre et la vigne sauvage, elle tapisse la grotte de l'hermite; le printemps la cache dans ses boutons de roses, l'hiver la montre dans ses neiges; telle elle brille aux deux extrémités de la vie, sur les lèvres de l'enfant, et sur les cheveux du vieillard: la tombe aussi la mêle à ses mystères: les anciens consacroient aux monumens des arbres sans semence, non sans doute à cause que la mort est stérile, mais parce que, dans une autre vie, les sexes sont inconnus, et que l'ame est une vierge immortelle. Enfin, parmi les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de notre intelligence, sont voués à la chasteté: ne croiroit-on pas reconnoître dans la ruche des abeilles, le modèle de ces monastères où de

jeunes vestales composent un miel céleste, avec la fleur des vertus ?

Quant aux beaux arts, la virginité en fait également les charmes, et les muses lui doivent leur éternelle jeunesse.

Mais c'est sur-tout dans l'homme qu'elle déploie son excellence. Quelles grâces le nouveau-né n'a-t-il point dans ses jeux, ou dans les bras de sa mère !

S. Ambroise a composé trois traités sur la virginité ; il y a mis les charmes de son éloquence ; il s'en excuse lui-même en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges par la douceur de ses paroles (1) ; il appelle la virginité *une exemption de toute souillure* (2) ; il fait voir combien sa tranquillité est préférable aux soucis du mariage ; il dit aux vierges : « La pudeur, » en colorant vos joues, vous rend excel- » lemment belles. Retirées loin de la vue » des hommes, comme des roses solitaires, » vos grâces ne sont point soumises à leurs » faux jugemens ; toutefois vous descendez » aussi dans la lice pour disputer le prix de » la beauté, non de celle du corps, mais de » celle de la vertu : beauté qu'aucune ma- » ladie n'altère, qu'aucun âge ne fane, » que la mort même ne peut ravir. Dieu seul » s'établit juge de cette lutte des vierges, » car il aime les belles ames, même dans les » corps hideux.... Une vierge ne connoît

(1) *De Virginit.* lib. II, cap. 1, num. 4.
(2) *Ibid.* lib. I, cap. 5.

» ni les inconvéniens de la grossesse, ni » les douleurs de l'enfantement.... elle est » le don du ciel et la joie de ses proches. » Elle exerce dans la maison paternelle le » sacerdoce de la chasteté : c'est une vic- » time qui s'immole chaque jour pour sa » mère. »

Les poëtes ont-ils jamais rien dit de plus gracieux ?

Dans l'homme, la virginité prend un caractère sublime. Troublée par tous les orages du cœur, si elle résiste, elle devient céleste. « Une ame chaste, dit S. Bernard, » est par vertu ce que l'ange est par nature. » Il y a plus de bonheur dans la chasteté de » l'ange, mais il y a plus de courage dans » celle de l'homme. » Combien, à la vérité, n'est-elle pas admirable dans les diverses conditions de la vie ! Dans le religieux, elle se transforme en humanité, comme dans *les pères de la Rédemption* et dans tous les *ordres hospitaliers ;* elle se change en étude chez le savant ; elle devient méditation dans le solitaire. Elle est le caractère essentiel de l'ame et de la force mentale ; il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit. Elle est donc la première des qualités, puisqu'elle donne une nouvelle vigueur à l'ame, et qu'elle est, sans contredit, la plus belle partie de nous-mêmes ?

Mais si la virginité est nécessaire quelque part, c'est dans le service de la Divinité. « Dieu, dit Platon, est la véritable mesure

» des choses, et nous devons faire tous nos » efforts pour lui ressembler (1). » L'homme qui s'est dévoué à ses autels, y est plus obligé qu'un autre. « Il ne s'agit pas ici, » dit Chrysostôme, de gouverner un empire » ou de conduire des soldats, mais d'une » fonction qui demande une vertu angé- » lique. L'ame d'un prêtre doit être plus » pure que les rayons du soleil (2). » « Le » ministre chrétien, dit encore S. Jérôme, » est le truchement entre Dieu et l'homme. » Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage tout divin : il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère. Retiré dans les saintes ténèbres du temple, qu'on l'entende sans l'appercevoir; que sa voix solemnelle, grave et religieuse m'apporte ses paroles prophétiques, ou ses hymnes de paix, des sacrées profondeurs du tabernacle; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes; qu'il ne se montre au milieu du siècle, que pour faire du bien aux malheureux : c'est à ce prix qu'on offre au prêtre le respect et la confiance. Il perdra bientôt l'un et l'autre si on le trouve à la porte des grands, si on le voit embarrassé d'une épouse, si l'on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices qu'on reproche au monde, et si l'on peut un moment le soupçonner homme comme les autres hommes.

(1) Rep.

(2) Lib. VI, *de Sacerd.*

Enfin le vieillard chaste est une sorte de divinité. Priam, vieux comme le mont Ida, blanchi comme le chêne du Gargare, Priam dans son palais, au milieu de ses cinquante fils, présente le spectacle le plus auguste de la paternité; mais un Platon vierge, assis au pied d'un temple sur la pointe d'un cap battu des flots, un Platon les yeux fixés sur la mer, enseignant l'existence de Dieu à ses disciples, est un être bien plus céleste; il ne tient plus à la terre: il semble appartenir à ces *démons*, à ces intelligences supérieures, dont il nous parle dans ses écrits.

Ainsi la virginité, remontant depuis le dernier anneau de la chaîne des êtres jusqu'à l'homme, passe bientôt de l'homme aux anges, et des anges à Dieu, où elle se perd. Dieu brille à jamais unique dans les espaces de l'éternité, comme le soleil, son image dans le temps.

Concluons que les poëtes et cette société frivole qui ne juge des objets que par la mesure de ses plaisirs, ne peuvent objecter contre le célibat du prêtre, la délicatesse de leur goût; puisque nous venons de montrer que la virginité fait partie du souvenir dans les choses antiques, des charmes dans l'amitié, du mystère dans la tombe, de l'innocence dans le berceau, de l'enchantement dans la jeunesse, de l'humanité dans le religieux, de la sainteté dans le prêtre et dans le vieillard, et de la divinité dans les anges et dans Dieu même.

CHAPITRE X.

Suite des précédens.

LE MARIAGE.

On ne peut bien juger des défauts ou de l'excellence des objets qui vivent pour ainsi dire avec nous, qu'en les mesurant sur une échelle de temps et de mœurs différentes des nôtres. Quels eussent été les transports de Lycurgue et de Solon, si, au lieu du culte insensé de la Grèce, ils avoient trouvé dans leur patrie une religion aussi raisonnable dans sa doctrine, aussi spirituelle dans ses dogmes, aussi magnifique dans ses pompes, que le christianisme ! Combien Socrate eût été ravi, lui, premier martyr dans la cause de Dieu et de la morale !

L'Europe doit encore à l'église le petit nombre de bonnes loix qu'elle possède. Il n'y a peut-être point de circonstance en matière civile qui n'ait été prévue par le droit canonique, fruit de l'expérience de quinze siècles, et du génie des Innocent et des Grégoire. Les empereurs et les rois les plus sages, tels que Charlemagne et Alfred-le-Grand, ont cru ne pouvoir mieux faire que de recevoir, dans le code civil, une partie de ce code ecclésiastique où viennent se fondre la loi lévitique, l'évangile

et le droit romain. Quel vaisseau pourtant que cette église ! qu'il est vaste ! qu'il est miraculeux !

En élevant le mariage à la dignité de sacrement, J. C. nous a montré d'abord la grande figure de son union avec l'église. Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule toute l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint, et peut-on trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion ?

L'église a multiplié ses soins pour un si grand acte de la vie. Elle a déterminé les degrés de parenté où l'union de deux époux seroit permise. Le droit canonique, reconnoissant les générations simples, en partant de la souche, a rejeté jusqu'à la quatrième, le mariage (1), que le droit civil, en comptant les branches doubles, eût fixé à la seconde ; ainsi le vouloit la loi d'Arcade, insérée dans les *Institutes de Justinien* (2).

Mais l'église, avec sa sagesse accoutumée, a suivi dans ce réglement le changement progressif des mœurs (3) ; dans les premiers siècles du christianisme, la prohibition de Mariage s'étendoit jusqu'au

(1) Conc. Lat. an 1205.

(2) Just. Inst. *de Nup*. §. 19.

(3) Concil. Duziac. an 814. La loi canonique a dû varier selon les mœurs des peuples Goth, Vandale, Anglais, Franc, Bourguignon, qui entroient tour-à-tour dans le sein de l'église.

septième degré. Quelques Conciles même, tel que celui de Tolède (1) dans le sixième siècle, défendoient, d'une manière illimitée, toute union entre les membres d'une même famille.

L'esprit qui a dicté ces loix est digne de la pureté de notre religion. Les payens sont restés bien au-dessous de cette chasteté chrétienne. A Rome, le Mariage entre cousins-germains étoit permis; et Claude, pour épouser Agrippine, fit porter une loi à la faveur de laquelle l'oncle pouvoit s'unir à la nièce (2). Solon avoit laissé au frère la liberté d'épouser sa sœur utérine (3).

L'église n'a pas borné là ses précautions. Après avoir suivi quelque temps le Lévitique, touchant les *Affins*, elle a fini par déclarer empêchemens *dirimans* de Mariage, tous les degrés d'affinité, correspondant

(1) Conc. Tol. can. 5.

(2) *Suet. in Claud.* A la vérité cette loi ne fut pas étendue, comme on l'apprend par les fragmens d'Ulpien, tit. 5 et 6, et elle fut abrogée par le code Théodose, ainsi que celle qui concernoit les cousins-germains. Observons que dans le christianisme, le pape a le droit de dispenser de la loi canonique, selon les circonstances. Comme une loi ne peut jamais être assez générale pour embrasser tous les cas, cette ressource des dispenses, ou des exceptions, étoit imaginée avec beaucoup de prudence. Au reste, les mariages entre frères et sœurs dans l'ancien testament, tenoient à cette loi générale de population, abolie, comme nous l'avons dit, à l'avénement de Jésus-Christ, lors du complément des races.

(3) Plut. in Sol.

aux degrés de parenté où le Mariage est défendu (1). Enfin, elle a prévu un cas qui avoit échappé à tous les jurisconsultes : ce cas est celui dans lequel un homme auroit entretenu un commerce illicite avec une femme. L'église déclare qu'il ne peut choisir une épouse dans la famille de cette femme au-dessus du second degré (2). Cette loi connue très-anciennement dans l'église (3), mais fixée par le concile de Trente, a été trouvée si belle, que le code françois, en rejetant la totalité du concile, n'a pas laissé de recevoir le canon.

Au reste, les empêchemens de Mariage de parent à parent, si multipliés par l'église, outre leurs raisons morales et spirituelles, tendent politiquement à diviser les propriétés, et à empêcher qu'à la longue tous les biens de l'État ne s'accumulent sur quelques têtes.

L'église a conservé les fiançailles, qui remontent à une grande antiquité. Aulu-Gèle nous apprend qu'elles furent connues des peuples du Latium (4) ; les Romains les adoptèrent (5) ; les Grecs les ont suivies ; elles étoient en honneur sous l'ancienne alliance ; et dans la nouvelle, Joseph fut fiancé à Marie. L'intention de cette cou-

(1) Conc. Lat.
(2) *Ib.* cap. 4, sess. 24.
(3) Conc. Anc. c. ult. an 304.
(4) Noct. Att. lib. IV, cap. 4.
(5) L. 2, ff. *de Spons.*

tume est de laisser aux deux époux le temps de se connoître avant de s'unir (1).

Dans nos campagnes, les fiançailles se montroient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venoit chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers, rappelant nos anciens *minstrels*, ouvroient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pélerins de Saint-Jacques en Galice. Les vieux siècles sortis de leurs tombeaux gothiques, sembloient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevoit du curé la bénédiction des fiançailles, et déposoit sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournoit ensuite à la ferme; la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village s'asseyoient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrônes, autour d'une table où étoient servis le vérat d'Eumée et le veau gras des patriarches. La fête se terminoit par une ronde dans la grange voisine; la demoiselle du château dansoit au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étoient assis sur la gerbe nouvelle, avec les souve-

(1) Saint Augustin en rapporte une raison aimable: *Constitutum est, ut jam pactae sponsae non statim tradantur, ne vilem habeat maritus datam, quam non suspiraverit sponsus dilatam.*

nirs des filles de Jéthro, des moissonneurs de Booz, et des fiançailles de Jacob et de Rachel.

La publication des bans suit les fiançailles. Cette excellente coutume, ignorée de l'antiquité, est entièrement due à l'église. Il faut la reporter au-delà du quatorzième siècle, puisqu'il en est fait mention dans une décrétale du pape Innocent III. Le même pape l'a transformée en règle générale dans le concile de Latran. Le concile de Trente l'a renouvelée, et l'ordonnance de Blois l'a fait recevoir parmi nous. L'esprit de cette loi est de prévenir les unions clandestines, et d'avoir connoissance des empêchemens de Mariage, qui peuvent se trouver entre les parties contractantes.

Mais enfin le Mariage chrétien s'avance; il vient avec tout un autre appareil que les fiançailles. Sa démarche est grave et solemnelle, sa pompe silencieuse et auguste : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, (paroles que Dieu même prononça sur le premier couple du monde,) en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille, et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparoît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Eve ! sais-tu bien ce

» que tu fais ? Sais-tu qu'il n'y a plus pour » toi d'autre liberté que celle de la tombe ? » Sais-tu ce que c'est que de porter dans » tes entrailles mortelles, l'homme immor- » tel et fait à l'image d'un Dieu ? » Chez les anciens, un hymenée n'étoit qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignoit rien des graves pensées que le Mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité.

C'est encore lui qui connoissant avant la philosophie dans quelle proportion naissent les deux sexes, a vu le premier que l'homme ne pouvoit avoir qu'une épouse, et qu'il devoit la garder jusqu'à la mort. Le divorce est inconnu dans l'église catholique, si ce n'est chez quelques petits peuples de l'Illyrie, soumis autrefois à l'Etat de Venise, et qui suivent le rit grec (1). Si les passions des hommes se sont révoltées contre cette loi, si elles n'ont pas apperçu le désordre que le divorce porte au sein des familles, en troublant les successions, en dénaturant les affections paternelles, en corrompant le cœur, et faisant du Mariage une prostitution civile, nous n'espérons pas que quelques mots que nous avons à dire ici soient écoutés. Sans entrer dans la profondeur de cette matière, nous observerons seulement que si, par le divorce, on croit rendre les époux plus heureux, (et c'est aujourd'hui le grand argument),

(1) *Vid.* Fra-Paolo, sur le Concile de Trente.

c'est tomber dans une étrange erreur. Celui qui n'a point fait le bonheur d'une première épouse ; celui qui ne s'est point attaché pour toujours à sa femme, par la ceinture de sa virginité, ou par sa maternité première ; celui qui n'a pu dompter ses passions au joug de la famille ; celui qui n'a pu renfermer son cœur dans sa couche nuptiale ; celui-là ne fera jamais la félicité d'une seconde épouse ; c'est en vain que vous y comptez. Lui-même ne gagnera pas davantage à ces échanges : ce qu'il prend pour des différences d'humeur entre lui et la femme à laquelle il est uni, n'est que le penchant de son inconstance, et l'inquiétude de son desir. L'habitude et la longueur du temps, sont plus nécessaires au bonheur, et même à l'amour, qu'on ne pense. On n'est heureux dans l'objet de son attachement, que lorsqu'on a vécu beaucoup de jours, et sur-tout beaucoup de mauvais jours avec lui. Il faut se connoître jusqu'au fond de l'ame ; il faut que le voile mystérieux dont on couvroit les deux époux dans la primitive église, soit soulevé par eux dans tous ses replis, tandis qu'il reste impénétrable à l'œil des autres. Quoi ! sur le moindre caprice, il faudra que je craigne de me voir privé de ma compagne et de mes enfans, et que je renonce à l'espérance de couler mes vieux jours au milieu d'eux ? Et qu'on ne dise pas que cette frayeur me forcera à devenir meilleur époux ! Non ; on ne s'attache qu'au bien

dont on est sûr, on n'aime point une propriété qu'on peut perdre.

Ne donnons point à l'hymen les ailes de l'amour, ne faisons point d'une sainte réalité un fantôme volage. Une chose détruira encore votre bonheur dans vos liens d'un instant; vous y serez poursuivi par vos remords; vous comparerez sans cesse une épouse à l'autre, ce que vous avez perdu et ce que vous avez trouvé, et, ne vous y trompez pas, la balance sera toute en faveur des choses passées; ainsi Dieu a fait le cœur de l'homme. Cette distraction d'un sentiment par un autre, empoisonnera toutes vos joies : caresserez-vous votre nouvel enfant? vous songerez à celui que vous avez délaissé. Presserez-vous votre femme sur votre cœur? votre cœur vous dira que ce n'est pas le sein de la première. Tout tend à l'unité dans l'homme; il n'est point heureux s'il se divise, et comme Dieu, qui le fit à son image, son ame cherche sans cesse à consacrer en un point le passé, le présent et l'avenir (1).

Voilà ce que nous avions à dire sur les sacremens d'Ordre et de Mariage. Quant aux tableaux qu'ils retracent, il seroit superflu de les décrire. Quelle imagination assez paresseuse a besoin qu'on l'aide à se représenter ou le prêtre abjurant les joies

(1) On peut consulter la brochure de M. de Bonald sur le divorce; c'est un des meilleurs ouvrages qui ait paru depuis long-temps.

de la vie, pour se donner aux malheureux, ou la jeune fille se vouant au silence des solitudes, pour trouver le silence du cœur, ou les époux promettant de s'aimer au pied des autels ? L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle; c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique; c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. En s'unissant à elle, l'homme ne fait que reprendre une partie de sa substance. Son ame, ainsi que son corps, sont incomplets sans la femme : il a la force ; elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie ; mais il n'entend rien aux détails domestiques, la femme lui manque pour apprêter son repas et son lit ; il a des chagrins, et la compagne de ses nuits est là pour les adoucir ; ses jours sont mauvais et troublés, mais il trouve des bras chastes dans sa couche, et il oublie tous ses maux. Sans la femme, il seroit rude, grossier, solitaire ; il ignoreroit la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts, qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union; en poussière ils retournent ensemble, et se retrouvent ensemble par-delà les limites du tombeau.

CHAPITRE XI.

L'EXTRÊME-ONCTION.

Mais c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie toute sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'ame pour ces rivages inconnus, dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son ame, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourans, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clorre; la religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la

mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblême de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu-à-peu les attaches du fidèle ; son ame à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déja il entend les concerts des Séraphins ; déja il est prêt à s'envoler loin du monde, vers les régions où l'invite cette Espérance à la voix future, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'Ange de la paix descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et long-temps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore ; tant ce chrétien a passé avec douceur !

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SECOND.

VERTUS ET LOIX MORALES.

CHAPITRE PREMIER.

Vices et Vertus selon la Religion.

La plupart des anciens philosophes ont fait le partage des vices et des vertus ; mais que de choses à redire à leurs systêmes ! combien la sagesse de la religion l'emporte encore ici sur celle des hommes !

Ne considérons d'abord que l'orgueil dont l'église fait le premier des vices. C'est le péché de Satan, c'est le premier péché du monde. L'orgueil est si bien la racine du mal, qu'il se trouve mêlé à toutes les autres infirmités de la nature, comme cette sorte de saveur pareille qui règne dans les

poisons divers : il brille dans le souris de l'envie, il éclate dans les débauches du libertin, il compte l'or de l'avarice, il étincelle dans les yeux de la colère, il suit les grâces de l'Epicurien, et dort avec lui sur sa couche.

C'est l'orgueil qui fit tomber Adam ; c'est l'orgueil qui arma Caïn de la massue fratricide ; c'est l'orgueil qui éleva Babel et renversa Babylone. Par l'orgueil, Athènes se perdit avec la Grèce, l'orgueil brisa le trône de Cyrus, divisa l'empire d'Alexandre, et écrasa Rome, enfin, sous le poids de l'univers.

Dans les circonstances particulières de la vie, l'orgueil a des effets encore plus funestes. Il porte ses attentats jusque sur Dieu.

En recherchant les causes de l'athéisme, on est conduit à cette triste observation, que presque tous ceux qui se révoltent contre le ciel, ont à se plaindre en quelque chose de la société ou de la nature, (excepté toutefois des jeunes gens séduits par le monde, ou des écrivains qui ne veulent faire que du bruit.) Mais comment ceux qui sont privés des frivoles avantages, que le hasard donne ou ravit dans ses caprices, ne savent-ils pas trouver le remède à ce léger malheur en se rapprochant de la Divinité ? Elle est la véritable source des grâces : Dieu est si bien la beauté par excellence, que son nom seul prononcé avec amour, suffit pour donner quelque chose de divin à l'homme le moins favorisé de la

nature, comme on l'a remarqué de Socrate. Laissons l'athéisme à ceux qui n'ayant pas assez de noblesse pour s'élever au-dessus des injustices du sort, ne montrent dans tous leurs blasphêmes, que le premier vice de l'homme, chatouillé dans sa partie la plus sensible.

Si l'église a donné la première place à l'orgueil dans l'échelle des dégradations humaines, elle n'a pas classé moins habilement les six autres vices capitaux. Il ne faut pas croire, que l'ordre où nous les voyons rangés soit arbitraire; il suffit de l'examiner, pour s'appercevoir que la religion passe excellemment de ces crimes qui attaquent la société en général, à ces délits qui ne retombent que sur le coupable. Ainsi, par exemple, l'envie, la luxure, l'avarice et la colère suivent immédiatement l'orgueil, parce que ce sont des vices qui s'exercent sur un sujet étranger, et qui ne vivent qu'au milieu des hommes, tandis que la gourmandise et la paresse qui viennent les dernières sont des inclinations solitaires et honteuses, qui trouvent en elles-mêmes leurs principales voluptés.

Dans les vertus préférées par le christianisme, et dans le rang qu'il leur assigne, même connoissance de la nature. Avant J. C. l'ame de l'homme étoit un chaos; le Verbe se fit entendre, aussitôt tout se débrouilla dans le monde intellectuel, comme à la même Parole, tout s'étoit jadis arrangé dans le monde physique : ce fut la création

morale de l'univers. Les vertus montèrent comme des feux purs dans les cieux; les unes, soleils éclatans, appelèrent tous les regards par leur brillante lumière; les autres, modestes étoiles, cherchèrent la pudeur des ombres, où cependant elles ne purent se cacher. Dès-lors on vit s'établir une admirable balance entre les forces et les foiblesses; la religion dirigea toutes ses foudres contre l'orgueil, ce vice qui se nourrit de vertus: elle le découvrit dans les derniers replis du cœur, elle le poursuivit dans toutes ses métamorphoses; les Sacremens marchèrent contre lui en une armée sainte, et l'Humilité, vêtue d'un sac, les reins ceints d'une corde, les pieds nuds, le front couvert de cendre, les yeux baissés et en pleurs, devint une des premières vertus du fidèle.

CHAPITRE II.

De la Foi.

Et quelles étoient donc les vertus tant recommandées par les sages de la Grèce? La force, la tempérance et la prudence! Jésus-Christ, vous pouviez seul enseigner au monde, que la foi, l'espérance et la charité sont les vertus qui conviennent à l'ignorance, comme à la misère de l'homme!

C'est une prodigieuse raison, sans doute, que celle qui nous a montré dans la *foi* la

source de toutes les vertus. Il n'y a de puissance que dans la conviction. Un raisonnement n'est fort, un poëme n'est divin, une peinture n'est belle que parce que l'esprit ou l'œil qui en juge, est convaincu d'une certaine vérité cachée dans ce raisonnement, ce poëme, ce tableau. Quels miracles un petit nombre de soldats persuadés de l'habileté de leur général, ne peuvent-ils pas enfanter ! Trente-cinq mille Grecs suivent Alexandre à la conquête du monde ; Lacédémone se confie en Lycurgue, et Lacédémone devient la plus sage des cités ; Babylone se présume faite pour les grandeurs, et les grandeurs se prostituent à sa foi mondaine ; un oracle donne la terre aux Romains, et les Romains obtiennent la terre ; Colomb, seul de tout un monde, s'obstine à croire à un nouvel univers, et un nouvel univers sort des flots. L'amitié, le patriotisme, l'amour, tous les sentimens nobles sont aussi une espèce de foi. C'est parce qu'ils ont *cru*, que les Codrus, les Pylade, les Régulus, les Arie, ont fait des prodiges. Et voilà pourquoi ces cœurs qui ne *croient* en rien, qui traitent d'illusions tous les attachemens de l'ame, et de folie toutes les belles actions, qui regardent en pitié l'imagination et la tendresse du génie ; voilà pourquoi ces cœurs n'achèveront jamais rien de grand, de généreux ; ils n'ont de foi que dans la matière et dans la mort, et ils sont déja insensibles comme l'une, et glacés comme l'autre.

Dans le langage de l'ancienne chevalerie, *bailler sa foi*, étoit synonyme de tous les prodiges de l'amour. Roland, Duguesclin, Bayard, étoient de *féaux* chevaliers, et les champs de Roncevaux, d'Auray, de Bresse, les descendans des Maures, des Anglais, des Lombards, disent encore aujourd'hui quels étoient ces hommes qui prêtoient *foi et hommage* à leur *dieu*, leur *dame* et leur *patrie*. Que d'idées antiques et touchantes s'attachent à notre seul mot de *foyer*, dont l'étymologie est si remarquable? Citerons-nous les martyrs, « ces héros qui, selon » S. Ambroise, sans armées, sans légions, » ont vaincu les tyrans, adouci les lions, » ôté au feu sa violence, et au glaive sa » pointe (1)? » La foi même, envisagée sous ce rapport, est une force si terrible, qu'elle bouleverseroit le monde, si elle étoit appliquée à des fins perverses. Il n'y a rien qu'un homme, sous le joug d'une persuasion intime, et qui soumet sans condition sa raison à celle d'un autre homme, ne soit capable d'exécuter. Ce qui prouve que les plus éminentes vertus, quand on les sépare de Dieu et qu'on les veut prendre dans leurs simples rapports moraux, touchent de près aux plus grands vices. Si les philosophes avoient fait cette observation, ils ne se seroient pas tant donné de peine pour fixer les limites du bien et du mal. Le christianisme n'a pas eu

(1) Ambros. *de Off.* cap. 35.

besoin, comme Aristote, d'inventer une échelle, pour y placer ingénieusement une vertu entre deux vices; il a tranché la difficulté d'une manière sûre, en nous montrant que les vertus ne sont des vertus, qu'autant qu'elles refluent vers leur source, c'est-à-dire vers Dieu.

Cette vérité nous restera assurée, si nous appliquons la foi à ces mêmes affaires humaines, mais en la faisant survenir par l'entremise des idées religieuses. De la foi vont naître toutes les vertus de la société, puisqu'il est vrai, du consentement unanime des sages, que le dogme qui commande de croire en un Dieu rémunérateur et vengeur, est le plus ferme soutien de la morale et de la politique.

Enfin, si vous employez la foi à son véritable usage, si vous la tournez entièrement vers le Créateur, si vous en faites l'œil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la cité sainte, et l'empire des existences réelles, si elle sert d'ailes à votre ame, pour vous élever au-dessus des peines de la vie; vous reconnoîtrez que l'Ecriture n'a pas trop exalté cette vertu, lorsqu'elle a parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle. Foi céleste! foi consolatrice, tu fais plus que de transporter les montagnes, tu soulèves les poids accablans, qui pèsent sur le cœur de l'homme!

CHAPITRE III.

De l'Espérance et de la Charité.

L'ESPÉRANCE, seconde vertu théologale, a presque la même force que la foi; le Desir est le père de la Puissance; quiconque desire fortement, obtient. Cherchez, a dit J. C., et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Pythagore disoit dans le même sens : *La puissance habite auprès de la nécessité* ; car nécessité implique privation, et privation marche avec desir. Le desir ou l'espérance, est le génie. Il a cette virilité qui enfante, et cette soif qui ne s'éteint jamais. Un homme se voit-il trompé dans ses projets? C'est qu'il n'a pas desiré avec ardeur ; c'est qu'il a manqué de cet amour qui saisit tôt ou tard l'objet auquel il aspire, de cet amour qui dans la Divinité, embrasse tout et jouit de tous les mondes, par une immense espérance toujours satisfaite, et qui renaît toujours.

Il y a cependant une différence essentielle entre la foi, et l'espérance considérée comme force. La foi a son foyer hors de nous ; elle nous vient d'un objet étranger. L'espérance, au contraire, naît au dedans de nous, pour se porter au dehors. On nous impose la première, notre propre desir fait naître la seconde ; celle-là est une obéissance ; celle-ci un amour. Mais

comme la foi engendre plus facilement les autres vertus, comme elle découle directement de Dieu, et que par conséquent étant une émanation du grand être, elle est plus belle que l'espérance qui n'est qu'une partie de l'homme, l'église a dû placer la foi au premier rang.

Mais l'espérance offre en elle-même un caractère particulier : c'est celui qui la met en rapport avec nos misères. Sans doute elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance ! Cette nourrice des infortunés, placée auprès de l'homme, comme une mère auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, le suspend à sa mamelle intarissable, et l'abreuve d'un lait qui calme toutes ses douleurs. Elle veille à son chevet solitaire, elle l'endort par des chants magiques. N'est-il pas surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder et qui semble un mouvement naturel de l'ame, se transformer pour le chrétien en une vertu rigoureusement exigée ? en sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeroient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), il sera *récompensé d'avoir espéré*, autrement d'*avoir fait son propre bonheur*. Le fidèle toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'Ennemi, est traité par la religion dans sa défaite, comme ces généraux vaincus, que le Sénat Romain recevoit en

triomphe, par la seule raison qu'ils n'avoient pas désespéré du salut final. Mais si les anciens attribuoient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais ; qu'auroient-ils pensé du chrétien, qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir*, mais *pratiquer* l'espérance ?

Que dirons-nous maintenant de cette charité fille, de J. C., qui signifie au sens propre, *grace et joie ?* La religion voulant reformer le cœur humain, et tourner au profit des vertus nos affections et nos tendresses, a inventé une nouvelle *passion :* elle ne s'est servie pour l'exprimer, ni du mot d'amour qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié, qui se perd au tombeau, ni du mot de pitié, trop personnel et trop voisin de l'orgueil ; mais elle a trouvé l'expression de *caritas*, *charité*, qui renferme les trois premières, et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par-là, elle a dirigé nos penchans vers le ciel, en les épurant et les reportant au Créateur ; par-là, elle nous enseigne cette vérité merveilleuse, que les hommes doivent, pour ainsi dire, s'aimer à travers Dieu qui spiritualise leur amour et n'en laisse que l'immortelle essence, en lui servant de passage.

Mais, si la charité est une vertu toute chrétienne directement émanée de l'Eternel et de son Verbe, elle est aussi en étroite alliance avec la nature. C'est à cette har-

monie continuelle du ciel et de la terre, de Dieu et de l'humanité, qu'on reconnoît le caractère de la vraie religion. Souvent les institutions morales et politiques de l'antiquité sont en contradiction avec les sentimens de l'ame. Le christianisme, au contraire, toujours d'accord avec les cœurs, ne commande point des vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie. « La charité est patiente, » dit l'Apôtre ; elle est douce, elle ne » cherche à surpasser personne, elle n'agit » point avec témérité, elle ne s'enfle point.

» Elle n'est point ambitieuse ; elle ne suit » point ses intérêts, elle ne s'irrite point, » elle ne pense point le mal.

» Elle ne se réjouit point dans l'injustice ; » mais elle se plaît dans la vérité.

» Elle tolère tout, elle croit tout, elle » espère tout, elle souffre tout (1). »

CHAPITRE IV.

Des Loix morales, ou *du Décalogue*.

Il est bien humiliant pour notre orgueil, que toutes les maximes de la sagesse humaine peuvent se renfermer dans quel-

(1) S. Paul, ad Corinth. cap. 13.

Partie I. Dogmes et Doctrine.

Livre II. Vertus et loix morales.

ques pages. Et dans ces pages encore, combien d'erreurs ! Les loix des Minos et des Lycurgue ne sont restées debout après la chûte des peuples pour lesquels elles furent érigées, que comme les pyramides des déserts, immortels palais de la mort.

Loix du second Zoroastre.

Le temps sans bornes et incréé est le créateur de tout. La parole fut sa fille ; et de sa fille naquit *Orsmus*, dieu du bien, et *Arimhan*, dieu du mal.

Invoque le taureau céleste, père de l'herbe et de l'homme.

L'œuvre la plus méritoire est de bien labourer son champ.

Prie avec pureté de pensée, de parole et d'action (1).

Enseigne le bien et le mal à ton fils âgé de cinq ans (2).

Que la loi frappe l'ingrat (3).

Qu'il meure le fils qui a désobéi trois fois à son père.

La loi déclare impure la femme qui passe à un second hymen.

Frappe le faussaire de verges.

Méprise le menteur.

A la fin et au renouvellement de l'année, observe dix jours de fêtes.

(1) Zend-Av.

(2) Xenop. Cyr. Plat. *de Leg.* lib. II.

(3) Xenoph. *ib.*

Loix Indiennes.

L'univers est Wichnou.

Tout ce qui a été, c'est lui; tout ce qui est, c'est lui; tout ce qui sera, c'est lui.

Hommes, soyez égaux.

Aime la vertu pour elle; renonce au fruit de tes œuvres.

Mortel, sois sage, tu seras fort comme dix mille éléphans.

L'ame est Dieu.

Confesse les fautes de tes enfans au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans l'eau du Gange (1).

Loix Egyptiennes.

Cnef, dieu universel, ténèbres inconnues, obscurité impénétrable.

Osiris est le dieu bon; Typhon le dieu méchant.

Honore tes parens.

Suis la profession de ton père.

Sois vertueux; les juges du lac prononceront après ta mort sur tes œuvres.

Lave ton corps deux fois le jour, et deux fois la nuit.

Vis de peu.

Ne révèle point les mystères (2).

(1) Pr. des Br. *Hist. of Ind.* Did. sic. etc.

(2) Herod. liv. II. Plat. *de Leg.* Plut. *de Is.* et *Os.*

LOIX DE MINOS.

Ne jure point par les dieux.

Jeune homme, n'examine point la loi.

La loi déclare infâme quiconque n'a point d'ami.

Que la femme adultère soit couronnée de laine et vendue.

Que vos repas soient publics, votre vie frugale, et vos danses guerrières (1).

(Nous ne donnerons point ici les loix de Lycurgue, parce qu'elles ne font en partie que répéter celles de Minos.)

LOIX DE SOLON.

Que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père, que celui qui ne le défend point, meurt.

Que le temple soit interdit à l'adultère.

Que le magistrat ivre boive la ciguë.

La mort au soldat lâche.

La loi permet de tuer le citoyen qui demeure neutre au milieu des dissentions civiles.

Que celui qui veut mourir le déclare à l'Archonte et meure.

Que le sacrilège meure.

Epouse, guide ton époux aveugle.

L'homme sans mœurs ne pourra gouverner (2).

(1) Arist. Pol. Plat. *de Leg.*
(2) Pl. *in Vit. Sol.* Tit. Liv.

LOIX PRIMITIVES DE ROME.

Honore la petite fortune.
Que l'homme soit laboureur et guerrier.
Réserve le vin aux vieillards.
Condamne à mort le laboureur qui mange le bœuf (1).

LOIX DES GAULES OU DES DRUÏDES.

L'univers est éternel, l'ame immortelle.
Honore la nature.
Défendez votre mère, votre patrie, la terre.
Admets la femme dans tes conseils.
Honore l'étranger, et mets à part sa portion dans ta récolte.
Que l'infâme soit enseveli dans la boue.
N'élève point de temple, et ne confie l'histoire du passé qu'à ta mémoire.
Homme, tu es libre, sois sans propriété.
Honore le vieillard, et que le jeune homme ne puisse déposer contre lui.
Le brave sera récompensé après la mort, et le lâche puni (2).

LOIX DE PYTHAGORE.

Honore les Dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.
Honore tes parens.

(1) Pl. *in Num.* Tit. Liv.
(2) Tac. *de Mor. Germ.* Strab. Cæs. com. Edda. etc.

Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.

N'admets point le sommeil dans tes yeux, avant d'avoir examiné trois fois dans ton ame les œuvres de ta journée.

Demande-toi : où ai-je été ? Qu'ai-je fait ? Qu'aurois-je dû faire ?

Ainsi après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux élémens, tu deviendras immortel et incorruptible, tu ne pourras plus mourir (1).

Voilà donc, à peu près, tout ce qui s'est sauvé de cette antique sagesse des temps si fameuse ! Là Dieu est représenté comme une obscurité profonde ; sans doute, mais à force de lumière, comme ces ténèbres qui couvrent la vue, lorsqu'on cherche à contempler le soleil ; ici l'homme sans ami est déclaré infâme ; ce législateur a donc déclaré infâmes tous les infortunés : plus loin le suicide devient loi ; enfin, quelques-uns de ces sages semblent oublier entièrement un Etre Suprême. Et que de choses vagues, incohérentes, communes, dans la plupart de ces sentences ! Tels sont, en

(1) On pourroit ajouter à ces Tables un extrait de la République de Platon, ou plutôt des douze livres de ses loix, qui sont, à notre avis, son meilleur ouvrage, tant par le beau tableau des trois vieillards qui discourent en allant à la fontaine, que par la raison qui règne dans ce dialogue. Mais ces préceptes n'ont point été mis en pratique, ainsi nous nous abstiendrons d'en parler. Quant au Coran, tout ce qui s'y trouve de saint et de juste, est emprunté presque mot pour mot de nos livres sacrés ; le reste est une méchante compilation rabbinique.

général ; les ouvrages philosophiques de l'antiquité. Les sages du portique et de l'académie énoncent tour-à-tour des maximes si contradictoires, qu'on peut prouver par le même livre, que son auteur croyoit et ne croyoit point en Dieu ; qu'il reconnoissoit et ne reconnoissoit point une vertu positive ; que la liberté est le premier des biens, et le despotisme le meilleur des gouvernemens.

Si, au milieu de tant de perplexités, on voyoit paroître un code de loix morales, sans contradictions, sans erreurs, qui fît cesser nos incertitudes, qui nous apprît ce que nous devons croire de Dieu, et quelles sont nos véritables relations avec les hommes ; si ce code s'annonçoit avec une assurance de ton et une simplicité de langage inconnues ; ne faudroit-il pas en conclure, que ces loix ne peuvent émaner que du ciel ? Nous les avons ces préceptes divins : voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes ; ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des gloires du Seigneur ; la terreur de Jéhovah le précède ; à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges, et ses cèdres fuyant dans le ciel ; prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile la tête, dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonnerres se taisent, et voici venir une voix :

PARTIE I.
Dogmes et Doctrine.

LIVRE II.
Vertus et loix morales.

Chemang, Jisraël anochi Jehovah elohecha, etc.

Ecoute, ô toi Israël, moi Jéhovah, *tes Dieux* (1), qui t'ai tiré de la terre de Mitzraïm, de la maison de servitude.

1 Il ne sera point à toi d'autres Dieux devant ma face.

2 Tu ne te feras point d'idole par tes mains, ni aucune image de ce qui est dans les *étonnantes eaux supérieures*, ni sur la terre au-dessous, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne t'inclineras point devant les images, et tu ne les

(1) Nous traduisons le Décalogue mot-à-mot de l'hébreu, à cause de cette expression, *tes Dieux*, qu'aucune version n'a rendue, et qui est de la plus haute importance (*), puisqu'elle implique la Trinité. *Elohe* est le pluriel masculin d'*Elohim*, Dieu, Juge; on le trouve souvent ainsi au pluriel dans la Bible, tandis que le verbe, le pronom et l'adjectif restent au singulier. Dans la Gen. 1, on lit *Elohe bara*, les Dieux créa, et l'on ne peut entendre que trois personnes; car, s'il n'eût été question que de deux, Elohim seroit au *duel*. Nous ferons une autre remarque non moins essentielle sur le mot *Adamah*, qui se trouve encore dans le Décalogue. *Adam* signifie *terre rouge*, et *ah*, explétif, exprime quelque chose *plus loin, au-delà*. Dieu parle ainsi en promettant de longs jours sur *la terre ET PLUS LOIN* aux enfans qui respectent leurs père et mère. Ainsi la Trinité et l'immortalité de l'ame sont dans le Décalogue *Elohe, tes Dieux, ou plusieurs substances divines dans l'unité*, Jéhovah; *Adam-ah*, terre et au-delà.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

serviras point; car moi, je suis Jéhovah, *tes Dieux*, le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères, l'iniquité de ceux qui me haïssent sur les fils de la troisième et de la quatrième génération, et je fais mille fois grâces à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandemens.

3 Tu ne prendras point le nom de Jéhovah, *tes Dieux*, en vain; car il ne déclarera point innocent celui qui prendra son nom en vain.

4 Souviens-toi du jour du sabbath pour le sanctifier. Six jours tu travailleras, et tu feras ton ouvrage, et le jour septième de Jéhovah, *tes Dieux*, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton chameau, ni ton hôte, *devant tes portes*; car en six jours Jéhovah fit les *merveilleuses eaux supérieures* (1), la terre et la mer, et tout ce qui est en elles, et il se reposa le septième; or, Jéhovah le bénit et le sanctifia.

5 Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre et *par-*

(1) Cette traduction est loin de donner une idée de la magnificence du texte. *Shamajim* est une sorte de cri d'admiration, comme la voix de tout un peuple qui, en regardant le firmament, s'écrieroit : *Voyez ces eaux miraculeuses suspendues en voûte sur nos têtes ! ces dômes de crystal et de diamant !* Comment rendre en français, dans la traduction d'une loi, cette poésie qu'exprime un mot de trois syllabes?

delà la terre que Jéhovah, *tes Dieux*, t'a donnée.

6 Tu ne tueras point.

7 Tu ne seras point adultère.

8 Tu ne voleras point.

9 Tu ne porteras point contre ton voisin un faux témoignage.

10 Tu ne desireras point la maison de ton voisin, ni la femme de ton voisin, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton voisin.

Telles sont les loix que l'Eternel a gravées, non-seulement sur les marbres de Sinaï, mais encore dans le cœur de l'homme. Ce qui frappe d'abord, c'est le caractère d'universalité qui distingue cette table divine des tables humaines qui la précèdent. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats, de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs et à des Mèdes; Jéhovah parle à tous les hommes : on reconnoît ce législateur tout-puissant qui règle la république des astres et celle des fourmis, et qui laisse également tomber de sa vaste main le grain de bled qui nourrit l'insecte, et le soleil qui l'éclaire.

Rien ensuite n'est plus admirable dans leur simplicité pleine de justice, que ces loix morales des Hébreux. Les payens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort contre le

mauvais fils. Que fait Dieu? Il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial, il n'en fait pas un de l'amour paternel; il savoit que le fils, en qui viennent se réunir tous les souvenirs et toutes les espérances, ne seroit souvent que trop aimé de son père; mais au fils il commande d'aimer, car il connoissoit l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

A la force interne du décalogue, se joint, comme dans les autres œuvres du Tout-puissant, la majesté et la grâce des formes. Le Brachmane exprime lentement les trois présences de Dieu; le nom de *Jéhovah* les énonce en un seul mot; ce sont les trois temps du verbe *être* unis par une combinaison sublime : *havah,* il fut; *hovah,* étant, ou il est; et *je,* qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois lettres radicales d'un verbe, indique le futur, en hébreu, *il sera.*

Enfin, les législateurs antiques ont marqué dans leurs codes les époques des fêtes des nations; mais le jour du repos d'Israël, est le jour même du repos de Dieu. L'Hébreu, et son héritier le Gentil, dans les heures de son obscur travail, n'a rien moins devant les yeux que la création successive de l'univers. La Grèce, pourtant si poétique, a-t-elle jamais songé à rapporter les soins du laboureur, ou de l'artisan à ces fameux instans où Dieu créa la lumière,

traça la route au soleil, et anima le cœur de l'homme ?

Loix de Dieu, que vous ressemblez peu à celles des hommes ! Eternelles comme le principe dont vous êtes émanées, c'est en vain que les siècles s'écoulent; vous résistez aux siècles, à la persécution et à la corruption même des peuples. Cette législation religieuse, organisée au sein des législations politiques (et néanmoins indépendante de leurs destinées), est un grand prodige. Tandis que les formes des royaumes passent et se modifient, que le pouvoir roule de main en main au gré du sort; quelques chrétiens, restés fidèles au milieu des inconstances de la fortune, continuent d'adorer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes loix, sans se croire dégagés de leurs liens par les révolutions, le malheur et l'exemple. Quelle religion dans l'antiquité n'a pas perdu son influence morale en perdant ses prêtres et ses sacrifices? Où sont les mystères de l'antre de Trophonius et les secrets de Cérès-Eleusine? Apollon n'est-il pas tombé avec Delphes, Baal avec Babylone, Sérapis avec Thèbes, Jupiter avec le Capitole? Le christianisme seul a souvent vu s'écrouler les édifices où se célébroient ses pompes, sans être ébranlé de la chûte. Jésus-Christ n'a pas toujours eu des temples, mais tout est temple au Dieu vivant, et la maison des morts, et les cavernes des montagnes, et sur-tout le cœur du juste; Jésus-Christ n'a

pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire, et des heureux pour serviteurs; mais une pierre au désert suffit pour y célébrer ses mystères, un arbre pour y prêcher ses loix, et un lit d'épines pour y pratiquer ses vertus.

PREMIERE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE TROISIÈME.

VÉRITÉS DES ÉCRITURES, CHUTE DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

Supériorité de la Tradition de Moïse sur toutes les autres Cosmogonies.

Il y a des vérités que personne ne conteste, quoiqu'on n'en puisse fournir de preuves immédiates. La rebellion et la chûte de l'esprit d'orgueil, la création du monde, le bonheur primitif et le péché de l'homme, sont au nombre de ces vérités. Il est impossible de croire qu'un mensonge absurde devienne une tradition universelle. Ouvrez les livres du second Zoroastre, les dialogues

de Platon et ceux de Lucien, les traités moraux de Plutarque, les fastes des Chinois, la bible des Hébreux, les edda des Scandinaves : transportez-vous chez les Nègres de l'Afrique (*), ou chez les savans prêtres de l'Inde, tous vous feront le récit des crimes du dieu du mal; tous vous peindront les temps trop courts du bonheur de l'homme, et les longues calamités qui suivirent la perte de son innocence.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. LIVRE III. Vérités des Ecritures; Chûte de l'homme.

M. de Voltaire avance quelque part que nous avons la plus méchante *copie* de toutes les TRADITIONS sur l'origine du monde, et sur les élémens physiques et moraux qui le composent. Préfère-t-il donc la cosmogonie des Egyptiens, le grand œuf ailé des prêtres de Thèbes (1)? Voici ce que débite gravement le plus ancien des historiens après Moïse.

« Le principe de l'univers étoit un air » sombre et tempétueux, un vent fait d'un » air sombre, et d'un turbulent chaos. Ce » principe étoit sans bornes, et n'avoit eu, » pendant long-temps, ni limite, ni figure. » Mais quand ce vent devint amoureux de » ses propres principes, il en résulta une » mixtion, et cette mixtion fut appelée » desir ou amour.

» Cette mixtion étant complète, devint » le commencement de toutes choses; mais » le vent ne connoissoit point son propre

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

(1) Herod. lib. II. Diod. Sic.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE III. Vérités des Ecritures, Chûte de l'homme.

» ouvrage, la mixtion. Celle-ci engendra à » son tour avec le vent son père, *môt* ou » le *limon*, et de celui-ci sortirent toutes » les générations de l'univers (1). »

Si nous passons aux philosophes Grecs, Thalès, fondateur de la secte Ionique, reconnoissoit l'eau comme principe universel (2). Platon prétendoit que la Divinité a arrangé le monde, mais qu'elle n'a pu le créer (3). Dieu, dit-il, a formé l'univers d'après le modèle existant de toute éternité en lui-même (4). Les objets visibles ne sont que les ombres des idées de Dieu, seules véritables substances (5). Dieu fit en outre couler un souffle de sa vie dans les êtres. Il en composa un troisième principe à-la-fois esprit et matière, et ce principe est appelé l'*ame du monde* (6).

Aristote raisonnoit comme Platon, sur l'origine de l'univers; mais il imagina le beau système de la chaîne des êtres, et, remontant d'action en action, il prouva qu'il existe quelque part un premier mobile (7).

(1) Sanch. ap. Euseb. Præpart. Evang. lib. I, cap. 10.
(2) Cic. *de Nat. Deor.* lib. I, n. 25.
(3) Tim. pag. 28. Diog. Laert. lib. III, Plut. *de Gen. Anim.* p. 78.
(4) Plut. Tim. p. 29.
(5) *Id.* Rep. lib. VII, pag. 516.
(6) In Tim. p. 34.
(7) Arist. *de Gen. An.* lib. II, cap. 3, Met. lib. XI, cap. 5 *de Cœl.* lib. XI, cap. 3, etc.

Zénon soutenoit que le monde s'arrangea par sa propre énergie ; que la nature est ce tout, qui comprend tout ; que ce tout se compose de deux principes, l'un actif, l'autre passif, non existant séparés, mais unis ensemble ; que ces deux principes sont soumis à un troisième, *la fatalité ;* que Dieu, la matière, la fatalité ne font qu'un ; qu'ils composent à-la-fois les roues, le mouvement, les loix de la machine, et obéissent comme *parties* aux loix qu'ils dictent comme *tout* (1).

Selon la philosophie d'Épicure, l'univers existe de toute éternité. Il n'y a que deux choses dans la nature, le corps et le vuide (2).

Les corps se composent de l'agrégation de parties de matière infiniment petites. Les atômes ont un mouvement interne, la gravité : leur révolution se feroit dans le plan vertical, si, par une loi particulière, ils ne décrivoient une ellipse dans le vuide (3).

Épicure supposa ce mouvement de déclinaison, pour éviter le systême des fatalistes, qui se reproduiroit de force par le mouvement perpendiculaire de l'atôme. Mais l'hypothèse est absurde : car si la

(1) Laert. lib. V. Stob. Eccl. Phys. cap. XIV. Senec-Consol. cap. XXIX. Cic. *de Nat. Deor.* lib. Anton. lib. VII.

(2) Lucret. lib. II ; Laert. lib. X.

(3) *Loc. cit.*

déclinaison de l'atôme est une loi, elle l'est de nécessité ; et comment une cause obligée produira-t-elle un effet libre ? Continuons.

La terre, le ciel, les planètes, les étoiles, les plantes, les minéraux, les animaux, en y comprenant l'homme, naquirent du concours fortuit de ces atômes, et lorsque la vertu productive du globe se fut évaporée, les races vivantes se perpétuèrent par la génération (1).

Les membres des animaux formés au hasard, n'avoient aucune destination particulière. L'oreille concave n'étoit point creusée pour entendre, l'œil convexe arrondi pour voir ; mais ces organes se trouvant propres à ces différens usages, les animaux s'en servirent machinalement et de préférence à un autre sens (2).

Après l'exposition de ces cosmogonies philosophiques, il seroit inutile de parler de celles des poëtes. Qui ne connoît Deucalion et Pyrrha, l'âge d'or et l'âge de fer ? Quant aux traditions répandues chez les autres peuples de la terre, dans l'Inde un éléphant soutient le globe, le soleil a tout fait au Pérou, au Canada *le grand lièvre* est le père du monde, au Groënland l'homme est sorti d'un coquillage (3),

(1) Lucret. lib. V-X. Cic. *de Nat. Deor.* lib. I, cap. 8-9.
(2) Lucret. lib. IV-V.
(3) *Vid.* Hesiod. Ovid. *Hist. of Hindost.* Herrera,

enfin la Scandinavie a vu naître Askus et Emla; Odin leur donna l'ame, Hœnerus la raison, et Lœdur le sang et la beauté.

Askum et Emlam, omni conatu destitutos,
Animam nec possidebant, rationem nec habebant,
Nec sanguinem, nec sermonem, nec faciem venustam :
Animam dedit Odinus, rationem dedit Hœnerus ;
Lœdur sanguinem addidit et faciem venustam (1).

Ainsi dans ces diverses cosmogonies, on est placé entre des contes d'enfans et des abstractions de philosophes : si l'on étoit obligé de choisir, mieux vaudroit encore se décider pour les premiers.

Pour découvrir l'original d'un tableau au milieu d'une foule de copies, il faut chercher celui dont les parties simples décèlent, dans leur unité, le génie du maître. C'est ce que nous trouvons dans la Genèse, original pur de toutes ces ambitieuses peintures reproduites dans les traditions des peuples. Quoi de plus naturel et cependant de plus magnifique ! quoi de plus facile à concevoir et de plus d'accord avec la raison de l'homme, que le Créateur descendant dans la nuit antique, pour faire la lumière au son d'une parole ! Le soleil, à sa voix, se suspend dans les cieux, au centre d'une immense voûte d'azur; de

Histor. de las Ind. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* P. Laffit; *Mœurs des Ind.* Travel. *in Greenland by a Mission.*

(1) Bartholin. *Ant. Dan.*

ses invisibles réseaux il enveloppe les sept planètes et les retient autour de lui comme sa proie; les mers et les forêts commencent leurs balancemens sur le globe, et leurs premières voix s'élèvent, pour annoncer à l'univers ce mariage de qui Dieu sera le prêtre, la terre le lit nuptial, et le genre humain la postérité (1).

CHAPITRE II.

Chûte de l'Homme, le serpent, un mot hébreu.

Mais qui ne seroit frappé d'admiration à cette autre vérité marquée dans les Écritures? *L'homme mourant pour s'être empoisonné avec le fruit de vie.* Vérité touchante! vérité sublime! l'homme perdu pour avoir goûté au fruit de science, pour avoir su trop connoître et le bien et le mal, pour avoir cessé d'être semblable à l'enfant

(1) Les Mémoires de la Société de Calcuta, confirment les vérités de la Genèse. Ils nous montrent la mythologie partagée en trois branches, dont l'une s'étendoit aux Indes, l'autre en Grèce, et la troisième chez les sauvages de l'Amérique septentrionale; enfin cette mythologie venant se rattacher à une plus ancienne tradition qui est celle même de Moïse. Les voyageurs modernes aux Indes trouvent par-tout des traces des faits rapportés dans l'Ecriture; après en avoir long-temps contesté l'authenticité, on est obligé de la reconnoître.

de l'Evangile ! Qu'on suppose toute autre défense de Dieu, relative à un penchant quelconque de l'ame; que devient la sagesse et la profondeur de l'ordre du Très-Haut? Ce n'est plus qu'un caprice indigne de la Divinité, et aucune moralité ne résulte de la désobéissance d'Adam. Mais voyez comment toute l'histoire du monde découle de la loi imposée à notre premier père: Dieu a mis la science à sa portée; il ne pouvoit la lui refuser, puisque l'homme étoit né intelligent et libre; mais il lui prédit que s'il veut trop savoir, *la connoissance des choses* sera sa mort et celle de sa postérité. Le secret de l'existence politique et morale des peuples; les mystères les plus profonds du cœur humain sont renfermés dans la tradition de cet arbre admirable et funeste.

Or, voici une suite très-merveilleuse à cette défense de la sagesse. L'homme tombe, et c'est le démon de l'orgueil qui cause sa chûte. Mais l'orgueil emprunte la voix de l'amour pour le séduire, et c'est pour une femme qu'Adam cherche à s'égaler à Dieu : profond développement des deux premières passions du cœur, la vanité et l'amour. Bossuet, dans ses *Élévations à Dieu*, où l'on retrouve souvent l'auteur des *Oraisons funèbres*, dit, en parlant du mystère du serpent : « Que les anges con» versoient avec l'homme, en telle forme » que Dieu permettoit, et sous la figure » des animaux. Ève donc ne fut point sur» prise d'entendre parler le serpent, comme

» elle ne le fut pas de voir Dieu même pa-
» roître sous une forme sensible. » Bossuet ajoute : « Pourquoi Dieu détermina-t-il » l'ange superbe à paroître sous cette forme » plutôt que sous une autre? Quoiqu'il ne » soit pas nécessaire de le savoir, l'Écriture » nous l'insinue, en disant que le serpent » étoit le plus fin de tous les animaux, c'est-» à-dire, celui qui représentoit mieux le » démon dans sa malice, dans sès embû-» ches, et ensuite dans son supplice. »

Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille : sciences, arts, morale, religion, tout reste désenchanté. Le serpent a souvent été l'objet de nos observations; et si nous osons le dire, nous avons cru reconnoître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvemens diffèrent de ceux de tous les autres animaux; on ne sauroit dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparoît, disparoît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une

onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; elles changent à tous les aspects de la lumière, et comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons, qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de montagne, il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement à toutes les idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence a son caducée; aux enfers il arme les fouets des furies, au ciel l'éternité en fait son symbole; il possède encore l'art de séduire

l'innocence : ses regards enchantent les oiseaux dans les airs, et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons, et pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent-à-sonnettes entra dans notre camp. Il y avoit parmi nous un Canadien qui jouoit de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le superbe reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; sa double langue brandit comme deux flammes, ses yeux sont deux charbons ardens, son corps gonflé de rage s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge, sa peau dilatée devient terne et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit

qu'elle fait entendre s'affoiblit et meurt peu-à-peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé, par degrés s'élargissent, et viennent tour-à-tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de verd, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante, et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons lents et monotones : le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs tant Sauvages qu'Européens, qui en croyoient à peine leurs yeux, à cette merveille de la mélodie : il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

A cette sorte d'induction tirée des mœurs du serpent en faveur des vérités de l'Ecriture, nous en ajouterons une autre empruntée d'un mot Hébreu. N'est-il pas fort extraordinaire, et en même temps bien philosophique, que le nom générique de l'homme, en hébreu, signifie la *fièvre* ou la *douleur? Enosh, homme,* vient par sa racine du verbe *anash, être dangereuse-*

H..

ment malade. Dieu n'avoit point donné ce nom à notre premier père ; il l'appela simplement Adam, *terre rouge* ou *limon*. Ce ne fut qu'après le péché que la postérité d'Adam prit ce nom d'*Enosh* ou d'*homme*, qui convenoit si parfaitement à ses misères, et qui rappeloit d'une manière bien éloquente et la faute et le châtiment. Peut-être, dans un mouvement d'angoisse, Adam, témoin des labeurs de son épouse, et recevant dans ses bras Caïn, son premier né, l'éleva vers le ciel, en s'écriant : *Enosh ! ô douleur !* Triste exclamation par laquelle on aura dans la suite désigné la race humaine.

CHAPITRE III.

Constitution primitive de l'homme; nouvelle preuve du péché originel.

Nous avons rappelé, au sujet du Baptême et de la Rédemption, quelques preuves morales du péché originel. Il ne faut pas glisser trop légèrement sur une matière aussi importante. « Le nœud de notre con-» dition, dit Pascal, prend ses retours et ses » replis dans cet abyme, de sorte que » l'homme est plus inconcevable sans ce » mystère, que ce mystère n'est inconce-» vable à l'homme (1). »

(1) *Pens. de Pasc.* chap. 3, Pens. 8.

Il nous semble qu'on peut tirer de l'ordre de l'univers, une preuve nouvelle de notre dégénération primitive.

Si l'on jette un regard sur le monde, on remarquera que par une loi générale, et en même temps particulière, toutes les parties intégrantes, tous les mouvemens intérieurs ou extérieurs, toutes les qualités des êtres sont en un rapport parfait. Ainsi les corps célestes accomplissent leurs révolutions dans une admirable unité, et chaque corps, sans se contrarier soi-même, décrit en particulier la courbe qui lui est propre. Un seul globe nous donne la lumière et la chaleur; ces deux accidens ne sont point répartis entre deux sphères : le soleil les confond dans son orbe, comme Dieu, dont il est l'image, unit au principe qui féconde, le principe qui éclaire.

Dans les animaux, même loi : leurs *idées*, si on peut les appeler ainsi, sont toujours d'accord avec leurs *sentimens*, leur *raison* avec leurs *passions*. C'est pourquoi il n'y a chez eux ni accroissement, ni diminution d'intelligence. Il sera aisé de suivre cette règle des accords, dans les plantes et dans les minéraux.

Par quelle incompréhensible destinée, l'homme seul est-il excepté de cette loi si nécessaire à l'ordre, à la conservation, à la paix, au bonheur des êtres ? Autant l'harmonie des qualités et des mouvemens est visible dans le reste de la nature, autant leur désunion est frappante dans l'homme.

Un choc perpétuel existe entre son entendement et son desir, entre sa raison et son cœur. Quand il atteint au plus haut degré de civilisation, il est au dernier échelon de la morale ; s'il est libre, il est grossier ; s'il polit ses mœurs, il se forge des chaînes. Brille-t-il par les sciences ? son imagination s'éteint. Devient-il poëte ? il perd la pensée : son cœur profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son cœur. Il s'appauvrit en idées, à mesure qu'il s'enrichit en sentimens ; il se resserre en sentimens, à mesure qu'il s'étend en idées. La force le rend sec et dur ; la foiblesse lui amène les grâces ; toujours une vertu lui conduit un vice, et toujours, en se retirant, un vice lui dérobe une vertu : les nations considérées dans leur ensemble, présentent les mêmes vicissitudes; elles perdent et recouvrent tour-à-tour la lumière. On diroit que le génie de l'homme, un flambeau à la main, vole incessamment autour de ce globe, au milieu de la nuit qui nous couvre : il se montre aux quatre parties de la terre, comme cet astre nocturne, qui croissant et décroissant sans cesse, diminue à chaque pas pour un peuple, la clarté qu'il augmente pour un autre.

Il est donc très-raisonnable de soupçonner que l'homme, dans sa constitution primitive, ressembloit au reste de la création, et que cette constitution se formoit du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entende-

ment. On en sera peut-être convaincu, si l'on observe que cette réunion est encore nécessaire aujourd'hui pour goûter une ombre de cette félicité, que nous avons perdue. Ainsi, par la seule chaîne du raisonnement et les probabilités de l'analogie, le péché originel est retrouvé, puisque l'homme tel que nous le voyons, n'est vraisemblablement pas l'homme primitif. Il contredit la nature : déréglé quand tout est réglé, double quand tout est simple, mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état d'une chose qu'un accident a bouleversée : c'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines; on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristiles qui n'aboutissent à rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de fortes lumières et de profondes ténèbres; en un mot la confusion, le désordre de toutes parts, sur-tout au sanctuaire.

Or, si la constitution primitive de l'homme consistoit dans les accords ainsi qu'ils sont établis dans les autres êtres, pour détruire un état dont la nature est l'harmonie, il suffit d'en altérer les contre-poids. La partie aimante et la partie pensante formoient en nous cette balance précieuse. Adam étoit à-la-fois le plus éclairé et le meilleur des hommes, le plus puissant en pensée et le plus puissant en amour. Mais tout ce qui est créé a nécessairement une marche pregressive. Au lieu d'attendre

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE III. Vérités des Ecritures, Chûte de l'homme.

de la révolution des siècles, des *connoissances* nouvelles, qu'il n'auroit reçues qu'avec des *sentimens* nouveaux, Adam voulut tout connoître à-la-fois. Et remarquez une chose importante : l'homme pouvoit détruire l'harmonie de son être de deux manières, ou en voulant trop *aimer*, ou en voulant trop *savoir*. Il pécha seulement par la seconde : c'est qu'en effet nous avons beaucoup plus l'orgueil des sciences, que l'orgueil de l'amour ; celui-ci auroit été plus digne de pitié que de châtiment, et si Adam s'étoit rendu coupable pour avoir voulu trop *sentir*, plutôt que de trop *concevoir*, l'homme peut-être eût pu se racheter lui-même, et le Fils de l'Eternel n'eût point été obligé de s'immoler. Mais il en fut autrement : Adam chercha à comprendre l'univers, non avec le sentiment, mais avec la pensée ; et touchant à l'arbre de sciences, il admit dans son entendement un rayon trop fort de lumières. A l'instant l'équilibre se rompt, la confusion s'empare de l'homme. Au lieu de la clarté qu'il s'étoit promise, d'épaisses ténèbres couvrent sa vue ; son péché s'étend comme un voile entre lui et l'univers. Toute son ame se trouble et se soulève ; les passions combattent le jugement, le jugement cherche à anéantir les passions, et dans cette tempête effrayante, l'écueil de la mort vit avec joie le premier naufrage.

Tel fut l'accident qui changea l'harmonieuse et immortelle constitution de

l'homme. Depuis ce jour, tous les élémens de son être sont restés épars, et n'ont pu se réunir. L'habitude, nous dirions presque l'amour du tombeau, que la matière a contractée, détruit tout projet de réhabilitation dans ce monde, parce que nos années ne sont pas assez longues, pour que nos efforts vers la perfection première, puissent jamais nous y faire remonter (1).

Mais comment le monde auroit-il pu contenir toutes les races, si elles n'avoient point été sujettes à la mort ? Ceci n'est plus qu'une affaire d'imagination ; c'est demander à Dieu compte de ses moyens qui sont infinis. Qui sait si les hommes eussent été aussi multipliés qu'ils le sont de nos jours ? Qui sait si la plus grande partie des générations ne fût point demeurée vierge (2),

(1) Et c'est en ceci que le système de *perfectibilité* est tout-à-fait défectueux. On ne s'apperçoit pas que si l'esprit gagnoit toujours en lumière, et le cœur en sentimens ou en vertus morales, l'homme, dans un temps donné, se retrouvant au point d'où il est parti, seroit, de nécessité, immortel ; car tout principe de *division* venant à manquer en lui, tout principe de *mort* cesseroit. Il faut attribuer la longévité des patriarches, le don de prophétie chez les Hébreux, à un rétablissement plus ou moins grand, des équilibres de la nature humaine. Ainsi les matérialistes qui soutiennent le système de *perfectibilité*, ne s'entendent pas eux-mêmes ; puisqu'en effet cette doctrine, loin d'être celle du *matérialisme*, ramène aux idées les plus mystiques de la *spiritualité*.

(2) C'est l'opinion de saint Chrysostôme. Il prétend que Dieu eût trouvé des moyens de génération

ou si ces millions d'astres, qui roulent sur nos têtes, ne nous étoient point réservés, comme des retraites délicieuses, où nous eussions été transportés par les anges? On pourroit même aller plus loin : il est impossible de calculer à quelle hauteur d'arts et de sciences l'homme parfait et toujours vivant sur la terre eût pu atteindre. S'il s'est rendu maître de bonne heure de trois élémens ; si, malgré les plus grandes difficultés, il dispute aujourd'hui l'empire des airs aux oiseaux, que n'eût-il point tenté dans sa carrière immortelle? La nature de l'air, qui forme aujourd'hui un obstacle invincible au changement de planète, étoit peut-être différente avant le déluge. Quoi qu'il en soit, il n'est pas indigne de la puissance de Dieu et de la grandeur de l'homme, de supposer que la race d'Adam fut destinée à parcourir les espaces, et à animer tous ces soleils, qui, privés de leurs habitans par le péché, ne sont restés que d'éclatantes solitudes.

qui nous sont inconnus. Il y a, dit-il, devant le trône de Dieu une multitude d'anges qui ne sont point nés par la voie des hommes. *De Virginit.* lib. II.

PREMIERE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE.

OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÊME DE MOÏSE.

CHAPITRE PREMIER.

Chronologie.

DEPUIS que quelques savans ont avancé que le monde portoit, dans l'histoire de l'homme, ou dans celle de la nature, des marques d'une trop grande antiquité, pour avoir l'origine moderne que lui donne la Bible, on s'est mis à citer de toutes parts Sanchoniathon, Porphire, les livres Sanscrits, etc. Ceux qui font valoir ces auto-

rités, les ont-ils toujours consultées dans leurs sources ?

D'abord, il est un peu téméraire de vouloir nous persuader qu'Origène, Eusèbe, Bossuet, Pascal, Fénélon, Bacon, Newton, Leibnitz, Huet et tant d'autres, étoient, ou des ignorans, ou des simples, ou des pervers parlant contre leur conviction intime. Cependant ils ont cru à la vérité de l'histoire de Moïse, et l'on ne peut disconvenir que ces hommes n'eussent une doctrine, auprès de laquelle notre érudition est bien peu de chose.

Mais pour commencer par la chronologie, les savans modernes ont donc dévoré en se jouant les insurmontables difficultés qui ont fait pâlir les Scaliger, les Petau, les Usher, les Grotius? Ils riroient de notre ignorance, si nous leur demandions quand ont commencé les Olympiades; comment elles s'accordent avec les manières de compter par archontes, par éphores, par édiles, par consuls, par règnes, jeux pythiques, néméens, séculaires; comment se réunissent tous les calendriers des nations; de quelle manière il faut opérer pour faire tomber l'ancienne année de Romulus, de dix mois et de 354 jours avec l'année de Numa, de 355 jours, et celle de Jules-César de 365; par quel moyen on évitera les erreurs, en rapportant ces mêmes années à la commune année attique de 354 jours, et à l'année embolismique de 384?

Et pourtant ce ne sont pas là les seules

perplexités touchant les années. L'ancienne année juive n'avoit que 354 jours; on ajoutoit quelquefois douze jours à la fin de l'an, et quelquefois un mois de trente jours après le mois Adar, afin d'avoir l'année solaire. L'année juive moderne compte douze mois, et prend sept années de treize mois en dix-neuf ans. L'année syriaque varie également, et se forme de 365 jours. L'année turque ou arabe reconnoît 354 jours, et reçoit onze mois intercalaires, en vingt-neuf ans. L'année égyptienne se divise en douze mois de trente jours, et ajoute cinq jours au dernier; l'année persanne nommée yezdegerdic, lui ressemble (1).

Outre ces mille manières de mesurer les temps, toutes ces années n'ont ni les mêmes commencemens, ni les mêmes heures, ni les mêmes jours, ni les mêmes divisions. L'année civile des Juifs (ainsi que toutes celles des Orientaux) s'ouvre à la nouvelle lune de septembre, et leur année ecclésiastique à la nouvelle lune de mars. Les Grecs comptent le premier mois de leur année, de la nouvelle lune qui suit le solstice d'été. C'est à notre mois de juin que correspond le premier mois de l'année des Perses, et la

(1) La seconde année persanne, appelée gélaléan, et qui commença l'an du monde 1089, est la plus exacte des années civiles, en ce qu'elle ramène les solstices et les équinoxes précisément aux mêmes jours. Elle se compose au moyen d'une intercalation répétée six ou sept fois dans quatre, et ensuite une fois dans cinq ans.

Chine et l'Inde partent de la première lune de mars. Nous voyons ensuite des mois astronomiques et civils qui se subdivisent en lunaires et solaires, en synodiques et périodiques; nous voyons des sections de mois en kalendes, ides, décades, semaines; nous voyons des jours de deux espèces, artificiels et naturels, et qui commencent, ceux-ci, au soleil levant; comme chez les anciens Babyloniens, Syriens, Perses; ceux-là, au soleil couchant, ainsi qu'en Chine, dans l'Italie moderne, et comme autrefois chez les Athéniens, les Juifs et les Barbares du Nord. Les Arabes commencent leurs jours à midi, et la France actuelle à minuit, de même que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux heures qui ne soient embarrassantes en chronologie, en se distinguant en babyloniennes, italiennes et astronomiques; et si l'on vouloit insister davantage, nous ne verrions plus 60 minutes dans une heure européenne, mais 1080 scrupules dans l'heure chaldéenne et arabe.

On a dit que la chronologie est le flambeau de l'histoire (*); plût à Dieu que nous n'eussions que celui-là pour nous éclairer sur les crimes des hommes, du moins il nous seroit permis d'en douter! Que seroit-ce, si, pour surcroît de perplexité, nous allions nous engager dans les périodes, les ères ou les époques? La période victorienne, qui

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

parcourt 532 années, est formée de la multiplication des cycles du soleil et de la lune. Les mêmes cycles, multipliés par celui d'indiction, produisent les 7980 années de la période julienne. La période de Constantinople à son tour renferme un égal nombre d'années à celui de la période julienne, mais ne commence pas à la même époque. Quant aux ères, ici on compte par l'année de la création (1), là par Olympiade (2), par la fondation de Rome (3), par la naissance de Jésus-Christ, par l'époque d'Eusèbe, par celle des Séleucides (4), celle de Nabonassar (5), celle des Martyrs (6). Les Turcs ont leur hégire (7); les Persans leur Yezdegerdic (8). On compute encore par les ères julienne, grégorienne, ibérienne (9) et actienne (10). Nous ne parlerons point des marbres d'Arundel, des médailles et des

(1) Cette époque se subdivise en grecque, juive, alexandrine, etc.

(2) Les historiens Grecs.

(3) Les historiens Latins.

(4) Suivie par l'historien Josephe.

(5) Suivie par Ptolémée et quelques autres.

(6) Suivie par les premiers chrétiens jusqu'en 532, A. D., et de nos jours par les chrétiens d'Abyssinie et d'Egypte.

(7) Les Orientaux ne la placent pas comme nous.

(8) Nom d'un roi de Perse tué dans une bataille contre les Sarrasins, l'an de notre ère 632.

(9) Suivie dans les conciles et sur les vieux monumens de l'Espagne.

(10) Qui tire son nom de la bataille d'Actium, et dont se sont servis Ptolémée, Josephe, Eusèbe et Censorius.

monumens de toutes les sortes, qui introduisent de nouveaux désordres dans la chronologie. Est-il un homme de bonne foi, qui en jetant seulement un coup-d'œil sur ces pages, ne convienne que tant de manières indécises de calculer les temps, suffisent pour faire de l'histoire un épouvantable chaos? Les annales des Juifs, de l'aveu même des savans, sont les seules dont la chronologie soit simple, régulière et lumineuse. Pourquoi donc aller, par un zèle ardent d'impiété, se consumer l'esprit sur des chicanes de temps, aussi arides qu'indéchiffrables, lorsque nous avons le fil le plus certain pour nous guider dans l'histoire? Nouvelle évidence en faveur des Ecritures.

CHAPITRE II.

Logographie et Faits historiques.

Après les objections chronologiques contre la Bible, viennent celles qu'on prétend tirer des faits même de l'histoire. On rapporte la tradition des prêtres de Thèbes, qui donnoit 18,000 ans au royaume d'Egypte, et l'on cite la liste des dynasties de ces rois, qui existe encore.

Plutarque, qu'on ne soupçonnera pas de christianisme, se chargera d'une partie de la réponse : « Encore, dit-il, en parlant des

» Egyptiens, que leur année ait été de » quatre mois, selon quelques auteurs, elle » n'étoit d'abord composée que d'un seul, » et ne contenoit que le cours d'une seule » lune. Et ainsi faisant d'un seul mois une » année, cela est cause que le temps qui » s'est écoulé depuis leur origine, paroît ex- » trêmement long; et que bien qu'ils habi- » tent nouvellement leur pays, ils passent » pour les plus anciens des peuples (1). » Nous savons d'ailleurs par Hérodote (2), Diodore de Sicile (3), Justin (4), Jablonsky (5), Strabon (6), que les Egyptiens mettoient leur orgueil à égarer leur origine dans les temps, et, pour ainsi dire, à cacher leur berceau sous les siècles.

Le nombre de leurs règnes ne peut guères embarrasser. On sait que les dynasties égyptiennes sont composées de rois contemporains; d'ailleurs le même mot dans les langues orientales, se lit de cinq ou six manières différentes, et notre ignorance a souvent fait de la même personne cinq ou six personnages divers (7). Et c'est aussi ce

(1) Plut. *in Num.*

(2) Herodot. lib. II. (3) Dio. lib. I. (4) Just. lib. I. (5) Jablonsk. Panth. Egypt. lib. II. (6) Strab. lib. XVII.

(7) Pour citer un exemple entre mille, le monogramme de *Fo-hi*, divinité des Chinois, est exactement le même que celui de *Menès*, divinité de l'Egypte; et il est assez prouvé d'ailleurs que les caractères orientaux ne sont que des signes généraux d'idées, que chacun traduit dans sa langue, comme

Après tout, qu'est-il besoin de s'appesantir sur des disputes logographiques,

Croit-on que si *Livius* revenoit au monde, il se reconnût sous le nom de *Tite-Live* ? Il y a plus : *Tyr* porte encore aujourd'hui, parmi les Orientaux, le nom d'*Asur*, de *Sour*, ou de *sur*? Les Athéniens eux-mêmes devoient prononcer *tur* ou *Tour*, puisque cette lettre, qu'il nous plaît d'appeler *y grec*, et de faire siffler comme un *i*, n'est autre que l'*upsilon*, ou l'*u parvum* des Grecs.

Il n'est pas plus difficile de retrouver *Darius* dans *Assuerus*. L'A initial n'est d'abord, comme nous l'avons dit, qu'une de ces lettres mobiles, tantôt souscrites, tantôt supprimées. Reste donc *Suerus*. Or, le *delta* ou le D majuscule des Grecs, se rapproche infiniment du *sameck* ou de l'S majuscule des Hébreux. Le premier est un triangle, et le second un parallélogramme obtus angle, souvent même un parallélogramme curviligne, à base rectiligne. Le *delta* dans les vieux manuscrits, sur les médailles et sur les monumens, n'est presque jamais fermé dans ses angles. L'S hébraïque s'est donc transformée en D chez les Grecs; changement de lettres si commun dans toute l'antiquité.

Si vous joignez à ces erreurs de figures, les erreurs de prononciation, vous aurez une grande probabilité de plus. Supposons qu'un François, entendant le mot *through* (*à travers*) dans la bouche d'un Anglois, voulût le prononcer et l'écrire sans connoître la puissance et la forme du *th*, il écriroit nécessairement ou *zrou*, ou *dsrou*, ou simplement *trou*. Il en est ainsi du *sameck* ou de l'S en hébreu. Le son de cette lettre, en suivant les points massorétiques, est mixte et participe fortement du D. Les Grecs qui avoient le *th* comme les Anglois, mais non pas l'S, comme les Israélites, ont dû prononcer et écrire *Duerus* au lieu de *Suerus*. De *Duerus* à *Darius*, la conversion est facile; car on sait que les voyelles sont absolument nulles en étymologie,

Partie I.
Dogmes et Doctrine.

Livre IV.
Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

lorsqu'il suffit d'ouvrir l'histoire, pour se convaincre de l'origine moderne des hommes? On a beau machiner des complots avec des siècles inventés, dont le temps n'est point le père; on a beau supposer la mort pour en emprunter des ombres, tout cela n'empêche pas que le genre humain ne soit que d'hier. Les noms des inventeurs des arts nous sont aussi familiers que ceux d'un frère ou d'un aïeul. C'est *Hypsuranius* qui bâtit ces huttes de roseaux où logea la primitive innocence; *Usoüs* couvrit sa nudité de peaux de bête, et affronta la mer sur un tronc d'arbre (1), Tubalcain mit le fer dans la main des hommes (2), Noé ou Bacchus planta la vigne, Caïn ou Triptolême courba la charrue, Agrotes (3) ou Cérès recueillit la première moisson. L'histoire, la médecine, la géométrie, les beaux arts, les loix ne sont pas plus anciennement au monde, et nous les devons à Hérodote, Hippocrate, Thalès, Homère, Dédale, Minos. Quant à l'origine des rois et des

puisqu'il est vrai que chaque peuple en varie les sons à l'infini. Lorsqu'on veut être plaisant aux dépens de la religion, de la morale universelle, du repos des nations et du bonheur général des hommes, avant de se livrer à une gaîté si funeste, il faudroit au moins être bien sûr de ne pas tomber soi-même dans de grandes ignorances.

(1) Sanch. ap. Eus. *Praeparat. Evang.* lib. I, cap. 10.

(2) Gen. cap. 4.

(3) Sanch. *loc. cit.*

villes, l'histoire nous en a été conservée par Moïse, Platon, Justin et quelques autres, et nous savons quand et pourquoi les diverses formes de gouvernement se sont établies chez les peuples (1).

Que si pourtant on est étonné de trouver tant de grandeurs et de magnificence dans les premières cités de l'Asie, cette difficulté cède sans peine à une observation tirée du génie des Orientaux. Dans tous les âges, ces peuples ont bâti des villes immenses, sans qu'on en puisse rien conclure pour leur civilisation, et conséquemment pour leur antiquité. L'Arabe échappé des sables brûlans, où il s'estimoit heureux d'enfermer une ou deux toises d'ombres, sous une tente de peaux de brebis, cet Arabe a élevé presque sous nos yeux des cités gigantesques; vastes métropoles où ce citoyen des déserts semble avoir voulu enclore la solitude. Les Chinois, si peu avancés dans les arts, ont aussi les plus grandes villes du globe, avec des jardins, des murailles, des palais, des lacs, des canaux artificiels comme ceux de l'ancienne Babylone (2). Nous-mêmes enfin, ne sommes-nous pas un exemple frappant de la rapidité avec laquelle les peuples se civilisent? Il n'y a

(1) *Vid.* Moys. *Pent.* Plat. *de Leg. et Tim.* Just. lib. II. Herod. Plut. *in Thes. Num.* Lycurg. *sol.* etc. etc.

(2) *Vid.* le P. du Hald. *Hist. de la Ch. Lett. édif.* Lord Mac. *Amb. to Ch.* etc.

guères plus de douze siècles que nos ancêtres étoient aussi barbares que les Hottentots, et nous surpassons aujourd'hui la Grèce dans tous les raffinemens du goût, du luxe et des arts.

La logique générale des langues ne peut fournir aucune raison valide en faveur de l'ancienneté des hommes. Les idiômes du primitif Orient, loin d'annoncer des peuples vieillis en société, décèlent, au contraire, des hommes fort près de la nature. Le méchanisme en est d'une extrême simplicité; l'hyperbole, l'image, toutes les figures poétiques, s'y reproduisent sans cesse, tandis qu'on y trouve à peine quelques mots pour la métaphysique des idées. Il seroit impossible d'énoncer clairement en hébreu la théologie des dogmes chrétiens (1). Ce n'est que chez les Grecs et chez les Arabes modernes qu'on rencontre les termes composés, propres au développement des abstractions de la pensée. Tout le monde sait qu'Aristote est le premier philosophe qui ait inventé des cathégories, où les idées viennent se ranger de force, quelle que soit leur classe ou leur nature (2).

(1) On s'en peut assurer, en lisant les pères qui ont écrit en syriaque, tel que saint Ephrem, diacre d'Edesse.

(2) Si les langues demandent tant de temps pour leur entière confection, pourquoi les Sauvages du Canada ont-ils des dialectes si subtiles et si compliqués? Les verbes de la langue huronne ont toutes les inflexions des verbes grecs. Ils distinguent,

Enfin, l'on prétend qu'avant que les Egyptiens eussent bâti ces temples, dont il nous reste de si belles ruines, les peuples pasteurs gardoient déja leurs troupeaux sur d'autres ruines laissées par une nation inconnue; ce qui supposeroit une très-grande antiquité.

Pour décider cette question, il faudroit savoir au juste qui étoient et d'où venoient les peuples pasteurs. M. Bruce, qui voyoit tout en Ethiopie, les fait sortir de ce pays. Et cependant les Ethiopiens, loin de pouvoir répandre au-dehors des colonies, étoient eux-mêmes, à cette époque, un peuple nouvellement établi. *Æthiopes*, dit Eusèbe, *ab indo flumine consurgentes, juxta Ægyptum consederunt.* Manethon, dans sa sixième dynastie, appelle les pasteurs φοινικες ξενοι, *Phéniciens étrangers*. Eusèbe place leur arrivée en Egypte, sous le règne d'Aménophis; d'où il faut tirer ces deux conséquences: 1.º que l'Egypte n'étoit pas alors barbare, puisqu'Inachus, Egyptien, portoit vers ce temps-là les lumières

comme les derniers, par la caratéristique, l'augment, etc.; ils ont trois modes, trois genres, trois nombres, et par-dessus tout cela, un certain dérangement de lettres, particulier aux verbes des langues orientales. Mais ce qu'ils ont de plus inconcevable, c'est un quatrième pronom personnel qui se place entre la seconde et la troisième personne, au singulier et au plurier. Nous ne connoissons rien de pareil dans les langues mortes ou vivantes, dont nous pouvons avoir quelques teintures.

dans la Grèce; 2.° que l'Egypte n'étoit pas couverte de ruines, puisque Thèbes étoit bâtie, puisqu'Aménophis étoit père de ce Sésostris qui éleva la gloire des Egyptiens à son comble. Au rapport de l'historien Josephe, ce fut Tethmosis qui contraignit les pasteurs à abandonner entièrement les bords du Nil (1).

Mais quels nouveaux argumens n'auroit-on point formés contre l'Ecriture, si on avoit connu un autre prodige historique qui tient également à des ruines, hélas! comme toute l'histoire des hommes? On a découvert depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, des monumens extraordinaires sur les bords du Muskingum, du Miami, du Wabache, de l'Ohio, et sur-tout du Scioto (*), où ils occupent un espace de plus de vingt lieues en longueur. Ce sont des murs en terre avec des fossés, des glacis, des lunes, demi-lunes et

(1) Maneth. ad Joseph. et Afric. Herod. lib. II, cap. 100. Diod. lib. I, Ps. 48. Euseb. Chron. lib. I, p. 13.

Au reste, l'invasion de ces peuples, rapportée par les auteurs profanes, nous explique ce qu'on lit dans la Genèse au sujet de Jacob et de ses fils: *Ut habitare possitis in terra Gessen, quia detestantur Ægyptii omnes pastores ovium.* (Gen. cap. XLVI, v. 34.)

D'où l'on peut aussi deviner le nom grec du Pharaon sous lequel Israël entra en Egypte, et le nom du second Pharaon sous lequel il en sortit. L'Ecriture, loin de contrarier les autres histoires, leur sert au contraire de preuves.

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

de grands cônes qui servent de sépulcres. On a demandé, mais sans succès, quel peuple a laissé de pareilles traces. L'homme est suspendu dans le présent, entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres : derrière lui, devant lui, tout est ténèbres; à peine apperçoit-il quelques fantômes qui, remontant du fond des deux abymes, surnagent un instant à leur surface, et s'y replongent pour jamais.

Mais quelles que soient les conjectures sur ces ruines Américaines, quand on y joindroit les visions d'un monde primitif, et les chimères d'une Atlantide, la nation civilisée qui a peut-être promené la charrue dans la plaine où l'Iroquois poursuit aujourd'hui les ours, n'a pas eu besoin pour consommer ses destinées, d'un temps plus long, que celui qui a dévoré les empires des Cyrus, des Alexandre et des César. Heureux du moins ce peuple, qui n'a point laissé de nom dans l'histoire, et dont l'héritage n'a été recueilli que par les chevreuils des bois, et les oiseaux du ciel! Nul ne viendra renier le Créateur dans ces retraites sauvages, et, la balance à la main, peser la poudre des morts, pour prouver l'éternité de la race humaine.

Pour nous, amant solitaire de la nature, et simple confesseur de la Divinité, nous nous sommes assis sur ces ruines. Voyageur sans renom, nous avons causé avec ces débris, comme nous-même ignorés. Les souvenirs confus des hommes et les vagues

Partie I. Dogmes et Doctrine. Livre IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

revêries du désert, se mêloient au fond de notre ame. La nuit étoit au milieu de sa course; tout étoit muet, et la lune, et les bois, et les tombeaux. Seulement à longs intervalles, on entendoit la chûte de quelque arbre, que la hache du temps abattoit dans la profondeur des forêts: ainsi tout tombe, tout s'anéantit.

Nous ne nous croyons pas obligés de parler sérieusement des *quatre jogues*, ou âges Indiens, dont le premier a duré trois millions deux cent mille ans, le troisième un million seize cent mille ans, et le quatrième, ou l'âge actuel, qui durera quatre cent mille ans.

Si l'on joint à toutes ces difficultés de chronologie, de logographie et de faits, les erreurs qui naissent des passions de l'historien ou des hommes qui vivent dans ses fastes; si l'on y ajoute les fautes de copistes, et mille accidens de temps et de lieux, il faudra de nécessité convenir, que toutes les raisons en faveur de l'antiquité du globe par l'histoire, sont aussi peu satisfaisantes, qu'inutiles à rechercher. Et certes on ne peut nier que c'est assez mal établir la durée du monde, que d'en prendre la base dans la vie humaine. Quoi! c'est par la succession rapide d'ombres d'un moment, que l'on prétend nous démontrer la permanence et la réalité des choses! C'est par des décombres qu'on veut nous prouver une société sans commencement et sans fin! Faut-il donc beaucoup de jours, pour

amasser beaucoup de ruines ? Que le monde seroit vieux, si l'on comptoit ses années par ses débris !

CHAPITRE III.

Astronomie.

On cherche dans l'histoire du firmament les secondes preuves de l'antiquité du monde et des erreurs de l'Écriture. Ainsi les *cieux qui racontent la gloire du Très-Haut* à tous les hommes, et dont le *langage est entendu de tous les peuples* (1), ne disent rien à l'incrédule. Heureusement ce ne sont pas les astres qui sont muets ; ce sont les athées qui sont sourds.

L'astronomie doit sa naissance à des pasteurs. Dans les magnifiques déserts d'une création nouvelle, les premiers humains voyoient se jouer autour d'eux leurs jeunes familles et leurs nombreux troupeaux. Heureux jusqu'au fond de l'ame, une prévoyance inutile ne détruisoit point leur bonheur. Dans le départ des oiseaux de l'automne, ils ne remarquoient point la fuite des années, et la chûte des feuilles ne les avertissoit que du retour des frimats. Lorsque le côteau prochain avoit donné toutes ses herbes à leurs brebis, montés sur leurs chariots couverts de peaux, avec

(1) Ps. 18. v. 1-3.

leurs fils et leurs épouses, ils alloient à travers les bois chercher quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des ombrages et la beauté des solitudes, les invitoient à se fixer de nouveau.

Mais il falloit une boussole, pour se conduire dans ces forêts sans chemins, et le long de ces fleuves sans navigateurs; on se confia naturellement à la foi des étoiles; on se dirigea sur leur cours. Législateurs et guides, ils réglèrent la tonte des brebis, et les migrations lointaines. Chaque famille s'attacha aux pas d'une constellation; chaque astre marchoit à la tête d'un troupeau. A mesure que les pasteurs se livroient à ces études, ils découvroient de nouvelles loix. En ce temps-là, Dieu se plaisoit à dévoiler les routes du soleil aux habitans des cabanes, et la Fable raconta qu'Apollon étoit descendu chez les bergers.

De petites colonnes de briques servoient à conserver le souvenir des observations: jamais plus grand empire n'eut une histoire plus simple. Avec le même instrument dont il avoit percé sa flûte; auprès du même autel où il avoit immolé le chevreau premier né, le pâtre gravoit sur un rocher ses immortelles découvertes. Il plaçoit ailleurs d'autres témoins de cette pastorale astronomie: il échangeoit d'annales avec le firmament; et de même qu'il avoit écrit les fastes des étoiles parmi ses troupeaux, il écrivoit les fastes de ses troupeaux parmi les étoiles. Le soleil, en voyageant, ne se

reposa plus que dans des bergeries : le taureau annonça par ses mugissemens le passage du Père du jour, et le bélier l'attendit, pour le saluer au nom de son maître. On vit au ciel des vierges, des enfans, des épis de bled, des instrumens de labourage, des agneaux, et jusqu'au chien du berger : la sphère entière devint comme une grande maison rustique, habitée par le pasteur des hommes.

Ces beaux jours s'évanouirent, les hommes en gardèrent une mémoire confuse, dans ces histoires de l'âge d'or, où l'on trouve le règne des astres toujours mêlé à celui des troupeaux. L'Inde est encore aujourd'hui astronome et pastorale, comme l'Egypte l'étoit autrefois. Cependant avec la corruption naquit la propriété, et avec la propriété, la mensuration, second âge de l'astronomie. Mais par une destinée assez remarquable, ce furent encore les peuples les plus simples qui connurent le mieux le système céleste : le pasteur du Gange tomba dans des erreurs moins grossières que le savant d'Athènes ; on eût dit que la muse de l'astronomie avoit retenu un secret penchant pour les bergers, ses premières amours.

Durant les longues calamités qui accompagnèrent et qui suivirent la chûte de l'Empire Romain, les sciences n'eurent d'autre retraite que le sanctuaire de cette église, qu'elles profanent aujourd'hui avec tant d'ingratitude. Recueillies dans le silence

Partie I. Dogmes et Doctrine.

Livre IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse

des cloîtres, elles durent leur salut à ces mêmes Solitaires, qu'elles affectent maintenant de mépriser. Un moine Bacon, un évêque Albert, un cardinal Cusa ressuscitoient dans leurs veilles laborieuses le génie des Udoxe, des Timocharis, des Hypparque, des Ptolémée. Protégées par les papes qui donnoient l'exemple aux rois, les sciences s'envolèrent enfin de ces lieux sacrés, où la religion les avoit réchauffées sous ses ailes. L'astronomie renaît de toutes parts : Grégoire XIII réforme le calendrier, Copernic rétablit le système du monde, Tycho-Braé au haut de sa tour, rappelle la mémoire des antiques observateurs Babyloniens, Képler détermine la forme des orbites planétaires. Mais Dieu confond l'orgueil de l'homme, en accordant aux jeux de l'innocence, ce qu'il refuse aux recherches de la philosophie; des enfans découvrent le télescope. Galilée perfectionne l'instrument nouveau; soudain les chemins de l'immensité s'abrègent, le Génie de l'homme abaisse la hauteur des cieux, et les astres descendent pour se faire mesurer.

Tant de découvertes en annonçoient de plus grandes encore, et l'on étoit trop près du sanctuaire de la nature, pour qu'on fût long-temps sans y pénétrer. Il ne manquoit plus que des méthodes propres à décharger l'esprit des calculs énormes, dont il étoit écrasé. Bientôt Descartes osa transporter au grand Tout les loix physiques de notre globe; et par un de ces traits de génie,

dont on compte à peine quatre ou cinq dans l'histoire, il força l'algèbre à s'unir à la géométrie, comme la parole à la pensée. Newton n'eut plus qu'à mettre en œuvres les matériaux que tant de mains lui avoient préparés, mais il le fit en artiste sublime ; et des divers plans sur lesquels il pouvoit relever l'édifice des globes, il choisit le dessin même de Dieu. L'esprit connut enfin l'ordre que l'œil admiroit : les balances d'or qu'Homère et l'Ecriture donnent au souverain arbitre, lui furent rendues ; la comète se soumit ; à travers l'immensité la planète attira la planète ; la mer sentit la pression de deux vastes vaisseaux, qui flottent à des millions de lieues de sa surface ; depuis le soleil jusqu'au moindre atôme, tout se maintint dans un admirable équilibre : il n'y eut plus que le cœur de l'homme, qui manqua de contre-poids dans la nature.

Qui l'auroit pu penser ? Le moment où l'on découvrit tant de nouvelles preuves de la grandeur et de la sagesse de la Providence, fut celui-là même où l'on ferma davantage les yeux à la lumière. Non toutefois que ces hommes immortels, les Copernic, les Tycho-Braé, les Képler, les Leibnitz, les Newton fussent des athées ; mais leurs successeurs, par une fatalité inexplicable, s'imaginèrent tenir Dieu dans leurs creusets et dans leurs télescopes, parce qu'ils y voyoient quelques-uns des élémens, sur lesquels l'Intelligence universelle a fondé les mondes. Lorsqu'on a été

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

témoin des jours de Roberspierre; lorsqu'on songe que c'est à la vanité du savoir, que nous devons presque tous nos malheurs; n'est-on pas tenté de croire que l'homme a été sur le point de périr de nouveau, pour avoir porté une seconde fois la main sur le fruit de science? Et que ceci nous soit ample matière de réflexion sur la faute originelle : *les siècles savans* ont toujours touché aux *siècles de destruction*.

Il nous semble pourtant bien infortuné, l'astronome qui passe les nuits à lire dans les astres, sans y découvrir le nom de Dieu. Quoi! dans des figures si variées, dans une si grande diversité de caractères, on ne peut trouver les quatre lettres qui suffisent à son nom? Le problème de la Divinité n'est-il point résolu dans les calculs mystérieux de tant de soleils? une algèbre aussi brillante ne peut-elle servir à dégager la grande *Inconnue*?

La première objection astronomique que l'on fait au système de Moïse, se tire de la sphère céleste : « Comment le monde » est-il si nouveau? s'écrie-t-on. La seule » composition de la sphère suppose des » millions d'années. »

Aussi est-il vrai que l'astronomie est une des premières sciences que les hommes aient cultivée. M. Bailly prouve que les patriarches, avant Noé, connoissoient la période de six cents ans, l'année de 365 jours, 5 h. 51 m. 36 s.; enfin, qu'ils avoient nommé les six jours de la création d'après

l'ordre planétaire (1). Puisque les races primitives étoient déjà si savantes dans l'histoire du ciel, n'est-il pas très-problable que les temps écoulés depuis le déluge, ont été plus que suffisans pour nous donner le système astronomique, tel que nous l'avons aujourd'hui ? Il est impossible d'ailleurs de rien prononcer de certain sur le temps nécessaire au développement d'une science. Depuis Copernic jusqu'à Newton, l'astronomie a plus fait de progrès en moins d'un siècle, qu'elle n'en avoit fait auparavant dans le cours de 3000 ans. On peut comparer les sciences à des régions coupées de plaines et de montagnes : on avance à grands pas dans les premières, mais quand on est parvenu aux pieds des secondes, on perd un temps infini à découvrir les sentiers et à franchir les sommets, d'où l'on descend dans l'autre plaine. Il ne faut donc pas conclure que, puisque l'astronomie est restée quatre mille ans dans son âge moyen, elle a dû être des myriades de siècles dans son berceau : cela contredit tout ce qu'on sait de l'histoire, et de la marche de l'esprit humain.

La seconde objection se déduit des époques historiques, liées aux observations astronomiques des peuples, et en particulier de celles des Chaldéens et des Indiens.

Nous répondons, à l'égard des premières, qu'on sait que les 720,000 ans dont ils se

(1) Bail. *Hist. de l'Ast. anc.*

vantoient, se réduisent à 1,903 ans (1).

Quant aux observations des Indiens, celles qui sont appuyées sur des faits incontestables, ne remontent qu'à l'an 3,102 avant notre ère. Cette antiquité est sans doute fort grande, mais enfin elle rentre dans des bornes connues. C'est à cette époque que commence la quatrième *jogue* ou âge Indien. M. Bailly, en dépouillant les trois premiers âges et les réunissant au quatrième, démontre que toute la chronologie des Brames se renferme dans un intervalle d'environ 70 siècles (*), ce qui s'accorde parfaitement avec la chronologie des Septante. Il prouve jusqu'à l'évidence, que les fastes des Égyptiens, des Chaldéens, des Chinois, des Perses, des Indiens, se rangent avec une exactitude singulière, sous les époques de l'Écriture (2). Nous citons d'autant plus volontiers M. Bailly, que cet estimable savant est mort victime des principes que nous avons entrepris de combattre. Lorsque cet homme infortuné écrivoit à propos d'*Hypatia*, jeune femme astronome, massacrée par les habitans d'Alexandrie, que *les modernes épargnent au moins la vie, en déchirant la réputation*, il ne se doutoit guères qu'il

(1) Les tables de ces observations, faites à Babylone avant l'arrivée d'Alexandre, furent envoyées par Callistène à Aristote. *V.* Bailly.

(*) *V.* la note G à la fin du volume.

(2) Bail. *Ast. Ind.* Disc. prélimin. part. II, pag. 126, etc.

seroit lui-même une preuve lamentable de la fausseté de son assertion, et qu'il renouvelleroit l'histoire d'*Hypatia !*

Au reste, tous ces calculs infinis de générations et de siècles, que l'on retrouve chez plusieurs peuples, ont leur source dans une foiblesse naturelle au cœur humain. Les hommes qui sentent en eux-mêmes un principe d'immortalité, sont comme tout honteux de la brièveté de leur existence : il leur semble qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu, et qu'en ajoutant du néant à du néant, ils parviendront à faire une éternité. Mais ils se trahissent eux-mêmes, et découvrent ce qu'ils prétendent dérober : car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet diminue, et la vie paroît encore bien plus petite, quand l'énorme fantôme de la Mort l'exhausse dans ses bras.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent. Histoire naturelle. Déluge.

L'ASTRONOMIE n'étant donc pas suffisante pour détruire la chronologie de l'Ecriture (1),

(1) On rit de Josué qui commande au soleil de

K..

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

on revient à l'attaque par l'histoire naturelle : les uns nous parlent de certaines époques où l'univers entier se rajeunit, les autres nient les grandes catastrophes du globe, tel que le déluge universel ; ils disent : « Les pluies ne sont que les vapeurs » des mers. Or, toutes les mers ne suffi» roient pas pour couvrir la terre, à la hau» teur dont parlent les Ecritures. » Nous pourrions répondre que raisonner ainsi, c'est aller contre ces mêmes lumières dont on fait tant de bruit, puisque la chimie moderne nous apprend que l'air peut être transmué en eaux ; alors quel effroyable déluge ! Mais nous renonçons volontiers à ces tristes raisons, empruntées des sciences qui rendent compte de tout à l'esprit, sans rendre compte de rien au cœur. Nous nous contenterons de répondre, que pour noyer la partie terrestre du globe, il suffit que l'Océan franchisse ses rivages, en entraînant toute l'eau de ses gouffres. D'ailleurs, hommes présomptueux, avez-vous pénétré dans *les trésors de la grêle* (2) ? et connoissez-vous les réservoirs de cet abyme

s'arrêter. Nous n'aurions pas cru être obligés d'apprendre à notre siècle, que *le soleil n'est pas immobile*, quoique *centre*. On a excusé Josué, en disant qu'il parloit exprès comme le vulgaire ; il eût été aussi simple de dire qu'il parloit comme Newton. Si vous vouliez arrêter une montre, vous ne briseriez pas une petite roue, mais le grand ressort, dont le repos fixeroit subitement le système.

(2) Job.

où le Seigneur puise la mort, au jour terrible de ses vengeances ?

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, versât sur les continens l'Océan troublé ; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui commandât de se lever sur le pôle avec des signes funestes ; il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

En ce temps-là la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de pâles supplians, qui avoient peut-être renié la Divinité toute leur vie ; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier étoit aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfans sur le sommet des montagnes ; en vain l'amant crut trouver un abri pour sa maîtresse, dans la même grotte où il avoit trouvé un asyle pour ses plaisirs ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes, sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil qui n'éclairoit plus que la mort au travers des nues livides, se montroit terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux ; les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées, et

l'un des quatre élémens, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortoient d'effrayantes clameurs ; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivans, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe ; l'Océan les y suivit ; et soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparoître sous ses solitudes orageuses, le dernier point de la terre.

Dieu ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abyme ; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie ; les coquillages Magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France ; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monumens que Dieu laissa dans les trois mondes, pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée, dans le champ où il a défait ses ennemis.

Il ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut

plus pour trône au matin et pour lit au soir, que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des grèves ou des écueils blanchissans. Sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes : la lumière trompeuse de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent souvent les vallées des apparences d'une nappe d'eau; il naquit dans les lieux les plus arides, des arbres, dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortoient encore toutes trempées du sein des ondes; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit, et d'envahir ses grèves plaintives, les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnemens et des voix lugubres, la cime solitaire des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHAPITRE V.

Jeunesse et Vieillesse de la Terre.

Nous touchons à la dernière objection touchant l'origine moderne du globe. On dit : « La terre est une vieille nourrice, » dont tout annonce la caducité. Examinez » ses fossiles, ses marbres, ses granits, ses

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

» lâves, et vous y lirez ses années innombra-
» bles (1) marquées par cercle, par couche
» ou par branche, comme celles du ser-
» pent à sa sonnette, du cheval à sa dent,
» ou du cerf à ses rameaux. »

Cette difficulté a été cent fois résolue par cette excellente et unique réponse : *Dieu a dû créer, et a, sans doute, créé le monde, avec toutes les marques de vétusté et de complément, que nous lui voyons.*

Et en effet, il est vraisemblable que l'Auteur de la nature planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis, que les animaux naquirent, les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à-la-fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou trembla dans le vague des airs. L'abeille, qui pourtant n'avoit vécu qu'un matin, comptoit déja son ambroisie par générations de roses. Il faut croire que la brebis n'étoit pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits; que les buissons de fleurs cachoient parmi leurs boutons, des rossignols étonnés de chanter leurs premiers airs, en échauffant les fragiles espérances de leurs premières voluptés.

Si le monde n'eût été à-la-fois jeune et

* *V.* la note H à la fin du volume.

vieux, le grand, le mélancolique, le moral disparoissoient de la nature, car ces sentimens tiennent par essence aux choses antiques. Chaque site eût perdu ses merveilles. Le rocher en ruine n'eût plus pendu sur l'abyme, avec ses longues graminées ; les bois, dépouillés de leurs accidens, n'auroient point montré ce touchant désordre d'arbres inclinés sur leurs tiges, de troncs penchés sur le cours des fleuves. Les pensées inspirées, les bruits vénérables, les génies, les voix magiques, la sainte horreur des forêts, se fussent évanouis avec les voûtes sombres qui leur servent de retraites, et les solitudes de la terre et du ciel seroient demeurées nues et désenchantées, en perdant ces colonnes de chênes qui les unissent. Le jour même où l'Océan épandit ses premières vagues sur ses rives, il baigna, n'en doutons point, des écueils déja rongés par les flots, des grèves semées de débris de coquillages, des baies mugissantes, et des caps décharnés qui soutenoient, contre les eaux, les rivages croulans de la terre.

Sans cette vieillesse originaire, il n'y auroit eu ni pompe, ni majesté dans l'ouvrage de l'Eternel, et, ce qui ne sauroit être, la nature, dans son innocence, eût été moins belle qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa corruption. Une insipide enfance de plante, d'animaux, d'élémens, eût couronné une terre sans poésie. Mais Dieu ne fut pas un si méchant dessinateur des bocages d'Eden, que les incrédules le prétendent. L'homme-

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE IV. Suite des Vérités de l'Ecriture. Objections contre le système de Moïse.

roi naquit lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté, avec les antiques grandeurs de son nouvel empire ; de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avoit pourtant point vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, les petits oiseaux, l'innocence, les amours, et toute la jeune partie de l'univers.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE CINQUIÈME.

EXISTENCE DE DIEU, PROUVÉE PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce Livre.

Un des principaux dogmes chrétiens nous reste encore à examiner, *l'état des peines et des récompenses dans l'autre vie*. Mais on ne peut traiter cet important sujet, sans parler d'abord des deux colonnes qui soutiennent l'édifice de toutes les religions de la terre, l'*existence de Dieu* et l'*immortalité de* l'*ame*.

Nous sommes d'ailleurs appelés à cette grande étude par le développement naturel

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

de notre matière, puisque ce n'est qu'après avoir suivi la Foi ici-bas, qu'on peut l'accompagner à ces tabernacles, où elle s'envole, en quittant la terre. Toujours fidèle à notre plan, nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, les idées abstraites, et nous n'emploierons que les raisons poétiques et les raisons de sentiment; c'est-à-dire les merveilles de la nature, et les évidences morales. Platon et Cicéron, chez les anciens, Clarke et Leibnitz, chez les modernes, ont prouvé métaphysiquement et presque géométriquement l'existence du Souverain Être (*); les plus grands génies, dans tous les siècles, ont cru à ce dogme consolateur. Que s'il est rejeté par quelques sophistes, Dieu peut bien exister sans leur suffrage. La mort seule, à quoi les athées veulent tout réduire, a besoin qu'on écrive en faveur de ses droits, car elle a peu de réalité pour l'homme. Laissons-lui donc ses déplorables partisans, qui ne s'entendent pas même entre eux : car si les hommes qui croient dans la Providence, s'accordent du moins sur les chefs principaux de leur doctrine; ceux au contraire qui nient le Créateur, ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant. Ils ont devant eux un abyme; pour le combler, il ne leur manque que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur un

(*) *Voyez* la note I à la fin du volume.

certain vice de nature, qui fait que quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant ; de-là les querelles interminables des athées.

CHAPITRE II.

Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourroit dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auroient dû faire remarquer une chose, qui agrandit prodigieusement la

sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive ;* la première est placée dans le *temps;* la seconde dans l'*étendue :* par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées ; sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau ; la moindre de ces fractions devient un *tout complet,* qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature ; supposez que vous voyez à-la-fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons ; un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimats, des champs dorés par les moissons ; vous aurez

alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'Occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore ! Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à-la-fois trois lumières, en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau ; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.

Conçoit-on bien ce que ce seroit qu'une scène de la nature, si elle étoit abandonnée au seul mouvement de la matière ? Les nuages obéissant aux loix de la pesanteur, tomberoient perpendiculairement sur la terre, ou monteroient en pyramides dans les airs ; l'instant d'après l'atmosphère seroit trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour-à-tour seroit invisible, tour-à-tour se montreroit

sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle ne marcheroit que sur une ligne d'éclipses, ou se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvriroit enfin cette autre face que la terre ne connoît pas. Les étoiles sembleroient frappées du même vertige: ce ne seroit plus qu'une suite de conjonctions effrayantes. Tout-à-coup un signe d'été seroit atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduiroit les pléïades, et le lion rugiroit dans le verseau; là, des astres passeroient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils pendroient immobiles: quelquefois se pressant en grouppes, ils formeroient une nouvelle voie lactée, puis disparoissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, ils laisseroient appercevoir les abymes de l'éternité.

Mais de pareilles spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

CHAPITRE III.

Organisation des Animaux et des Plantes.

DESCENDONS de ces notions générales à des idées particulières. Voyons si nous pouvons découvrir dans les parties de l'ouvrage,

cette même sagesse si bien exprimée dans le tout. Nous nous servirons ici du témoignage d'une classe d'hommes, que les sciences et l'humanité réclament également; nous voulons parler des médecins.

Le docteur Nieuwentyt, dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (1), s'est attaché à démontrer la réalité des causes finales. Sans le suivre dans toutes ses observations, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes.

En parlant des quatre élémens, qu'il considère dans leurs harmonies avec l'homme et la création en général, il fait voir, par rapport à l'air, comment nos corps sont miraculeusement conservés sous une colonne athmosphérique, égale dans sa pression, à un poids de vingt mille livres. Il prouve qu'une seule qualité changée, soit en raréfaction, soit en densité, dans l'élément qu'on respire, suffiroit pour détruire tous les êtres vivans. C'est l'air qui fait monter les fumées, c'est l'air qui retient les liquides dans les vaisseaux ; par ses mouvemens il épure les cieux, et porte aux continent les nuages de la mer.

Nieuwentyt démontre ensuite la nécessité de l'eau par une foule d'expériences. Qui n'admireroit le prodige de cet élément,

(1) Dans tout ce que nous citons ici du traité de Nieuwentyt, nous avons pris la liberté de refondre et de colorer un peu son sujet. Le docteur est savant, sage, judicieux, mais sec. Nous avons aussi mêlé quelques observations aux siennes.

PARTIE I.
Dogmes et Doctrine.



LIVRE V.
Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

en ascension, contre toutes les loix de la pesanteur, dans un élément plus léger que lui, afin de nous donner les pluies et les rosées? La disposition des montagnes pour faire circuler les fleuves; la géographie de ces montagnes dans les îles et sur les continens; les ouvertures des golfes, des baies, des méditerranées; les innombrables utilités des mers; rien n'échappe à la sagacité de ce bon et savant homme. C'est de la même manière qu'il découvre l'excellence de la terre comme élément, et ses belles loix comme planète. Il décrit également les avantages du feu, et les secours qu'en a su tirer l'industrie humaine (1).

Quand il passe aux animaux, il observe que ceux que nous appelons domestiques, naissent précisément avec le degré d'instinct nécessaire pour s'apprivoiser, tandis que les animaux inutiles à l'homme, retiennent toujours leur naturel sauvage. Est-ce donc le hasard qui inspire aux bêtes douces et utiles, la résolution de vivre en société au milieu de nos champs, et aux bêtes malfaisantes celle d'errer solitaires dans les lieux infréquentés? Pourquoi ne voit-on pas de grands troupeaux de tigres conduits au son d'une musette par un pasteur? Et pourquoi une colonie de lions ne se joue-

(1) La physique moderne pourra relever ici quelques erreurs; mais les progrès de cette science, loin de renverser les causes finales, fournissent de nouvelles preuves de la bonté de la Providence.

t-elle pas dans nos parcs parmi le *thym et la rosée*, comme ces petits animaux chantés par Jean Lafontaine ? Ces bêtes féroces n'ont jamais pu servir qu'à traîner le char de quelque triomphateur aussi cruel qu'eux, ou à dévorer des chrétiens dans un amphithéâtre (1) : hélas ! les tigres ne se civilisent pas à l'école des hommes, mais les hommes se font quelquefois sauvages à l'école des tigres.

Les oiseaux ne présentent pas à notre naturaliste une carrière moins intéressante ; leurs ailes convexes en dessus et creusées en dessous, sont des rames parfaitement taillées, pour l'élément qu'elles doivent fendre. Le roitelet, qui se plaît dans ces haies de ronces et d'arboisiers, qui sont pour lui de grandes solitudes, est pourvu d'une double paupière, pour préserver ses yeux de tout accident. Mais, admirables fins de la nature ! cette paupière est transparente, et le chantre des cabanes peut abaisser ce voile merveilleux, sans être privé de la vue. La Providence n'a pas voulu qu'il s'égarât en portant la goutte d'eau ou le grain de mil à son nid, et qu'il y eût sous le buisson une petite famille qui se plaignît d'elle.

Et quel ingénieux artiste a formé les pieds de l'oiseau ? Ce n'est point par un jeu de muscles que détermine sa volonté immédiate, qu'il se tient ferme sur la branche,

(1) On connoît ce fameux cri de la populace romaine, *Les chrétiens au lion ! Vid.* Tert. Apolog.

Partie I. Dogmes et Doctrine. — Livre V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

son pied est construit de sorte que, lorsqu'il vient à être pressé dans le centre ou le talon, les doigts se referment naturellement sur le corps qui les presse (1). Il résulte de ce mécanisme, que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvemens plus ou moins rapides de cet objet. Car dans le balancement du rameau, ou c'est le rameau qui repousse le pied, ou c'est le pied qui repousse le rameau ; ce qui, dans les deux cas, obligent les doigts de la volatile à se contracter plus fortement. Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cime dépouillée de quelques chênes, nous supposons que toujours veillans, toujours attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues inouies, au milieu des tourbillons et des nuages : cependant insouciant des périls et appelant les tempêtes, leur sommeil est dans tous les vents; l'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter, et comme de vieux nochers, de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément.

Quant à l'organisation des poissons, leur seule existence dans l'élément de l'eau, le changement relatif de leur pesanteur, par

(1) On en peut faire l'essai sur un oiseau mort.

lequel ils flottent dans une eau plus légère comme dans une eau plus pesante, et descendent de la surface de l'abyme au plus profond de ses gouffres, sont des miracles perpétuels ; vraies machines hydrostatiques, qui font voir mille phénomènes au moyen d'une petite vessie, que le poisson vuide ou remplit d'air à volonté.

Les prodiges de la floraison dans les plantes, l'usage des feuilles et des racines, tout cela est examiné curieusement par Nieuwentyt. Il fait cette belle observation, que les semences des plantes sont tellement disposées par leurs figures et leurs poids, qu'elles tombent toujours sur le sol dans la position où elles y doivent germer. En effet, les causes finales sont si nécessaires à la conservation de la nature, que si une seule venoit à manquer, elle entraîneroit au moins la ruine d'une classe d'êtres, si elle n'entraînoit celle de l'univers.

Or, si tout étoit le produit du hasard, ne seroient-elles pas quelquefois altérées ? Pourquoi n'y auroit-il pas des poissons qui manqueroient de la vessie qui les fait flotter ? Et pourquoi le jeune épervier, qui n'a pas encore besoin d'armes, ne briseroit-il pas la coquille de son berceau avec le bec d'une colombe ? Quoi ! jamais une méprise, jamais un accident de cette espèce dans l'*aveugle* nature ? De quelque manière que vous jetiez les dez, ils amèneront toujours les mêmes points ? Voilà une étrange *fortune* ! nous soupçonnons qu'avant de

tirer les mondes de l'urne de l'éternité, elle a secrètement arrangé les *sorts*.

Cependant il y a des monstres dans la nature, et ces monstres ne sont que des êtres privés de quelques-unes de leurs causes finales. Il est digne de remarque, que ces êtres nous inspirent une profonde horreur; tant l'instinct de Dieu est fort chez les hommes ; tant ils sont effrayés aussitôt qu'ils n'apperçoivent pas la marque de sa main ! On a voulu faire naître de ces désordres une objection contre la Providence ; nous les regardons, au contraire, comme une preuve manifeste de cette même Providence. Il nous semble que Dieu a permis tout exprès ces productions de la matière, pour nous apprendre ce que c'est que la création *sans lui :* c'est l'ombre qui fait ressortir la lumière ; c'est un échantillon de ces loix du hasard qui selon les athées doivent avoir enfanté l'univers.

CHAPITRE IV.

Instincts des Animaux.

Après avoir reconnu dans l'organisation des êtres un plan régulier, qu'on ne peut attribuer au hasard, et qui présuppose un ordonnateur, il nous reste à examiner d'autres causes finales, qui ne sont ni moins fécondes, ni moins merveilleuses que les premières. Ici nous ne suivrons personne.

Ayant consacré à l'histoire naturelle, des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence n'en avoit ordonné autrement, nous avions déja rassemblé de nombreux matériaux. Nous voulions, s'il nous eût été possible, opposer une *Histoire Naturelle Religieuse*, à tous ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avions pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les divers instincts des animaux et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Au reste, nous nous donnerions de garde de parler de nous, dans tout autre cas que celui qui ne demande que des yeux et quelque expérience. Ce n'est point dans une ménagerie où l'on tient en cage les secrets de Dieu, qu'on apprend à connoître la sagesse divine ; il faut l'avoir surprise, cette sagesse dans les déserts, pour ne plus douter de son existence ; on ne revient point impie des royaumes de la solitude ; si l'on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout : malheur au voyageur qui auroit fait le tour du globe, et qui rentreroit athée sous le toit de ses pères.

Nous l'avons visitée au milieu de la nuit la petite vallée solitaire habitée par des

castors, ombragée de sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre, aussi paisible que le peuple ingénieux dont elle éclairoit les travaux. Et l'on voudra que cette vallée fût vuide de la Providence, vuide de sa bonté, de sa beauté ? Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal, qui sait bâtir une digue en tâlus du côté des eaux, et perpendiculaire sur le flanc opposé ? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur, les loix de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue applatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons, avec l'exactitude de ce castor, de qui les magasins, plus ou moins abondans, indiquent au mois de juin, le plus ou moins de durée de glaces de janvier. Hélas ! à force de disputer à Dieu ses miracles, on est parvenu à frapper de stérilité l'œuvre entière du Tout-puissant ; les Athées ont prétendu allumer le feu de la nature à leur haleine glacée, mais ils n'ont fait que l'éteindre ; en soufflant sur le flambeau de la création, ils ont versé sur lui les ténèbres de leur sein.

O conservatrice de l'univers ! maternelle Providence ! c'est toi qui adoucis la férocité de la lionne qui nourrit ses lionceaux ; c'est toi qui donnes le courage à la timidité même, à la poule qui défend ses poussins ; c'est toi qui alarmes son cœur, lorsque trompée par les trésors d'un autre nid, de

petits étrangers lui échappent et courent se jouer dans une eau voisine. La mère effrayée rôde autour du bassin, bat des ailes, rappelle l'imprudente couvée, tantôt piaule avec tendresse, tantôt glousse avec autorité ; elle marche précipitamment, s'arrête, tourne la tête avec inquiétude, s'avance jusques dans les ondes, et ne cesse de s'agiter qu'elle n'ait recueilli dans son sein la famille boiteuse et mouillée qui va bientôt la désoler encore.

Un philosophe qui refuse de croire en Dieu est bien à plaindre. Tous ces instincts que le Maître du monde a répartis dans la nature, disparoissent pour lui. Il ne vous dira pas comment des poissons, échappés des glaces du pôle, viennent à travers la solitude de l'Océan, trouver chaque année le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps, instruit par le Souverain des mers, prépare sur nos bords la pompe nuptiale ; il couronne les saules de verdure ; il étend des lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles de nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de crystal. A peine ces préparatifs sont-ils achevés, que les légions émaillées viennent conter à nos fontaines, les magnificences des régions des tempêtes. Ces navigateurs étrangers animent tous nos rivages : les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux ; les autres se balancent mollement sur les vagues, ou divergent d'un

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

centre commun, comme d'innombrables traits d'or ; ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes, à travers l'azur fluide ; ceux-là dorment dans un rayon de soleil, qui pénètre la gaze argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadron, se séparent, se réunissent encore ; et l'habitant des mers, inspiré par ce souffle de vie dont Dieu anime toute la nature, suit en bondissant la trace de feu, que son amante a laissée pour lui dans les ondes.

CHAPITRE V.

Chant des Oiseaux ; qu'il est fait pour l'Homme. Loi relative aux cris des Animaux.

La nature a ses temps de solemnité, pour lesquels elle convoque des musiciens de toutes les régions du globe. On voit accourir de savans artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des petites ballades à refrein, des pélerins qui répètent mille et mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, le ramier gémit, l'hirondelle gazouille : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle solitaire, qui ne le cède en rien à cet étranger ; le second, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses

doux roucoulemens comme les sons onduleux d'un cor dans les bois : la troisième fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps du bon Evandre. Cependant le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse ; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend que la nuit ramène le silence, et se charge de cette partie de la fête, qui se doit célébrer dans les ombres.

Il est une heure mystérieuse, où les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois, et dans les vallées ; les horizons sont encore un peu colorés, mais déja l'ombre repose sur la terre. En ce moment, la nature, avec les obscures colonnades de ses forêts, son dôme éclairé des dernières splendeurs du jour, ressemble à un temple antique, dont le sanctuaire est voilé d'une nuit sainte, tandis que sa coupole arrondie au-dessus des nuages, étincelle des feux de la lumière. C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder. Quand les forêts ont retenu leurs mille voix, que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive ; alors le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe les échos des brillans éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des

poses ; il est lent, il est vif ; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout-à-coup sa voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence.... Que ses accens sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme le refrein de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits, chante encore ; c'est encore l'air du temps de bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur !

„ Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudroient bien prouver que rien n'est fait pour lui. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter ces hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes et dans des piéges ; on les peut remplir de douleur, mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment ; il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, un oiseleur barbare crève les yeux à un rossignol, et sa voix n'en devient que plus melodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte » de Chio, en se peignant sous les traits » du chantre des Phéaciens, étoit le favori » de la Muse ; mais elle avoit mêlé pour » lui le bien et le mal, et l'avoit rendu » aveugle, en lui donnant la douceur des » chants. »

Τὸν πέρι μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε, κακόν τε·
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

L'oiseau semble le véritable emblême du chrétien ici-bas : il préfère, comme lui, la solitude au monde, le ciel à la terre, et tout son être semble se réduire au cœur pour aimer Dieu, et à la voix pour chanter ses miracles. Il y a quelques loix relatives aux cris des animaux, qui, ce nous semble, n'ont point encore été observées, et qui mériteroient bien de l'être. Les divers langages des hôtes du désert, nous paroissent calculés sur la grandeur, ou le charme des lieux où ils vivent, et sur les heures du jour auxquelles ils se montrent. Le rugissement du lion, fort, sec, âpre et frémissant, donne une idée de ces régions embrasées, où il se fait entendre au coucher du soleil, tandis que le mugissement de nos bœufs charme les échos champêtres de nos vallées ; la chèvre

a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix, comme les rochers et les ruines, où elle aime à se suspendre ; le cheval belliqueux imite le son grêle du clairon, et comme s'il sentoit qu'il n'est pas fait pour les soins rustiques, il se tait sous l'aiguillon du laboureur, et hennit sous le frein du guerrier : la nuit, tour-à-tour délicieuse ou sinistre, a le rossignol et le hibou ; l'un qui chante pour le zephyr, les bocages, la lune, les amans ; l'autre pour les vents, les vieilles forêts, les ténèbres et les morts. Enfin, presque tous les animaux qui vivent de sang, ont un cri particulier, qui ressemble à celui de leurs victimes : l'épervier glapit comme le lapin, et miaule comme les jeunes chats ; le chat lui-même a une espèce de murmure, comme celui des petits oiseaux de nos jardins ; le loup bêle, mugit ou aboie ; le renard glousse ou crie ; le tigre a le mugissement du taureau ; et l'ours-marin une sorte d'affreux râlement tel que le bruit des récifs battus des vagues, où il cherche sa proie. Cette loi est fort étonnante, et cache peut-être un secret terrible. Observons que les monstres parmi les hommes suivent la loi des bêtes carnacières ; plusieurs tyrans ont eu des traces de sensibilité sur le visage et dans la voix, et ils affectoient au-dehors le langage des malheureux, qu'ils songeoient intérieurement à déchirer : néanmoins la Providence n'a pas voulu qu'on s'y méprît tout-à-fait, et pour peu qu'on les examine

de près, on trouve sous leurs feintes douceurs, un air faux et dévorant, mille fois plus hideux que leur furie.

CHAPITRE VI.

Nids des Oiseaux.

MAIS quelle admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux ! Qui peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'industrie au foible, et la prévoyance à l'insouciant ?

Aussitôt que les arbres ont développé leurs premières fleurs, mille petits ouvriers commencent de toutes parts leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur ; ceux-là maçonnent des bâtimens aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavalle ou le brin de laine, que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent de petites branches, dans la cime mouvante d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'elèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce tendre nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend peu-à-peu à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

il jette un premier coup-d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce grand spectacle ; mais rappelé par la voix de ses vieux parens, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déja contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abymes de verdure au-dessous du chêne paternel. Encouragé par sa mère, il se hasarde sur la branche ; ce premier pas fait, toute la nature est à lui. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent, en voyant leur nouvel hôte tenter son premier vol à travers les airs, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'une onde : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chappe de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressembloit à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues ;

une rose pendoit au-dessus, toute humide : le bouvreuil mâle se tenoit immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étoient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un vieux noyer, qui servoit de fond à la scène, et derrière lequel on voyoit se lever l'aurore : Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

Parmi les grandes volatiles, la loi de la couleur des œufs varie ; elle prend des accords plus graves, en raison de l'être plus vigoureux avec lequel elle se rapporte. Nous soupçonnons qu'en général, l'œuf est blanc chez les oiseaux où le mâle à plusieurs femelles, ou dans ceux dont le plumage n'a point de couleur fixe pour l'espèce. Dans les classes aquatiques et forestières, qui font leurs nids les unes sur les mers, les autres dans la cime des grands arbres, l'œuf est communément d'un verd bleuâtre, et pour ainsi dire teint des élémens dont il est environné. Certains oiseaux qui se cantonnent au haut des anciennes tours, et dans les clochers abandonnés, ont des œufs verds comme les lierres (1), ou rougeâtres comme les vieilles maçonneries qu'ils habitent (2). C'est donc une loi qui peut passer pour constante, que l'oiseau déploie sur son œuf la livrée de ses amours,

(1) Comme le choncas, etc.
(2) Comme la grande chevêche, etc.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

et le symbole de ses mœurs et de ses destinées. On peut, au seul aspect de ce monument fragile, dire quel étoit le peuple auquel il a appartenu, quel étoit son costume, ses habitudes, ses goûts; s'il passoit des jours de dangers sur les mers, ou si, plus heureux, il menoit une vie pastorale; s'il étoit civilisé ou sauvage, habitant de la montagne ou de la vallée. L'antiquaire des forêts marche par une science moins équivoque que celle de l'antiquaire des cités: un chêne exfolié, avec toutes ses mousses, déclare bien mieux celui qui lui donna la croissance, qu'une colonne en ruines ne raconte quel fut l'architecte qui l'éleva. Les tombeaux, parmi les hommes, sont les feuillets de leur histoire; la nature, au contraire, n'imprime que sur la vie; il ne lui faut ni granit, ni marbre, pour éterniser ce qu'elle écrit: le temps a rongé les fastes des rois de Memphis, sur leurs pyramides funèbres; mais en a-t-il pu effacer une seule lettre de l'histoire, que l'Ibis Egyptien porte gravée sur la coquille de son œuf?

CHAPITRE VII.

Migrations des Oiseaux.

Oiseaux aquatiques; leurs mœurs. Bonté de la Providence.

ENTRE les instincts divers, répandus dans la nature, un sur-tout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de quadrupèdes, de plantes même lui sont soumises.

On connoît ces vers charmans de Racine le fils, sur les oiseaux :

Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printems par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisoit venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur ; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères ; il ne laisse

M..

rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel, chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais ? Hélas ! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissoit mourir tranquille ! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet, devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne solitaire de deux héritages. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux champs, sembloit n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le Ban, qui l'a mis hors de de son pays, semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux Vivans. Plus heureux quand il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur

ce cadavre ! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des couriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et disparoissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs mélancoliques, comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord, une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vuide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique.

S'ils apperçoivent du haut des airs quelque château gothique environné d'étangs et de forêts, c'est-là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout-à-coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitans des retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparoît et disparoît encore, en poussant un petit cri sauvage ; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte d'un pauvre Pélage aux fossés du château voisin. Elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendroit avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blazon, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écar-

tées ; elle va chercher le tronc de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *Ruelles d'or* et les *Pieds d'alouette*, dont le vent y porta les graines. Une racine minée par les eaux, offre un asyle à la voyageuse ; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images ; le cresson et la lentille lui fournissent un nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les Naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits ; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses, qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperoit dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimats : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être apperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déja dispersées ; heureux les hommes qui, comme le cygne, ont quitté la terre sans y laisser d'autres débris, ni d'autres souvenirs que quelques plumes de leurs ailes !

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paroissent dans les mois des tempêtes, ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène ; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois, quelque chose qui charme leurs oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour l'hiver ; elle sont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle des déserts qui vit passer plusieurs générations, se tient seule perchée sur un chêne

avec lequel elle a vieilli : là, tandis que toutes ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne de temps en temps aux vents, des monosyllabes prophétiques.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanaux qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs ; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos bleds, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont la manne des Aquilons, comme les rossignols sont les dons des Zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

PARTIE I.
Dogmes et Doctrine.

LIVRE V.
Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

CHAPITRE VIII.

Oiseaux des mers ; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servoient de calendrier aux laboureurs, dans les anciens jours.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent par-tout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusques sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la nouvelle Zélande. Nous en avons rencontré nous-mêmes des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores, une compagnie de petites sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avoit point de feuilles, mais il portoit des fruits rouges enchaînés deux à deux, comme des crystaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissoient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paroissoient éclatans de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, sembloit avoir poussé tout-à-coup le plus riche feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république ; c'est

ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île Saint-Pierre (1), sur la côte opposée à une petite île que les habitans ont appelée le *Colombier*, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des habitans de ce rocher ; les nuits sont pleines des secrets de la Providence.

La multitude des oiseaux rassemblés au *Colombier*, étoit si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers ; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courli siffle sur la pointe d'un rocher, que le bruit sourd des vagues l'accompagne, en formant la base du concert, c'est une des harmonies les plus mélancoliques qu'on puisse entendre ; jamais l'épouse de Ceix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnoit dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen étoit né, sa mère le précipitoit dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeoient leurs enfans dans les fleuves, pour les endurcir contre les fati-

(1) Isle à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve.

gues de la vie. Des couriers partoient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersoient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottans sur l'onde ; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison, que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisans, en raison de la violence de la tempête ; que de vaisseaux périroient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils !

Tous les accidens des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux : enfin, les petites Procellaria vont

s'établir au milieu de l'Océan. Fidèles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent, dans un être foible, le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheroient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchans qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, qu'elle est vide, quand elle est expliquée par des sophistes! mais qu'elle est productive, qu'elle est pleine, quand c'est un cœur simple qui n'en retrace les merveilles, que pour glorifier le Créateur!

Si le temps et le lieu nous le permettoient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent

des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers ; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages Indiens, et aux monts des tombeaux ; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme ; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font ; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues ; comment ils périssent en passant sur des forêts embrâsées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Nous avons fait sur les mers quelques observations, qui serviroient peut-être aussi à indiquer les traces de l'intelligence suprême : cette partie de l'histoire naturelle, jusqu'à présent si peu connue, offre un vaste champ d'études. La loi la plus curieuse que nous ayons entrevue dans cet empire, est celle par qui les individus des trois règnes *terrestres* se répètent dans les individus des trois règnes *marins*. La baleine représente l'éléphant, le requin le tigre, etc. ; les coraux correspondent aux arbres, le fucus aux plantes grimpantes, les varecs aux herbacées, etc. ; les oiseaux ont de semblables rapports, et les

sels, les bitumes, les perles, ont leurs parallèles dans les métaux. On ne connoît réellement qu'une moitié de la nature, quand on ne connoît pas la mer, puisque le globe est composé dans son tout, de deux parties principales, la terre et l'eau. Pourquoi, par exemple, les poissons sont-ils privés de l'organe de la voix, tandis que les animaux de la terre ont des chants et des cris? C'est que l'eau a ses *voix* dans son propre élément, et qu'au contraire, la terre est muette; par ce moyen, il y a répartition égale de silence et de bruit dans l'univers. Mais puisqu'il nous est impossible de nous arrêter ici à ces preuves admirables de la divine Sagesse, nous ne ferons plus qu'une remarque sur les migrations des oiseaux.

Dans les premiers âges du monde, quand l'homme étoit ignorant et heureux, c'étoit sur la floraison des plantes, sur la chûte des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers régloient leurs travaux. Delà, l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux, qui prédisoient les saisons et les tempêtes, ne pouvoient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes, (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous), nous font voir combien étoit merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandoit sur

Partie I. Dogmes et Doctrine.

Livre V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

la vie. Dieu est un profond secret; l'homme créé à son image est pareillement incompréhensible; c'étoit donc une ineffable harmonie que de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même: les vents sonnoient les heures de sa vie, et les nuages portoient ses destinées.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettoit tout en mouvement; le patriarche faisoit le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandoit que les petits de l'alouette avoient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençoit avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avoient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivoient-elles en abondance? on savoit que l'hiver seroit long. La corneille commençoit-elle à bâtir son nid dès janvier? les pasteurs espéroient en avril, les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avoit telle relation avec l'épanouissement d'une fleur, et les vieillards, qui meurent ordinairement en automne, tomboient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant l'année promenoit l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avoit point à craindre que l'astronome qui lui

venoit du ciel, se trompât. Il savoit que le rossignol ne prendroit point le mois des frimats pour celui des roses, et ne feroit point entendre, aux solstices d'hiver, les chansons de l'été. Aussi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étoient écrits, non au calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain Régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux ; et dans ces jours d'innocence, c'étoit la voix des colombes qui appeloit l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les Nègres et les Sauvages Américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est » mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'enfant » est mort quand la *non-pareille* a mué. » — Cette mère a autant de *petits guer*» *riers*, qu'il y a d'œufs dans le nid du » *pélican*. »

Les Sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir, par le moment où les *ramiers* boivent aux sources, et les Sauvages de la Louisianne, par celui où l'*éphémère* sort des eaux. Le passage des divers oiseaux règle la saison des chasses diverses,

et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux, qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

CHAPITRE IX.

SUITE DES MIGRATIONS.

Quadrupèdes.

Les migrations sont plus fréquentes dans la classe des poissons et des oiseaux, que dans celles des quadrupèdes, à cause de la multiplicité des premiers, et de la facilité de leurs voyages, à travers deux élémens qui enveloppent la terre; il n'y a d'étonnant que la manière dont ils abordent, sans s'égarer, aux rivages qu'ils cherchent. On conçoit qu'un animal, chassé par la faim, abandonne le pays qu'il habite, en quête de nourriture et d'abris; mais conçoit-on que la *matière* le fasse aller *ici* plutôt que *là*, et le conduise, avec une exactitude miraculeuse, précisément au lieu où se trouvent cette nourriture et cet abri? Pourquoi connoît-il les vents et les marées, les équinoxes et les solstices? Nous ne doutons point que si les races voyageuses étoient un seul moment abandonnées à leur *propre instinct*, elles ne périssent presque toutes. Celles-ci, en voulant passer dans des latitudes froides, arri-

veroient sous les tropiques; celles-là, en comptant se rendre à la ligne, se trouveroient sous le pôle. Nos rouges-gorges, au lieu de traverser l'Alsace et la Germanie, en cherchant de petits insectes, deviendroient eux-mêmes, en Afrique, la proie de quelque énorme scarabée; tandis que le Groënlandois entendroit une plainte sortir de ses rochers, et verroit un petit oiseau grisâtre chanter et mourir; ce seroit la pauvre philomèle.

Dieu ne permet pas de telles méprises. Tout a ses convenances et ses rapports dans la nature : aux fleurs les zéphyrs, aux hivers les tempêtes, au cœur de l'homme la douleur. Les plus habiles pilotes manqueront long-temps le port desiré, avant que le poisson se trompe sur la longitude du moindre des écueils de l'abyme : la providence est son étoile polaire, et quelque part qu'il se dirige, il apperçoit toujours cet astre, qui ne se couche jamais.

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons, à travers les immenses savannes de la Louisianne et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque vieux buffle, patriarche des troupeaux du désert, appelle

autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé ; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour. La troupe s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa vaste crinière, qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant en baissant la tête, et en élevant son dos comme une montagne. Un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine. Tout-à-coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux qui mugissent d'amour après lui. Troublé dans tous ses roseaux, le Meschacebé plie sous le poids de la migration immense, et ses bouillonnemens tumultueux remontent, en grondant, jusqu'à sa source inconnue.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse à grand bruit les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphyrs, et à la clarté des étoiles. De petits écureuils noirs, après avoir dépouillé tous les noyers du voisinage, se sont résolus de chercher fortune, et de s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt déployant au vent leurs voiles de soie, cette race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes. O pirates imprudens, que l'amour des richesses transporte! la tempête se lève, les vagues mugissent, la flotte va périr. Elle essaie de gagner le havre prochain, mais quelquefois une armée de cas-

tors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers viennent piller les moissons. En vain les légers escadrons débarqués sur la rive, croient se sauver en montant sur les arbres, et insulter du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse : des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber, avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le bélier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec une noisette et leur inconstance : Athènes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable, ni moins frivole. En remontant la rivière du nord, sur le paquebot de New-Yorck à Albany, nous vîmes nous-même un de ces infortunés, qui avoit voulu traverser le fleuve. Il ne put jamais atteindre le rivage, on le retira de l'eau demi noyé; il étoit charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avoit deux fois la longueur de son corps : il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté ; une jeune passagère en fit son esclave.

Les rennes du nord de l'Europe, les carribous et les orignaux de l'Amérique septentrionale, ont leur temps de migrations, toujours calculé comme celui des oiseaux, pour l'utilité et les besoins de l'homme. Il n'y a pas jusqu'aux ours-blancs de Terre-Neuve, dont la fourrure est si nécessaire aux Esquimaux, qui ne soient envoyés à

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

ces pauvres sauvages par une providence toute miraculeuse. On voit ces monstres marins aborder aux côtes du Labrador, sur des glaces flottantes ou sur des débris de navires où ils se tiennent comme de forts matelots sauvés du naufrage. Les éléphans voyagent aussi en Asie ; la terre tremble sous leurs pas ; et cependant il n'y a rien à craindre : chaste, intelligent, sensible, Behmot est doux, parce qu'il est fort, paisible, parce qu'il est puissant. Premier serviteur de l'homme, et non son esclave, il marche après lui à la tête de la création : il s'est toujours tenu aux environs du berceau du monde. Quand après la chûte originelle, les animaux s'éloignèrent du toit de l'homme, les éléphans, par leur nature généreuse, semblent avoir été ceux qui se retirèrent avec le plus de regret. Maintenant ils sortent de leurs déserts, et s'avancent vers les lieux habités, afin de remplacer leurs compagnons, morts sans se reproduire, au service des fils d'Adam (1).

(1) Les plumes éloquentes qui ont décrit les mœurs de ces animaux, nous dispensent de nous étendre sur ce sujet. Nous dirons seulement que les éléphans ne nous paroissent si étranges dans leur structure, que parce que nous les voyons séparés des végétaux, des sites, des eaux, des montagnes, des couleurs, de la lumière, des ombres, et des cieux qui leur sont propres. Les productions de nos latitudes, mesurées sur une petite échelle, les formes généralement rondes des objets, la finesse de nos herbes, la dentelure légère de nos feuillages, l'élégance du port de nos arbres, nos jours trop pâles,

CHAPITRE X.

Amphibies et Reptiles.

On trouve au pied des monts Apalaches, dans les Florides, des fontaines qu'on appelle *puits naturels*. Chaque puits est

nos nuits trop fraîches, les teintes trop fuyardes de nos verdures, enfin la couleur même, le vêtement, l'architecture de l'Européen, n'ont aucune concordance avec l'éléphant. Si les voyageurs observoient plus exactement, nous saurions comment ce quadrupède se marie à la nature qui le produit. Pour nous, nous croyons entrevoir quelques-unes de ces relations. La trompe de l'éléphant, par exemple, a des rapports marqués avec les cierges, les aloës, les liannes, les rotins, et dans le règne animal, avec les longs serpens des Indes; ses oreilles sont taillées comme les feuilles du figuier oriental; sa peau est écailleuse, molle et pourtant rigide, comme la bourre qui enveloppe une partie du tronc du palmier, ou plutôt comme la filasse ligneuse du coco; beaucoup de plantes grasses des Tropiques, s'appuient sur la terre comme ses pieds, et en ont la forme lourde et carrée; son cri est à-la-fois grêle et fort, comme celui du Caffre dans ses déserts, ou comme le cri de guerre du Cipaye; la rapidité avec laquelle il absorbe les eaux, montre que les *fleuves coulent dans sa bouche*(*), et qu'il ne se peut passer du Gange. Lorsque tout couvert de riches tapis, chargé d'une tour, semblable aux minarets d'une pagode, il apporte quelque pieux monarque aux débris de ces temples, qu'on trouve dans la presqu'île des Indes; sa masse, les colonnes de ses pieds, sa figure irrégulière, sa pompe barbare,

(*) Job.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.



LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

creusé au centre d'un monticule planté d'orangers, de chênes verds, et de catalpas. Ce monticule s'ouvre, en forme de croissant, du côté de la savanne, et un canal vient aboutir dans le puits à cette ouverture. La voûte que les arbres forment en s'inclinant sur la fontaine, rend l'eau toute noire au-dessous; mais à l'endroit où l'aqueduc s'unit à la base du cône, un rayon du jour, pénétrant par le lit du canal, tombe sur un seul point du miroir de l'eau, qui imite l'effet de la glace dans la *chambre obscure* du peintre. Silencieux, au milieu du bassin, un crocodile solitaire met le comble à l'illusion (1) : à son immobilité, à ses larges naseaux qui lancent les ondes en deux ellipses colorées, vous le prendriez pour un dauphin de bronze, dans quelque grotte des bosquets de Versailles.

Les crocodiles ou caymans des Florides ne vivent pas toujours solitaires. Dans certain temps de l'année, ils s'assemblent en troupes et se mettent en embuscade, pour attaquer des voyageurs qui doivent arriver de l'Océan. Lorsque ceux-ci ont remonté les fleuves, que l'eau manquant à leur multitude, ils meurent échoués sur les

s'allient avec cette architecture colossale, formée de quartiers de roches entassés les uns sur les autres : la Bête et le monument en ruines, semblent être deux restes du temps des Géants.

(1) *Voyez* Bartram, *Voyage dans les Carolines et dans les Florides.*

rivages, et menacent de répandre la peste dans l'air; la Providence les livre tout-à-coup à une armée de quatre ou cinq mille crocodiles. Les monstres, poussant un cri terrible, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers éperdus. Sous les coups redoublés de leurs effroyables queues, l'onde jaillit en tourbillons. Bondissant de tous côtés, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. Tantôt ils se plongent au fond des gouffres, et se roulent dans les limons; tantôt ils remontent sur les ondes, et prennent le jour à témoin de leus épouvantables batailles. Les eaux tachées de sang, se couvrent de corps mutilés et d'entrailles fumantes. Les vallons, les montagnes, les forêts répètent le bruit de l'horrible mêlée. Rien ne peut donner une idée de ces scènes extraordinaires, décrites par les voyageurs (1), et que le lecteur est toujours tenté de prendre pour de vaines exagérations. Il arrive assez souvent qu'un orage accompagné d'un de ces tremblemens de terre, si commun dans les régions voisines des Tropiques, survient au milieu du combat : la terre embrâsée des feux de la canicule, s'entr'ouvre; les deux mers soulevées attaquent les deux rives du Nouveau-Monde, et les Andes, secouant leurs cimes foudroyées, laissent tomber leurs roches et leurs glaçons éternels, dans l'un et l'autre Océans.

(1) *Voyez* Bartram, *au Voyage cité.*

Rompues, dispersées, pleines d'épouvante, les légions étrangères, poursuivies jusqu'à l'Atlantique, sont forcées de rentrer dans ses abymes, afin que désormais utiles à nos besoins, ils nous servent sans nous nuire. Ainsi, tout s'ordonne dans l'œuvre du Créateur (1).

Ces espèces de monstres ont quelquefois révolté la sagesse de l'athée : ils sont pourtant très-nécessaires dans le plan général. Ils n'habitent que les déserts où l'absence de l'homme commande leur présence ; ils y sont placés pour détruire, jusqu'à l'arrivée du grand destructeur. Aussitôt que nous apparoissons sur une côte, ils nous cèdent l'empire; certains qu'un seul de nous fera plus de ravages que dix mille d'entre eux (2).

Et pourquoi, dira-t-on, Dieu fait-il des êtres superflus, qui obligent ensuite à des destructions ? Par la grande raison que Dieu n'agit pas comme nous d'une manière bornée; il se contente de dire : *croissez et multipliez ;* et l'infini est dans ces deux mots. Dorénavant pour être sage, il fau-

(1) Les immenses avantages que l'homme tire des migrations des poissons, sont si connus, que nous ne nous y arrêterons pas.

(2) On a observé que dans les Carolines où les caymans ont été détruits, les rivières sont souvent infectées par la multitude des poissons qui remontent de l'Océan, et qui meurent, faute d'eau, pendant les jours caniculaires.

dra sans doute que la Divinité soit médiocre; l'infini sera un attribut que nous lui retrancherons; tout ce qui sera immense, sera rejeté. Nous dirons : « cela est de trop dans la nature, » parce que notre esprit ne pourra le comprendre. Et que si Dieu s'avise de placer plus d'un certain nombre de soleils dans la voûte céleste, nous tiendrons l'excédant comme non-avenu, et en conséquence de cette prodigalité d'univers, nous déclarerons le Créateur, convaincu de folie et d'impuissance !

Considérés en eux-mêmes, quelle que soit la difformité de ces êtres que nous appelons des monstres, on peut reconnoître sous leurs horribles traits, quelques marques de la bonté divine. Un crocodile, un serpent, sont-ils moins tendres pour leurs petits, qu'un rossignol, une colombe? L'instinct ou l'*esprit* des animaux varie, mais le *sentiment* est pareil dans toutes les races. N'est-ce pas un contraste aussi miraculeux que touchant, de voir ce crocodile bâtir un nid et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin?

Et quelle sollicitude la femelle du crocodile ne montre-t-elle pas pour sa famille? Elle se promène entre les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argiles, et qui sont rangés comme les tentes d'un camp au bord d'un fleuve. L'amazone fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour; car si la délicate tendresse de la

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

mère est comme représentée dans l'œuf du crocodile, la force et les mœurs de ce puissant animal, se décèlent dans le soleil qui couve cet œuf, et dans le limon qui lui sert de levain. Aussitôt qu'une des meules a germé, la femelle prend sous sa protection les jeunes monstres ; ce ne sont pas toujours ses propres enfans, mais elle fait, par ce moyen, l'apprentissage de la maternité, et rend son habileté égale à ce que sera sa tendresse. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au fleuve, la lave dans une eau pure, lui apprend à nager, pêche pour elle de petits poissons, et la protège contre les mâles, qui veulent souvent la dévorer. Un Espagnol des Florides nous a conté, qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile, et la faisant emporter dans un panier par des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les pousser avec ses mains et son museau; tantôt se tenant derrière eux, pour les défendre, tantôt marchant à leur tête, pour leur montrer le chemin. Les petits se traînoient, en gémissant, sur les traces de leur mère ; et ce reptile énorme, qui naguères ébranloit le rivage de ses rugissemens, faisoit alors entendre une sorte de bêlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allaite ses chevreaux.

Le serpent-à-sonnette le dispute au crocodile en affection maternelle; ce superbe reptile qui donne aux hommes des leçons

de générosité (1), leur en donne encore de tendresse. Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa gueule (2) : peu content des lieux où il la pourroit cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant point d'asyle plus sûr pour des enfans, que le sein d'une mère. Exemple d'un amour sublime, il ne survit point à la perte de ses petits ; car, pour les lui ravir, il faut les arracher de ses entrailles.

Parlerons-nous du poison de ce serpent, toujours plus violent au temps où il a une famille? Raconterons-nous la tendresse de l'ours, qui, semblable à la femme sauvage, pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses enfans après leur mort (3)? Qu'on suive ces prétendus monstres dans tous leurs instincts ; qu'on étudie leurs formes, leurs armures ; qu'on fasse attention à l'anneau qu'ils occupent dans la chaîne de la création ; qu'on les examine dans leurs propres rapports, et dans ceux qu'ils ont avec l'homme ; nous osons assurer que les causes finales sont peut-être plus visibles dans cette classe d'êtres, qu'elles ne le sont dans les espèces plus favorisées de la nature, de même que dans un poëme barbare, les traits de génie brillent davantage au milieu des ombres qui les environnent.

L'objection que l'on fait contre les lieux

(1) Il n'attaque jamais le premier.

(2) *Voyez* les Voyages de Carver (Carver'strevells) dans le Canada.

(3) *Voyez* les Voyages de Cook.

que ces monstres habitent, ne nous paroît pas mieux fondée. Les marais, tout nuisibles qu'ils semblent, ont cependant de grandes utilités. Ce sont les urnes des fleuves dans les pays de plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et les cendres de leurs herbes, fournissent des engrais aux laboureurs; leurs roseaux donnent le feu et le toit à de pauvres familles; frêle couverture, en harmonie avec la vie de l'homme, et qui ne dure pas plus que ses jours. Ces lieux ont même une certaine beauté qui leur est propre : frontière de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitans particuliers; tout y participe du mélange des deux élémens. Les glaïeuls tiennent le milieu entre l'herbe et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre; quelques-uns des insectes fluviatiles ressemblent à de petits oiseaux : quand la *demoiselle* va errant avec son corsage bleu et ses ailes transparentes, autour de la fleur du nénuphar blanc, vous croiriez voir l'oiseau-mouche des Florides sur une rose de Magnolia. Quelquefois ces marais sont plantés de joncs desséchés, qui donnent à la stérilité même, l'air des plus opulentes moissons; quelquefois ils présentent des forêts de lances verdoyantes. Un bouleau, un saule isolé où la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mouvantes campagnes : le vent se glisse entre les tiges incertaines

des roseaux; l'une s'abaisse, tandis que l'autre se relève, puis soudain, toute la forêt s'inclinant à-la-fois, on découvre ou le butor doré, ou quelque héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte, comme sur un épieu.

CHAPITRE XI.

Des Plantes et de leurs Migrations.

Nous entrons à présent dans ce règne charmant, où les merveilles de la Providence prennent un caractère plus suave. En s'élevant dans les airs et sur le sommet des monts, on diroit que les plantes empruntent quelque chose du ciel, dont elles se rapprochent. Voyez par un profond calme, au lever de l'aurore, toutes les fleurs de cette vallée : immobiles sur leurs tiges, elles se penchent en mille attitudes diverses, elles regardent tous les points de l'horizon. Dans ce moment même, où il vous semble que tout est tranquille, un grand mystère s'accomplit, la nature conçoit; et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse, d'où leur doit venir la fécondité; les sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles. Le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphyrs sa modeste postérité; une abeille cueille du

Partie I. Dogmes et Doctrine. Livre V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

miel de fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde toute une prairie; un papillon porte un peuple entier sur son aile, un monde descend dans une goutte de rosée. Cependant toutes les amours des plantes ne sont pas également tranquilles; il en est d'orageuses, comme celles des hommes: il faut des tempêtes pour marier sur des hauteurs inaccessibles le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds?

La fleur donne le miel, elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes: elle passe vîte comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre; on conserve l'essence de ses odeurs; ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnoit la coupe du banquet, et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvroient les martyrs, et l'autel des catacombes; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs; l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses: il y a des nations entières où elle est l'interprète des

sentimens; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

En mettant les sexes sur des individus différens dans plusieurs familles des plantes, la Providence a multiplié les mystères et les beautés de la nature. Par-là, la loi miraculeuse des migrations se reproduit dans un règne, qui sembloit dépourvu de toute faculté locomotive. Tantôt c'est la graine ou le fruit, tantôt c'est une portion de la plante, ou même la plante entière, qui voyage. Les cocotiers croissent assez souvent sur des rochers, au milieu de la mer : quand la tempête survient leurs fruits tombent, et les flots les roulent à des côtes habitées, où ils se transforment en beaux arbres; admirable symbole de la vertu qui s'élève sur des écueils exposés aux orages ; plus elle est battue des vents, plus elle prodigue de trésors aux hommes.

On nous a montré au bord de l'*Yar*, petite rivière du comté de Suffolck, en Angleterre, une espèce de cresson fort curieux : il change de place, et s'avance comme par bond et par saut. Il porte plusieurs chevelus dans ses cimes : quand ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse, sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racines. Tirées par l'action de la plante, qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute

la longueur de son banc. Le lendemain, on cherche en vain la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'apperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant, avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles beautés. Nous n'avons vu ni la floraison, ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé *MIGRATOR, voyageur*, à cause de nos propres destinées.

Les plantes marines sont sujettes à changer de climat; elles semblent partager l'esprit d'aventure de ces peuples, que leur position géographique a rendus commerçans. Le *fucus giganteus* sort des antres du Nord, avec les tempêtes; il s'avance sur les mers, en enfermant dans ses bras des espaces immenses. Comme un filet tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il entraîne avec lui les moules, les foques, les raies, les tortues, et jusqu'aux souffleurs, qu'il prend sur sa route. Quelquefois fatigué de nager sur les vagues, il alonge un pied au fond de l'abyme, et s'y arrête debout; puis recommençant sa navigation avec un vent favorable, après avoir flotté sous mille latitudes diverses, il vient tapisser les côtes du Canada, des guirlandes enlevées aux rochers de la Norvège.

Les migrations de plantes marines, qui, au premier coup-d'œil, ne paroissent que de simples jeux du hasard, ont cependant des relations touchantes avec l'homme.

En nous promenant un soir à Brest, au

bord de la mer, nous apperçûmes une pauvre femme qui marchoit courbée entre des rochers ; elle considéroit attentivement les débris d'un naufrage, et examinoit sur-tout les plantes attachées à la ruine, comme si elle eût cherché à deviner par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit, sous des galets, une de ces boîtes de matelots, qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avoit-elle remplie elle-même autrefois pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes : du moins, nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçoient maintenant ses chers présens de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux foibles, leur dépêche secrètement un brin d'herbe et un débris.

CHAPITRE XII.

Deux perspectives de la Nature.

Ce que nous venons de dire des animaux et des plantes, nous mène à considérer les tableaux de la nature, sous un rapport plus général. Tâchons de faire parler ensemble toutes ces beautés, qui nous ont déja dit

séparément tant de choses de la Providence.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre ; l'une, au milieu des mers Atlantiques ; l'autre, dans les forêts du Nouveau-Monde, afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monumens des hommes.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique, s'étant élevé au-dessus du gîsement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venoit du couchant, bien que le vent soufflât de l'est; d'énormes ondulations s'étendoient d'un horizon à l'autre, et ouvroient, dans leurs vallées, de longues échapées de vues sur les déserts de l'Océan. Les mobiles paysages changeoient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyans représentoient les sillons des tombeaux dans un cimetière immense; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitoient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace sembloit borné, faute de point de comparaison ; mais si une vague venoit à se lever, un flot à se courber comme une côte distante, un escadron de chiens-de-mer à passer dans le lointain, l'espace s'ou-

vroit subitement devant nous. Nous avions sur-tout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampoit à la surface de la mer, et sembloit accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord au milieu des frimats et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du midi, à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivoit souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart, et quelques matelots, qui fumoient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendoit le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu, couroient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens ! c'est sur-tout dans les eaux de l'abyme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste ! la lune au milieu du firmament ! une mer sans rivage ! l'infini dans le ciel et sur les flots ! . . . . . Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où suspendu entre les astres et l'Océan, j'avois l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savans

disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisoit un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étoient pliées : j'étois occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appeloit l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étoient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenoit un peu en avant d'eux; les matelots étoient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardoit l'occident.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvoient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les flots, apparoissoit entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancemens de la poupe, que l'astre radieux changeoit à chaque instant d'horizon. Quelques nuages erroient sans ordre dans l'Orient, où la lune montoit avec lenteur, le reste du ciel étoit pur; et vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante de toutes les couleurs du prisme, s'élevoit de la mer, comme un pilier de crystal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes religieuses coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes intrépides compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle étoit touchante, la prière de ces hommes, qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemploient un soleil couchant sur les flots! Comme elle alloit à l'ame cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues muettes, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la foible voix de sa créature; voilà ce qu'on ne sauroit peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étois égaré dans une grande forêt à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai dans toute sa solitude,

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée que cette reine des nuits amenoit de l'orient avec elle, sembloit la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu-à-peu dans le ciel : tantôt il suivoit paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposoit sur des groupes de nues, qui ressembloient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se dérouloient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersoient en légers flocons d'écumes, ou formoient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyoit ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'étoit pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune, descendoit dans les intervalles des arbres, et poussoit des gerbes de lumières jusques dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui couloit à mes pieds, tour-à-tour se perdoit dans les bois, tour-à-tour reparoissoit toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétoit dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormoit sans mouvement, sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savanne, formoient

des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout étoit silence et repos, hors la chûte de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendoit les roulemens solemnels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeoient de désert en désert, et expiroient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauroient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes: mais dans ces pays déserts, l'ame se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire à se trouver seule devant Dieu.

CHAPITRE XIII.

L'Homme physique.

POUR achever ces vues des causes finales ou des preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature, il ne nous reste plus qu'à considérer l'homme *physique*. Nous laisserons parler les maîtres qui ont approfondi cette matière.

PARTIE I.

Dogmes et Doctrine.

LIVRE V.

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

Cicéron décrit ainsi le corps de l'homme :

« A l'égard des sens (*) par qui les objets extérieurs » viennent à la connoissance de l'ame, leur structure » répond merveilleusement à leur destination, et ils » ont leur siége dans la tête, comme dans un lieu » fortifié. Les yeux, ainsi que des sentinelles, occu- » pent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en » découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu » éminent convenoit aux oreilles, parce qu'elles » sont destinées à recevoir le son, qui monte natu- » rellement. Les narines devoient être dans la même » situation, parce que l'odeur monte aussi; et il les » falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident » beaucoup à juger du boire et du manger. Le goût, » qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous » prenons, réside dans cette partie de la bouche, » par où la nature donne passage au solide et au » liquide. Pour le tact, il est généralement répandu » dans tout le corps, afin que nous ne puissions » recevoir aucune impression, ni être attaqués du » froid ou du chaud, sans le sentir. Et comme un » architecte ne mettra point sous les yeux ni sous le » nez du maître les égoûts d'une maison, de même » la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y a de sem- » blable à cela dans le corps humain.

» Mais quel autre ouvrier que la nature, dont » l'adresse est incomparable, pourroit avoir si » artistement formé nos sens? Elle a entouré les yeux » de tuniques fort minces, transparentes au-devant, » afin que l'on pût voir à travers; fermes dans leur » tissure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a » faits glissans et mobiles, pour leur donner moyen » d'éviter ce qui pourroit les offenser, et de porter » aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle, » où se réunit ce qui fait la force de la vision, est » si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui » seroit capable de lui faire mal. Les paupières, qui » sont les couvertures des yeux, ont une surface

(*) *De Nat. Deor.* II, 56, 57 et 58. *Trad. de d'Oliv.*

» polie et douce pour ne point les blesser. Soit que » la peur de quelque accident oblige à les fermer, » soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont » faites pour s'y prêter, et l'un ou l'autre de ces » mouvemens ne leur coûte qu'un instant : elles » sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une palissade » de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendroit » attaquer les yeux, quand ils sont ouverts, et à les » envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement, » quand le sommeil les ferme, et nous les rend » inutiles. Nos yeux ont de plus l'avantage d'être » cachés et défendus par des éminences; car, d'un » côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête et » du front, ils ont le haut des sourcils; et de l'autre, » pour se garantir par le bas, ils ont les joues qui » avancent un peu. Le nez est placé entre les deux, » comme un mur de séparation.

» Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, » parce que nous en avons toujours besoin, même » en dormant. Si quelque son la frappe alors, nous » en sommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, » de peur que s'ils étoient droits et unis, quelque » chose ne s'y glissât. . . . .

» Mais nos mains, de quelle commodité ne sont- » elles pas, et de quelle utilité dans les arts? Les » doigts s'alongent ou se plient sans la moindre dif- » ficulté, tant leurs jointures sont flexibles. Avec » leur secours, les mains usent du pinceau et du » ciseau; elles jouent de la lyre, de la flûte : voilà » pour l'agréable. Pour le nécessaire, elles cultivent » les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes, » des habits; travaillent en cuivre, en fer. L'esprit » invente, les sens examinent, la main exécute. » Tellement que si nous sommes logés, si nous » sommes vêtus et à couvert, si nous avons des » villes, des murs, des habitations, des temples, » c'est aux mains que nous les devons, etc. »

Il faut convenir que la matière seule n'a pas plus fait le corps de l'homme pour tant

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE V. Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature.

de fins admirables, que ce beau discours de l'orateur Romain n'a été composé par un écrivain sans éloquence et sans art. (1).

Plusieurs auteurs ont prouvé, et en particulier le médecin Nieuwentyt (2), que les bornes dans lesquelles nos sens sont renfermés, sont les véritables limites qui leur conviennent, et que nous serions exposés à une foule d'inconvéniens et de dangers si ces sens avoient plus ou moins d'étendue (*). Galien saisi d'admiration au milieu d'une analyse anatomique du corps humain, laisse tout-à-coup échapper le scalpel, et s'écrie :

« O toi qui nous a faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire ! Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages, qu'en te sacrifiant des hécatombes entiers de taureaux, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connoître moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de ton pouvoir, de ta sagesse : ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présens, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires ; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons ; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins (3). »

(1) Cicéron a pris dans Aristote ce qu'il dit du service de la main. En combattant la philosophie d'Anaxagore, renouvelée par M. Helvétius, le stagyrite observe avec sa sagacité accoutumée, que l'homme n'est pas supérieur aux animaux, parce qu'il a une main ; mais qu'il a une main, parce qu'il est supérieur aux animaux. (*De Part. Anim.* lib. III, c. 10.) Platon cite aussi la structure du corps humain, comme une preuve de l'intelligence divine (*in Tim.*) et Job a quelques versets sublimes sur le même sujet.

(2) *Exist. de Dieu*, liv. I, chap. 13, p. 131.

(*) *Voyez* la note K à la fin du volume.

(3) Gal. *de Usu part.* l. III, c. 10.

CHAPITRRE XIV.

Instinct de la Patrie.

De même que nous avons considéré les instincts des animaux, il nous faut dire quelque chose de ceux de l'homme *physique;* mais comme il réunit en lui les sentimens des diverses races de la création, telle que la tendresse paternelle, etc. il faut en choisir un qui lui soit particulier.

Or, cet instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts; c'est l'*amour de la patrie*. Si cette loi n'étoit soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, tous les hommes se précipiteroient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteroient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Pour éviter ces malheurs, la Providence a attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrâsés de l'Afrique ne manquent point d'habitans.

Il est même digne de remarque, que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert dans ce pays d'injustices et de persécutions, plus il a de charmes

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

pour nous. Chose étrange et sublime qu'on s'attache par le malheur, et que ce soient ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière, qui regrettent davantage le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile, détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins; quand on cesse d'aimer ses parens, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger Ecossois s'il voudroit changer son sort contre le premier potentat de la terre? Loin de sa tribu chérie, il en porte par-tout le souvenir; par-tout il redemande ses troupeaux, ses torrens, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantoient aussi ses aïeux. Il dépérit, s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies: la terre, les abris, et le soleil de la plaine, la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! comme il visitera toutes les saintes reliques de son indigence?

Doux trésors ! se dit-il ; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Et qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie ? que lui font toutes les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, tous nos palais auprès de son trou enfumé ? Il s'embarque au printemps avec son épouse, sur quelque glace flottante (1). Entraîné par les courans, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neiges ; les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur le noir Océan. Le hardi sauvage, sur son écueil mobile, au milieu de l'écume des flots, du tourbillon des vents et des neiges, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues dans ce mélange de voluptés et de périls.

Et ne pensez pas que ce sauvage n'ait de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux vôtres. Toute dégradée que vous paroisse sa nature, on reconnoît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décèle la dignité de l'homme. L'Européen se perd tous les jours

(1) *Voyez* Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France.*

sur un grand vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, au même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau de veau-marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il entend gronder l'Océan qui le couvre, à cent pieds au-dessus de sa tête; tantôt il assiège les cieux sur la cime des vagues : il se joue dans les flots, comme un enfant se balance sur des branches unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En plaçant cet homme solitaire dans la région des tempêtes, Dieu lui a mis une marque de royauté : « Va, lui a-t-il crié » du milieu du tourbillon, infortuné, je » te jette nud sur la terre; mais afin que, » tout misérable que tu es, on ne puisse » méconnoître tes hautes destinées, tu » dompteras les monstres de la mer avec » un roseau, et tu mettras les tempêtes » sous tes pieds. »

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille et mille raisons d'amour : l'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle et ce cheval, compagnon de ses courses, dans ses solitudes paternelles; le Nègre se rappelle toujours sa caze, sa zagaie, son bananier, et le sentier du tigre et de l'éléphant.

On raconte qu'un mousse Anglois avoit conçu un tel attachement pour un vaisseau au bord duquel il étoit né, qu'il ne pouvoit souffrir d'en être séparé un moment. Quand on vouloit le punir, on le menaçoit de

l'envoyer à terre ; il couroit alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avoit donné à ce petit matelot cette tendresse singulière pour une planche battue des vents ? certes ce n'étoit pas des convenances purement locales et physiques. Etoit-ce quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau ; ou plutôt trouvoit-il un charme à concentrer ses joies et ses peines pour ainsi dire dans son berceau ? Le cœur aime naturellement à se resserrer ; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures ; c'est pourquoi les hommes très-sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue : quand la République Romaine finissoit au mont Aventin, ses enfans mouroient avec joie pour elle ; ils cessèrent de l'aimer lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'étoit sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissoit chez le mousse Anglois cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyoit s'élever toutes les mers entre lui et nos douleurs ; heureux de n'appercevoir que de loin les tristes rivages du monde !

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans les desseins de Dieu, il y a toujours une suite : il a fondé

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE V. Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

sur la nature l'affection pour le lieu natal; l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu, ce qui n'étoit qu'un sentiment de convenance universelle : ainsi les loix physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le Poëte aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue ne se nourrit que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie; elles lui ont donné cette teinte mélancolique qui en fait un des principaux charmes; il rappelle sans cesse ces évènemens : on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie, sa véritable mesure et sa véritable beauté. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il étoit poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif*;

avant tout, il nous ordonne d'être justes; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale étoit inconnue avant la mission du législateur des chrétiens; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il vouloit anéantir les passions : Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Evangile n'est point la mort du cœur; il en est la règle. Il est à nos sentimens ce que le goût est aux beaux arts; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial; il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons sur-tout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche à se repaître de songes; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. Tantôt, c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel, tantôt c'est un bois, un vallon, un côteau, à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom du *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans *ce petit ruisseau*, qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale! Loin des bords qui nous ont vu naître, toute

la nature est diminuée, et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'ame semble se répandre jusques sur les choses inanimées, qui ont partagé nos destins : une partie de la vie reste attachée au duvet où sommeilla notre bonheur, et sur-tout à la paille qui compta les veilles de notre infortune : les plaies de l'ame, comme les blessures du corps, laissent leur empreinte sur ce qu'elles touchent. Le peuple a une expression énergique pour peindre cette langueur d'ame qu'on éprouve hors de sa patrie ; il dit : *cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne se peut guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vu naître ? Combien existe-t-il d'hommes de ceux que nous y avions laissés pleins de vie ? Là, sont des tombeaux où étoient des palais ; là, des palais où étoient des tombeaux ; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri est abattu.

Il y avoit à la Louisiane une Négresse et une Sauvage, esclaves chez deux colons voisins. Ces deux femmes avoient chacune un enfant ; la Négresse une petite fille de deux ans, et l'Indienne un petit garçon

du même âge; celui-ci vint à mourir. Les deux infortunées étant convenues d'un endroit au désert, s'y rendirent pendant trois nuits de suite. L'une apportoit son enfant mort, l'autre son enfant vivant; l'une son *Manitou*, l'autre sa *Fétiche*. Elles ne s'étonnoient point de se trouver ainsi la même religion, étant toutes deux misérables. L'Indienne faisoit les honneurs de la solitude : « C'est l'arbre de mon pays, disoit-elle à son amie; assieds-toi pour pleurer. » Elles mettoient ensuite leurs enfans sur une branche de catalpa, et les balançoient ensemble, en chantant des airs de leurs pays. Hélas ! ces jeux maternels, qui souvent endormoient l'innocence, ne pouvoient réveiller la mort ! Ainsi se consoloient ces deux femmes, dont l'une avoit perdu son enfant et sa liberté, l'autre sa liberté et sa patrie : on se console par la douleur.

On dit qu'un François, obligé de fuir pendant la terreur, avoit acheté de quelques deniers qui lui restoient, une barque sur le Rhin; il s'y étoit logé avec sa femme et ses deux enfans. N'ayant point d'argent, il n'y avoit point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassoit d'un rivage, il passoit, sans se plaindre, sur l'autre bord : souvent poursuivi sur les deux rives, il étoit obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchoit pour nourrir sa famille; mais les hommes lui disputoient encore les secours de la Providence,

et lui envioient quelques petits poissons, qu'avoient mangés ses enfans. La nuit, il alloit cueillir des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeuroit dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille à qui l'on ne pouvoit reprocher que ses malheurs, n'avoit pas, sur le vaste globe, un seul coin de terre où elle osât poser le pied. Obligée de se faire sauvage entre quatre grandes nations civilisées, toute sa consolation étoit, qu'en errant dans le voisinage de la France, elle pouvoit quelquefois respirer un air qui avoit passé sur son pays.

Que si l'on nous demandoit quelles sont donc ces fortes attaches, par qui nous sommes enchaînés au lieu natal; ces attaches, qui sont une si grande preuve de la bonté de Dieu, et conséquemment de son existence? nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une bonne nourrice, d'un *domestique* âgé, partie si essentielle de la maison (*Domûs*); enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même les plus triviales : un chien qui aboyoit la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenoit tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on

voyoit au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique; voilà tout. Mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourroient être la source des grandes vertus patriotiques, si Dieu ne l'avoit ainsi ordonné.

PREMIERE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SIXIÈME.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Desir de bonheur dans l'homme.

Quand il n'y auroit d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles, ou, pour ainsi dire, que la poésie de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiroient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient la Providence, ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Être suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie ; et cependant leur ame les agite, elle se présente à chaque instant devant eux, et les force, en dépit des sophismes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'ils nous disent d'abord, si l'ame s'éteint au tombeau, d'où leur vient ce desir de bonheur qui les tourmente ? Toutes nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère ont une plénitude assurée de jouissance : le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette vague félicité qu'on desire. Il faut convenir que si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée ; elle a fait un sentiment sans but.

Il est certain que notre ame demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne : elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions, à multiplier sans terme. Enfin gonflée, et non rassasiée de tout ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent s'absorber toutes les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace. Mais elle ne se plonge dans la Divinité, que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*.

Partie I. Dogmes et Doctrine. Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

Si elle en obtenoit une vue distincte, elle la dédaigneroit, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourroit même dire que ce seroit avec quelque raison ; car, si l'ame s'expliquoit bien le principe éternel, elle seroit ou supérieure à ce principe, ou du moins son égale. Il n'en est pas des êtres intellectuels comme des êtres physiques : un homme peut comprendre la puissance d'un roi sans être un roi ; mais un homme qui comprendroit Dieu seroit Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme ; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Si l'on soutenoit, d'après quelques philosophes, que la diverse conformation des organes fait toute la différence entre nous et la brute ; on pourroit tout au plus admettre ce raisonnement dans les actes purement matériels ; mais qu'importe ma main à ma pensée, lorsque dans le calme de la nuit, je m'élance dans tous ces espaces pour y trouver l'Ordonnateur de tant de mondes ? Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi ? Ses yeux lui suffisent ; et quand il auroit mes pieds ou mes bras, ils lui seroient pour cela fort inutiles. Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissemens l'Être inconnu qui remplit cette immensité. Mais non ; il préfère le gazon qu'il foule ; et tandis que ces mil-

lions de soleils sont au plus haut du firmament, les grandes évidences de Dieu, l'animal dort paisiblement, sans se douter qu'avec les merveilles de son instinct, il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose, comme une petite preuve de l'Intelligence divine.

Donc la seule créature qui cherche au-dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme. On dit que le peuple n'a point cette inquiétude mystérieuse : il est sans doute moins malheureux que nous, car il est distrait de ses desirs par un travail pénible ; il boit ses sueurs pour appaiser sa soif de félicité. Mais quand vous le voyez se consumer six jours de la semaine, pour jouir de quelques plaisirs le septième ; quand toujours espérant le repos et ne le trouvant jamais, il arrive à la mort sans cesser de desirer ; direz-vous qu'il ne partage pas la secrète aspiration de tous les hommes vers un bien-être inconnu ? Que si l'on prétend que ce souhait est du moins borné pour lui aux choses de la terre ; cela n'est rien moins que certain : donnez à l'homme le plus pauvre, tous les trésors du monde, suspendez ses travaux, satisfaites ses besoins ; avant que quelques mois se soient écoulés, il en sera encore aux desirs et à l'espérance.

D'ailleurs est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connoisse pas cette soif de bonheur qui s'étend au-delà de la vie ? D'où vient cet instinct mélancoli-

Partie I. Dogmes et Doctrine.

Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

que qu'on remarque dans l'homme champêtre ? Nous l'avons vu seul à la porte de sa cabane, tandis que sa famille étoit allée prier ce Moissonneur, qui séparera *le bon grain de l'ivraie ;* il prêtoit l'oreille au son de la cloche, son attitude étoit pensive ; il n'étoit distrait, ni par les passereaux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnoient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un Dieu sur le seuil d'une chaumière ; ce front sublime, bien que chargé de soucis ; ces épaules ombragées d'une noire chevelure et qui sembloient encore s'élever comme pour soutenir le ciel, quoique courbées sous le fardeau de la vie ; tout cet être si majestueux, bien que misérable, ne pensoit-il à rien, ou songeoit-il seulement aux choses d'ici-bas ? Ah ! ce n'étoit pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu étoit là avec le son de la cloche religieuse.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau; s'il est certain que tous les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'ame et en augmenter le vuide ; il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit Saint-Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam : certum dolorem, incertam voluptatem : durum laborem, timidam quietem : rem plenam miseriae,*

spem beatitudinis inanem. « Le monde a » des liens pleins d'une véritable âpreté » et d'une fausse douceur ; des dou- » leurs certaines, des plaisirs incertains ; » un travail dur, un repos inquiet ; des » choses pleines de misère, et une espé- » rance vuide de bonheur (1). » Loin de nous plaindre que le desir de félicité ait été placé dans ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au-delà du terme fatal un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable, pour l'engager à passer.

CHAPITRE II.

Du Remords et de la Conscience.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi

(1) Epist. 30.

Partie I. Dogmes et Doctrine. Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter: il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il soupçonne le goût du poison jusques dans le mêts qu'il a lui-même apprêté; son oreille d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

O conscience! ne serois-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes? Je m'interroge; je me fais cette question: « si tu pouvais, » par un seul desir, tuer un homme à la » Chine, et hériter de sa fortune en » Europe, avec la conviction surnaturelle » qu'on n'en sauroit jamais rien, consenti» rois-tu à former ce desir? » J'ai beau m'exagérer mon indigence; j'ai beau vou-

loir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout-à-coup sans douleur; qu'il n'avoit point d'héritier; que même à sa mort, par telle position de ses affaires, ses biens seront perdus pour l'état; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins, me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre; malgré tous mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords, pour nier l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Dieu vengeur. Toutefois nous n'ignorons pas que l'athéisme, poussé à bout, a recours à cette dénégation honteuse. Le sophiste, dans le paroxisme de la goutte, s'écrioit: » O douleur! je n'avouerai jamais que tu » sois un mal! » Et quand il seroit vrai qu'il se trouvât des hommes assez infortunés pour étouffer le cri de la conscience, qu'en résulteroit-il encore? Ne jugeons point celui qui a l'usage de tous ses membres, par le paralytique qui ne sent plus la moitié des siens; le crime, à son dernier degré, est une maladie de l'ame qui la cautérise: en renversant la religion, on a détruit le seul remède qui pouvoit rétablir la sensi-

bilité dans les parties mortes du cœur. Cette étonnante religion du Christ étoit une sorte de supplément à ce qui manquoit aux hommes. Péchoit-on *par excès*, par trop de prospérité, par violence de caractère ? Elle étoit là pour nous avertir de l'inconstance de la fortune et du danger des emportemens. Etoit-ce, au contraire, *par défaut* qu'on étoit exposé, par indigence de biens, par indifférence d'ame ? Elle nous apprenoit à mépriser les richesses, en même temps qu'elle réchauffoit nos glaces, et nous donnoit pour ainsi dire des passions. Avec le criminel sur-tout sa charité étoit inépuisable : il n'y avoit point d'homme si souillé qu'elle n'admît à repentir ; point de lépreux si dégoûtant, qu'elle ne touchât de ses mains pures. Pour le passé, elle ne demandoit qu'un remords ; pour l'avenir, qu'une vertu, *Ubi autem abundavit delictum*, disoit-elle, *superabundavit gratia*. « La grâce a surabondé où avoit abondé le crime (1). » Toujours prêt à avertir le pécheur, J. C. avoit établi sa religion comme une seconde conscience pour le coupable endurci, qui auroit eu le malheur de perdre la conscience naturelle ; conscience évangélique, pleine de pitié et de douceur, et à laquelle le Fils du Tout-puissant avoit accordé le droit de faire grâce, que n'a pas la première.

Après avoir parlé du remords qui suit le

(1) Rom. v. 20.

crime, il seroit inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre, n'est pas plus une combinaison de la matière, que le reproche de la conscience lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des loix.

Si des sophistes, qu'on ne sauroit trop haïr, soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même; ne leur demandons point, s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance, qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi; or comment croiroit-il en un Dieu, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu, ni à la vérité des larmes?

Nous penserions faire injure aux lecteurs en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans » l'homme, dit Cicéron (1), une puissance » qui porte au bien et détourne du mal, » non-seulement antérieure à la naissance » des peuples et des villes, mais aussi » ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la » terre subsistent et sont gouvernés; car la

(1) Ad Attic. XII. 28. *Trad. de d'Oliv.*

» raison est un attribut essentiel de l'intel- » ligence divine ; et cette raison qui est en » Dieu, détermine nécessairement ce qui » est vice et vertu. »

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de Morale, s'il n'y a point d'autre Vie. Présomption en faveur de l'Ame, tirée du respect de l'Homme pour les Tombeaux.

La morale est la base de la société ; mais si tout est matière en nous, il n'y a réellement ni vice, ni vertu, et conséquemment plus de morale. Nos loix toujours *relatives* et *changeantes* ne peuvent servir de point d'appui à la morale toujours *absolue* et *inaltérable ;* il faut donc qu'elle ait sa source dans un monde plus stable que celui-ci, et des garans plus sûrs que des récompenses précaires, ou des châtimens passagers. Quelques philosophes ont cru que la religion avoit été *inventée* pour la soutenir ; ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale, c'est la morale qui naît de la religion ; puisqu'il est certain (comme nous venons de le dire) que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme *physique* ou la *simple matière ;* puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se pré-

cipitent dans tous les crimes, en dépit des loix et des bourreaux.

Une religion qui a voulu s'élever sur les ruines du christianisme, et qui a cru mieux faire que l'Evangile, a déroulé dans nos églises ce précepte du décalogue : *Enfans, honorez vos pères et mères*. Et pourquoi les *théophilanthropes* ont-ils retranché la dernière partie du précepte, *afin de vivre longuement ?* C'est qu'une misère sécrète leur a appris que l'homme qui n'a rien ne peut rien donner. Comment auroit-il promis des années, celui qui n'est pas assuré de vivre deux momens ? Tu me fais présent de la vie, lui auroit-on dit avec justice, et tu ne vois pas que tu tombes en poussière! comme Jéhovah, tu m'asssures une longue existence, et as-tu comme lui l'éternité pour y puiser des jours ? Imprudent ! ton heure rapide n'est pas même à toi, tu ne possèdes en propre que la mort; que tireras-tu du fond de ton sépulcre, hors le néant, pour récompenser ma vertu ?

Enfin il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'ame, sur laquelle il faut insister ; c'est la vénération des hommes pour les tombeaux. Là, par un charme invincible, la vie est attachée à la mort; là, la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et apparoît dans toutes ses hautes destinées. La bête connoît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossemens de son père, ou plutôt sait-elle quel est son père,

Partie I. Dogmes et Doctrine. — Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

après que les besoins de l'enfance sont passés ? D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteroient-ils nos hommages ? Non sans doute ; nous ne respectons les cendres de nos ancêtres, que parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux. C'est ce qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHAPITRE IV.

De quelques Objections.

SANS entrer trop avant dans les preuves métaphysiques que nous avons pris soin d'écarter, nous tâcherons pourtant de répondre à quelques objections qu'on reproduit éternellement.

Cicéron ayant avancé, d'après Platon, qu'il n'y a point de peuples chez lesquels on n'ait trouvé quelque notion de la divinité, ce consentement universel des nations, que les anciens philosophes regardoient comme une loi de nature, a été nié par les incrédules modernes ; ils ont soutenu que certains Sauvages n'avoient aucune connoissance de Dieu.

Les athées se tourmentent en vain pour

couvrir la foiblesse de leur cause ; il résulte de tous leurs argumens, que leur système n'est fondé que sur des *exceptions*, tandis que le déisme marche par la *règle générale*. Si l'on dit que le genre humain croit en Dieu, l'incrédule vous oppose d'abord tels sauvages, ensuite telle personne, ou lui-même. Soutient-on que le hasard n'a pu former le monde, parce qu'il n'y auroit eu qu'une seule chance favorable contre d'incalculables impossibilités, l'incrédule en convient ; mais il répond que *cette chance existoit* : c'est en tout la même manière de raisonner. De sorte que, d'après l'athée, la nature est un livre où la vérité se trouve toujours dans la note, et jamais dans le texte ; une langue dont les barbarismes forment seuls l'essence et le génie.

Quand on vient d'ailleurs à examiner ces prétendues exceptions, on découvre, ou qu'elles tiennent à des causes locales, ou qu'elles rentrent même dans la loi établie. Ici, par exemple, il est faux qu'il y ait des sauvages qui n'aient aucune notion de la divinité. Les premiers voyageurs qui avoient avancé ce fait, ont été démentis par d'autres voyageurs mieux instruits. Parmi les incrédules des bois, on avoit cité les hordes Canadiennes : nous les avons vus ces sophistes de la hutte, qui devoient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos sophistes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour l'homme. Eh bien ! ces Indiens sont d'absurdes barbares, qui

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

voient l'ame d'un enfant dans une colombe, ou celle d'une petite fille dans une touffe de sensitive. Les mères, chez eux, sont assez insensées pour épancher leur lait sur un tombeau, et elles donnent à l'homme, dans le sépulcre, la même attitude qu'il avoit dans le sein maternel. Seroit-ce pour enseigner que la mort n'est qu'une seconde mère qui nous enfante à une autre vie? L'athéisme ne fera jamais rien de ces peuples qui doivent à la Providence le logement, l'habit et la nourriture; et nous conseillons aux incrédules de se défier de ces alliés corrompus, qui reçoivent secrètement des présens de l'ennemi.

Autre Objection.

« Puisque l'esprit croît et décroît avec » l'âge, puisqu'il suit toutes les altérations » de la matière, il est donc lui-même de » nature matérielle, conséquemment *divi-* » *sible*, et sujet à périr. »

Ou l'esprit et le corps sont deux êtres différens, ou ils ne sont que le même être. S'ils sont *deux*, il vous faut convenir que l'esprit est renfermé dans le corps; il en résulte qu'aussi long-temps que durera cette union, l'esprit sera en quelques degrés, soumis aux liens qui le pressent. Il paroîtra s'élever ou s'abaisser dans les proportions de son enveloppe. L'objection ne subsiste donc plus dans l'hypothèse, où l'esprit et le corps sont considérés comme *deux substances distinctes*.

Dans celle où vous supposez qu'ils ne

sont qu'*un* et *tout*, partageant même vie et même mort, *vous êtes tenus à prouver l'assertion*. Or, il est depuis long-temps démontré que l'esprit est essentiellement différent du *mouvement*, et des autres propriétés de la matière, n'étant ni *étendu*, ni *divisible*.

Ainsi l'objection se renverse de fond en comble, puisque tout se réduit à savoir, si la matière et la pensée sont *une et même chose*, ce qui ne se peut soutenir sans absurdité.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer qu'en employant la prescription pour écarter cette difficulté, il soit impossible de l'attaquer par le fond. On peut prouver qu'alors même que l'esprit semble suivre les accidens du corps, il conserve les caractères distinctifs de son essence. Les athées, par exemple, produisent en triomphe la folie, les blessures au cerveau, les fièvres délirantes : afin d'étayer leur triste systême, ces hommes infortunés sont obligés d'enrôler, pour auxiliaires, dans leur cause, tous les malheurs de l'humanité. Eh bien donc, ces fièvres, cette folie, (que l'athéisme, c'est-à-dire le génie du mal, a raison d'appeler en preuve de sa réalité) que démontrent-elles après tout? Je vois une *imagination* déréglée, mais un *entendement réglé*. Le fou et le malade apperçoivent des objets qui n'*existent pas*; mais raisonnent-ils *faux* sur ces objets? Ils tirent d'une cause infirme des conséquences saines.

Pareille chose arrive à l'homme attaqué de la fièvre ; son ame est offusquée dans la partie où se réfléchissent les images, parce que l'imbécillité des sens ne lui transmet plus que des notions trompeuses ; mais la région des idées reste entière et inaltérable. Et de même qu'un feu allumé dans une vile matière, n'en est pas moins un feu pur, quoique nourri d'impurs alimens ; ainsi la pensée, flamme céleste, s'élance incorruptible et immortelle du milieu de la corruption et de la mort.

Quant à l'influence des climats sur l'esprit, qui a été alléguée comme une preuve de la matérialité de la pensée, nous prions les lecteurs de faire quelque attention à notre réponse ; car, au lieu de résoudre une simple objection, nous allons tirer de la chose même qu'on nous oppose, une preuve singulière de l'immortalité de l'ame.

On a remarqué que la nature se montre plus forte au septentrion et au midi ; c'est entre les tropiques que se trouvent les plus grands quadrupèdes, les plus grands reptiles, les plus grands oiseaux, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes ; c'est dans les régions du nord que nagent les puissans cétacées, et qu'on rencontre l'énorme fucus et le *pin gigantesque*. Si tout est effet de matière, combinaisons d'élémens, force de soleil, résultat du froid et du chaud, du sec et de l'humide ; pourquoi l'homme seul est-il excepté de la loi générale ? Pourquoi sa capacité phy-

sique et morale ne se dilate-t-elle pas avec celle de l'éléphant sous la ligne, et de la baleine sous le pôle? Pourquoi, tandis que la nature entière est changée par la latitude, l'homme reste-t-il toujours le même? Dira-t-on qu'il est, comme le bœuf, un animal de tous les pays? Mais le bœuf conserve son *instinct* en tout climat, et nous voyons, par rapport à l'homme, une chose bien différente.

Loin de suivre la loi générale des êtres, loin de se fortifier là où la matière est supposée plus active, l'homme, au contraire, s'affoiblit en raison de l'accroissement de la création animale autour de lui. L'Indien, le Péruvien, le Nègre au midi; l'Esquimaux, le Lapon au nord en sont la preuve. Il y a plus; l'Amérique, où le mélange des limons et des eaux, donne à la végétation toute la vigueur d'une terre primitive, l'Amérique est pernicieuse aux races d'hommes, quoiqu'elle le devienne moins tous les jours, en raison de l'affoiblissement du principe matériel. L'homme n'a toute son énergie que dans les régions où les élémens moins vifs laissent un plus libre cours à la pensée, où cette pensée, pour ainsi dire, dépouillée de son vêtement terrestre, n'est gênee dans aucun de ses mouvemens, dans aucune de ses facultés.

Il faut donc reconnoître ici quelque chose, en opposition directe avec la nature passive; or, cette chose est notre ame immor-

Partie I. Dogmes et Doctrine. Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

telle. Elle répugne à toutes les opérations de la matière ; elle est malade, elle languit quand elle en est trop touchée. Cet état de langueur de l'ame produit à son tour la débilité du corps ; le corps, qui, s'il eût été seul, eût profité sous les feux du soleil, est contrarié par l'abattement de l'esprit. Que si l'on disoit que c'est, au contraire, le corps qui, ne pouvant supporter les extrémités du froid et du chaud, fait dégénérer l'ame, en dégénérant lui-même, ce seroit une seconde fois prendre l'effet pour la cause. Ce n'est pas le vase qui agit sur la liqueur, c'est la liqueur qui tourmente le vase ; et tous ces prétendus effets du corps sur l'ame, sont précisément les effets de l'ame sur le corps.

La double débilité mentale et physique des peuples du Nord et du Midi, la mélancolie dont ils semblent frappés, ne peuvent donc, selon nous, être attribués à une fibre trop relâchée ou trop tendue, puisque les mêmes accidens ne produisent pas le même effet dans les zônes tempérées. Cette affection plaintive des habitans du pôle et des tropiques, est une véritable tristesse intellectuelle, produite par la position de l'ame, et par ses combats contre les forces de la matière. Ainsi, non-seulement Dieu a marqué sa sagese par les avantages que le globe retire de la diversité des latitudes ; mais en plaçant l'homme sur cette échelle, il nous a démontré presque mathématiquement l'immortalité de notre essence, puis-

que l'ame se fait le plus sentir, là où la matière agit le moins, et que l'homme diminue, où la brute augmente.

Touchons une dernière objection.

« Si l'idée de Dieu est naturellement » empreinte dans nos ames, elle doit devan- » cer l'ducation, prévenir le raisonnement, » se montrer dès l'enfance; or les enfans » n'ont point l'idée de Dieu; donc, etc. »

Dieu étant *esprit*, et ne pouvant être entendu que par l'*esprit*, un enfant chez qui la pensée n'est pas encore développée, ne sauroit concevoir le souverain Être. Pourquoi demander au cœur sa fonction la plus noble, lorsqu'il n'est pas achevé, lorsque le merveilleux ouvrage est encore entre les mains de l'ouvrier? Un enfant comprend-il un homme? comprend-il son père?

Mais d'ailleurs est-il bien vrai que l'enfant n'ait pas au moins l'*instinct* de son Créateur? Nous pourrions en prendre à témoin ses petites rêveries, ses inquiétudes, ses craintes dans la nuit, et son penchant à lever les yeux vers le ciel. Voyez cet enfant qui, joignant ses deux mains innocentes, répète après sa mère une prière au *bon Dieu*. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il, avec tant d'amour et de pureté, le nom de ce souverain Être qu'il ne connoît pas?

Et qui pourroit, à la seule vue d'un nouveau-né, douter de la présence de Dieu dans cette petite créature? En voici

un qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune femme? Deux ou trois syllabes à demi-formées, que personne n'a comprises; et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère qui les ignore encore. Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement? Ce qui vous subjugue ici, est un mystère qui tient à des causes plus relevées, qu'à l'intérêt qu'on peut prendre en l'âge de cet enfant; quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les premiers bégayemens d'une pensée immortelle.

CHAPITRE V.

Danger et inutilité de l'Athéisme.

Il y a deux sortes d'athées bien distincts; les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc.; du moins ceux-ci sont francs, s'ils sont atroces. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité; absurdes personnages, mille

fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteroient à tous les excès, pour soutenir leur système; ils vous appeloient *mon frère*, en vous égorgeant; les mots de morale et d'humanité sont incessamment dans lenrs bouches : ils sont triplement méchans, car ils joignent aux vices de l'athée, l'intolérance du sectaire, et l'amour-propre de l'auteur.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine, commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils font la majorité sur la terre. Eh bien? innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile? Répondez. Quoi! pas une voix! pas une seule voix? J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie! Avec quel désespoir ne quitteroit-il pas ce monde, s'il croyoit se séparer pour toujours dn bon-

Partie I. Dogmes et Doctrine.

Livre VI.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

heur ! En vain tous les biens du siècle s'accumuleroient sur sa tête ; ils ne serviroient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable ; son cœur ne s'endurcira point, il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame, et c'est ce que vouloit dire cette huile sainte, avec laquelle le christianisme consacroit la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat : sera-t-il athée, cet enfant de la gloire ? Celui qui cherche une vie sans fin, consentira-t-il à finir ? Paroissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie ! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paroissez ! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion : Epaminondas, libérateur de sa patrie, passoit pour le plus religieux des hommes ; Xénophon, ce guerrier philosophe, étoit le modèle de la piété ; Alexandre, éternel exemple des conquérans, se disoit fils de Jupiter ; chez les Romains, les anciens consuls de la République, les Cincinnatus, les Fabius, les Papirius Cursor, les Paul

Emile, les Scipion, ne mettoient leur espérance que dans la divinité du Capitole; Pompée marchoit aux combats, en invoquant l'assistance divine; César vouloit descendre d'une race céleste; Caton, son rival, étoit convaincu de l'immortalité de l'ame; Brutus, son assassin, croyoit aux puissances surnaturelles, et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, étoit-ce un Incrédule que ce fier Sycambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetoit les fondemens de l'Empire François? Etoit-ce un incrédule que ce Saint-Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles? Ce Duguesclin, dont le cercueil prenoit des villes, ce chevalier Bayard, sans peur et sans reproches, ce vieux connétable de Montmorency, qui disoit son chapelet au milieu des camps, étoient-ils des hommes sans foi? O temps plus merveilleux encore, où Bossuet ramenoit Turenne dans le sein de l'Eglise! Enfin, de nos jours même et sous nos propres yeux, sont-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrenées et des Alpes, effrayé le Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des pyramides, dans les vallées de Pampelune, et dans les plaines de la Bavière; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie

et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire? Sont-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, et fait trembler les souverains des Indes, derrière toutes les solitudes de l'Asie? Sont-ce des athées qui ont accompli tant de prodiges, ou bien des paysans *chrétiens*, qui avoient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion? On ne voit pas que tous ces grands esprits, qui ne pouvoient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules, aux prises avec ces Cosaques, qui pensent monter au ciel, en mourant sur le champ de bataille!

Il n'est point de caractère plus admirable que celui d'un héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme son père : il protège le laboureur et les moissons; il écarte les injustices; c'est un ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus; il est l'amour du soldat et l'idole des nations; il mêle au courage du guerrier, la charité évangélique; sa conversation touche et instruit, ses paroles ont une grâce de simplicité parfaite; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre

au milieu des périls ; ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé tous les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les divers états de la nature, que dans les conditions de la société. Si la morale porte toute entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh ! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Etre le plus foible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes; qui le soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère, qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée, qu'on peut deviner mais non pas connoître, qui comme mère et comme vierge est pleine de secrets, qui séduit sur-tout par son ignorance, et que le ciel forma pour la vertu et

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

les sentimens les plus mystérieux, la pudeur et l'amour ; cette femme renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main foible et téméraire, chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité ! A qui pense-t-elle plaire par cet effort ridicule et sacrilège ? Croit-elle, en joignant ses petits blasphêmes, et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa, et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie ? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux : quel homme de bon sens voudroit s'associer une compagne impie ?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs : elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vuide, son ame creuse, l'ennui la dévore ; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abyme de ses momens.

Mais le jour vengeur approche ; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule ; elle l'apperçoit, et pousse un cri. Qui peut entendre sa voix ? Est-ce un époux ? il n'y en a plus pour elle ; depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfans ? perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère ? Si elle regarde dans le

passé, elle n'y voit aucune route, ses vertus n'y ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde, est de desirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand au bout de sa carrière, on reconnoît les mensonges d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort; on voudroit revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'esprit abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se sont retirés à-la-fois! Elle meurt cette femme; elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un triste cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles, ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs; digne cortège qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement quelque fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort aux quatre porteurs, qui vont jeter aux vers le cadavre, qui leur fut promis par la femme athée.

R..

PARTIE I. Dogmes et Doctrine. — LIVRE VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

Que différent est le sort de la femme religieuse ! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour : son époux, ses enfans, ses domestiques la respectent et la chérissent : tous reposent en elle avec une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi : elle croit en Dieu, parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse, parce qu'elle croit en Dieu.

Eh ! faut-il autre chose à une mère pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême, que de voir son enfant sourire ? La bonté de la Providence ne se montre-t-elle pas toute entière dans le berceau de l'homme ? Quels accords touchans ! ne seroient-ils que les effets d'une insensible matière ? L'enfant naît, la mamelle est pleine ; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît ; le lait devient plus nourrissant : on le sèvre ; la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si foible, a tout-à-coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues, que ne pourroit supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avoit jamais eue ? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! ses soins semblent être le

fruit de l'expérience de toute sa vie; et cependant c'est-là son premier-né ! le moindre bruit épouvantoit la vierge; où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère ? Jadis, il falloit à cette femme une nourriture délicate, une couche molle; le moindre souffle de l'air l'incommodoit : à présent un pain grossier, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guères, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Tout étant ainsi, il faudroit être bien obstiné, pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et tous les desirs de l'ame nous portent naturellement; car, s'il étoit vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencheroit beaucoup du côté du premier : outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu, tout le poids de son cœur.

On sera tout-à-fait convaincu de cette vérité, si l'on examine la manière dont l'athéisme et la religion procèdent dans leur démonstration.

La religion ne se sert que de preuves générales; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les loix immuables de l'univers; elle ne voit que les grâces de la

Partie I. Dogmes et Doctrine. — Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

nature, les instincts charmans des animaux, et leurs belles convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions, il n'apperçoit que des désordres, des marais impurs, des volcans, des bêtes nuisibles; et comme s'il cherchoit à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachemens de la vie, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête; et pour premier argument de son système, il vous étale un cœur, que rien ne peut toucher.

Enfin la religion soutient que nos maux auront un terme; elle nous console, elle essuie nos pleurs, elle nous assure d'une autre vie.

Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens, la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

CHAPITRE VI.

Fin des Dogmes du Christianisme. Etat des peines et des récompenses dans une autre vie. Elysée antique, etc.

L'EXISTENCE d'un Etre suprême une fois reconnue, et l'immortalité de l'ame accordée, il n'y a plus, quant au fond, de difficulté à admettre un état de récompenses et de châtimens après cette vie : les deux premiers dogmes entraînent de nécessité le troisième. Il ne s'agit donc plus que de faire voir combien celui-ci est moral et poétique dans les opinions chrétiennes, et combien la religion évangélique se montre encore ici supérieure à tous les cultes de la terre.

Dans l'Elysée des anciens, on ne trouve que des héros et des hommes qui avoient été heureux ou éclatans dans le monde ; les enfans et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire l'infortune et l'innocence), étoient relégués aux enfers. Et quelles récompenses pour la vertu, que ces banquets et ces danses dont l'éternelle durée suffiroit pour en faire un des tourmens du Tartare !

Mahomet promet d'autres jouissances. Son paradis est une terre de musc et de la plus pure farine de froment qu'arrose le fleuve de vie, et l'Acawtar rivière qui prend sa source sous les racines du *Tuba*,

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

ou l'arbre du bonheur. Des fontaines dont les grottes sont d'ambre gris et les bords d'aloès, murmurent sous des palmiers d'or. Sur les rives d'un lac quadrangulaire, reposent mille coupes faites d'étoiles, dont les ames prédestinées se servent pour puiser l'onde. Tous les élus assis sur des tapis de soie, à l'entrée de leurs tentes, mangent le globe de la terre, réduit par Allah en un merveilleux gâteau. Des eunuques et soixante-douze filles aux yeux noirs, leur servent dans trois cents plats d'or le poisson Nun, et les côtes du buffle Bâlam. L'ange Israfil chante incessamment de beaux cantiques; les filles immortelles mêlent leurs voix à ses concerts, et les ames des poëtes vertueux, retirées dans la glotte de certains oiseaux, qui voltigent sur l'*arbre du bonheur*, accompagnent le chœur céleste. Cependant des cloches de crystal, suspendues aux palmiers d'or, sont mélodieusement agitées par un vent sorti du trône de Dieu (1).

Les joies du ciel des Scandinaves étoient sanglantes ; mais il y avoit de la grandeur dans les plaisirs attribués aux ombres guerrières, et dans le pouvoir qu'elles avoient de diriger les tourbillons : ce paradis étoit le résultat du genre de vie que menoit le barbare du nord. Errant sur des grèves sauvages, cette triste voix qui sort de l'Océan, faisoit tomber son ame en d'im-

(1) Le Coran et les poëtes Arabes.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

menses rêveries ; égaré de pensée en pensée, comme les flots de murmure en murmure, dans le vague de ses desirs, il se mêloit aux élémens, montoit sur les nues errantes, balançoit les forêts dépouillées, et voloit sur les mers avec les tempêtes.

Les enfers des nations infidèles sont aussi capricieux que leur ciel : nous nous réservons à parler du Tartare dans les parties littéraires de notre ouvrage, où nous allons entrer à l'instant. Quoi qu'il en soit, les récompenses que le christianisme promet à la vertu, et les châtimens qu'il annonce au crime, se font reconnoître au premier coup-d'œil pour les véritables. Le ciel et l'enfer des chrétiens ne sont point imaginés d'après les mœurs particulières d'un peuple, mais fondés sur des idées générales qui conviennent à toutes les nations et à toutes les classes de la société. Ecoutez ce qu'il y a de plus simple et de plus sublime en quelques mots : — Le bonheur du juste consistera dans l'autre vie à posséder Dieu avec plénitude ; — le malheur de l'impie sera de connoître les perfections de Dieu, et d'en être à jamais privé.

Il seroit difficile de trouver quelque chose de plus philosophique que ce dogme chrétien : mais on dira peut-être que le christianisme ne fait que répéter ici les leçons des écoles de Platon et de Pythagore. On convient donc au moins que la religion chrétienne n'est pas la religion des

petits esprits, puisqu'on avoue que ces dogmes sont ceux des *sages*.

En effet, les Gentils reprochoient aux premiers fidèles, de n'être qu'une secte de philosophes; mais fût-il certain (ce qui n'est pas prouvé) que la docte antiquité eût, touchant un état futur, les mêmes notions que le christianisme; autre est toutefois une vérité renfermée dans un petit cercle de disciples choisis, autre une vérité qui est devenue la manne commune du peuple. Ce que les plus beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison, s'enseigne publiquement aux carrefours de nos cités; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfans, les secrets les plus sublimes des sectes antiques.

Nous ne dirons rien à présent du purgatoire, parce que nous le considérons ailleurs sous ses rapports moraux et poétiques. Quant au principe, qui établit ce lieu d'expiation, il est fondé sur la raison même, puisqu'il y a un état de tiédeur entre le vice et la vertu, qui ne mérite, ni les peines de l'enfer, ni les récompenses du ciel.

CHAPITRE VII.

Jugement dernier.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

Les Pères ont été de différentes opinions sur l'état immédiat de l'ame du juste, après sa séparation d'avec le corps. S. Augustin pense qu'elle va dans un séjour de paix, en attendant qu'elle se réunisse à sa chair incorruptible (1). S. Bernard croit qu'elle est reçue dans le ciel, où elle contemple l'humanité de J. C., mais non sa divinité, dont elle ne jouira qu'après la résurrection (2); dans quelques autres endroits de ses sermons, il assure qu'elle entre immédiatement dans la plénitude du bonheur céleste (3) ; et c'est le sentiment que l'église paroît avoir adopté.

Mais comme il est juste que le corps et l'ame, qui ont commis ou pratiqué ensemble, ou la faute, ou la vertu, souffrent ou soient récompensés ensemble ; la religion nous enseigne que celui qui nous tira de la poussière, nous en rappellera une seconde fois, pour comparoître à son tribunal. L'école stoïque croyoit, ainsi que les chrétiens, à l'enfer, au paradis, au pur-

(1) *De Trinit.* lib. XV, cap. 25.
(2) *Serm. in Sanct. omn.* 1-2-3. *De Considerat.* lib. V, cap. 4.
(3) *Serm. II de S. Malac.* n. 5. *Serm. de S. Vict.* n. 4.

Partie I. Dogmes et Doctrine. — Livre VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

gatoire, et à la résurrection des corps (1), et l'idée confuse de ce dernier dogme étoit aussi répandue chez les mages (2). Les Egyptiens espéroient revivre après avoir passé mille ans dans la tombe (3); les vers Sibylliens parlent de la résurrection, du jugement dernier (4), etc.

Pline en se moquant de Démocrite, nous apprend quelle étoit l'opinion de ce philosophe, touchant une résurrection : *similis et de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa à Democrito vanitas, qui non vixit ipse* (5).

La résurrection est clairement exprimée dans ces beaux vers de Phocylide sur la cendre des morts.

Οὐ καλὸν ἁρμονίην ἀναλυέμεν ἀνθρώποιο·
Καὶ ταχα δ' εκ γαιης ελπιζομενὲς φαος ελ θεῖν,
Λείψαν ἀποιχομενων ὀπίσω δὲ θεοὶ τελέθονται.

« Il est impie de disperser les restes de » l'homme, car la cendre et les ossemens » des morts retourneront à la lumière, et » deviendront semblables aux Dieux. »

Virgile parle obscurément du dogme de la résurrection dans le sixième livre de l'Enéide.

(1) Seneq. epist. 90. *id.* ad. Marc. Laert. lib. 7. Plut. *in resig. stoïc. et in fac. lun.*
(2) Hyde. relig. Pers. Plut. *de Is. et Osir.*
(3) Diod. et Herod.
(4) Bocchus *in Solin.* cap. 8. Lact. lib. 7, cap. 29. lib. 4, cap. 15, 18 et 191.
(5) Lib. 7. cap. 55.

Mais comment des atômes dispersés dans tous les élémens, pourront-ils se réunir pour former les mêmes corps ? Il y a long-temps que cette objection a été faite, et la plupart des Pères y ont répondu (1). « Explique-moi comment tu es, dit Tertul- » lien, et je te dirai comment tu seras (2). »

Rien n'est plus frappant et plus formidable que ce moment de la fin des siècles, annoncé par le christianisme.

En ce temps-là, des signes funestes se manifesteront dans les cieux : le puits de l'abyme s'ouvrira : les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère ; les peuples malades s'entre-tueront ; les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle (3).

Cependant la terre commence à trembler sur ses bases ; la lune se couvre d'un voile sanglant, les astres menaçans pendent à demi-détachés de leur voûte ; le monde est en agonie. Tout-à-coup l'heure fatale vient à frapper ; Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

Alors se fait entendre la trompette de

(1) S. Cyrille, év. de Jérus. Catéch. XVIII. S. Grég. Nic. *Orat. pro Res. carn.* S. August. *de Civ. Dei.* lib. XX, S. Chrys. *Homel. in Resur. carn.* S. Grég. pap. dial. IV. S. Amb. *Serm. in. Fid. res.* S. Epiph. Ancyrot. p. 88.

(2) In Apologet.

(3) Apoc.

PARTIE I. Dogmes et Doctrine.

LIVRE VI. Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

l'ange du jugement; il crie : *Morts! levez-vous : SURGITE, MORTUI!* Les sépulcres se fendent à grand bruit, le genre humain sort à-la-fois du tombeau, et les races assemblées s'étendent dans la profonde Josaphat.

Voici apparoître le Fils de l'Homme sur les nuées; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abyme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles : les boucs et les brebis sont séparés, les méchans s'enfoncent dans le gouffre, les justes triomphans montent dans les cieux : Dieu rentre dans son repos, et par-tout règne l'éternité.

CHAPITRE VIII.

Bonheur des Justes.

On demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste, promise à la vertu par le christianisme; on se plaint de sa trop grande mysticité : « du moins, dans le système mythologique, dit-on, on pouvoit » se former une image des plaisirs des » ombres heureuses; mais comment com- » prendre la félicité des élus ? »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des mânes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez sa description à l'élysée de l'Enéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait

faire à la raison et au cœur de l'homme.

« Une lumière pure et douce se répand » autour des corps de ces hommes justes, » et les environne de ses rayons comme » d'un vêtement : cette lumière n'est point » semblable à la lumière sombre, qui éclaire » les yeux des misérables mortels, et qui » n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire » céleste qu'une lumière : elle pénètre plus » subtilement les corps les plus épais, que » les rayons du soleil ne pénètrent le plus » pur crystal : elle n'éblouit jamais : au » contraire, elle fortifie les yeux, et » porte dans le fond de l'ame, je ne sais » quelle sérénité : c'est d'elle seule que les » hommes bienheureux sont nourris; elle » sort d'eux, et elle y entre; elle les pé- » nètre, et s'incorpore à eux, comme les » alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, » ils la sentent, ils la respirent; elle fait » naître en eux une source intarissable de » paix et de joie : ils sont plongés dans cet » abyme de délices, comme les poissons » dans la mer; ils ne veulent plus rien; » ils ont tout, sans rien avoir; car ce goût » de lumière pure, appaise la faim de leur » cœur. . . . .

. . . .

» Une jeunesse éternelle, une félicité sans » fin, une gloire toute divine est peinte » sur leur visage : mais leur joie n'a rien » de folâtre ni d'indécent; c'est une joie » douce, noble, pleine de majesté; c'est » un goût sublime de la vérité et de la vertu

» qui les transporte : ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même » saisissement de cœur où est une mère qui » revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; » et cette joie, qui échappe bientôt à la » mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces » hommes (1). »

Les plus belles pages du Phédon sont moins divines que cette peinture ; et cependant Fénélon, resserré dans les bornes de sa fiction, n'a pu attribuer aux Ombres tout le bonheur, qu'il eût retracé dans les véritables élus (2).

Le plus pur de nos sentimens dans ce monde, c'est l'admiration ; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de foiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est, et sera ; que l'on suppose en même temps une ame exempte d'envie et de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans fin ; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connoissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'appercevant de son existence, que par le sentiment prolongé de cette admiration même ; concevez de plus Dieu

(1) Liv. XIX.

(2) *Voyez* aussi le sermon sur le ciel, par l'abbé Poule.

comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour; représentez-vous toutes les amitiés de la terre, venant se perdre ou se réunir dans cet abyme de sentimens, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'ame fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point (1) : alors vous aurez une idée, bien qu'à la vérité très-imparfaite, de la félicité des justes; alors vous comprendrez, que le chœur des bienheureux ne peut que faire entendre ce cri de *Saint ! Saint ! Saint !* qui meurt et renaît éternellement, dans l'extase éternelle des cieux.

(1) S. Augustin.

S

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.

VUE GÉNÉRALE DES ÉPOPÉES CHRÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Poétique du Christianisme se divise en trois branches; poésie, beaux-arts, littérature : *que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la poésie.*

Le bonheur des élus chanté par l'Homère chrétien, nous mène naturellement à parler des effets du christianisme dans la poésie. En traitant du génie de cette religion, comment pourrions-nous oublier son influence sur les lettres et sur les arts? Influence qui a pour ainsi dire changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne, des peuples tout différens des peuples antiques.

PARTIE II. Poétique du Christianisme.

LIVRE I. Vue générale des épopées chrétiennes

Les lecteurs aimeront peut-être à s'égarer sur Oreb et Sinaï, sur les sommets de l'Ida et du Taigète, parmi les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et l'Idumée, et crie de loin au voyageur : « Il n'est que deux » belles sortes de noms et de souvenirs dans » l'histoire, ceux des Israélites et des » Pélasges. »

Les douze livres que nous avons consacrés à ces recherches littéraires, composent, comme nous l'avons dit, la seconde et troisième partie de notre ouvrage, et séparent les six livres du *dogme* des six livres du *culte*.

Nous jetterons d'abord un coup-d'œil sur les poëmes, où la religion chrétienne tient la place de la mythologie, parce que l'épopée est la première des compositions poétiques. Aristote, il est vrai, a prétendu que le poëme épique est tout entier dans la tragédie; mais ne pourroit-on pas croire, au contraire, que c'est le drame qui est tout entier dans l'Epopée ? Les adieux d'Hector et d'Andromaque, Priam dans la tente d'Achille, Didon à Carthage, Enée chez Evandre ou renvoyant le corps du jeune Pallas, Tancrède et Herminie, Adam et Eve, sont de véritables tragédies, où il ne manque que la division des scènes, et le nom des interlocuteurs. D'ailleurs, n'est-ce pas même l'*Iliade* qui a donné naissance au drame, comme le *Margitès* à la comédie ?

Mais si Calliope se pare de tous les ornemens de Melpomène, la première a des charmes que la seconde ne peut emprunter : le *merveilleux*, les *descriptions*, les *épisodes*, ne sont point du ressort dramatique. Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, peuvent se faire entendre dans l'Epopée. L'Epopée a donc des parties qui manquent au drame; il demande donc un talent plus universel; il est donc une œuvre plus complète que la tragédie. En effet, on pourroit supposer, avec quelque vraisemblance, qu'il est moins difficile de faire les cinq actes d'un OEdipe-roi, que de créer les vingt-quatre livres d'une Iliade : autre est de produire un ouvrage de quelques mois de travail; autre d'élever un monument qui demande les labeurs de toute une vie. Sophocle et Euripide étoient, sans doute, de beaux génies; mais ont-ils obtenu dans les siècles cette admiration, cette hauteur de renommée, dont jouissent si justement Homère et Virgile? Enfin, si le drame est la première des compositions, et que le poëme épique ne soit que la seconde, comment se fait-il que depuis les Grecs jusqu'à nous, on ne compte que cinq Epopées, deux antiques et trois modernes, tandis qu'il n'y a pas de nations qui ne se vantent de posséder une foule d'excellentes tragédies?

Vue générale des épopées chrétiennes

CHAPITRE II.

Vue générale des poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie. L'Enfer du Dante, *la Jérusalem délivrée.*

Posons d'abord quelques principes.

Dans toute Epopée, les hommes et leurs passions sont faits pour occuper la première et la plus grande place.

Ainsi tout poëme où une religion est employée comme *sujet* et non comme *accessoire*, où le *merveilleux* est le *fond* et non l'*accident* du tableau, pèche essentiellement par la base.

Si Homère et Virgile avoient établi leurs scènes dans l'Olympe, il est douteux, malgré tout leur génie, qu'ils eussent pu soutenir jusqu'au bout l'intérêt dramatique. D'après cette remarque, dont il est difficile de contester la justesse, il ne faut plus attribuer au christianisme la langueur qui règne dans les poëmes, dont les principaux personnages sont des êtres surnaturels : cette langueur tient au vice même de la composition. Nous verrons, à l'appui de cette vérité, que plus le poëte, dans l'Epopée, garde un juste milieu entre les choses divines et les choses humaines, plus il devient *divertissant*, pour parler comme Des-

préaux. *Divertir*, afin d'*enseigner*, est la première qualité requise en poésie.

Sans rechercher quelques poëmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous, est la *divina comedia* du Dante. Les beautés de cette production bizarre, découlent presqu'entièrement du christianisme; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poëtes. Son ouvrage étant de nature épisodique, soutiendroit mal-aisément une analyse régulière : nous reviendrons sur les détails.

Il n'y avoit dans les temps modernes que deux beaux sujets de poëme épique, les *Croisades* et la *découverte du Nouveau-Monde :* M. de Malfilâtre se proposoit de chanter la dernière. Les Muses regrettent encore que ce jeune poëte ait été surpris par la mort, avant d'avoir exécuté son dessein. Toutefois ce sujet a, pour un Français, le défaut d'être étranger. Or, c'est un autre principe de toute vérité, qu'il faut travailler sur un fonds antique, ou que, si l'on choisit une histoire moderne, il faut toujours chanter sa nation.

Les Croisades rappellent la *Jérusalem Délivrée :* ce poëme est un modèle parfait de composition. C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre : l'art avec lequel le Tasse vous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une

scène d'amour à un conseil, d'une procession à un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur; cet art, disons-nous, est tout admirable. Le dessin des caractères n'est pas moins savant : la férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de Renaud, la sagesse de Godefroi à la ruse d'Aladin; il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre (comme l'a remarqué M. de Voltaire), qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères de femmes, s'il eût représenté *la mère*. Il faut peut-être chercher la source de cette omission dans la nature de son talent qui avoit plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse.

Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. On ne balanceroit plus sur la place que le poëte italien doit occuper, s'il avoit une seule de ces grâces rêveuses, qui rendent si doux les soupirs du Cygne de Mantoue; car il lui est très-supérieur dans les caractères, les batailles, et la composition. Mais le Tasse est presque toujours faux quand il fait parler le cœur; et comme les traits de l'ame sont les

véritables beautés, il demeure nécessairement au-dessous de Virgile.

Au reste, si la Jérusalem a une fleur de poésie exquise; si l'on y respire l'âge tendre, l'amour et les déplaisirs du grand homme infortuné, qui soupira ce chef-d'œuvre dans sa jeunesse, on y sent aussi les défauts d'un âge qui n'étoit pas assez mûr pour la haute entreprise d'une Epopée. L'octave du Tasse n'est presque jamais pleine, et son vers, souvent trop vîte fait, ne peut être comparé au vers de Virgile, cent fois retrempé au feu des Muses. Il faut encore remarquer que les idées du Tasse ne sont pas d'une aussi belle famille que celles du poëte latin. Les ouvrages des anciens se font reconnoître, nous dirions presqu'à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes, au milieu de beaucoup de choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent et qui ont toutes comme un air de parenté; c'est le groupe des enfans de Niobé, nuds, simples, pudiques, rougissans, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant, pour seul ornement, une couronne de fleurs sur leur tête.

D'après la Jérusalem, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que seroit-ce donc, si le Tasse eût osé employer toutes les grandes machines du christianisme? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse. Cette timidité l'a forcé d'user

des petits ressorts de la magie; tandis qu'il pouvoit tirer un parti immense du tombeau de J. C. qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant et tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son *Ciel*. Son *Enfer* a plusieurs traits de mauvais goût. Ajoutons qu'il ne s'est pas assez servi du Mahométisme, dont les rites sont d'autant plus curieux, qu'ils sont peu connus. Enfin, il auroit dû jeter un regard sur l'ancienne Asie, sur cette Egypte si fameuse, sur cette grande Babylone, sur cette superbe Tyr, sur les temps de Salomon et d'Isaïe. Comment la Muse a-t-elle oublié la harpe de David, en parcourant Israël ? N'entend-on plus, sur les sommets du Liban, la voix des ombres des prophètes ? Ces grands fantômes n'apparoissent-ils pas quelquefois sous les Cèdres, et parmi les Pins ? Les anges ne chantent-ils plus sur Golgotha, et le torrent de Cédron a-t-il cessé de gémir ? On est fâché que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches : le berceau du monde dans un petit coin de la *Jérusalem*, feroit un assez bel effet.

CHAPITRE III.

Paradis perdu.

Vue générale des épopées chrétiennes

On peut reprocher au *Paradis Perdu* de Milton, ainsi qu'à l'*Enfer* du Dante, le défaut dont nous avons parlé : le *merveilleux* est le *sujet* et non la *machine* de l'ouvrage; mais on y trouve des beautés supérieures, qui tiennent essentiellement à la base de notre religion.

L'ouverture du poëme se fait aux enfers, et pourtant ce début n'a rien qui choque la règle de simplicité prescrite par Aristote. Pour un édifice si étonnant, il falloit un portique extraordinaire, afin d'introduire tout-à-coup le lecteur dans ce monde inconnu, dont il ne devoit plus sortir.

Milton est aussi le premier poëte qui ait terminé l'Epopée par le malheur du principal personnage, contre la règle généralement adoptée. Qu'on nous permette de penser qu'il y a quelque chose de plus intéressant, de plus grave, de plus semblable à la condition humaine, dans une histoire qui aboutit aux misères, que dans celle qui va finir au bonheur. On pourroit même soutenir que la catastrophe de l'Iliade est tragique. Car si le fils de Pelée atteint le but de ses desirs, toutefois la conclusion du poëme laisse un sentiment

profond de tristesse (1) : on vient de voir les funérailles de Patrocle, Priam rachetant le corps d'Hector, la douleur d'Hécube et d'Andromaque au bûcher de ce héros, et l'on apperçoit dans le lointain la mort d'Achille et la chûte de Troie.

Le berceau de Rome, chanté par Virgile, est un grand sujet, sans doute ; mais que dirons-nous d'un poëme qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, et qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain? Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camps, ni de villes assiégées ; il se contente de vous retracer la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur !

(1) Ce sentiment vient peut-être de l'intérêt qu'on prend en Hector. Hector est autant le héros du poëme qu'Achille, c'est le grand défaut de l'Iliade. Il est certain que l'amour du lecteur se porte sur les Troyens, contre l'intention du poëte, parce que les scènes dramatiques se passent toutes dans les murs d'Ilion. Ce vieux monarque, dont le seul crime est d'aimer trop un fils coupable ; ce généreux Hector, qui connoît la faute de son frère, et qui cependant défend son frère ; cette Andromaque, cet Astyanax, cette Hécube, attendrissent tous le cœur, tandis que le camp des Grecs n'offre qu'avarice, perfidie et férocité. Peut-être aussi le souvenir de l'Enéide agit-il secrètement sur le lecteur moderne ; et l'on se range, sans le vouloir, du côté des héros chantés par Virgile.

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvemens du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie ; ses yeux s'ouvrent ; il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament ; par un mouvement de desir, il veut s'élancer vers cette belle voûte, et il se trouve debout, la tête superbement levée vers le ciel. Il touche ses membres ; il court, il s'arrête ; il veut parler et il parle. Il nomme naturellement tout ce qu'il voit, il s'écrie : « *O toi, soleil, et vous, arbres, forêts,* » *collines, vallées, animaux divers !* » et tous les noms qu'il donne sont les vrais noms des êtres. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres ? *Soleil, arbres,* dit-il, *savez-vous le nom de celui qui m'a créé ?* Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve, est le sentiment de l'existence d'un Etre suprême ; le premier besoin qu'il manifeste, est le besoin de Dieu ! Que Milton est sublime dans ce passage ! mais se fût-il élevé à ces grandes pensées, s'il n'eût connu la véritable religion ?

Dieu se manifeste à Adam, la créature et le Créateur s'entretiennent ensemble ; *ils parlent de la solitude.* Nous supprimons les réflexions. La solitude ne *vaut rien à l'homme.* Adam s'endort, Dieu tire du sein même de notre premier père une nouvelle créature, et la lui présente à son réveil : « la grace est dans sa démarche, le » ciel dans ses yeux, et la dignité et l'amour » dans tous ses mouvemens. Elle s'appelle

» la *femme* ; elle est née de l'homme. » L'homme quittera pour elle son père et » sa mère. » Malheur à celui qui ne sentiroit pas là-dedans toute la divinité !

Le poëte continue à développer ces grandes vues de la nature humaine, cette sublime raison du christianisme. Le caractère de la femme est admirablement tracé dans la fatale chûte. Eve tombe par amour-propre ; elle se vante d'être assez forte pour s'exposer seule ; elle ne veut pas qu'Adam l'accompagne dans l'endroit solitaire, où elle cultive des fleurs : cette belle créature, qui se croit invincible, en raison même de sa foiblesse, ne sait pas qu'un seul mot peut la subjuguer. L'Ecriture, qui fait un si bel éloge de la femme forte, nous peint toujours la femme esclave de sa vanité. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : Vous perdrez, leur dit-il, vos » boucles d'oreilles, vos bagues, vos bra» celets, vos voiles. » On a remarqué, de nos jours, un exemple frappant de ce caractère. Telles femmes, pendant la terreur, avoient donné des preuves multipliées d'héroïsme, de qui la vertu est venue depuis échouer contre un bouquet de fleurs, une fête nouvelle. Ainsi s'explique une de ces grandes et mystérieuses vérités cachées dans les Ecritures : en condamnant la femme à enfanter avec douleur, Dieu lui a donné une force invincible contre la peine ; mais en même temps, et en punition de sa faute, il l'a laissée foible contre

le plaisir. Aussi Milton appelle-t-il la femme, *fair defect of nature ;* « beau défaut de la » nature. »

La manière dont le poëte Anglois a conduit la chûte de nos premiers pères, mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'auroit pas manqué de renverser le monde, au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal ; Milton s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre, qui vient d'enfanter la mort ; on est en effet beaucoup plus surpris, parce que cela est beaucoup moins surprenant. Quelles calamités cette tranquillité présente de la nature ne fait-elle point entrevoir dans l'avenir ! Tertullien cherchant pourquoi l'univers n'est point dérangé par les crimes des hommes, en apporte une raison sublime : cette raison, c'est la PATIENCE de Dieu.

Lorsque la mère du genre humain présente le fruit de science à son époux, notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les cheveux, ne jette point de cris. Un tremblement le saisit, il reste muet, la bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il apperçoit toute l'énormité du crime : d'un côté, s'il désobéit, il devient sujet à la mort ; de l'autre, s'il reste fidèle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne désormais condamnée au tombeau. Il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Eve ? Le combat n'est pas long : tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu d'ac-

cabler son épouse de reproches, Adam la console, et prend de sa main la pomme fatale. A cette consommation du crime, rien ne s'altère encore dans la nature : les passions seulement font gronder leurs premiers orages dans le cœur du couple malheureux.

Adam et Eve s'endorment, mais ils n'ont plus cette innocence qui rend les songes légers. Bientôt ils sortent de ce sommeil agité, comme on sortiroit d'une pénible insomnie (*as from unrest.*) C'est alors que leur péché se présente devant eux. « *Qu'avons-nous fait, s'écrie Adam ? pourquoi es-tu nue ? Couvrons-nous, de peur qu'on ne nous voie dans cet état.* » Le vêtement ne cache point une nudité dont on s'est apperçu.

Cependant la faute est connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges ; mais *that sadness mixt with pity, did not alter their bliss* ; « cette tristesse mêlée *à la pitié*, n'altéra point leur bonheur. » Mot chrétien et sublime de tendresse. Dieu envoie son Fils pour juger les coupables ; le juge miséricordieux descend ; il appelle Adam dans la solitude : » Où es-tu ? lui » dit-il. » Adam se cache. « — Seigneur, je » n'ose me montrer à vous, parce que je suis » nud. — Comment sais-tu que tu es nud ? » Aurois-tu mangé du fruit de science ? » — Quel dialogue ! cela n'est point d'invention humaine. Adam confesse son crime ; Dieu prononce la sentence : « Homme ! tu

» mangeras ton pain à la sueur de ton » front ; tu déchireras péniblement le sein » de la terre ; sorti de la poudre, tu retour- » neras en poudre. — Femme, tu enfan- » teras avec douleur. ». Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. Nous ne savons si le lecteur est frappé comme nous le sommes ; mais nous trouvons dans cette scène de la Genèse, quelque chose de si extraordinaire et de si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique ; l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans le néant.

Le Fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtemens aux coupables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Eve, dans lequel on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie, un raccommodement entre lui et sa première femme. Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Adam est retiré seul pendant la nuit sous un ombrage : la nature de l'air est changée; des vapeurs froides, des nuages épais obscurcissent les cieux ; la foudre a embrâsé des arbres, les animaux fuient à la vue de l'homme ; le loup commence à poursuivre l'agneau, le vautour à déchirer la colombe. Adam tombe dans le désespoir ; il desire de rentrer dans le sein de la

terre. Mais un doute le saisit : s'il avoit en lui quelque parcelle d'immortalité ? si ce souffle de vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvoit périr ? si la mort ne lui étoit d'aucune ressource, et qu'il fût condamné à être éternellement malheureux ? La philosophie peut-elle demander un genre de beautés plus élevées et plus graves ? Non-seulement les poëtes antiques n'ont pas fondé un désespoir sur de pareilles bases ; mais les moralistes eux-mêmes ont à peine quelque chose d'aussi haut.

Eve a entendu les gémissemens de son époux : elle s'avance timidement vers lui ; Adam la repousse ; Eve se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché ; il relève la mère des hommes. Eve lui propose de vivre dans la continence, ou de se donner la mort, pour sauver sa postérité. Ce désespoir, si bien attribué à une femme, tant par son excès que par sa générosité, frappe notre premier père. Que va-t-il répondre à son épouse ? « Eve, l'espoir » que tu fondes sur le tombeau, et le » mépris même que tu fais de la mort, me » prouvent que tu as en toi quelque chose » de sublime, qui n'est pas soumis au » néant. »

Le couple infortuné se décide à prier Dieu et à se recommander à la miséricorde éternelle. Il se rend à l'endroit même où le souverain Juge a prononcé son arrêt. Là, se prosternant, il élève un cœur et une voix humiliée vers celui qui pardonne. Ces

accens montent au séjour céleste, et le Fils se charge lui-même de les présenter à son Père. On admire avec raison dans l'Iliade les *Prières boiteuses*, qui suivent l'*Injure* pour réparer les maux qu'elle a faits. Il seroit impossible sans doute de trouver sur les prières une plus belle allégorie. Cependant ces premiers soupirs d'un cœur contrit, qui trouvent la route que tous les soupirs du monde doivent bientôt suivre; ces humbles vœux qui viennent se mêler à l'encens fumant devant le Saint des saints, ces larmes pénitentes qui réjouissent les esprits célestes; ces larmes qui sont offertes à l'Eternel, par le Rédempteur du genre humain, et qui touchent Dieu lui-même; (tant elle a de puissance, cette première prière de l'homme repentant et malheureux!) toutes ces circonstances réunies ont en elles-mêmes quelque chose de si moral, de si solemnel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées, par les *Prières* du chantre d'Ilion.

Le Très-Haut se laisse fléchir, et accorde le salut final de l'homme. Milton s'est emparé avec beaucoup d'art de ce premier mystère des écritures; il a mêlé par-tout la touchante histoire d'un Dieu, qui, dès le commencement des siècles, se dévoue à la mort, pour racheter l'homme de la mort. La chûte d'Adam devient plus puissante et plus tragique, quand on la voit envelopper dans ses conséquences, jusqu'au Fils de l'Eternel.

Nonobstant ces beautés, qui appartiennent au fond du *Paradis perdu*, il y a une foule de beautés de détail dont il seroit trop long de rendre compte; Milton a en particulier le mérite de l'expression. On connoît *les ténèbres visibles*, *le silence ravi*, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonnances en musique, font un effet très-brillant; elles ont un faux air de génie: mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, aussi pernicieux à la langue qu'au bon goût.

Nous observerons encore que le chantre d'Eden, à l'exemple de Virgile, est devenu original en s'appropriant des richesses étrangères; ce qui prouve que le style original n'est pas celui qui n'emprunte rien de personne, mais celui que personne ne peut reproduire.

Cet art d'imitation, connu de tous les grands écrivains, consiste dans une certaine délicatesse de goût, qui s'empare des beautés d'un autre temps pour les accommoder aux temps et aux mœurs du siècle. La copie, bien que ressemblante, devient un original, comme le Saint-Jérôme du Dominicain, fait d'après le Saint-Jérôme du Carrache, ou comme les traits d'un père se répètent sur le visage de ses enfans, sans qu'on puisse accuser la nature de plagiat: Virgile est un modèle en ce genre. Voyez comme il a transporté à la mère d'Euryale,

les plaintes d'Andromaque sur la mort d'Hector. Homère, dans ce morceau, a quelque chose de plus naïf que le poëte de Mantoue, dont il a fourni d'ailleurs tous les traits frappans, tels que l'ouvrage échappant aux mains d'Andromaque, l'évanouissement, etc. (et il en a quelques autres qui ne sont point dans l'Enéïde, comme le pressentiment du malheur, et cette tête qu'Andromaque échevelée, avance à travers les créneaux.) Mais aussi l'épisode d'Euryale est plus pathétique, plus tendre. Cette mère qui, seule de toutes les Troyennes, a voulu suivre les destinées d'un fils ; ces habits devenus inutiles, et dont elle occupoit son amour maternel, son exil, sa vieillesse et sa solitude, au moment même où l'on promenoit la tête du jeune homme sous les remparts du camp ; ce *fœmineo ululatu ;* sont des choses qui n'appartiennent qu'à l'ame de Virgile. Les plaintes d'Andromaque, plus étendues, perdent de leur force ; celles de la mère d'Euryale, plus resserrées, tombent, avec tout leur poids, sur le cœur. Cela prouve qu'une grande différence existoit déja entre les temps de Virgile et ceux d'Homère, et qu'au siècle du premier, tous les arts, même celui d'aimer, avoient acquis plus de perfection.

CHAPITRE IV.

De quelques Poëmes françois et étrangers.

QUAND le christianisme n'auroit donné à la poésie que le *Paradis perdu ;* quand son génie n'auroit inspiré ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Polieucte*, ni *Esther*, ni *Athalie*, ni *Zaïre*, ni *Alzire*, on pourroit encore soutenir qu'il est très-favorable aux muses. Nous placerons dans ce chapitre, entre le *Paradis perdu* et la *Henriade*, quelques poëmes françois et étrangers, dont nous n'avons qu'un mot à dire.

Les morceaux remarquables répandus dans le *saint Louis* du père Lemoine ont été si souvent cités, que nous ne les répéterons point ici. Ce poëme, tout informe qu'il est, a des beautés qu'on chercheroit en vain dans la *Jérusalem*. Il y règne une imagination sombre, qui convient à la peinture de cette Egypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour-à-tour les Pharaon, les Ptolomée, les solitaires de la Thébaïde, et les Soudans des Barbares.

La *Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saind-Amand, et le *David* de Coras, ne sont plus connus que par les vers de Boileau. On peut cependant tirer quelque fruit de la lecture de ces ouvrages : le *David* sur-tout mérite d'être parcouru.

Le prophète Samuel raconte à David l'histoire des rois d'Israël :

Jamais, dit le grand saint, la fière tyrannie
Devant le Roi des rois ne demeure impunie :
Et de nos derniers chefs le juste châtiment
En fournit à toute heure un triste monument.

. . . .

Contemple donc Héli, le chef du tabernacle,
Que Dieu fit de son peuple et le juge et l'oracle;
Son zèle à sa patrie eût pu servir d'appui,
S'il n'eût produit deux fils trop peu dignes de lui.

. . . .

Mais Dieu fait sur ces fils, dans le vice obstinés,
Tonner l'arrêt des coups qui leur sont destinés;
Et par un saint hérault, dont la voix les menace,
Leur annonce leur perte et celle de leur race.
O ciel! quand tu lançás ce terrible décret,
Quel ne fut point d'Héli le deuil et le regret!
Mes yeux furent témoins de toutes ses alarmes,
Et mon front, bien souvent, fut mouillé de ses larmes.

Ces vers sont remarquables, parce qu'ils sont assez beaux comme *vers*. Le mouvement qui les termine, pourroit être avoué d'un grand poëte.

L'épisode de Ruth, racontée dans la grotte sépulcrale où sont ensevelis les anciens patriarches, a du charme et de la simplicité :

On ne sait qui des deux, ou l'épouse, ou l'époux,
Eut l'ame la plus pure et le sort le plus doux, etc.

. . . .

Enfin Coras réussit quelquefois dans le

Vue générale des épopées chrétiennes

vers *descriptif*. Cette image du soleil à son midi est pittoresque :

> Cependant le soleil, couronné de splendeur,
> Amoindrissant sa forme, augmentoit son ardeur.

Saint-Amand, presque vanté par Boileau, qui lui accorde du génie, est néanmoins inférieur à Coras. La composition du *Moïse sauvé* est languissante, le vers lâche et prosaïque, le style plein d'antithèses et de mauvais goût. Cependant quelques morceaux d'un sentiment vrai, qu'on y remarque çà et là, ont pu servir à adoucir l'humeur du chantre de l'art poétique.

Il seroit inutile de nous arrêter à l'*Araucana*, avec ses trois parties et ses trente-cinq chants originaux, sans oublier les chants supplémentaires de *dom Diégo de Santistevan Ojozio*. Il n'y a point de *merveilleux chrétien* dans cet ouvrage ; c'est une narration historique de quelques faits arrivés dans les montagnes du Chili. La chose la plus intéressante du poëme, est d'y voir figurer Ercylla lui-même, qui se bat et qui écrit. L'*Araucana* est mesuré en octaves, comme l'*Orlando* et la *Jérusalem*. La littérature italienne donnoit alors le ton à toutes les littératures de l'Europe. Ercylla chez les Espagnols, et Spenser chez les Anglois, ont fait des stances et imité l'Arioste, jusques dans son exposition. Ercylla dit :

No las damas, amor, no gentilesas
De cavalleros canto enamorados,
Ni las muestras, regalos y ternezas
De amorosos afectos y cuydados :
Mas el valor, los hechos, las proezas
De aquelos Espagnoles esforçados,
Que a la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.

C'étoit encore un bien riche sujet d'Epopée que celui de la *Lusiade*. On a de la peine à concevoir comment un homme du génie de Camoëns, n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais enfin, il faut se rappeler qu'il fut le premier épique moderne, qu'il vivoit dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes (1), et quelquefois sublimes dans les détails de son poëme, et qu'après tout, le chantre du Tage fut le plus infortuné des mortels. C'est un sophisme, digne de la dureté de notre siècle, d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur : il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Tous ces hommes inspirés, qui se consacrent au culte des muses, se laissent plus vîte submerger à la douleur que les esprits vulgaires. Un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme ; les grandes ames,

(1) Néanmoins nous différons encore ici des autres critiques ; l'épisode d'Inès nous semble pur, touchant, mais généralement trop loué, et bien loin d'avoir les développemens dont il étoit susceptible.

comme les grands fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rivages.

Le mélange que Camoëns a fait de la fable et du christianisme, nous dispense de parler du *merveilleux* de son poëme.

M. Klopstock est aussi tombé dans le défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour *sujet* de son poëme. Son premier personnage est un Dieu; cela seul suffiroit pour détruire l'intérêt tragique. Cependant il y a de beaux traits dans le *Messie*. Les deux amans ressuscités par le Christ, offrent un épisode charmant que n'auroient pu fournir les ressorts mythologiques. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau, chez les anciens, si ce n'est Alceste, et Hérès de Pamphilie (1).

L'abondance et la grandeur caractérisent sur-tout le merveilleux du *Messie*. Ces globes habités par des êtres différens de l'homme, cette profusion d'anges, d'esprits de ténèbres, d'ames à naître ou d'ames qui ont déja passé sur la terre, jettent l'esprit dans l'immensité. Le caractère d'Abbadona, l'ange repentant, est une conception heureuse. M. Klopstock a aussi créé une sorte de séraphins mystiques, tout-à-fait inconnus avant lui.

Gessner nous a laissé dans *la mort d'Abel*, un ouvrage plein d'une tendre majesté. Mal-

(1) Dans le dixième livre de la république de Platon.

heureusement il est gâté par cette teinte doucereuse de l'idylle, que les Allemands donnent presque toujours aux sujets tirés de l'Ecriture : ils pèchent tous contre une des plus grandes loix de l'Epopée, *la vraisemblance des mœurs*, et transforment les rois pasteurs d'Orient en innocens bergers d'Arcadie.

Quant à l'auteur du poëme de *Noé*, il a succombé sous la richesse de son sujet. Pour une imagination vigoureuse, c'étoit pourtant une belle carrière à parcourir, qu'un monde anti-diluvien. On n'étoit pas même obligé de créer toutes les merveilles : en fouillant le Critias, les chronologies d'Eusèbe, quelques traités de Lucien et de Plutarque, on eût trouvé une ample moisson. Scaliger cite un fragment de Polyhistor, touchant certaines tables écrites avant le déluge, et conservées à *Sippary*, la même vraisemblablement que la *Sipphara* de Ptolémée (1). Les muses parlent et entendent toutes les langues; que de choses ne pouvoient-elles pas lire sur ces tables !

(1) A moins qu'on ne fasse venir *Sippary* du mot hébreu *Sepher*, qui signifie bibliothèque. Josephe, liv. I, c. II, *de Antiq. Jud.*, parle de deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, sur lesquelles les enfans de Seth avoient gravé les sciences humaines, afin qu'elles ne périssent point au déluge, qui avoit été prédit par Adam. Ces deux colonnes subsistèrent long-temps après Noé.

CHAPITRE V.

La Henriade.

Si un plan sage, une narration parfaite, de très-beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct et limpide, sont les seules qualités nécessaires à l'Epopée, la Henriade est un poëme achevé; mais cela ne suffit pas : il faut encore une action héroïque et surnaturelle. Et comment M. de Voltaire eût-il fait un usage heureux du *merveilleux* du christianisme, lui dont tous les efforts tendoient à détruire ce merveilleux? Telle est néanmoins la puissance des idées religieuses, que l'auteur de la Henriade doit au culte même qu'il a persécuté, les morceaux les plus frappans de son poëme épique, comme il lui doit les plus belles scènes de ses tragédies.

Une philosophie sage, une morale froide et sérieuse conviennent à la muse de l'histoire; mais cet esprit de sévérité, transporté à l'Epopée, est peut-être un contre-sens. Ainsi, lorsque M. de Voltaire s'écrie dans l'invocation de son poëme :

Descends du haut des cieux, auguste *Vérité*,

il est tombé, ce nous semble, dans une grande méprise. La poésie épique

Se soutient par la fable et vit de fiction.

Le Tasse, qui traitoit aussi un sujet chré-

tien, a fait ces vers charmans, d'après Platon et Lucrèce (1).

> Sai, che la torre il mondo, ove piu versi
> Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

Là, il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, dit Plutarque (1).

Est-ce que cette France à demi-barbare, n'étoit plus assez couverte de forêts, pour qu'on y pût rencontrer quelques-uns de ces châteaux du vieux temps, avec des mâchicoulis, des souterrains, des tours verdies par le lierre, et toutes pleines d'histoires merveilleuses ? Est-ce qu'on ne pouvoit trouver quelque temple gothique dans une vallée solitaire, au milieu des bois ? Les montagnes de la Navarre n'avoient-elles point quelque druide, enfant du rocher, qui, sous le chêne sacré, au bord du torrent, au murmure de la tempête, chantoit les souvenirs des Gaules, et pleuroit sur la tombe des héros ? Je m'assure qu'il y avoit encore

« Comme le médecin qui, pour sauver le malade, » mêle à des breuvages flatteurs les remèdes propres » à le guérir, et jette au contraire des drogues » amères dans les alimens qui lui sont nuisibles, etc. » Platon, *de leg.* lib. 1. *Ac veluti pueris absinthia tetra medentes*, etc. Lucret. lib. 5.

Si l'on disoit que le Tasse a aussi invoqué la vérité, nous répondrions qu'il ne l'a pas fait comme M. de Voltaire. La vérité du Tasse est une *muse*, un ange, je ne sais quoi jeté dans le vague, quelque chose qui n'a pas de nom, *un être chrétien*, et non pas la *vérité directement personnifiée*, comme celle de la Henriade.

quelque chevalier du règne de François Ier, qui regrettoit, dans son manoir, les tournois de la vieille Cour, et ces beaux temps où la France s'en alloit en guerre contre les Mécréans et les Infidèles. Que de choses à tirer de cette révolution des Bataves, voisine, et pour ainsi dire, sœur de la Ligue! Les Hollandois s'établissoient aux Indes, et Philippe recueilloit les premiers trésors du Pérou : Coligny même avoit envoyé une colonie dans la Caroline : le chevalier de Gourgues offroit, à l'auteur de la Henriade, un superbe et touchant épisode : une Epopée doit renfermer l'univers.

L'Europe, par le plus heureux des contrastes, présentoit le peuple pasteur en Suisse, le peuple commerçant en Angleterre, et le peuple des arts en Italie : la France offroit à son tour l'époque la plus favorable à la poésie épique ; époque qu'il faut toujours choisir, comme M. de Voltaire l'avoit fait, à la fin d'un âge, et à la naissance d'un autre âge, entre les anciennes mœurs et les mœurs nouvelles. La barbarie expiroit, et l'aurore du siècle de Louis commençoit à poindre. Malherbe étoit venu, et ce héros, à-la-fois barde et chevalier, auroit pu conduire les François au combat, en chantant des hymnes à la victoire.

On convient que les *caractères* dans la Henriade ne sont que des *portraits*, et l'on a peut-être trop vanté cet art de peindre, dont Rome en décadence a donné les pre-

miers modèles. Le *portrait* n'est point épique ; il ne fournit que des beautés sans action et sans mouvement.

Quelques personnes doutent aussi que la *vraisemblance des mœurs* soit poussée assez loin dans la Henriade. Les héros de ce poëme débitent de beaux vers qui servent à développer les principes philosoques de M. Voltaire ; mais représentent-ils bien les guerriers tels qu'ils étoient au seizième siècle ? Si les discours des ligueurs respirent l'esprit du temps , ne pourroit-on pas se permettre de penser que c'étoient les actions des personnages encore plus que leurs paroles, qui devoient déceler cet esprit? Du moins, le chantre d'Achille n'a pas mis l'Iliade en harangue.

Quant au *merveilleux ,* il est , sauf erreur, à-peu-près nul dans la Henriade. Si l'on ne connoissoit le malheureux système qui glaçoit le génie poétique de M. de Voltaire , on ne comprendroit pas comment il a pu préférer des divinités allégoriques au *merveilleux* du christianisme. Il n'a répandu quelque chaleur dans ses inventions, qu'aux endroits même où il cesse d'être philosophe , pour devenir chrétien. Aussitôt qu'il a touché à la religion, source de toute poésie , la source a immédiatement coulé.

Le serment des Seize dans le souterrain , l'apparition du fantôme de Guise qui vient armer Clément d'un poignard, sont des

machines fort épiques, et puisées dans les superstitions religieuses d'un siècle ignorant et malheureux.

Le poëte ne s'est-il pas encore un peu trompé, lorsqu'il a transporté la philosophie dans le ciel ? Son Eternel est sans doute un dieu fort équitable, qui juge avec impartialité le Bonze et le Derviche, le Juif et le Mahométan ; mais étoit-ce bien cela qu'on attendoit de la Muse ? Ne lui demandoit-on pas de la *poésie*, un *Ciel chrétien*, des cantiques, Jéhovah, enfin le *mens divinior*, la religion ?

M. de Voltaire a donc brisé lui-même la corde la plus harmonieuse de sa lyre, en refusant de chanter cette milice sacrée, cette armée des Martyrs et des Anges, dont ses talens auroient su tirer un parti admirable. Il eût pu trouver parmi nos saintes des puissances aussi grandes que celles des Déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Graces. Quel dommage qu'il n'ait rien voulu dire de ces Bergères transformées, par leurs vertus, en bienfaisantes Divinités, de ces Geneviève qui, du haut du Ciel, protègent, avec une houlette, l'empire de Clovis et de Charlemagne ! Il nous semble qu'il y a quelqu'enchantement pour les Muses à voir le peuple, le plus spirituel et le plus brave, consacré, par la religion, à la Fille de la simplicité et de la paix. De qui les *gentilles Gaules* tiendroient-elles leurs Troubadours, leur parler naïf et leur penchant aux graces, si ce

n'étoit du chant pastoral, de l'innocence et de la beauté de leur Patrone ?

Des critiques judicieux ont observé qu'il y a deux hommes dans M. de Voltaire : l'un plein de goût, de savoir, de raison ; l'autre qui pèche par les défauts contraires. On peut douter que l'auteur de la Henriade ait eu autant de génie que Racine ; mais il avoit peut-être un esprit plus varié et une imagination plus flexible. Malheureusement la mesure de ce que nous pouvons, n'est pas toujours la mesure de ce que nous faisons. Si M. de Voltaire eût été animé par la religion, comme l'auteur d'Athalie ; s'il eût fait, comme lui, une étude profonde des pères et de l'antiquité ; s'il n'eût pas embrassé tous les genres et tous les sujets, sa poésie fût devenue plus nerveuse, et sa prose eût acquis une décence et une gravité qui lui manquent trop souvent. Ce grand homme eut le malheur de passer sa vie au milieu d'un cercle de littérateurs médiocres, qui, toujours prêts à l'applaudir, ne pouvoient l'avertir de ses écarts. On aime à se le représenter dans la compagnie de ses égaux, les Pascal, les Arnaud, les Nicole, les Boileau, les Racine ; c'est alors qu'il eût été forcé de changer de ton. On auroit été indigné à Port-Royal des plaisanteries et des blasphêmes de Ferney ; on y détestoit les ouvrages faits à la hâte ; on y travailloit avec loyauté, et l'on n'eût pas voulu, pour tout au monde, tromper le public, en lui donnant un poëme,

qui n'eût pas coûté au moins douze bonnes années de labeur ; et ce qu'il y avoit de très-merveilleux, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, ces excellens hommes trouvoient encore le secret de remplir les plus petits devoirs de leur religion, et de porter dans la société l'urbanité de leur grand siècle.

C'étoit une telle école qu'il falloit à M. de Voltaire. Il est bien à plaindre d'avoir eu ce double génie qui force à-la-fois à l'admirer et à le haïr. Il édifie et renverse ; il donne les exemples et les préceptes les plus contraires ; il élève aux nues le siècle de Louis XIV, et attaque ensuite en détail la réputation des grands hommes de ce siècle : tour-à-tour il encense et dénigre l'antiquité ; il poursuit, à travers soixante-dix volumes, ce qu'il appelle l'*infâme*, et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont inspirés par la *religion*. Tandis que son imagination vous ravit, il fait luire une fausse raison qni détruit le merveilleux, rapetisse l'ame, et raccourcit la vue. Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvres, il n'apperçoit par-tout que le côté ridicule des choses et des temps, et montre, sous un jour hideusement gai, l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité ; il vous enchante et vous dégoûte ; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il seroit insensé s'il n'étoit si sage, et méchant si sa vie n'étoit remplie de traits de bienfaisance. Au milieu de toutes ses impiétés,



on peut remarquer qu'il haïssoit les sophistes (1). Il aimoit si naturellement les beaux-arts, les lettres et la grandeur, qu'il n'est pas rare de le surprendre dans une sorte d'admiration pour la cour de Rome. Son amour-propre lui fit jouer toute sa vie un rôle pour lequel il n'étoit point fait, et auquel il étoit fort supérieur. Il n'avoit rien, en effet, de commun avec MM. Diderot, Raynal, Helvétius et d'Alembert. L'élégance de ses mœurs, ses belles manières, son goût pour la bonne société, et sur-tout son humanité, l'auroient vraisemblablement rendu un des plus grands ennemis du règne révolutionnaire. Il est très-décidé en faveur de l'ordre social, sans s'appercevoir qu'il le sappe par les fondemens, en attaquant l'ordre religieux. Ce qu'on peut dire sur lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appeloit la nature, et que ses ouvrages (excepté ses poésies fugitives) sont demeurés au-dessous de son véritable talent ; exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. M. de Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contre-poids de la religion : il n'a que trop prouvé que des mœurs graves, et une pensée pieuse, sont encore plus nécessaires dans le commerce des Muses qu'un beau génie.

(*) *Voyez* la note L à la fin du volume.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SECOND.

POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

CARACTÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Caractères naturels.

PASSONS de cette vue générale des Epopées aux détails des compositions poétiques. Considérons d'abord les caractères *naturels*, tels que l'époux, le père, la mère, etc. avant d'examiner les caractères *sociaux*, tels que le prêtre et le guerrier, et partons d'un principe incontestable :

Le christianisme est une religion pour

ainsi dire double ; s'il s'occupe de la nature de l'être intellectuel, il s'occupe aussi de notre propre nature : il fait marcher de front les mystères de la Divinité, et les mystères du cœur humain ; en dévoilant le véritable Dieu, il dévoile le véritable homme.

Une telle religion doit être plus favorable à la peinture des *caractères*, qu'un culte qui n'entre point dans le secret des passions. La plus belle moitié de la poésie, la moitié dramatique, ne recevoit aucun secours du polythéisme; la morale étoit séparée de la mythologie (*). Un Dieu montoit sur son char, un prêtre offroit un sacrifice; mais ni le Dieu ni le prêtre n'enseignoit ce que c'est que l'homme, d'où il vient, où il va, quels sont ses penchans, ses vices, ses vertus, ses fins dans cette vie, ses fins dans l'autre.

Dans le christianisme, au contraire, la religion et la morale sont une seule et même chose. L'Ecriture nous apprend notre origine, nous instruit de notre double nature; les mystères chrétiens nous sont tous relatifs ; c'est nous qu'on voit de toutes parts ; c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est immolé. Depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, depuis les Apôtres jusqu'aux derniers Pères de l'église, tout offre le tableau de l'homme intérieur, tout tend à dissiper la nuit qui le couvre : et c'est un des caractères dis-

(*) *Voyez* la note M à la fin du volume.

tinctifs du christianisme, d'avoir toujours mêlé l'homme à Dieu, tandis que les fausses religions ont séparé le Créateur de la créature.

Voilà donc un avantage incalculable que les poëtes auroient dû remarquer dans la religion chrétienne, au lieu de s'obstiner à la décrier. Car si elle est aussi belle que le polythéisme dans le *merveilleux*, ou dans les rapports des *choses surnaturelles*, comme nous essaierons de le montrer dans la suite, elle a de plus toute la partie dramatique et morale, que le polythéisme n'avoit pas.

Appuyons cette grande vérité sur des exemples; faisons des rapprochemens qui, en épurant notre goût, servent à nous attacher à la religion de nos pères, par les charmes du plus divin de tous les arts.

Nous commencerons l'étude des *caractères naturels*, par celui des *époux*, et nous opposerons à l'amour conjugal d'Eve et d'Adam, l'amour conjugal d'Ulysse et de Pénélope. On ne nous accusera pas de choisir exprès des sujets médiocres dans l'antiquité, pour faire briller les sujets chrétiens.

CHAPITRE II.

Suite DES ÉPOUX.

Ulysse et Pénélope.

LES princes ayant été tués par Ulysse, Euryclée va réveiller Pénélope, qui refuse long-temps de croire les merveilles que sa nourrice lui raconte. Cependant elle se lève, et *descendant les degrés, elle franchit le seuil de pierre, et va s'asseoir à la lueur du feu, en face d'Ulysse, qui étoit lui-même assis au pied d'une haute colonne, les yeux baissés, attendant ce que lui diroit son épouse. Mais elle demeuroit muette, et un grand étonnement avoit saisi son cœur* (1).

Télémaque accuse sa mère de froideur; Ulysse sourit, et excuse Pénélope. La princesse doute encore, et pour éprouver son époux, elle commande qu'on prépare la couche d'Ulysse, hors de la chambre nuptiale; aussitôt le héros s'écrie : « *Qui* » *donc a déplacé ma couche?... N'est-elle* » *plus attachée sur le tronc de l'olivier,* » *autour duquel j'avois moi-même bâti une* » *salle dans ma cour, etc.* »

Ὣς φάτο· τῆς δ᾽ . . . .
. . . .
. . . . μελέδηματα θυμοῦ (1).

Il dit, et soudain le cœur et les genoux de Péné-

(1) Lib. XXIII, v. 83.
(2) De v. 205 à 210; de 214—17; de 2—42; de 293—96, de 300 à 302; de 342—43.

lope lui manquent à-la-fois ; elle reconnoît Ulysse à cette marque certaine. Bientôt courant à lui toute en larmes, elle suspend ses bras au cou de son époux ; elle baise sa tête sacrée ; elle s'écrie : « Ne sois point irrité, toi qui fus toujours le plus prudent des hommes! . . . .

. . . .

Ne sois point irrité, ne t'indigne point, si j'ai hésité à me précipiter dans tes bras. Mon cœur frémissoit de crainte, qu'un étranger ne vînt surprendre ma foi, par des paroles trompeuses . . . .

. . . .

Mais à présent j'ai une preuve manifeste de toi-même, par ce que tu viens de dire de notre couche : aucun autre homme ne l'a visitée : elle n'est connue que de nous deux et d'une seule esclave, Actoris, (que mon père me donna, lorsque je vins en Ithaque, et qui garde les portes de notre chambre nuptiale.) Tu rends la confiance à ce cœur devenu défiant par le chagrin. »

Elle dit ; et Ulysse pressé du besoin de verser des larmes, pleure sur cette chaste et prudente épouse, en la serrant contre son cœur. Comme des matelots contemplent la terre desirée, lorsque Neptune a brisé leur rapide vaisseau, jouet des vents et des vagues immenses; un petit nombre flottant sur l'antique mer, gagne la terre à la nage, et tout couvert d'une écume salée, aborde plein de joie sur les grèves, en échappant à la mort : ainsi Pénélope attache ses regards charmés sur Ulysse. Elle ne peut arracher ses beaux bras du cou du héros ; et l'Aurore aux doigts de rose, auroit vu les saintes larmes de ces époux, si Minerve n'eût retenu le soleil dans la mer, etc. . . . .

. . . .

Cependant Eurynome, un flambeau à la main, précédant les pas d'Ulysse et de Pénélope, les conduit à la chambre nuptiale . . . .

. . . .

Les deux époux, après s'être enchantés d'amour,

s'enchantent par le récit mutuel de leurs peines.

. . . .

Ulysse achevoit à peine les derniers mots de son histoire, qu'un sommeil bienfaisant se glissa dans ses membres fatigués, et vint suspendre les soucis de son ame (1).

(1) Madame Dacier a trop altéré ce morceau. Tantôt elle paraphrase des vers, tels que ceux-ci : Ὣς φάτο. Τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, etc. *A ces mots la reine tomba presque évanouie ; les genoux et le cœur lui manquent à-la-fois ; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse. Enfin, revenue de sa foiblesse, elle court à lui le visage baigné de pleurs, et l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse*, etc. Tantôt elle ajoute des choses dont il n'y a pas un mot dans le texte ; enfin, elle supprime quelquefois les idées d'Homère, et les remplace par ses propres idées, et c'est ainsi qu'elle passe ces vers charmans :

Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν φιλότητος ἐταρπήτην ἐρατεινῆς,
Τερπέσθην μύθοισι πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντες.

Après s'être enchantés d'amour, ils s'enchantent par le récit mutuel de leurs peines. Elle dit : *Ulysse et Pénélope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble, après une si longue absence, tenoit lieu de sommeil, se racontèrent réciproquement leurs peines.* Mais ces fautes (si ce sont des fautes) ne conduisent qu'à des réflexions, qui nous remplissent de plus en plus d'une profonde estime pour ces laborieux hellénistes du siècle des Lefebvre et des Pétau. Madame Dacier a tant de peur de faire injure à Homère, que si le vers implique plusieurs sens, plusieurs nuances étendues dans le sens principal, elle retourne, commente, paraphrase, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le mot grec, à-peu-près comme dans un dictionnaire, on donne toutes les acceptions dans lesquelles un mot peut être pris. Les autres défauts de la traduction de cette savante dame,

Partie II. Poétique du Christianisme.

Livre II. Poésie, dans ses rapports avec les hommes. Caracteres.

Cette reconnoissance d'Ulysse et de Pénélope, est peut-être un des plus beaux morceaux du génie antique. Pénélope assise en silence, Ulysse immobile au pied d'une colonne, la scène éclairée à la flamme du foyer hospitalier; quelle grandeur et quelle simplicité de dessin! Et comment se fera la reconnoissance? par une circonstance rappelée du lit nuptial! C'est encore une autre merveille que ce lit fait de la main d'*un roi* sur le tronc d'un olivier; arbre de paix et de sagesse, digne d'être le fondement de cette couche, qu'aucun *autre homme qu'Ulysse n'a visitée*. Les transports qui suivent la reconnoissance des deux époux; cette comparaison si touchante, d'une veuve qui retrouve son époux, à un matelot qui découvre la terre

tiennent de même à une loyauté d'esprit, à une candeur de mœurs, à une sorte de simplicité, particulière à ces temps fameux de notre littérature. Ainsi, trouvant qu'Ulysse reçoit trop froidement les caresses de Pénélope, elle ajoute, avec une grande naïveté, qu'*il répondoit à ces marques d'amour, avec toutes les marques de la plus grande tendresse*. Et bientôt, plus pudique même que cette Pénélope, *dont aucun homme ne connoissoit la couche*, elle a craint de dire, comme le poëte, que les deux époux *s'enchantèrent d'amour*. Il faut admirer de telles infidélités. S'il fut jamais un siècle propre à fournir de vrais traducteurs d'Homère, c'étoit sans doute celui-là, où non-seulement l'esprit et le goût, mais encore le cœur étoient *antiques;* et où les mœurs de l'âge d'or ne s'altéroient point, en passant par l'ame de leurs interprètes.

au moment même du naufrage; le couple conduit au flambeau dans son appartement; les plaisirs de l'amour, suivis des joies de la douleur ou de la confidence des peines passées; la double volupté du bonheur présent, et du malheur en souvenir; ce sommeil qui vient par degrés, fermer les yeux et la bouche d'Ulysse, tandis qu'il raconte ses aventures à Pénélope attentive: ce sont autant de traits du grand maître; on ne les sauroit trop admirer.

Il y auroit une étude très-intéressante à faire, ce seroit de considérer quelle marche un auteur moderne eût suivie, pour exécuter telle ou telle partie des ouvrages d'un auteur ancien. Dans le tableau précédent, par exemple, on peut soupçonner que la scène, au lieu de se passer en action entre Ulysse et Pénélope, se fût développée en récit dans la bouche du poëte. Ce récit eût été mêlé de réflexions philosophiques, de vers frappans, de mots heureux. Au lieu de cette manière brillante et laborieuse, Homère vous présente deux époux, qui se retrouvent après vingt ans d'absence, et qui, sans jeter de grands cris, ont l'air de s'être à peine quittés de la veille. Où est donc la beauté de la peinture? dans la vérité.

Les modernes sont en général plus savans, plus délicats, plus déliés, souvent même plus intéressans dans leurs compositions, que les anciens. Mais ceux-ci, à leur tour, sont plus simples, plus augustes, plus tragiques, plus abondans, et sur-tout plus

vrais que les modernes. Ils ont un goût plus sûr, une imagination plus noble : ils ne savent travailler que des masses, et négligent tous les accidens; un berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui combat, voilà pour eux tout un poëme; et l'on ne sait comment il arrive, que ce poëme, où il n'y a rien, est pourtant mieux rempli que nos romans les plus chargés d'incidens et de personnages. L'art d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture : la palette du poëte moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances; le poëte antique compose tous ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. Les Latins, placés entre la Grèce et nous, tiennent à-la-fois des deux manières; à la Grèce, par la simplicité des fonds; à nous, par l'art des détails. C'est peut-être cette heureuse harmonie des deux goûts, qui rend la lecture de Virgile si délicieuse.

Voyons maintenant le tableau des amours de nos premiers pères : Eve et Adam, par l'aveugle d'Albion, feront un assez beau pendant à Ulysse et Pénélope, par l'aveugle de Smyrne.

CHAPITRE III.

Suite DES ÉPOUX.

Adam et Eve.

SATAN a pénétré dans le paradis terrestre. Au milieu des animaux de la création,

He saw
Two of far nobler aspect erect and tall
. . . .
. . . . . . of her daughters Eve (1).

Il apperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée, comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendroit pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. A travers leurs regards divins, brillent les attributs de leur glorieux Créateur : vérité, sagesse, sainteté rigide et pure, vertus dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leurs sexes le déclarent : Lui, créé pour la contemplation et la valeur; elle, formée pour la mollesse et les graces; Lui, pour Dieu seulement; Elle pour Dieu, en Lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier, annonce la puissance absolue : ses cheveux d'hyacinthe, se partageant sur son front, pendent noblement en boucles des deux côtés, mais sans flotter au-dessous de ses larges épaules. Sa compagne, au contraire, laisse descendre, comme un voile d'or, ses belles tresses sur

(1) Par Lost. Book IV, v. 288, 314, un vers de passé, Glasc. éd. 1776.

PARTIE II. Poétique du Christianisme. — LIVRE II. Poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Caracteres.*

sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux: ainsi la vigne courbe ses tendres ceps autour du fragile appui; symbole de la sujétion où est née notre mère; sujétion à un sceptre bien léger; obéissance accordée par Elle, et reçue par Lui, plutôt qu'exigée; empire cédé volontairement, et pourtant à regret, cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quels amoureux délais, pleins de craintes et de charmes! Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors; alors toute honte coupable, toute honte criminelle étoit inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté! Ah! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie: la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nuds ces deux grands époux dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des Anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple, qui s'unit jamais dans les embrassemens de l'amour; Adam, le meilleur de tous les hommes, qui furent sa postérité; Eve, la plus belle de toutes les femmes, entre celles qui naquirent ses filles.

Nos premiers pères se retirent sous l'ombrage, au bord d'une fontaine. Ils prennent leur repas du soir, au milieu des animaux de la création, qui se jouent autour de leur roi et de leur reine. Satan, caché sous la forme d'une de ces bêtes, contemple les deux époux, et se sent presqu'attendri par leur beauté, leur innocence, et la pensée des maux qu'il va faire succéder à tant de bonheur; trait admirable! Cependant Adam et Eve conversent doucement auprès de la fontaine, et Eve parle ainsi à son époux:

That day I often remember, when from sleep
. . . . her silver mentle threw (1).

Je me rappelle souvent ce jour, où sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs, sous l'ombrage; ne sachant où j'étois, qui j'étois, quand et comment j'avais été amenée en ces lieux. Non loin de là, le bruit d'une onde sortoit du creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixoit bientôt tous ses flots, purs comme les espaces du firmament. Je m'avançai vers ce lieu, avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante, pour regarder dans le lac transparent, qui me sembloit un autre ciel. A l'instant où je m'inclinois sur l'onde, une ombre apparut dans la glace humide, se penchant vers moi, comme moi vers elle. Je tressaillis; elle tressaillit; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite, avec des regards réciproques de sympathie et d'amour. Mes yeux seroient encore attachés sur cette image, je m'y serois consumée d'un vain desir, si une voix dans le désert: « L'objet que tu vois, belle » créature, est toi-même; avec toi il fuit, et re» vient. Suis-moi, je te conduirai où une ombre » vaine ne trompera point tes embrassemens, où tu » trouveras celui dont tu es l'image; à toi il sera » pour toujours, tu lui donneras une multitude » d'enfans, semblables à toi même, et tu seras » appelée *la Mère du genre humain.* »

Que pouvois-je faire après ces paroles? Obéir et marcher, invisiblement conduite! Bientôt je t'entrevis sous un platane. Oh! que tu me parus grand et beau! et pourtant je te trouvai je ne sais quoi de moins beau, de moins tendre, que le gracieux fantôme enchaîné dans les replis de l'onde. Je voulus fuir; tu me suivis, et élevant la voix, tu t'écrias parmi toutes les solitudes: « Retourne, belle Eve!

(1) Par. Lost. Book IV, vers 449, 502, inclusivement. — Ensuite depuis le 59 v. jusqu'au 599.

» sais-tu qui tu fuis ! Tu es la chair et les os de celui » que tu évites. Pour te donner l'être, j'ai puisé dans » mon flanc la vie la plus près de mon cœur, afin de » t'avoir ensuite éternellement à mon côté. O moitié » de mon ame, je te cherche ! ton autre moitié te ré» clame. » En parlant ainsi, ta douce main saisit la mienne : je cédai; et depuis ce temps j'ai connu combien la grace est surpassée par une mâle beauté, et par la sagesse qui seule est véritablement belle.

Ainsi parla la mère des hommes. Avec des regards pleins d'amour, et dans un tendre abandon, elle se penche, en embrassant à demi notre premier père. La moitié de son sein qui se gonfle, vient mystérieusement, sous l'or de ses tresses flottantes, toucher de sa voluptueuse nudité, la nudité du sein de son époux. Adam, ravi de sa beauté et de ses graces soumises, sourit d'un supérieur amour : tel est le sourire que le ciel laisse au printemps tomber sur les nuées, et qui fait couler la vie dans ces nuées grosses de la semence des fleurs. Adam presse ensuite d'un baiser pur, les lèvres fécondes de la mère des hommes. . . . .

. . . .

Cependant le soleil étoit tombé au-dessous des Açores ; soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vîtesse, eût roulé vers ces rivages ; soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avoit déja revêtu de pourpre et d'or les nuages qui flottent autour de son trône occidental ; le soir s'avançoit tranquille, et par degrés un doux crépuscule enveloppoit les objets de son ombre uniforme. Les oiseaux du ciel reposoient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche : tout se taisoit, hors le rossignol, amant des veilles ; il remplissoit la nuit de ses plaintes amoureuses, et le Silence étoit ravi. Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs : l'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montra long-temps la plus brillante ; mais enfin la reine

des nuits, se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres (1).

Adam et Eve se retirent au berceau nuptial, après avoir offert leur prière à l'Eternel. Ils pénètrent dans l'obscurité du bocage, et se couchent sur un lit de fleurs. Alors le poëte, resté comme à la porte du berceau, entonne tout-à-coup, à la face du firmament et du pôle chargé d'étoiles, un cantique à l'hymen. Il entre dans ce magnifique épithalame, sans préparation et par un mouvement inspiré, à la manière antique : *Hail wedded love, mysterious law, true source of humain offspring* : « Salut, » amour conjugal, loi mystérieuse ! source » de la postérité. » C'est ainsi que l'armée des Grecs chante tout-à-coup après la mort d'Hector : Ἠράμεθα μέγα κῦδος. Ἐπέφνομεν Ἕκτορα δῖον, etc. *Nous avons remporté une gloire signalée ! Nous avons tué le divin Hector ;* c'est de même que les Saliens, célébrant la fête d'Hercule, s'écrient brusquement dans Virgile : *tu nubigenas, invicte, bimembres*, etc. *C'est toi qui domptas les deux centaures, fils d'une nuée*, etc.

(1) Ceux qui savent l'anglois sentiront combien la traduction de ce morceau est difficile. On nous pardonnera la hardiesse des tours dont nous nous sommes servis, en faveur de la lutte contre le texte. Nous avons fait aussi disparoître quelques traits de mauvais goût, en particulier la comparaison *allégorique* du sourire de Jupiter, que nous avons remplacée par son sens *propre*.

Cet hymne à la foi conjugale, met le dernier trait au tableau de Milton, et achève la peinture des amours de nos premiers pères (1).

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche la longueur de cette citation. « Dans » tous les autres poëmes, dit M. de Voltaire, l'amour est regardé comme une » foiblesse; dans Milton seul il est une vertu. » Le poëte a su lever d'une main chaste, » le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de » cette passion; il transporte le lecteur » dans le jardin des délices. Il semble lui » faire goûter les voluptés pures dont Adam » et Eve son remplis : il ne s'élève pas au-» dessus de la nature humaine, mais au-» dessus de la nature humaine corrompue; » et comme il n'y a pas d'exemple d'un » pareil amour, il n'y en a pas d'une pareille » poésie (2). »

Si l'on compare les amours d'Ulysse et de Pénélope à celle d'Adam et d'Eve, on trouve que la simplicité d'Homère est plus ingénue, celle de Milton plus magnifique. Ulysse, bien que roi et héros, a toute-

(1) Il y a encore un autre passage où ces amours sont décrites : c'est au VIIIe livre, lorsqu'Adam raconte à Raphaël les premières sensations de sa vie, ses conversations avec Dieu sur la solitude, la formation d'Eve, et sa première entrevue avec elle. Ce morceau n'est point inférieur à celui que nous venons de citer, et doit aussi toute sa beauté à une religion sainte et pure.

(2) Essai sur la poésie épique, chap. 9.

fois quelque chose de rustique ; ses ruses, ses attitudes, ses paroles ont un caractère agreste et naïf. Adam, quoiqu'à peine né, et sans expérience, est déja le parfait modèle de l'homme : on sent qu'il n'est point sorti des entrailles infirmes d'une femme, mais des mains vivantes de Dieu. Il est noble, majestueux, et tout-à-la-fois plein d'innocence et de génie ; il est tel que le peignent les livres saints, digne d'être respecté par les anges, et de se promener dans la solitude avec son créateur.

Quant aux deux épouses, si Pénélope est plus réservée, et ensuite plus tendre que notre première mère, c'est qu'elle a été éprouvée par le malheur, et que le malheur rend défiant et sensible. Eve, au contraire, s'abandonne, elle est communicative et séduisante ; elle a même un léger degré de coquetterie. Et pourquoi seroit-elle sérieuse et prudente comme Pénélope ? tout ne lui sourit-il pas ? Si le chagrin ferme l'ame, la félicité la dilate : dans le premier cas, on n'a pas assez de déserts où cacher ses peines ; dans le second, pas assez de cœurs à qui raconter ses plaisirs. Cependant Milton n'a pas voulu peindre son Eve parfaite ; il l'a représentée irrésistible par les charmes, mais un peu indiscrète et amante de paroles, afin qu'on prévît le malheur où ce défaut va l'entraîner. Au reste, les amours de Pénélope et d'Ulysse, sont pures et sévères, comme doivent l'être celles de deux époux.

X..

C'est ici le lieu de remarquer que dans la peinture des voluptés, la plupart des grands poëtes antiques ont à-la-fois une nudité et une chasteté qui étonnent. Rien de plus pudique que leur pensée, rien de plus libre que leur expression : nous, au contraire, nous bouleversons les sens, en ménageant les yeux et les oreilles. D'où naît cette magie des anciens, et pourquoi une Vénus de Praxitèle toute nue, charme-t-elle plus notre esprit que nos regards ? C'est qu'il y a un beau idéal, qui touche plus à l'ame qu'à la matière. Alors le génie seul, et non le corps, devient amoureux ; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre. Toute ardeur terrestre s'éteint, et est absorbée par une tendresse plus divine : l'ame échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers, dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme.

Mais ni l'amour de Pénélope et d'Ulysse, ni celle de Didon pour Enée, ni celle d'Alceste pour Admète, ne peut être comparée à la tendresse que déclare le grand couple d'Eden. La vraie religion a pu seule donner le caractère d'une amour aussi sainte, aussi sublime. Quelle association d'idées ! l'Univers naissant, les mers s'épouvantant, pour ainsi dire, de leur propre immensité, les soleils hésitant comme effrayés dans leurs nouvelles carrières, les anges attirés par ces merveilles, Dieu regardant encore son récent ouvrage, et deux

Etres, moitié esprit, moitié argile, étonnés de leurs corps, plus étonnés de leurs ames, faisant à-la-fois l'essai de leurs premières pensées, et l'essai de leurs premières amours !

Pour rendre le tableau parfait, Milton a eu l'art d'y placer l'esprit de ténèbres comme une grande ombre. L'ange rebelle épie les deux nobles créatures : il apprend de leurs bouches le fatal secret; il se réjouit de leur malheur à venir, et toute cette peinture de la félicité de nos pères, n'est réellement que le premier pas vers d'affreuses calamités. Pénélope et Ulysse rappellent un malheur passé ; Eve et Adam montrent des maux près d'éclore. Tout drame péche essentiellement par la base, s'il offre des joies sans mélange de chagrins évanouis, ou de chagrins à naître. Un bonheur absolu nous ennuie ; un malheur absolu nous repousse : le premier est dépouillé de morale et de pleurs ; le second d'espérance et de sourires. Si vous remontez de la douleur au plaisir (comme dans la scène d'Homère), vous serez plus touchant, plus mélancolique, parce que l'ame rêve alors dans le passé, et se repose dans le présent ; si vous descendez au contraire de la prospérité aux larmes comme dans la peinture de Milton, vous serez plus triste, plus poignant, parce que le cœur s'arrête à peine dans le présent, et anticipe déja les maux qui le menacent. Il faut donc toujours dans nos tableaux unir le bonheur à l'infortune, et faire la somme

des maux un peu plus forte que celle des biens, comme dans la nature. Deux liqueurs sont mêlées dans la coupe de la vie, l'une douce et l'autre amère : mais outre l'amertume de la seconde, il y a encore la lie, que les deux liqueurs déposent également au fond du vase.

CHAPITRE IV.

LE PÈRE.

Priam.

Du caractère de l'*époux*, passons à celui du *père ;* considérons la paternité dans les deux positions les plus sublimes et les plus touchantes de la vie, la vieillesse et le malheur. Priam, ce monarque tombé du sommet de la gloire, et dont les grands de la terre avoient recherché les faveurs, *dum fortuna fuit;* Priam, les cheveux souillés de cendres, le visage baigné de pleurs, seul au milieu de la nuit, a pénétré dans le camp des Grecs. Humilié aux genoux de l'impitoyable Achille, baisant les mains terribles, les mains dévorantes (ἀνδροφόνους, *qui dévorent les hommes*) qui fumèrent tant de fois du sang de ses fils, il redemande le corps de son Hector :

> Μνῆσαι πατρὸς σοῖο, ...
> . . . .
> . . . . στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

« Souvenez-vous de votre père, ô Achille ! sem-

blable aux dieux : il est accablé d'années, et comme moi au dernier terme de la vieillesse. Peut-être en ce moment même est-il accablé par de puissans voisins, sans avoir auprès de lui personne pour le défendre. Et cependant lorsqu'il apprend que vous vivez, il se réjouit dans son cœur ; chaque jour il espère revoir son fils de retour de Troie. Mais moi, le plus infortuné des pères, de tant de fils que je comptois dans la grande Ilion, je ne crois pas qu'un seul me soit resté. J'en avois cinquante, quand les Grecs descendirent sur ces rivages. Dix-neuf étoient sortis des mêmes entrailles ; différentes captives m'avoient donné les autres : la plupart ont fléchi sous le cruel Mars. Il y en avoit un qui, seul, défendoit ses frères et Troie. Vous venez de le tuer, combattant pour sa patrie.... Hector. C'est pour lui que je viens à la flotte des Grecs ; je viens racheter son corps, et je vous apporte une immense rançon. Respectez les Dieux, ô Achille ! ayez pitié de moi ; souvenez-vous de votre père. O combien je suis malheureux ! nul infortuné n'a jamais été réduit à cet excès de misère ; je baise les mains qui ont tué mes fils.

Que de beautés dans cette prière ! quelle scène étalée au yeux du lecteur ! la nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon, Priam apparoissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du fils de Pélée ! Là, sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars et les deux mules qui apportent les présens du vieux souverain de Troie, et à quelque distance, les restes défigurés du généreux Hector, sont abandonnés sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont.

Etudiez le discours de Priam : vous verrez que le second mot prononcé par l'infor-

tuné monarque, est celui de père, πατρὸς; la seconde pensée, dans le même vers, est un éloge pour l'orgueillenx Achille, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, *Achille semblable aux Dieux*. Priam doit se faire une grande violence, pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une profonde connoissance du cœur humain dans tout cela.

L'image la plus tendre que le monarque infortuné pouvoit offrir au violent fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, était, sans doute, l'âge de ce même père. Jusques-là, Priam n'a pas encore osé dire un mot de lui-même ; mais soudain se présente un rapport qu'il saisit avec la simplicité la plus touchante : *comme moi*, dit-il, *il touche au dernier terme de la vieillesse*. Ainsi Priam ne parle encore de lui, qu'en se confondant avec Pélée, qu'en forçant Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux. L'image du délaissement du vieux roi, *peut-être accablé par de puissans voisins* pendant l'absence de son fils ; ses chagrins soudainement oubliés, lorsqu'il apprend que ce fils est *plein de vie*, enfin la peinture des peines passagères de Pélée, opposée au tableau des maux irréparables de Priam, offrent un mélange admirable de douleur, d'adresse, de bienséance et de dignité.

Avec quelle respectable et sainte habileté, le vieillard d'Ilion n'amène-t-il pas ensuite le superbe Achille jusqu'à écouter

paisiblement l'éloge même d'Hector ! D'abord il se garde bien de nommer le héros Troyen ; il dit seulement, *il y en avoit un*, et il ne nomme Hector à son vainqueur, qu'après lui avoir dit qu'il *l'a tué, combattant pour la patrie*, Τὸν σὺ πρώην κτεῖνας, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης ; il ajoute alors le simple mot *Hector*, Ἕκτορα. Il est très-remarquable que ce nom isolé n'est pas même compris dans la période poétique ; il est rejeté au commencement d'un vers, où il coupe la mesure, surprend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet, et ne tient en rien à ce qui suit :

> Τὸν σὺ πρώην κτεῖνας, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης
> Ἕκτορα·

Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance, avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût soudain songé à Patrocle : mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce sont de misérables restes livrés aux chiens et aux vautours ; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse : *Il combattoit pour la patrie*, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης. L'orgueil d'Achille est satisfait d'avoir triomphé d'un frère, qui seul défendoit *ses frères et les murs de Troie*.

Enfin, Priam, après avoir parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les *justes* Dieux, et le ramène une dernière fois au souvenir de Pélée. Le trait qui ter-

mine la prière du monarque d'Ilion, est du plus haut sublime, dans le genre pathétique.

CHAPITRE V.

Suite DU PÈRE.

Lusignan.

Nous trouverons dans *Zaïre*, un père à opposer à *Priam*. A la vérité, les deux scènes ne se peuvent comparer, ni pour la force du dessin, ni pour la beauté de la poésie ; mais le triomphe du christianisme n'en sera que plus grand, puisque lui seul, par le charme de ses souvenirs, peut lutter contre tout le génie d'Homère. M. de Voltaire lui-même ne se défend pas d'avoir cherché son succès dans la puissance de ce charme, puisqu'il écrit, en parlant de Zaïre : « *Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage* » *tout ce que la religion chrétienne semble* » *avoir de plus pathétique et de plus inté-* » *ressant* (1). » Cet antique Croisé, chargé de malheur et de gloire, et resté fidèle à sa religion au fond des cachots ; ce Lusignan qui supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères, offre une scène merveilleuse, dont le ressort gît tout entier dans la morale évangélique et dans les sentimens chrétiens.

(1) OEuv. complèt. de Volt., tom. 78. *Corresp. gén.* let., 57., p. 119. Edit. 1785.

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux ! — C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi. . .
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines.
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi :
C'est le sang des martyrs. — O fille encore trop chère !
Connois-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père.

Une religion qui fournit de pareilles

beautés à son ennemi, mériteroit pourtant d'être entendue avant d'être condamnée. L'antiquité ne présente rien de cet intérêt, parce qu'elle n'avoit pas un pareil culte. Le polythéisme ne s'opposant point aux passions, ne pouvoit amener ces combats intérieurs de l'ame, si communs sous la loi évangélique, et d'où naissent les situations les plus touchantes. Le caractère mélancolique du christianisme, augmente encore puissamment le charme de Zaïre. Si Lusignan ne rappeloit à sa fille que des dieux heureux, les banquets et les joies de l'Olympe, tout cela seroit d'un foible intérêt pour elle, et ne formeroit qu'un contre-sens dur, avec les tendres émotions que le poëte cherche à exciter. Mais les malheurs de Lusignan, mais son sang, mais ses souffrances se mêlent aux malheurs, au sang et aux souffrances de Jésus-Chrit. Zaïre pourroit-elle rénier son Rédempteur au lieu même où il s'est sacrifié pour elle? La cause d'un père et celle d'un Dieu se confondent; les vieux ans de Lusignan, le sang des martyrs, deviennent une partie même de l'autorité de la religion; la Montagne et le Tombeau crient : ici tout est tragique, les lieux, l'homme et la Divinité.

CHAPITRE VI.

La Mère.

Andromaque.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie (1), *ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Une voix a été entendue sur la montagne, avec des pleurs et de grands gémissemens : c'est Rachel pleurant ses fils, et elle n'a pas voulu être consolée, *parce qu'ils ne sont plus.* » Comme ce *Quia non sunt* est beau ! c'est toute la mère (2). Certes une religion qui a consacré un pareil mot, connoît bien le cœur maternel.

Le culte de la Vierge et l'amour de Jésus-Christ pour les enfans, prouve encore que l'esprit du christianisme a une tendre sympathie avec le génie des mères. Ici nous nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique, en cherchant dans les sentimens d'une mère *payenne*, peinte

(1) Cap. 31, v. 15.

(2) Nous avons suivi le latin de l'Evangile de saint Matthieu. Nous ne voyons pas pourquoi Saçy a traduit *Rama* par *Rama*, une ville. *Rama* hébreu, (d'où le mot ῥάδαμνος des Grecs) se dit d'une branche d'arbre, d'un bras de mer, d'une chaîne de montagnes. Ce dernier sens est celui de l'hébreu, et la Vulgate le dit dans Jérémie : *vox in excelso.*

par un auteur *moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu répandre dans son tableau, sans s'en appercevoir lui-même. Pour démontrer l'influence d'une institution morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté soit pris à la racine même de cette institution. Il suffit qu'il en décèle le génie; et c'est ainsi que l'*élysée*, dans le *Télémaque*, est visiblement un *paradis chrétien*.

Or, les sentimens les plus touchans de l'*Andromaque* de Racine, émanent pour la plupart d'un poëte *chrétien*. L'*Andromaque* de l'Iliade est plus épouse que mère; celle d'Euripide a un caractère à-la-fois rampant et ambitieux, qui détruit le caractère maternel; celle de Virgile est tendre et mélancolique; mais c'est moins encore la mère que l'épouse : la veuve d'Hector ne dit pas *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est*.

L'*Andromaque* de Racine est plus sensible, plus intéressante de toute façon que l'*Andromaque* antique. Ce vers si simple et si aimable,

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui, »

est le mot d'une femme chrétienne; cela n'est point dans le goût des Grecs, ni encore moins des Romains. L'*Andromaque* d'Homère gémit sur ses propres infortunes, et sur les malheurs futurs d'Astyanax; mais elle songe à peine à lui dans le présent. La

mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins, en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtoient pas long-temps les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvoient quelque chose de trop naïf dans les langes d'un berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Evangile qui ait osé nommer, sans rougir, les *petits enfans* (*parvuli*) (1), et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum : quem cùm complexus esset, ait illis :*

» *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo, me recepit.* »

Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit :

Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit (1).

Lorsque la veuve d'Hector dit à Céphise, dans Racine :

> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Qui ne reconnoît la chrétienne ? C'est le *deposuit potentes de sede*. L'antiquité ne parle pas de cette sorte, car elle n'imite que les sentimens *naturels ;* or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, *ne sont point purement dans la nature ;* ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils

(1) Math. c. XVIII, v. 3.
(2) Marc. c. IX, v. 35.

d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste*; en élevant Astyanax vers le Ciel, il s'écrie :

Ζεῦ ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι,
Παῖδ' ἐμὸν, ὡς καὶ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν·
Ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἶφ' ἀνάσσειν.
Καί ποτέ τις εἴπῃσι, Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων
Ἐκ πολέμου ἀνιόντα, etc. (1)

« O Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, » que mon fils règne, comme moi, sur Ilion, et faites » qu'il obtienne l'empire entre les guerriers. Qu'en » le voyant revenir tout chargé des dépouilles de » l'ennemi, on s'écrie : Celui-ci est encore plus » vaillant que son père ! »

Énée dit à Ascagne :

Et te, animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector (2).

A la vérité, l'Andromaque moderne s'exprime à-peu-près ainsi sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers,

« Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté. »

elle ajoute :

« Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. »

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité que le christianisme a répandue dans les senti-

(1) Il. lib. VI, v. 476.
(2) ÆN. lib. XII.

timens, et qui a changé pour nous le rapport des passions, comme nous le dirons bientôt, percé à travers tout le rôle de la moderne Andromaque. Si la veuve d'Hector dans l'Iliade se représente l'humble destinée qui attend son fils, il y a je ne sais quoi de bas dans la peinture qu'elle fait de sa future misère. L'humilité dans notre religion, est aussi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie; mais on sent qu'il ne cède que par un principe de vertu; qu'il ne s'abaisse que sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes; il conserve sa dignité dans les fers : fidèle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort viendra bientôt le délivrer; il n'estime les choses de la vie, que comme des songes; et supporte sa condition sans se plaindre, parce que la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadême et le bonnet de l'esclave, sont peu différens à ses yeux.

CHAPITRE VII.

Le Fils.

Gusman.

Le Théâtre de M. de Voltaire va nous fournir encore l'exemple d'un autre caractère chrétien, le caractère du fils. Ce n'est ni le

docile Télémaque avec Ulysse, ni le fougueux Achille avec Pélée : c'est un jeune homme passionné, dont la religion combat et subjugue les penchans.

Alzire a quelque chose de céleste ; on y plane au milieu de ces belles régions de la morale chrétienne, qui s'élevant au-dessus de la morale vulgaire, est d'elle-même une divine poésie. La paix qui règne dans l'ame d'Alvarez, n'est point la seule paix de la nature. Que l'on suppose Nestor cherchant à modérer les passions d'Antiloque ; il citeroit des exemples de jeunes gens qui se sont perdus pour n'avoir pas voulu écouter leurs pères ; puis, joignant à ces exemples quelques maximes communes sur l'indocilité de la jeunesse et sur l'expérience des vieillards, il couronneroit ses remontrances par son propre éloge, et par un regret sur les jours du vieux temps.

L'autorité qu'emploie Alvarez, est d'une toute autre espèce : il met en oubli son âge et son pouvoir paternel, pour ne se faire entendre qu'au nom de la religion. Il ne cherche pas à détourner Gusman d'un crime *particulier;* il lui prêche une vertu *générale*, la *charité;* sorte d'humanité sublime, que le fils de l'Homme a fait descendre sur la terre, et qui n'y habitoit point avant sa venue (1). Enfin, Alvarez, commandant à

(1) Les anciens eux-mêmes, devoient à leur culte, le peu d'humanité qu'on remarque chez eux : l'hospitalité, le respect pour les supplians et pour les malheureux tenoient à des idées religieuses. Afin

son fils comme *père*, et lui obéissant comme *sujet*, est un de ces traits de haute morale, aussi supérieure à la morale des anciens, que les Evangiles surpassent les dialogues de Socrate, pour l'enseignement des vertus.

Achille mutile son ennemi, et l'insulte après l'avoir abattu; Gusman est aussi fier que le fils de Pélée : percé de coups par la main de Zamore, expirant à la fleur de l'âge, perdant à-la-fois une épouse adorée et le commandement d'un vaste empire, maître de faire périr son meurtrier, voici l'arrêt qu'il prononce; admirable triomphe de la religion et de l'exemple paternel sur un fils chrétien.

(*A Alvarez.*)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé;
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé :

que le misérable trouvât quelque pitié sur la terre, il falloit que Jupiter s'en déclarât le protecteur; tant l'homme est féroce sans la religion !

J'étois maître en ces lieux; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes;
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des Dieux que nous servons, connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

A quelle religion appartiennent cette morale et cette mort? Il règne ici un *idéal de vérité*, au-dessus de tout *idéal poétique*. Quand nous disons un *idéal de vérité*, ce n'est point une exagération; on sait que ces vers,

Des Dieux que nous servons connois la différence, etc.

sont les paroles mêmes de François de Guise. Quant au reste de la tirade, c'est toute la substance de la morale évangélique:

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.

. . . .

J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Un trait seul n'est pas chrétien dans ce morceau:

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

M. de Voltaire a voulu faire reparoître ici la nature et le caractère orgueilleux de Gusman : l'intention dramatique est heureuse; mais, prise comme beauté *absolue*, le sentiment exprimé dans ces vers est bien petit, au milieu des hauts sentimens dont il est environné ! Telle se montre toujours la *pure nature*, auprès de la *nature chrétienne*. M. de Voltaire est bien ingrat d'avoir calomnié ce culte qui lui a fourni des scènes si pathétiques, et ses plus beaux titres à l'immortalité. Il auroit toujours dû se rappeler ce vers, qu'il avoit fait sans doute par un mouvement involontaire d'admiration :

Quoi donc! les vrais chrétiens auroient tant de vertus!

Ajoutons tant de *génie*, tant de *beautés poétiques* (1).

(1) On ignore assez généralement que M. de Voltaire ne s'est servi des paroles de François de Guise, qu'en les empruntant d'un autre poëte; Rowe en avait fait usage avant lui dans son *Tamerlan*, et l'auteur d'*Alzire* s'est contenté de traduire, mot pour mot, le tragique Anglais :

Now learn the difference, 'twixt thy faith and mine....
Thine bids thee lift thy dagger to my throat;
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

CHAPITRE VIII.

LA FILLE.

Iphigénie et Zaïre.

IPHIGÉNIE et *Zaïre* nous donneront, pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre, sous le joug de l'autorité paternelle, se dévouent à la religion de leur pays. Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie, et Lusignan ne demande à Zaïre, que d'oublier son amour; mais pour une femme passionnée, vivre, et renoncer à l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer, quant à l'intérêt *naturel* : voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon en obéissant aux Dieux, ne fait après tout qu'immoler sa fille à son ambition : un oracle qui demande du sang, afin d'obtenir un vent favorable, révolte l'esprit sans toucher le cœur. Pourquoi la jeune Grecque se soumettroit-elle à Jupiter? N'est-ce pas un tyran qu'elle doit détester? Le spectateur prend parti pour Iphigénie contre le Ciel. La pitié et la terreur s'appuient donc uniquement sur les situations *naturelles*; et si vous pouviez retrancher la religion de la pièce, il est évident que l'effet théâtral resteroit le même.

Mais dans Zaïre, si vous touchez à la religion, tout est détruit; Jésus-Christ n'a pas soif de sang; il ne veut que le sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander, ce sacrifice? Eh! qui pourroit en douter? N'est-ce pas pour racheter Zaïre qu'il a été attaché à une croix; qu'il a supporté l'insulte, les dédains et les injustices des hommes; qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume? Et Zaïre iroit donner son cœur et sa main à ceux qui ont persécuté ce dieu charitable! à ceux qui tous les jours immolent des chrétiens! à ceux, qui retiennent dans les fers ce vieux successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père* de Zaïre. Certes, la religion n'est pas inutile ici, et qui la supprimeroit, anéantiroit la pièce. Lusignan ne pourroit avoir aucun motif raisonnable de refuser sa fille au maître de Jérusalem. Que Zaïre déclare que Lusignan est son père, et Nérestan son frère; qu'elle reçoive la main d'Orosmane, et tous les malheurs finissent à-la-fois. Quel obstacle invincible empêche un dénouement si simple et si heureux? Un seul mot, la *religion :* et de ce mot résulte une des situations les plus attachantes, qui soient au théâtre.

Au reste, il nous semble que Zaïre, comme *tragédie*, est encore plus intéressante qu'Iphigénie, pour une raison que nous essayerons de développer; ceci nous oblige de remonter aux principes de l'art.

Il est certain qu'on ne doit élever sur le

cothurne que des personnages pris dans les hauts rangs de la société. Cela tient à de certaines convenances, que les beaux arts, d'accord avec le cœur humain, savent découvrir. Le tableau des infortunes que nous éprouvons nous-mêmes, nous afflige sans nous intéresser, ni nous instruire. Nous n'avons pas besoin d'aller au spectacle, pour y apprendre les secrets de notre famille. La fiction pourroit-elle nous plaire, quand la triste réalité habite sous notre toit? Aucune morale ne se rattache à une pareille imitation : bien au contraire ; car en voyant le tableau de notre état, nous tombons dans le désespoir, ou nous envions un état qui n'est pas le nôtre, et dans lequel nous supposons que règne exclusivement le bonheur. Conduisez le peuple au théâtre ce ne sont pas des hommes sur la paille, et des représentations de sa propre indigence, qu'il lui faut. Il vous demande des grands sur la pourpre ; son oreille veut être remplie de noms éclatans, et son œil occupé de malheurs de rois.

La morale, la curiosité, la noblesse de l'art, la pureté du goût, et peut-être la nature envieuse de l'homme, obligent donc à prendre les acteurs de la tragédie dans une condition élevée. Mais si la personne doit être *distinguée*, sa douleur doit être *commune*, c'est-à-dire, d'une nature à être sentie de *tous*. Or, c'est en ceci que Zaïre nous paroît plus touchante qu'Iphigénie.

Que la fille d'Agamemnon meure pour faire partir une flotte, le spectateur ne peut guères s'intéresser à ce motif. Mais la raison presse dans Zaïre, et chacun peut éprouver le combat d'une passion contre un devoir. Delà dérive cette grande règle dramatique : qu'il faut, autant que possible, fonder l'intérêt de la tragédie, non sur une *chose*, mais sur un *sentiment*, et que le personnage doit être *éloigné* du spectateur par *son rang*, mais *près* de lui par *son malheur*.

Nous pourrions maintenant chercher dans le sujet d'Iphigénie, traité par Racine, les touches du pinceau chrétien ; mais le lecteur est sur la voie de ces études, et il peut la suivre sans guide : nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le père Brumoy a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le desir de se sauver, a mieux parlé, selon la nature, que Racine, dont Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne de soi ; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne, que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poé-

sie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon étouffant tout-à-coup sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent ; il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versoit pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut sur-tout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

La religion chrétienne est si heureusement formée, qu'elle est elle-même une véritable poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent les martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poëtes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir, dans le christianisme, la même vigueur que celle de la vertu ; puisqu'il est vrai que le crime augmente en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus, ou au-dessous de l'homme.

Pour achever le cercle des caractères *naturels*, il faudroit parler de l'amitié fraternelle ; mais tout ce que nous avons dit du *fils* et de *la fille*, s'applique également à

deux *frères*, ou à un *frère* et à une *sœur*. Au reste, c'est dans l'Écriture qu'on trouve l'histoire de Caïn et d'Abel, cette grande et première tragédie qu'ait vue le monde, et nous parlerons ailleurs de Joseph et de ses frères.

Enfin, le christianisme n'enlevant rien au poëte des caractères *naturels*, tels que pouvoit les représenter l'antiquité, et lui offrant de plus son *influence* dans ces mêmes caractères, augmente nécessairement la *puissance*, puisqu'il augmente le *moyen*, et multiplie les *beautés* dramatiques, en multipliant les *sources* dont elles émanent.

CHAPITRE IX.

CARACTÈRES SOCIAUX.

Le Prêtre.

Ces caractères que nous avons nommés *sociaux*, se réduisent à deux pour le poëte, le *prêtre* et le *guerrier*.

Si nous n'avions pas consacré à l'histoire du clergé et de ses bienfaits la quatrième partie de notre ouvrage, il nous seroit aisé de faire voir à présent, combien le caractère du prêtre, dans notre religion, offre plus de variété et de grandeur que le caractère du prêtre dans le polythéisme. Quels beaux tableaux à tracer depuis le pasteur

du hameau, jusqu'au Pontife qui ceint la triple couronne pastorale; depuis le curé de ville, jusqu'à l'anachorète du rocher; depuis le Chartreux et le Trapiste, jusqu'au docte Bénédictin; depuis le missionnaire, et cette foule de religieux consacrés à tous les maux de l'humanité, jusqu'au prophète inspiré de l'antique Sion! Les vierges ne sont pas moins nombreuses: ces filles hospitalières, qui consument leur jeunesse et leurs grâces au service de nos douleurs; ces habitantes du cloître qui élèvent, à l'abri des autels, les épouses futures des hommes, en se félicitant de porter elles-mêmes les chaînes du plus doux des époux; toute cette innocente famille sourit agréablement aux Neuf Sœurs de la fable. Dans l'antiquité, tout se réduisoit, pour le poëte, à un grand-prêtre, à un devin, à une vestale, à une sibylle; encore ces personnages n'étoient mêlés qu'accidentellement au sujet, tandis que le prêtre chrétien peut jouer un des rôles le plus important de l'épopée.

M. de la Harpe a montré dans Mélanie, ce que peut devenir le caractère d'un simple curé, traité par un habile écrivain. Shakpeare, Richardson, Goldsmit, ont mis le prêtre en scène avec plus ou moins de bonheur. Quant aux pompes extérieures, quelle religion en offrit jamais d'aussi magnifiques que les nôtres? La Fête-Dieu, Noël, Pâques, toute la Semaine sainte, la fête des Morts, les Funérailles, la Messe,

et mille autres cérémonies, fournissent un vaste sujet de descriptions superbes ou touchantes (1). Certes les muses modernes qui se plaignent du christianisme, ne connoissent pas toutes ses richesses. Le Tasse a décrit une procession dans la Jérusalem, et c'est un des plus beaux tableaux de son poëme. Enfin, le sacrifice antique n'est pas même banni du sujet chrétien; car il n'y a rien de plus facile, au moyen d'un épisode, d'une comparaison ou d'un souvenir, de rappeler un sacrifice de l'ancienne loi.

CHAPITRE X.

Suite DU PRÊTRE.

La Sibylle. — Joad.

Parallèle de Virgile et de Racine.

ÉNÉE va consulter la sibylle : arrêté au soupirail de l'antre, il attend les paroles de la prophétesse.

Quum virgo, poscere fata, etc.

« Alors la vierge : le Dieu ! voilà le Dieu ! Elle dit, etc.

Énée la soulage par une prière ; la sibylle

(1) Nous parlerons de toutes ces fêtes dans la partie *du Culte*.

lutte encore; enfin le dieu la dompte : les cent portes de l'antre s'ouvrent en mugissant, et ces paroles nagent dans les airs :

O tandem magnis pelagi defuncte periclis ! etc.

« Ils ne sont plus les périls de la mer, mais quel » danger sur la terre ! etc. »

Quelle fougue, lorsque le dieu commence à agiter la sibylle ! Remarquez la rapidité de ces tours : *deus, ecce deus*. Elle touche, elle saisit l'Esprit, elle en est surprise : *le dieu ! voilà le dieu !* c'est son cri. Ces expressions, *non vultus, non color unus*, peignent excellemment le trouble de la prophétesse. Les tours *négatifs* sont particuliers à Virgile, et l'on peut remarquer, en général, qu'ils sont fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique. Ne seroit-ce point que les ames tendres et tristes, sont naturellement portées à se plaindre, à desirer, à douter, à s'exprimer avec une sorte de timidité, et que la plainte, le desir, le doute et la timidité, sont des *privations* de quelque chose ? L'homme sensible ne dit pas avec assurance, *je connois les maux ;* mais il dit comme Didon, *non ignara mali*. Enfin, les images favorites des poëtes mélancoliques, sont presque toutes empruntées d'objets *négatifs*, tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que l'absence du bruit,

de la lumière, des hommes, et des inquiétudes de la vie (1).

Quelle que soit la beauté des vers de Virgile, la poésie chrétienne nous offre encore quelque chose de très-supérieur. Le grand-prêtre des Hébreux, prêt à couronner Joas, est saisi de l'esprit divin dans le temple de Jérusalem.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,

(1) Ainsi Euryale en parlant de sa mère, dit :

. . . . . *Genitrix*. . . . .
. . . . . . *Quam miseram tenuit non Ilia tellus*
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.

« Ma mère infortunée qui a suivi mes pas, et que » n'ont pu retenir, *ni* les rivages de la patrie, *ni* les » murs du roi d'Aceste. »

Il ajoute un instant après :

. . . . Nequeam *lacrymas perferre parentis.*

« Je *ne* pourrois résister aux larmes de ma mère. » Volcens va percer Euriale; Nisus s'écrie :

. . . . *Me, me* (*adsum qui feci*). . .
. . . . . *Mea fraus omnis* : Nihil *iste* nec *ausus*,
Nec *potuit* . . . .

« Moi, moi. Le crime est à moi; *rien* à lui : il » *n'*a osé, *ni* pu le commettre ! » Le mouvement qui termine cet admirable épisode est aussi de nature négative.

En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

. . . .

Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez ; le Seigneur se réveille.

. . . .

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur.

Il n'est pas besoin de commentaire.

Puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, tâchons de nous faire une idée juste de leurs talens et de leur génie. Ces deux grands poëtes ont tant de ressemblance entre eux, qu'ils pourroient tromper jusqu'aux yeux de la Muse,

comme ces deux jumeaux de l'Enéïde, qui causoient de douces méprises à leur mère.

Tous deux polissent laborieusement leurs ouvrages, tous deux sont pleins de goût, tous deux hardis et pourtant naturels dans l'expression, tous deux timides dans les caractères d'hommes, tous deux parfaits dans les caractères de femmes, tous deux sublimes dans la peinture des passions; et comme s'ils s'étoient suivis pas à pas, Racine a fait entendre dans Esther, je ne sais quelle fraîche mélodie, je ne sais quelle voix de quinze années, dont Virgile a pareillement rempli sa seconde églogue; mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de la jeune fille, et celle de l'adolescent, entre les soupirs de l'innocence, et ceux d'un honteux amour.

Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent; voici peut-être en quoi ils diffèrent.

Le second est, en général, supérieur au premier, dans l'invention des caractères: Agamemnon, Achille, Oreste, Mithridate, Acomat, sont fort au-dessus de tous les héros de l'Enéïde. Enée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois morceaux; Mezance seul est fièrement dessiné.

Cependant, dans les peintures douces et tendres, Virgile retrouve son génie: Evandre, ce vieux roi d'Arcadie, vivant sous le chaume, et défendu par deux chiens de bergers, au même lieu où les Césars, entourés des gardes prétoriennes, doivent un

jour habiter leur palais, le jeune Pallas, le beau Lausus, fils vertueux d'un père criminel, enfin, Nisus et Euryale sont des personnages tout divins.

Dans les caractères de femmes, Racine reprend la supériorité; Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, et Phèdre plus passionnée que Didon.

Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre le plus parfait du génie inspiré par la religion.

Mais, d'un autre côté, Virgile a l'avantage sur Racine; il est plus rêveur et plus mélancolique. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette mélodie des soupirs; le rôle d'Andromaque, Bérénice toute entière, quelques stances des cantiques imités de l'Ecriture, plusieurs strophes des chœurs d'Esther et d'Athalie, montrent ce qu'il auroit pu faire dans ce genre. Mais il vécut trop à la ville, et pas assez dans la solitude : la cour de Louis XIV, en épurant son goût, et en lui donnant la majesté des formes, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

Nous avons déja remarqué (1) qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile, fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir

(1) Part. I.re, liv. V, avant-dernier chapitre.

de sa Mantoue : mais ce n'étoit plus le Romain de la République, aimant son pays, à la manière dure et âpre des Brutus; c'étoit le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère, et le nourrisson des Muses.

Virgile cultiva ce germe de tristesse, en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidens particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et forment souvent la raison secrète de la teinte dominante de notre caractère. Virgile avoit une difficulté de prononciation (1); il étoit foible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance, et des passions non satisfaites, s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *Diis aliter visum*, le *Dulces moriens reminiscitur Argos*, le *Disce puer virtutem ex me—fortunam ex aliis*, le *Lyrnessi domus alta : sola Laurente sepulchrum*. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces mots pleins de mélancolie se trouvent presque tous dans les six derniers livres de l'Enéide, ainsi que les épisodes d'Evandre et de Pallas, de Mézance et de Lausus,

(1) *Sermone tardissimum, ac pœnè indocto similem.... Facie rusticanâ*, etc.

de Nysus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mît dans ses accens quelque chose de plus céleste, comme ces cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, près d'expirer, avoient, selon Pythagore, une vue intérieure de l'Olympe.

Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poëte latin, parce qu'il a fait Athalie; mais le dernier a quelque chose qui remue plus doucement le cœur; on admire plus l'un, on aime plus l'autre; le premier a des douleurs trop royales; le second parle davantage à tous les rangs de la société : en parcourant les tableaux des vicissitudes humaines, tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles; ils sont vastes et tristes, mais à travers la solitude croissante, on distingue la main régulière des arts, et les vestiges des grandeurs :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie, ils représentent toute la nature; ce sont les solitudes des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées *regardent, en pleurant, l'immensité des flots :*

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

CHAPITRE XI.

LE GUERRIER.

Définition du beau idéal.

LES siècles héroïques sont favorables à la poésie, parce qu'ils ont cette vieillesse et cette incertitude de tradition, que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux des choses extraordinaires, sans y prendre aucun intérêt; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs, qui sont déja loin de nous. C'est qu'au fond, les plus grands événemens de la terre sont fort petits en eux-mêmes : notre ame, qui sent ce vice des affaires humaines, et qui tend sans cesse à l'immensité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

Or, l'esprit des siècles héroïques se forme du mélange d'un état civil encore grossier, et d'un état religieux porté à son plus haut point d'influence.

La barbarie et le polythéisme ont produit les héros d'Homère; la barbarie et le christianisme ont enfanté les chevaliers du Tasse.

Qui, des *héros* ou des *chevaliers*, méritent la préférence, soit en morale, soit en poésie ? c'est ce qu'il convient d'examiner.

En faisant abstraction du génie particu-

lier des deux poëtes, et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages de la Jérusalem sont fort supérieurs à ceux de l'Iliade.

Eh! quelle différence entre des chevaliers si francs, si désintéressés, si humains, et des guerriers perfides, avares, atroces, insultant aux cadavres de leurs ennemis: poétiques enfin par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus!

Si par héroïsme, on entend un effort dirigé contre les passions, en faveur de la vertu, c'est, sans doute, Godefroi et non pas Agamemnon qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant les chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le *beau idéal moral*, ou *le beau idéal des caractères*, et que le polythéisme n'a pu donner ce grand avantage au chantre d'Ilion. Nous arrêterons un peu le lecteur sur ce sujet; il importe trop au fond de notre ouvrage, pour hésiter à le mettre dans tout son jour.

Il y a deux sortes de *beau idéal*, le beau idéal *moral*, et le beau idéal *physique*: l'un et l'autre sont nés de la société.

Les hommes très-près de la nature, tels que les sauvages, ne les connoissent pas; ils se contentent, dans leurs chansons, de rendre fidèlement ce qu'ils voient. Comme

ils vivent au milieu des déserts, leurs tableaux sont nobles et simples; vous n'y trouvez point de mauvais goût; mais aussi ils sont monotones, et les sentimens qu'ils expriment, ne vont pas jusqu'à l'héroisme.

Le siècle d'Homère s'éloignoit déja de ces premiers temps. Qu'un sauvage perce un chevreuil de ses flèches; qu'il le dépouille au milieu de toutes les forêts; qu'il étende la victime sur les charbons d'un chêne embrâsé: tout est poétique dans cette action. Mais dans la tente d'Achille, il y a déja des *bassins*, des *broches*, des *vases;* quelques détails de plus, et Homère tomboit dans la bassesse des descriptions, ou bien il entroit dans la route du beau idéal, en commençant à *cacher*.

Ainsi, à mesure que la société multiplia les besoins de la vie, les poëtes apprirent qu'il ne falloit plus, comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau.

Ce premier pas fait, ils virent encore qu'il falloit *choisir;* ensuite, que la chose choisie étoit susceptible d'une forme plus belle ou d'un plus bel effet dans telle ou telle position.

Toujours *cachant* et *choisissant, retranchant* ou *ajoutant*, ils se trouvèrent peu-à-peu dans des formes qui n'étoient plus naturelles, mais qui étoient plus parfaites que nature; les artistes appelèrent ces formes, *le beau idéal.*

On peut donc définir *le beau idéal*, l'art *de choisir et de cacher*.

Cette définition s'applique également au beau idéal *moral* et au beau idéal *physique*. Celui-ci se forme, en cachant avec adresse la partie infirme des objets, l'autre en dérobant à la vue certains côtés foibles de l'ame: *l'ame* a ses besoins honteux, et ses bassesses comme le corps.

Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, qu'il n'y a que l'homme qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le *beau idéal* d'un cheval, d'un aigle, d'un lion. Ceci nous fait entrevoir une preuve merveilleuse de la grandeur de nos fins et de l'immortalité de notre ame.

La société où la morale atteignit le plutôt tout son développement, dut atteindre le plus vîte au *beau idéal moral*; ou, ce qui revient au même, *au beau idéal des caractères*; or, c'est ce qui distingue éminemment les sociétés formées dans la religion chrétienne. Il est étrange, et cependant rigoureusement vrai, que tandis que nos pères étoient des barbares pour tout le reste; la morale, au moyen de l'Evangile, s'étoit élevée chez eux à son dernier point de perfection; de sorte que l'on vit des hommes (si nous osons nous exprimer ainsi) à-la-fois sauvages par le corps, et civilisés par l'ame.

C'est ce qui fait la beauté des temps che-

valeresques, et leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques, que sur les siècles tout-à-fait modernes.

Car si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce; autant la simplicité des mœurs vous offrira des choses agréables, autant les caractères vous choqueront : le polythéisme ne fournit rien pour corriger la nature sauvage, et l'insuffisance des vertus primitives.

Si, au contraire, vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir toute vérité de votre ouvrage, et de vous jeter à-la-fois dans le beau idéal *moral*, et dans le beau idéal *physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidèlement, ni l'intérieur de nos ménages, ni moins encore le fond de nos cœurs.

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*.

D'une part, vous pouvez offrir le tableau des mœurs dans toute sa naïveté : un vieux château, une grande salle, un large foyer, des tournois, des joûtes, des chasses, le son du cor et le bruit des armes, n'ont rien qui heurte le goût, rien qu'on doive ou *choisir* ou *cacher*.

Et d'un autre côté, le poëte chrétien, plus heureux qu'Homère, n'est point forcé de ternir sa peinture, en y plaçant l'homme barbare ou l'homme *naturel*; le christianisme lui donne le parfait héros.

Ainsi, tandis qu'il est dans la nature

relativement aux objets physiques, il est au-dessus de cette nature, par rapport aux objets moraux.

Or, le *vrai* et l'*idéal* sont les deux grandes sources de tout intérêt poëtique, le *touchant* et le *merveilleux*.

CHAPITRE XII.

Suite du Guerrier.

Montrons à présent que ces vertus des chevaliers, qui élèvent leur caractère jusqu'au *beau idéal*, sont des vertus véritablement chrétiennes.

Si elles n'étoient que de simples vertus morales, imaginées par le poëte, elles seroient sans mouvement et sans ressort. On en peut juger par Enée, dont Virgile a fait un héros philosophe.

Les vertus purement morales sont froides par essence : ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'ame, c'est quelque chose de retranché ; c'est l'absence du vice, plutôt que la présence de la vertu.

Les vertus religieuses ont des ailes, elles sont passionnées. Non contentes de s'abstenir du mal, elles veulent faire le bien : elles ont l'activité de l'amour, et se tiennent dans une région supérieure, et un peu exagérée. Telles étoient les vertus des chevaliers.

La foi ou la fidélité étoit leur première

vertu ; la fidélité est pareillement la première vertu du christianisme.

Le chevalier ne mentoit jamais. — Voilà le chrétien.

Le chevalier étoit pauvre, et le plus désintéressé des hommes. — Voilà le disciple de l'évangile.

Le chevalier s'en alloit à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. — Voilà la charité de Jésus-Christ.

Le chevalier étoit tendre et délicat. Qui lui auroit donné cette douceur, si ce n'étoit une religion humaine, qui porte toujours au respect pour la foiblesse ? Avec quelle bénignité Jésus-Christ lui-même ne parle-t-il pas aux femmes dans l'évangile !

Agamemnon déclare brutalement qu'il aime autant Briséïs que son épouse, parce qu'elle fait d'aussi beaux ouvrages.

Un chevalier ne parle pas ainsi.

Enfin le christianisme a produit la bravoure des héros modernes, si supérieure à celle des héros antiques.

La véritable religion enseigne à tout homme que ce n'est pas par la force du corps qu'on se doit mesurer, mais par la grandeur de l'ame. Delà, le plus foible des chevaliers ne sait ce que c'est que trembler devant un ennemi ; et, quoique certain de recevoir la mort, il n'a pas même la pensée de la fuite.

Cette haute valeur est devenue si commune, que le moindre de nos fantassins est

plus courageux que les Ajax, qui fuyoient devant Hector, qui fuyoit à son tour devant Achille. Quant à la clémence du chevalier chrétien envers les vaincus, qui peut nier qu'elle découle du christianisme?

Les poëtes modernes ont tiré une foule de traits nouveaux du caractère chevaleresque. Dans la *tragédie*, il suffit de nommer Tancrède, Nemours, Couci, et ce Nérestan, qui apporte la rançon de ses frères d'armes, au moment où on ne l'attendoit plus, et se vient rendre prisonnier, parce qu'il ne se peut racheter lui-même. Les belles mœurs chrétiennes! Et qu'on ne dise pas que c'est une pure invention poétique; il y a cent exemples de chrétiens, qui se sont remis entre les mains des infidèles, ou pour délivrer d'autres chrétiens, ou parce qu'ils ne pouvoient payer l'argent qu'ils avoient promis.

Quant à l'*Épopée*, comme ils sont aimables tous ces chevaliers de la Jérusalem, ce Renaud si brillant, ce Tancrède si généreux, ce vieux Raymond de Toulouse, toujours abattu et toujours relevé! On est avec eux sous les murs de Solyme; on croit entendre le jeune Bouillon s'écrier au sujet d'Armide: « Que dira-t-on à la cour de » France, quand on saura que nous avons » refusé notre bras à la beauté? » Pour juger en un moment de la différence immense, qui se trouve entre les héros d'Homère et ceux du Tasse, il suffit de jeter les yeux sur le camp de Godefroi et sur les rem-

parts de Jérusalem. D'un côté sont les *chevaliers*, et de l'autre, les *héros antiques*. Soliman même n'a tant d'éclat, que parce que le poëte lui a donné quelques traits de la générosité du chevalier : ainsi le principal héros infidèle emprunte lui-même sa majesté du christianisme.

Mais c'est dans Godefroi qu'il faut admirer le chef-d'œuvre du caractère héroïque. Si Enée veut échapper à la séduction d'une femme, il tient les yeux baissés, *immota tenebat lumina;* il cache son trouble ; il répond des choses vagues : « Reine, je ne » nie point tes bontés, je me souviendrai » d'Elise, » *meminisse Elisae.*

Ce n'est pas de cet air que le capitaine chrétien écoute les adresses d'Armide : il résiste, car il connoît trop les fragiles appas de ce monde ; il continue son vol vers le ciel, *comme l'oiseau rassasié qui ne s'abat point, où une nourriture trompeuse l'appelle.*

Qual saturo augel, che nôn si cali,
Ove il cibo mostrando, altri l'invita.

Faut-il combattre, délibérer, appaiser une sédition ? Bouillon est part-tout grand, par-tout auguste. Ulysse frappe Thersite de son sceptre (σκήπτρω δὲ μετάφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμω πλῆξεν.), et arrête les Grecs, prêts à rentrer dans leurs vaisseaux : mœurs naïves et pittoresques. Mais voyez Godefroi se montrant seul à un camp furieux, qui l'accuse d'avoir fait assassiner un héros ! Quelle beauté noble

et touchante dans la prière du vieux capitaine, plein de la conscience de sa vertu ! et comme cette prière fait ensuite éclater l'intrépidité du général, qui, désarmé et tête nue, se presente à une soldatesque effrénée !

Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et de Virgile, anime le guerrier chrétien. Enée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère, qui approche du rivage Rutule, est dans une belle attitude épique ; Agamemnon semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur : mais Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier chant de la Jérusalem.

Le soleil vient de se lever ; les armées sont en présence, *comme deux antiques forêts* : les bannières se déroulent aux vents ; les plumes flottent sur les casques ; les habits, les franges, les harnois, les armes, les couleurs, l'or et le fer, étincellent aux premiers feux de la lumière. Monté sur un coursier rapide. Godefroi parcourt les rangs de son armée ; il parle, et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu ; l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence ; les légions se prosternent en adorant celui qui fit tomber Goliath, par la main d'un jeune berger.

Soudain les trompettes éclatent, les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des armées, se précipitent sur les bataillons ennemis.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE TROISIÈME.

SUITE DE LA POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Que le christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu.

De l'examen des *caractères*, nous venons à celui des *passions*. On sent bien qu'en traitant des premiers, il nous a été impossible de ne pas toucher un peu aux

secondes ; mais ici, nous nous proposons de parler plus amplement.

S'il existoit une religion dont la qualité essentielle fût de poser une barrière aux passions de l'homme, elle augmenteroit nécessairement le jeu de ces passions dans le Drame et dans l'Epopée ; elle seroit, par sa nature même, plus favorable à la peinture des sentimens, que toute autre institution religieuse, qui, ne connoissant point des délits du cœur, n'agiroit sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de la religion chrétienne sur les cultes de l'antiquité : c'est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

Toutes les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de l'Evangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passoit pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur : chez les chrétiens, au contraire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité l'une des premières vertus. Cette seule transmutation de principes, montre la nature humaine sous un jour tout nouveau, et nous devons découvrir dans les passions, des nuances que les anciens n'y voyoient pas.

Donc, pour nous, la racine du mal est la *vanité*, et la racine du bien la *charité* ; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les

passions vertueuses un composé d'amour.

Faites l'application de ce principe, vous en reconnoîtrez la justesse. Pourquoi toutes les passions qui tiennent au courage, sont-elles plus belles chez les modernes que chez les anciens ? pourquoi avons-nous donné d'autres proportions à la valeur, et transformé un mouvement brutal en une vertu ? C'est par le mélange de la vertu chrétienne, directement opposée à ce mouvement, l'*humilité*. De ce mélange est née la *magnanimité* ou la *générosité poétique*, sorte de passion (car les chevaliers l'ont poussée jusques-là) totalement inconnue des anciens.

Un de nos plus doux sentimens, et peut-être le seul qui appartienne absolument à l'ame (car tous les autres ont quelque mélange des sens dans leur nature ou dans leur but), c'est l'amitié. Et combien le christianisme n'a-t-il point encore augmenté les charmes de cette passion céleste, en lui donnant pour fondement la *charité*? Jésus-Christ dormit dans le sein de Jean, et sur la croix, avant d'expirer, l'amitié l'entendit prononcer ce mot digne d'un Dieu : *mater, ecce filius tuus; discipule, ecce mater tua; mère, voilà ton fils; disciple, voilà ta mère*.

Le christianisme qui a révélé notre double nature et montré toutes les contradictions de notre être; qui a fait voir le haut et le bas de notre cœur; qui lui-même est plein de contrastes comme nous, en nous présentant un homme-dieu, un enfant maître des

mondes, le créateur de l'univers sortant du sein d'une créature; le christianisme, disons-nous, vu sous ce jour des contrastes, est encore, par excellence, la religion de l'amitié. Ce sentiment se fortifie autant par les oppositions que par les ressemblances. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelqu'endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'une différente espèce; des opinions opposées, des principes semblables; des haines et des amours diverses, mais au fond la même sensibilité; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils; en un mot, de grands contrastes de caractères, et de grandes harmonies de cœur.

Cette douce chaleur, que la *charité* répand dans les passions vertueuses, leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentimens ne passoit pas le tombeau, où il venoit faire naufrage. Amis, frères, époux, tous se quittoient aux portes de la mort, et sentoient que leur séparation étoit éternelle; le comble de leur félicité se réduisoit à mêler leurs cendres ensemble : mais combien elle devoit être douloureuse, une urne qui ne renfermoit que des souvenirs! Le polythéisme avoit établi l'homme dans les régions du passé; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentimens honnêtes sur la terre, n'est que l'avant-goût des délices dont nous

serons comblés. Le principe de nos amitiés n'est point dans ce monde : deux êtres qui s'aiment ici-bas sont seulement dans la route du Ciel, où ils arriveront ensemble, si la vertu les dirige. De manière que cette forte expression des poëtes, *exhaler son ame dans celle de son ami*, est littéralement vraie pour deux chrétiens. En se dépouillant de leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposoit à leur union intime, et leurs ames vont se confondre dans le sein de l'Eternel.

Ainsi le christianisme, en nous découvrant les bases sur lesquelles reposent les passions des hommes, n'a pas désenchanté la vie; bien supérieur en cela à cette fausse philosophie, qui cherche trop à pénétrer la nature de l'homme, et à trouver le fond par-tout. La religion chrétienne n'a soulevé des plis du voile que ce qui est nécessaire pour nous laisser voir notre route; mais sur les choses inutiles à nos fins, elle a répandu le doute et les ombres. Il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abymes du cœur : les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective. C'est une grande imprudence que d'appliquer sans cesse son jugement à la partie aimante de son être, de porter l'esprit raisonneur dans les passions. Cette curiosité conduit peu-à-peu à douter de toutes les choses généreuses; elle dessèche la sensibilité, et tue, pour ainsi dire, l'ame : les mystères

du cœur sont comme ceux de l'antique Egypte ; tout profane qui cherche à les découvrir, sans y être initié par la religion, est subitement frappé de mort.

CHAPITRE II.

Amour passionné.

Didon.

Ce que nous appelons proprement amour parmi nous, est un sentiment dont la haute antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que dans les siècles modernes qu'on a vu former ce mélange des sens et de l'ame, cette espèce d'amour, dont l'amitié est la partie morale. C'est encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné ; c'est lui, qui tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusques dans le penchant qui en paroissoit le moins susceptible. Voilà donc un nouveau moyen de situations poétiques, que cette religion si dénigrée a fourni aux auteurs même qui l'insultent ; on peut voir dans une foule de romans, les beautés qu'on a tirées de cette passion demi-chrétienne. Le caractère de Clémentine, par exemple, est un chef-d'œuvre, dont l'antiquité n'offre point de modèle. Mais pénetrons dans ce sujet, considérons d'abord l'*amour passionné* ; nous verrons ensuite l'*amour champêtre*.

Partie II. Poétique du Christianisme.

Livre II. Suite de la poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Passions.*

Cette sorte d'amour n'est ni aussi saint que la piété conjugale, ni aussi gracieux que le sentiment des bergers; mais plus poignant que l'un et l'autre, il dévaste les ames où il règne. Ne s'appuyant point sur la gravité du mariage, ou sur l'innocence des mœurs champêtres, et ne mêlant aucun autre prestige au sien, il est à soi-même sa propre illusion, sa propre folie, sa propre substance. Ignorée de l'artisan trop occupé, et du laboureur trop simple, cette passion n'existe que dans ces rangs de la société, où l'oisiveté nous laisse surchargés de tout le poids de notre cœur, avec son immense amour-propre, et ses éternelles inquiétudes.

Il est si vrai que le christianisme jette une éclatante lumière dans l'abyme de nos passions, que ce sont les orateurs de l'église qui ont peint les désordres du cœur humain avec le plus de force et de vivacité. Quel tableau Bourdaloue ne fait-il point de l'ambition ! Comme Massillon a pénétré dans les réplis de nos ames et exposé au grand jour nos penchans, et nos vices ! « C'est le caractère de cette passion, (dit cet homme » éloquent en parlant de l'amour) de remplir » le cœur tout entier, etc. : on ne peut plus » s'occuper que d'elle; on en est possédé, » enivré; on la retrouve par-tout; tout en » retrace les funestes images; tout en ré» veille les injustes desirs; le monde, la » solitude, la présence, l'éloignement, les » objets les plus indifférens, les occupations

» les plus sérieuses, le temple saint lui-
» même, les autels sacrés, les mystères
» terribles en rappellent le souvenir (1).

» C'est un désordre, s'écrie le même
» orateur dans la *Pécheresse* (2), d'aimer
» pour lui-même ce qui ne peut être ni
» notre bonheur, ni notre perfection, ni par
» conséquent notre repos : car aimer, c'est
» chercher la félicité dans ce qu'on aime;
» c'est vouloir trouver dans l'objet aimé
» tout ce qui manque à notre cœur; c'est
» l'appeler au secours de ce vide affreux
» que nous sentons en nous-mêmes, et nous
» flatter qu'il sera capable de le remplir :
» c'est le regarder comme la ressource de
» tous nos besoins, le remède de tous nos
» maux, l'auteur de tous nos biens..... (3)
» Mais cet amour des créatures est suivi
» des plus cruelles incertitudes : on doute
» toujours si l'on est aimé comme l'on aime :
» on est ingénieux à se rendre malheureux;
» et à former à soi-même des craintes, des
» soupçons, des jalousies; plus on est de
» bonne-foi, plus on souffre; on est le
» martyr de ses propres défiances, vous le
» savez, et ce n'est pas à moi à venir vous
» parler ici le langage de vos passions in-
» sensées (4). »

Cette grande maladie de l'ame se dé-

Suite de la poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Passions.*

(1) Massillon, l'*Enfant prodigue*, I.re partie, tome II.
(2) Première partie.
(3) *Id. ibid.* seconde partie.
(4) Seconde partie.

clare avec fureur, aussitôt que se montre l'objet qui doit en développer le germe. Didon s'occupe encore des travaux de sa cité naissante : la tempête se lève ; un héros sort de ses flancs. La reine se trouble, un *feu secret* coule dans ses veines ; les imprudences commencent ; les plaisirs suivent ; le désenchantement et le remords viennent après eux. Bientôt Didon est abandonnée ; elle regarde avec horreur autour d'elle, et ne voit que des abymes. Comment s'est-il évanoui, cet édifice de bonheur, dont une imagination exaltée avoit été l'amoureux architecte, semblable à ces palais de nuages que dore quelques instans un soleil prêt à s'éteindre ? Didon vole, cherche, appelle Enée :

Dissimulare etiam sperasti, etc.

Perfide ! espérois-tu me cacher tes desseins et échapper clandestinement de cette terre ? Ni notre amour, ni cette main que j'ai t'ai donnée, ni Didon prête à étaler de cruelles funérailles, ne peuvent arrêter tes pas ? etc., etc.

Quel trouble, quelle passion, quelle vérité, dans l'éloquence de cette femme trahie ! les sentimens se pressent tellement dans son cœur, qu'elle les produit en désordre, incohérens et séparés, tels qu'ils s'accumulent sur ses lèvres. Remarquez les autorités qu'elle emploie dans ses prières. Est-ce au nom des dieux, au nom d'un vain sceptre qu'elle parle ? Non ! elle ne

fait pas même valoir *Didon dédaignée ;* mais, plus humble et plus amante, elle n'implore le fils de Vénus que par des larmes, que par la propre main du perfide. Si elle y joint le souvenir de l'amour, ce n'est encore qu'en l'étendant sur Enée : par *notre hymen, par notre union commencée*, dit-elle, *per connubia nostra, per inceptos hymenaeos.* Elle atteste aussi les lieux témoins de son bonheur ; car c'est une coutume des malheureux d'associer à leurs sentimens les objets qui les environnent. Abandonnés des hommes, ils cherchent à se créer des appuis, en animant de leur douleur les êtres insensibles autour d'eux. Ce toit, ce foyer hospitalier, où naguères elle accueillit l'ingrat, sont donc les vrais dieux pour Didon. Ensuite, avec l'adresse d'une femme, et d'une femme amoureuse, elle rappelle tour-à-tour le souvenir de Pygmalion et celui de Iarbe, afin de réveiller ou la générosité, ou la jalousie du héros Troyen. Bientôt, pour dernier trait de passion et de misère, la superbe souveraine de Carthage va jusqu'à souhaiter qu'un *petit Enée*, *Parvulus Æneas* (1), reste dans sa cour, pour consoler sa douleur, même en portant témoignage à sa

(1) Le vieux *Lois des Masures*, *Tournisien*, qui nous a laissé les quatre premiers livres de l'Enéïde en *carmes françois*, a traduit ainsi ce morceau :

. . . . Si d'un petit Enée,
Avec ses yeux, m'étoit faveur donnée,
Qui seulement te ressemblât de vis,
Point ne serois du tout, à mon avis,
Prinse, et de toi laissée entièrement.

honte. Elle s'imagine que tant de larmes, tant d'imprécations, tant de prières, sont des raisons auxquelles Enée ne pourra pas résister ; car dans ces momens de folie, les passions, incapables de plaider leur cause, croient faire usage de tous leurs moyens, lorsqu'elles ne font entendre que tous leurs accens.

CHAPITRE III.

Suite du PRÉCÉDENT.

La Phèdre de Racine.

Nous pourrions nous contenter d'opposer à Didon la Phèdre de Racine. Plus passionnée que la reine de Carthage, elle n'est en effet qu'une *épouse chrétienne*. La crainte des flammes vengeresses et de l'éternité formidable de notre enfer, perce à travers tout le rôle de cette femme criminelle (1), et sur-tout dans la fameuse scène de jalousie, qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'étoit pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens, pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Sophocle fait mourir Jocaste, il est vrai, au moment

(1) Cette crainte du Tartare est foiblement indiquée dans Euripide.

où elle apprend son crime, mais Euripide la fait vivre long-temps après. Si nous en croyons Tertullien, les malheurs d'OEdipe (1) n'excitoient chez les Macédoniens que les plaisanteries des spectateurs. Virgile ne place pas Phèdre aux enfers, mais seulement dans ces bocages de myrthes, dans ces *champs des pleurs, lugentes campi*, où vont errant ces amantes, *qui, même dans la mort, n'ont pas perdu leurs soucis*.

Curæ non ipsa in morte relinquunt (2).

Aussi, la Phèdre d'Euripide, comme celle de Sénèque, craint-elle plus Thésée que le Tartare. Ni l'une, ni l'autre ne parle comme la Phèdre de Racine.

Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant; et moi je brûle encore!
Pour qui? quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot, sur mon front, fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure:
Je respire à-la-fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux:

(1) Tertul. Apolog.
(2) Æneid. lib. VI, v. 444.

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je! mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même, de ton sang, devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille:
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Cet incomparable morceau offre une gradation de sentimens, une science de la tristesse, des angoisses et des transports de l'ame, dont les anciens n'ont jamais approché. Chez eux on trouve, pour ainsi dire, des fragmens de sentimens, mais rarement un sentiment complet; ici, c'est tout le cœur;

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée!

Et le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre, est peut-être celui-ci :

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Il y a là dedans un mélange des sens et

de l'ame, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme, qui se *consoleroit d'une éternité de souffrances*, si elle avoit joui *d'un seul instant de bonheur;* cette femme n'est pas dans le *caractère antique;* c'est la *chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu ; son mot est le mot du damné.

CHAPITRE IV.

Suite des PRÉCÉDENS.

Julie d'Etange. Clémentine.

TOUT-A-COUP nous changeons de couleurs ; et l'amour passionné, terrible dans la Phèdre *chrétienne*, ne fait plus entendre chez la *dévote* Julie que de mélodieux soupirs : c'est une voix troublée qui sort d'un sanctuaire de paix ; c'est un cri d'amour que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles.

Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité ; et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas . . . .
. . . .
une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire ; cette

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre III. Suite de la poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Passions.*

peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse, le bonheur m'ennuie . . . .

. . . .

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien. . . . .

. . . .

En songeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, et d'oublier de si grandes graces. . . . .

Quand la tristesse m'y suit malgré moi (*dans son oratoire*), quelques pleurs versés devant celui qui console soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères, ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte. J'ai des regrets et non des remords.

Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père : ce qui me touche, c'est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice.... Il a fait l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans. Je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté! c'est toi que j'adore : c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage; et j'espère te retrouver au jugement dernier tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Comme l'amour et la religion sont heu-

reusement mêlés dans ce tableau ! Ce style, ces sentimens n'ont point de modèle dans l'antiquité (1). Il faudroit être bien insensé pour repousser un culte qui fait sortir du cœur des voix si tendres, et qui a, pour ainsi dire, ajouté de nouvelles cordes à l'ame.

Voulez-vous un autre exemple de ce nouveau langage des passions, inconnu sous le polythéisme ? Écoutez parler Clémentine : ses accens sont peut-être encore plus naturels, plus touchans, et plus sublimement naïfs que ceux de Julie : « Je » consens, monsieur, du fond de mon » cœur (c'est très-sérieusement comme » vous voyez) que vous n'ayez que de la » haine, du mépris, de l'horreur pour la » malheureuse Clémentine ; mais je vous » conjure, pour l'intérêt de votre ame » immortelle, de vous attacher à la véri- » table église. Eh bien ! monsieur, que me » répondez-vous, en suivant de son char- » mant visage, le mien que je tenois encore » tourné; car je ne me sentois pas la force » de la regarder)? Dites, monsieur, que vous » y consentez, je vous ai toujours cru le » cœur honnête et sensible. Dites qu'il se » rend à la vérité, ce n'est pas pour moi » que je vous sollicite, je vous ai déclaré

(1) Il y a toutefois dans ce morceau un mélange très-vicieux d'expression purement métaphysique, et de langage naturel. *Dieu*, le *Tout-Puissant*, le *Seigneur*, vaudroient beaucoup mieux que la *source de l'Etre*, etc.

» que je prends le mépris pour mon partage. Il ne sera pas dit que vous vous » serez rendu aux instances d'une femme. » Non, monsieur, votre seule conscience » en aura l'honneur. Je ne vous cacherai » point ce que je médite pour moi-même. » Je demeurerai dans une paix profonde ; » (elle se leva ici avec un air de dignité, » que l'esprit de religion sembloit encore » augmenter), et lorsque l'ange de la mort » paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi, ministre de la » paix ! je te suis au rivage où je brûle » d'arriver ; et j'y vais retenir une place » pour l'homme à qui je ne la souhaite pas » de long-temps ; mais auprès duquel je » veux être éternellement assise. »

Ah ! le christianisme est sur-tout un vrai baume pour nos blessures, quand les passions, d'abord soulevées dans notre sein, commencent à s'appaiser, ou par l'infortune, ou par la durée. Il endort la douleur, il fortifie la résolution chancelante, il prévient les rechûtes, en combattant, dans une ame à peine guérie, le dangereux pouvoir des souvenirs : il nous environne de paix, de parfums, de lumière ; il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes, que Pythagore entendoit dans le silence de ses passions. Comme il promet toujours une récompense pour un sacrifice, on croit ne rien lui céder en lui cédant tout ; comme il offre à chaque pas un objet plus beau à nos desirs, il satisfait à l'incons-

tance naturelle de nos cœurs : on est toujours avec lui dans les extases d'un amour qui commence, et cet amour a cela d'ineffable, que ces mystères sont ceux de l'innocence et de la pureté.

CHAPITRE V.

Suite des Précédens.

Héloïse et Abeilard.

Julie a été ramenée à la religion par des malheurs ordinaires : elle est restée dans le monde, et contrainte de lui cacher une passion devenue criminelle, elle se réfugie en secret auprès de Dieu ; sûre de trouver dans ce père indulgent une pitié que lui refuseroient les hommes. Elle se plaît à se confesser au tribunal suprême, parce que lui seul la peut absoudre, et peut-être aussi (reste involontaire de foiblesse !) parce que c'est toujours parler de son amour.

Si nous trouvons tant de charmes à révéler nos peines à quelqu'homme supérieur, à quelque conscience tranquille qui nous fortifie, et nous fasse participer au calme dont elle jouit ; quelles délices n'est-ce pas, que d'oser parler de passions à l'Être impassible, que nos confidences ne peuvent troubler, et de foiblesse à l'Être tout-puissant, qui peut nous donner un peu de sa force ? On

conçoit les transports de ces hommes saints, qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettoient toute leur vie au pied de Dieu, à force d'amour perçoient les voûtes de l'éternité, et parvenoient à contempler la lumière primitive. Julie, sans le savoir, approche de sa fin, et les ombres du tombeau, qui commencent à s'entr'ouvrir pour elle, laissent éclater à ses yeux un rayon de l'Excellence divine : la voix de cette femme mourante est douce et triste; ce sont les derniers bruits du vent qui va quitter la forêt, derniers murmures d'une mer qui déserte ses rivages.

La voix d'Héloïse a plus de force. Femme d'Abeilard, elle vit, et elle vit pour Dieu. Ses malheurs ont été aussi imprévus que terribles. Précipitée du monde au désert, elle est entrée soudaine et avec tous ses feux, dans les glaces monastiques. La religion et l'amour exercent à-la-fois leur empire sur son cœur: c'est la nature rebelle, saisie toute vivante par la grâce, et qui se débat vainement dans les embrassemens du Ciel. Donnez Racine pour interprète à Héloïse, et le tableau de ses souffrances va mille fois effacer celui des malheurs de Didon, par l'effet tragique, le lieu de la scène, et je ne sais quoi de formidable, que le christianisme imprime aux objets où il mêle sa grandeur.

Hélas! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée;

Cependant, Abeilard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.

. . . .

O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme?
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes loix.

. . . .

Le pourras-tu, grand Dieu! mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux (1).

Il étoit impossible que l'antiquité fournît une pareille scène, parce qu'elle n'avoit pas une pareille religion. On aura beau supposer une vestale grecque ou romaine, jamais on n'établira ce combat entre la chair et l'esprit, qui fait tout le merveilleux de la position d'Héloïse, et qui appartient au dogme et à la morale du christianisme. Souvenez-vous que vous voyez ici réunie la plus fougueuse des passions, et une religion menaçante qui n'entre jamais en traité avec les appétits du corps. Héloïse aime, Héloïse brûle; mais là s'élèvent des murs glacés; là tout s'éteint sous des marbres insensibles; là des flammes éternelles, ou des récompenses sans fin, attendent sa

(1) Colard. *Ep. d'Hél.*

chûte ou son triomphe. Il n'y a point d'accommodement à espérer; la créature et le créateur ne peuvent habiter ensemble dans la même ame. Didon ne perd qu'un amant ingrat. Oh ! qu'Héloïse est travaillée d'un tout autre soin ! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle, dont elle a causé les malheurs ! Et qu'elle ne croie pas pouvoir détourner secrètement au profit d'Abeilard, la moindre partie de son cœur : le dieu de Sinaï est un dieu jaloux, un dieu qui veut être aimé de préférence ; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autre qu'à lui.

Nous nous permettrons de relever ici une erreur de M. Colardeau, parce qu'elle tient à l'esprit de son siècle, et qu'elle tend à jeter un grand jour sur le sujet que nous traitons. Son épître d'Héloïse a une teinte philosophique, qui n'est point dans l'original de Pope. Après le morceau que nous avons cité, on lit ces vers :

Chères sœurs, de mes fers, compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connoissez que ces *foibles* vertus
Que la religion donne.... et que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les *langueurs d'un esprit monastique*,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par *habitude* et non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours son sereins, toutes vos nuits paisibles ;
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours !

Ces vers, qui d'ailleurs ne manquent ni d'abandon, ni de mollesse, ne se trouvent point dans l'auteur anglois. On en découvre à peine quelques traces dans ce passage, que nous traduisons mot à mot :

« Heureuse la vierge sans taches qui oublie le monde, et que le monde oublie ! L'éternelle joie de son ame est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Le travail et le repos partagent également ses jours; son sommeil facile cède sans effort aux pleurs et aux veilles. Ses desirs sont réglés, ses goûts toujours les mêmes; elle s'enchante par ses larmes, et ses soupirs sont pour le Ciel. La grace répand autour d'elle ses rayons les plus sereins : des anges lui *soufflent* (1) tout bas les plus beaux songes. Pour elle, l'époux prépare l'anneau nuptial; pour elle, de blanches vestales entonnent des chants d'hymenée : c'est pour elle que fleurit la rose d'Eden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel.

Nous sommes encore à comprendre, comment un *poëte* a pu se tromper, au point de substituer à cette charmante description, un méchant lieu commun sur les *Langueurs monastiques*. Qui ne sent combien elle est belle, combien elle est dramatique cette opposition que Pope a voulu faire entre les chagrins et l'amour d'Héloïse, et le calme et la chasteté de la vie religieuse? Qui ne sent combien cette transition repose agréablement l'ame agitée par les passions,

(1) L'*anglois*, PROMPT.

et quel nouveau prix elle donne ensuite aux mouvemens renaissans de ces mêmes passions? Si la philosophie est bonne à quelque chose, ce n'est sûrement pas à la peinture des troubles du cœur, puisqu'elle est directement inventée pour les appaiser. Héloïse, philosophant sur les *foibles* vertus de la religion, ne parle ni comme la vérité, ni comme son siècle, ni comme la femme, ni comme l'amour : on ne voit que le poëte, et, ce qui est pis encore, l'âge des sophistes et de la déclamation.

C'est ainsi que l'esprit irréligieux détruit par-tout la vérité, et gâte les mouvemens de la nature. Pope, qui touchoit à de meilleurs temps, n'est pas tombé dans la faute de M. Colardeau. Il conservoit la bonne tradition du siècle de Louis XIV, dont le siècle de la reine Anne ne fut qu'une espèce de prolongement ou de reflet. Revenons vîte aux idées religieuses, si nous attachons quelque prix aux œuvres du génie : la religion est la vraie philosophie des beaux arts, parce qu'elle ne sépare point, comme la sagesse humaine, la poésie de la morale, et la tendresse de la vertu.

Au reste, il y auroit d'autres observations intéressantes à faire sur Héloïse, par rapport à la maison solitaire où la scène se trouve placée. Ces cloîtres, ces voûtes, ces tombeaux, ces mœurs austères, en contraste avec l'amour, en doivent augmenter la force et la mélancolie. Autre est de con-

sumer promptement sa vie sur un bûcher, comme la reine de Carthage; autre, de se brûler avec lenteur, comme Héloïse, sur l'autel de la religion. Mais comme dans la suite, nous parlerons beaucoup des monastères, nous sommes forcés, pour éviter les répétitions, de nous arrêter ici.

CHAPITRE VI.

AMOUR CHAMPÊTRE.

Le Cyclope et Galathée.

Nous prendrons pour objet de comparaison chez les anciens, dans les amours champêtres, l'idylle du Cyclope et de Galathée. Ce petit poëme est un des chefs-d'œuvre de Théocrite; la *Magicienne* lui est supérieure par l'ardeur de la passion, mais elle est moins pastorale.

Le Cyclope, assis sur un rocher, au bord des mers de Sicile, chante ainsi ses déplaisirs, en promenant ses yeux sur les flots.

Ὠλευκὰ Γαλάτεια, etc. (1). . . . . . .

Charmante Galathée, pourquoi repousser les soins d'un amant, toi dont le visage est blanc comme la pâte de lait que le jonc presse de sa fragile dentelle; toi, qui es plus tendre que l'agneau, plus voluptueuse

(1) Theoc. idyl. op. poet. græc. min. pag. 1710, v. 19 et seq.

que la génisse, plus fraîche que la grape, non encore amollie par les feux du jour ? Tu te glisses sur ces rivages, lorsque le doux sommeil m'enchaîne ; tu fuis, lorsque le doux sommeil me fuit : tu me redoutes, comme l'agneau craint le loup blanchi par les ans. Je n'ai cessé de t'adorer, depuis le jour que tu vins avec ma mère ravir les jeunes hyacinthes à la montagne : c'étoit moi qui te traçois le chemin. Depuis ce moment, après ce moment, et encore aujourd'hui, vivre sans toi m'est impossible. Et cependant te soucies-tu de ma peine ? Au nom de Jupiter, te soucies-tu de ma peine ?.... Mais tout hideux que je suis, j'ai pourtant mille brebis dont ma main presse les riches mamelles, et dont je bois le lait écumant. L'été, l'automne et l'hiver trouvent toujours des fromages dans ma grotte ; mes réseaux en sont toujours pleins. Nul Cyclope ne pourroit aussi bien que moi te chanter sur la flûte, ô vierge nouvelle ! Nul ne sauroit avec autant d'art, la nuit, durant les orages, célébrer tous tes attraits.

Pour toi, je nourris onze biches, qui sont prêtes à donner leurs faons. J'élève aussi quatre oursins, enlevés à leurs mères sauvages : viens, tu posséderas toutes ces richesses. Laisse la mer se briser follement sur ses grèves ; tes nuits seront plus heureuses, si tu les passes à mes côtés, dans mon antre. Des lauriers et des cyprès alongés y murmurent ; le lierre noir et la vigne chargée de grappes, en tapissent l'enfoncement obscur : tout auprès coule une onde fraîche ; source que l'Etna blanchi verse de ses sommets de neiges, et de ses flancs couverts de brunes forêts. Quoi ! préférerois-tu encore les mers et leurs mille vagues ? Si ma poitrine hérissée blesse ta vue, j'ai du bois de chêne, et des restes de feux épandus sous la cendre ; brûle même (tout me sera doux de ta main), brûle, si tu le veux, mon œil unique, cet œil qui m'est plus cher que la vie. Hélas ! que ma mère ne m'a-t-elle donné, comme au poisson, des rames légères pour fendre les ondes ! Oh ! comme je

descendrois vers ma Galathée ! comme je baiserois sa main, si elle me refusoit ses lèvres ! Oui, je te porterois ou des lys blancs, ou de tendres pavots à feuilles de pourpre : les premiers croissent en été, et les autres fleurissent en hiver ; ainsi je ne pourrois te les offrir en même temps. . . . .

C'étoit de la sorte que Polyphème appliquoit sur la blessure de son cœur le dyctame immortel des Muses, soulageant ainsi plus doucement sa vie, que par tout ce qui s'achète au poids de l'or.

Cette idylle respire une passion délicieuse. Le poëte ne pouvoit faire un choix de mots plus délicats, ni plus harmonieux. Le dialecte dorique ajoute encore à ces vers un ton de simplicité qu'on ne peut faire passer dans notre langue. Par le jeu d'une multitude d'A, et d'une prononciation large et ouverte, on croiroit sentir le calme des tableaux de la nature ; et entendre le parler naïf d'un pasteur (1).

(1) On peut remarquer que la première voyelle de l'alphabet se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne, comme dans *charrue*, *vache*, *cheval*, *labourage*, *vallée*, *montagne*, *arbre*, *pâturage*, *laitage*, etc., et dans les épithètes, qui ordinairement accompagnent ces noms, tels que *pesante*, *champêtre*, *laborieux*, *grasse*, *agreste*, *frais*, *delectable*, etc. Cette observation tombe avec la même justesse sur tous les idiômes connus. La lettre *A* ayant été découverte la première, comme étant la première émission naturelle de la voix, les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans tous les mots qui composoient le simple dictionnaire de leur vie. L'égalité de leurs mœurs, et le peu de variété de leurs idées néces-

Observez ensuite le naturel des plaintes du Cyclope. Polyphême parle du cœur, et l'on ne se doute pas un moment que ses soupirs ne sont que l'imitation d'un poëte. Avec quelle naïveté passionnée le malheureux amant ne fait-il point la peinture de sa propre laideur? Il n'y a pas jusqu'à cet œil effroyable, dont Théocrite n'ait su tirer le trait le plus touchant : tant est vraie la remarque de ce Despréaux, qui eut du génie à force d'avoir de la raison :

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
> Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

On sait que les modernes, et sur-tout les François, ont peu réussi dans le genre pastoral (1). Cependant M. Bernardin de Saint-

sairement teintes des images des champs, devoient aussi rappeler le retour des mêmes sons dans le langage. Le son de l'*A*; convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques. L'accent d'une ame passionnée est aigu, sifflant, précipité; l'*A* est trop long pour elle; il faut une bouche pastorale, qui puisse prendre le temps de le prononcer avec lenteur. Mais toutefois il entre fort bien encore dans les plaintes, dans les larmes amoureuses, et dans les naïfs *hélas* d'un chevrier. Enfin, la nature fait entendre cette lettre rurale dans ses bruits, et une oreille attentive peut la reconnoître diversement accentuée, dans les murmures de certains ombrages, comme dans celui du tremble et du lierre, dans la première voix, ou dans la finale du bêlement des troupeaux, et, la nuit, dans les aboiemens du chien rustique.

(1) La révolution nous a enlevé un homme qui

Pierre nous semble avoir surpassé les Bucoliastes de l'Italie et de la Grèce. Son roman, ou plutôt son poëme de *Paul et Virginie*, est du petit nombre de ces livres, qui deviennent assez antiques en peu d'années, pour qu'on ose les citer, sans craindre de compromettre son jugement.

CHAPITRE VII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Paul et Virginie (1).

Le vieillard, assis sur la montagne, fait l'histoire des deux familles exilées ; il raconte les travaux, les amours, les jeux, les soucis de leur vie :

promettoit un rare talent dans l'églogue, c'etoit M. André Chénier (*). Nous avons vu de lui un recueil d'idylles manuscrites, où l'on trouve des choses dignes de Théocrite. Cela explique le mot de cet infortuné jeune homme sur l'échafaud ; il disoit, en se frappant le front : *mourir ! j'avois quelque chose là !* C'étoit la Muse qui lui révéloit son talent au moment de la mort.

(1) Il eût peut-être été plus exact de comparer *Daphnis et Chloé*, à Paul et Virginie ; mais ce roman est trop libre pour être cité.

(*) *Voyez* la note N à la fin du volume.

Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds, » ou bien, « la nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. » — Quand viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amis du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient ces jeunes filles. » Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques, que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu. . .

. . . .

Quelquefois seul avec elle (*Virginie*), il (*Paul*) lui disoit au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse; quand du haut de la montagne, je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose . . . .

Quoique je te perds de vue à travers les arbres, je je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver : quelque chose de toi que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds .

. . . .

Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? Mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? Mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté . . . .
Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel, je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher; mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé.

Virginie lui répondoit: « O mon frère! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. . . . . . .
. . . .
Tu me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux, élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à un autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, j'en répète les paroles au fond de ce vallon . . . .
Je prie Dieu tous les jours, pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive pas de mal! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin! Comme te voilà fatigué! Tu es tout en nage, » et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Ce qu'il nous importe d'examiner dans cette peinture, ce n'est pas pourquoi elle est supérieure au tableau de Galathée (supériorité trop évidente pour n'être pas reconnue de tout le monde), mais

pourquoi elle doit son excellence à la religion, et en un mot, comment elle est chrétienne.

Il est certain que le charme de Paul et Virginie consiste en une certaine morale mélancolique, qui brille dans tout l'ouvrage, et qu'on pourroit comparer à cet uniforme éclat, que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Or, quiconque a médité l'évangile, doit convenir que ses préceptes divins ont précisément ce caractère triste et tendre. M. Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans ses *Etudes de la Nature*, cherche à justifier les voies de Dieu, et à prouver la beauté de la religion, a dû nourrir son génie de la lecture des livres saints. Son églogue n'est si touchante, que parce qu'elle représente deux petites familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible, et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence et ces infortunes de l'ame, dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue : ce sont deux beaux enfans, dont on apperçoit le berceau et la tombe, deux fidèles esclaves, et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien tout-à-fait digne de leur vie : un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui survit à tout ce qu'il aima, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis sur les débris de leurs cabanes.

Ajoutons que ces australes bucoliques,

sont pleines du souvenir des Ecritures. Là c'est Ruth, là Séphora, ici Eden et nos premiers pères : ces sacrées réminiscences vieillissent les mœurs du tableau, en y jetant les antiques couleurs et les vieux costumes du primitif Orient. La messe, les prières, les sacremens, les cérémonies de l'Eglise, que l'auteur rappelle à tous momens, répandent aussi leurs spirituelles beautés sur l'ouvrage. Le songe mystérieux de madame de Latour, n'est-il pas essentiellement lié à ce que nos dogmes religieux ont de plus grand et de plus attendrissant ? On reconnoît encore le chrétien dans ces préceptes de résignation à la volonté de Dieu, d'obéissance à ses parens, de charité envers les pauvres, d'exactitude dans les devoirs de la religion ; en un mot, dans toute cette douce théologie, que respire le poëme de M. Bernardin de Saint-Pierre. Il y a plus ; c'est en effet la religion qui détermine la catastrophe : Virginie meurt pour conserver une des premières vertus recommandées par le christianisme. Il eût été absurde de faire mourir une Grecque pour ne vouloir pas dépouiller ses vêtemens. Mais l'amante de Paul est une vierge *chrétienne*, et le dénouement, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime.

Enfin, cette pastorale ne ressemble, ni aux idylles de Théocrite, ni aux églogues de Virgile, ni tout-à-fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et

de la Bible; mais elle rappelle quelque chose d'ineffable, comme la parabole du *bon Pasteur*, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupirer les évangéliques amours de Paul et de Virginie.

On nous fera peut-être une objection; on dira que ce n'est pas le charme emprunté des livres saints, qui donne à M. Bernardin de Saint-Pierre la supériorité sur Théocrite, mais son talent pour peindre la nature. Eh! bien, nous répondons qu'il doit encore ce talent ou du moins le développement de ce talent, au christianisme; puisque c'est cette religion, qui, chassant de petites divinités des bois et des ondes, lui a permis de représenter les déserts dans toute leur majesté. C'est ce que nous essayerons de prouver quand nous traiterons de la Mythologie; à présent nous allons continuer notre examen des passions.

CHAPITRE VIII.

La Religion chrétienne considérée elle-même comme passion.

NON contente d'augmenter le jeu des passions dans le Drame et dans l'Epopée, la religion chrétienne est elle-même une sorte de passion qui a ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours du monde et du désert.

Nous savons que le siècle appelle cela le *fanatisme ;* nous pourrions lui répondre par ces paroles de M. Rousseau, qui sont très-remarquables dans la bouche d'un philosophe : « Le fanatisme, quoique » *sanguinaire et cruel* (1), est pourtant » une passion grande et forte, qui élève le » cœur de l'homme, et qui lui fait mépriser » la mort, qui lui donne un ressort prodi- » gieux, et qu'il ne faut que mieux diriger » pour en tirer les plus sublimes vertus ; » au lieu que l'*irréligion*, et en général » l'esprit *raisonneur et philosophique*, » attache à la vie, efféminе, avilit les » ames, concentre toutes les passions dans » la bassesse de l'intérêt particulier, dans » l'abjection du moi humain, et sappe » ainsi à petit bruit les vrais fondemens » de toute société ; car ce que les intérêts » particuliers ont de commun est si peu de » chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils » ont d'opposé (2). »

Mais ce n'est pas encore là la question ; il ne s'agit à présent que d'effets dramatiques. Or, le christianisme, considéré lui-même comme passion, fournit des trésors immenses au poëte. Cette passion religieuse est d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres, et que pour subsister, il faut qu'elle les dévore. Comme toutes les grandes affections, elle

(1) La *philosophie* l'est-elle moins ?
(2) Note de l'*Emile*, tom. III, p. 193, liv. IV.

est profondément mélancolique ; elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes. La beauté que le chrétien adore n'est pas une beauté périssable ; c'est cette éternelle beauté, pour qui les disciples de Platon se hâtoient de quitter la terre. Elle ne se montre à ses amans ici-bas que voilée ; elle s'enveloppe dans les replis de l'univers, comme dans un manteau ; car si un seul de ses regards tomboit directement sur le cœur de l'homme, il ne pourroit le soutenir, il se fendroit de délices.

Pour arriver à la jouissance de cette beauté suprême, les chrétiens prennent une autre route que les philosophes d'Athènes : ils restent dans ce monde, afin de multiplier les sacrifices, et de se rendre plus dignes, par une longue purification, de l'objet de tous leurs desirs.

Quiconque, selon l'expression des Pères, n'eut avec son corps que le moins de commerce possible, et descendit vierge au tombeau ; celui-là, délivré de ses craintes et de ses doutes, s'envole au lieu de vie, où il contemple à jamais dans des extases interminables, ce qui est vrai, toujours le même, et au-dessus de l'opinion. Que de glorieux martyrs, cette espérance de posséder Dieu n'a-t-elle point faits ? Quelle solitude n'a point entendu les soupirs des illustres rivaux, qui se disputoient entre eux l'objet des adorations des Séraphins et des Anges ? Ici, c'est un Antoine qui élève un autel au désert, et qui, pendant qua-

rante ans, s'immole, inconnu de tous les hommes; là, c'est un saint Jérôme, qui quitte Rome, traverse les mers, et va, comme Elie, chercher une retraite au bord du Jourdain. L'enfer ne l'y laisse pas tranquille, et la grande figure de Rome, avec tous ses charmes, lui apparoît dans les forêts pour le tourmenter. Il soutient des assauts terribles; il combat corps à corps avec ses passions. Ses armes sont les pleurs, les jeûnes, l'étude, la pénitence, et sur-tout l'amour. Il se précipite aux pieds de la beauté divine; il lui demande de le soutenir. Quelquefois, comme un forçat condamné aux travaux les plus pénibles, il charge ses épaules d'un fardeau de sable brûlant, pour dompter une chair révoltée, et éteindre dans les sueurs les infidèles desirs qui s'adressent à la créature.

Massillon, peignant cet amour sublime, s'écrie: « Le Seigneur tout seul (1) lui » paroît bon, véritable, fidèle, constant » dans ses promesses, aimable dans ses » ménagemens, magnifique dans ses dons, » réel dans sa tendresse, indulgent même » dans sa colère; seul assez grand pour » remplir toute l'immensité de notre cœur; » seul assez puissant pour en satisfaire tous » les desirs; seul assez généreux pour en » adoucir toutes les peines; seul immortel, » et qu'on aimera toujours; enfin le seul

(1) Le jeudi de la Passion, *la Pécheresse*, première partie.

» qu'on ne se repent jamais, que d'avoir
» aimé trop tard. »

L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ a recueilli chez saint Augustin, et dans les autres Pères, tout ce que le langage de l'amour divin a de plus mystique et de plus brûlant (1).

« Certes l'amour est une grande chose ; » l'amour est un bien admirable, puisque » lui seul rend léger tout ce qui est pesant, » et qu'il souffre avec une égale tranquil- » lité les divers accidens de cette vie : il » porte sans peine ce qui est pénible, et il » rend doux et agréable ce qui est amer.

» L'amour de Dieu est généreux ; il pousse » les ames à de grandes actions, et les » excite à desirer ce qui est de plus parfait.

» L'amour tend toujours en haut, et il » ne souffre point d'être retenu par les » choses basses.

» L'amour veut être libre et dégagé de » toutes les affections de la terre, de peur » que sa lumière intérieure ne se trouve » offusquée, et qu'il ne se trouve ou em- » barrassé dans les biens, ou abattu par » les maux du monde.

» Il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la » terre, qui soit ou plus doux, ou plus » fort, ou plus élevé, ou plus étendu, ou » plus agréable, ou plus plein, ou meil- » leur que l'amour, parce que l'amour » est né de Dieu, et que s'élevant au-dessus

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, ch. 5.

» de toutes les créatures, il ne peut se » reposer qu'en Dieu.

» Celui qui aime est toujours dans la » joie; il court, il vole, il est libre, et rien » ne le retient : il donne tout pour tous, et » possède tout en tous, parce qu'il se repose » dans ce bien unique et souverain, qui est » au-dessus de tout, et d'où découlent et » procèdent tous les biens.

» Il ne s'arrête jamais aux dons qu'on » lui fait; mais il s'élève de tout son cœur » vers celui qui les lui donne.

» Il n'y a que celui qui aime qui puisse » comprendre les cris de l'amour, et ces » paroles de feu, qu'une ame vivement » touchée de Dieu lui adresse, lorsqu'elle » lui dit, vous êtes mon Dieu; vous êtes » mon amour, vous êtes tout à moi, et je » suis toute à vous.

» Etendez mon cœur, afin qu'il vous » aime davantage, et que j'apprenne, par » un goût intérieur et spirituel, combien il » est doux de vous aimer et de nager, » et comme se perdre dans cet océan de » votre amour.

» Celui qui aime généreusement, ajoute » l'auteur de l'*Imitation*, demeure ferme » dans les tentations, et il ne se laisse point » surprendre aux persuasions artificieuses » de son ennemi. »

Et c'est cette passion chrétienne, c'est cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel, que Corneille a peinte dans cette fameuse scène de Polyeucte

(car ce grand homme, moins délicat que les esprits du jour, n'a pas trouvé le christianisme au-dessous de son génie.)

POLYEUCTE.

. . . .

. . . .

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des dangers que j'aurois pu courir;
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie.

. . . .
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux! qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt!

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs, lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline.

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine, etc. etc.

Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise de la répartie, la rapidité du tour, la chaleur du trait et la hauteur des sentimens ne manquent jamais de ravir les spectateurs. Comme Polyeucte est sublime dans cette scène ! Quelle grandeur d'ame, quel divin enthousiasme, quelle dignité ! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déja tout un monde entre le martyr Polyeucte, et la payenne Pauline.

Enfin Corneille a déployé toute la puissance de la passion chrétienne, dans *ce dialogue admirable et toujours applaudi*, comme parle M. de Voltaire :

Félix propose à Polyeucte de sacrifier aux faux Dieux; Polyeucte le refuse.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur;
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire (1).

Ce mot, *je suis chrétien,* deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connoissoit si bien en sublime, a senti jusqu'où l'amour pour la religion étoit susceptible de s'élever: car le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.

Qu'on prenne maintenant le polythéisme; qu'on essaie de donner à un idolâtre quelque chose de l'enthousiasme de Polyeucte. Sera-ce pour une déesse impudique qu'il se passionnera, ou pour un Dieu abominable qu'il courra à la mort? Les religions qui peuvent inspirer quelque ardeur, sont celles qui se rapprochent plus ou moins du dogme de l'unité d'un Dieu; autrement, le cœur et l'esprit, partagés entre une multitude

(1) Acte V, Scène III.

de divinités, ne peuvent aimer fortement ni les unes, ni les autres. Il ne peut, en outre, y avoir d'amour durable que pour la vertu : la passion dominante de l'homme sera toujours la vérité ; quand il aime l'erreur, c'est que cette erreur, au moment qu'il y croit, est pour lui comme une chose vraie. Nous ne chérissons pas le mensonge, bien que nous y tombions sans cesse : cette foiblesse ne nous vient que de notre dégradation originelle ; nous avons perdu la puissance en conservant le desir, et notre cœur cherche encore la lumière, que nos yeux n'ont plus la force de supporter.

La religion chrétienne, en nous rouvrant, par la morale et le sang du Fils de l'Homme, les routes éclatantes que la mort avoit couvertes de ses ombres, nous a rappelés à nos primitives amours. Héritier des bénédictions de Jacob, le chrétien brûle d'entrer dans cette Sion céleste, vers qui montent tous ses soupirs. Et c'est cette grande passion que nos poëtes peuvent chanter à l'exemple de Corneille ; source nouvelle de beautés, que les anciens temps n'ont point connue, et que n'auraient pas négligée les Sophocle et les Euripide.

CHAPITRE IX.

Du vague des Passions.

Il reste à parler d'un état de l'ame, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé; c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente; car il arrive alors une chose fort triste, le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentimens, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des desirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état d'ame répand sur la vie est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes

ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissoient tous leurs momens, et ne laissoient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étoient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentimens, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant; dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur tous les autres sentimens. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à-la-fois quelque chose d'incertain et de tendre.

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guères leurs regards au-delà de la vie, et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étoient point portés, comme nous, aux rêveries et aux desirs par le caractère de leur religion. C'est dans le génie du christianisme, qu'il faut sur-tout chercher la raison de ce *vague* des sentimens répandu chez les hommes modernes. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des

chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présens et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperoit vîte.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une légère teinte de misanthropie, qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, ou des ames qui aimoient mieux ignorer certains sentimens de la vie, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie fut le fruit de cette vie monastique; et ce sentiment, qui est d'une nature un peu confuse, en se mêlant à tous les autres, leur imprima son caractère d'incertitude. Mais en même temps, par un effet bien remarquable, le vague même où la mélancolie plonge les sentimens, est ce qui la fait renaître; car elle s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Il suffiroit de joindre quelques infortunes à cet état indéterminé des passions, pour qu'il pût servir de fond à un drame admirable. Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'ame. Puisque nous manquons d'exemples, nous seroit-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez*? C'est la vie de ce jeune *René*, à qui *Chactas* a raconté son histoire. Ce n'est pour ainsi dire, qu'*une pensée*; c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventures, hors un grand malheur envoyé pour punir René et pour effrayer les jeunes hommes qui, livrés à d'inutiles rêveries, se dérobent criminellement aux charges de la société. Cet épisode sert encore à prouver la nécessité des abris du cloître pour certaines calamités de la vie, auxquelles il ne resteroit que le désespoir et la mort, si elles étoient privées des retraites de la religion. Ainsi le double but de notre ouvrage, qui est de faire voir comment le génie du christianisme a modifié les arts, la morale, l'esprit, le caractère et les *passions* même des peuples modernes, et de montrer quelle prévoyante sagesse a dirigé les institutions chrétiennes; ce double but, disons-nous, se trouve également rempli dans l'histoire de *René*.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DE LA POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

Suite des PASSIONS.

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René (1) avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des bois ; il y passoit seul des journées entières, et sembloit sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosa-

(1) *Voyez* Atala, à la fin du troisième tome.

lie (1), il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire sur son cœur; le premier par une indulgence toute aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle avoit raconté ses aventures à René, celui-ci n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire desiroient vivement de savoir, quel malheur avoit pu conduire un Européen bien né, à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avoit toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornoit, disoit-il, à celle de ses pensées et de ses sentimens. « Quant à l'événement » qui m'a déterminé à passer en Amérique, » ajoutoit-il, je dois l'ensevelir dans un » éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards pussent lui arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardens à le presser de leur ouvrir son cœur; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avoit point éprouvé,

(1) Colonie française au Natchez.

mais les sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem aveugle, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas d'arriver au rendez-vous. L'aurore se levoit : à quelque distance dans la plaine, on appercevoit le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes, qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française, et le fort Rosalie, se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentoient dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Au fond de la perspective, vers l'orient, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel, à l'occident. Le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant l'aveugle Sachem, qui ne pouvoit plus en jouir : ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux;

PARTIE II. Poétique du Christianisme. — LIVRE IV. Suite de la poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Suite des passions*

et après un moment de recueillement et de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis.

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

» Combien vous aurez pitié de moi! que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guères se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas! ne le condamnez pas, il a été trop puni.

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal; tour-à-tour bruyant et joyeux, silencieux et triste; tantôt rassemblant autour de moi mes jeunes compagnons, puis les abandonnant tout-à-coup, pour suivre à l'écart des jeux solitaires.

» Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les côteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chûte des feuilles; promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs?

» Tantôt nous marchions tout pensifs, prêtant l'oreille au silence de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt nous murmurions quelques vers où nous cherchions à peindre la nature. Jeune, je cultivois les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années : le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon ame naïve, l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première

enfance. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour, la sainte allégresse de son père, les douleurs, et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les réminiscences enchantées que donne le bruit de la cloche natale; philosophie, piété, tendresse, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées rêveuses, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie, qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras, et j'appris à connoître la mort sur les lèvres de celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande, elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source, et dans une sainte douleur, qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma

dans cette haute idée. Les traits paternels avoient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Enfin, pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

» Amélie accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre. J'accompagnai mon père à son dernier asyle ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids ; le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe : hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déja comme s'il n'avoit jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, désormais l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois l'une après l'autre, sans oser m'y engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt au monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse. Ces conversations me touchoient ; j'allois promener mes rêveries dans un monastère, non loin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma

vie : heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence des déserts nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons, qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune ; et l'espérance d'un abri : quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'ame religieuse, comme une plante aromatique des montagnes, semble s'élever vers le ciel, pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires ! Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix, qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes ! qui ayant vécu loin du monde, aviez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quelle philosophie mélancolique vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur !

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes

desseins ; je me résolus de voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter : je ne pus me défendre d'une réflexion amère, sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus ; je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce ; pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais des rois sont ensevelis dans la poudre, et leurs mausolées cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais ! Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens, et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil, qui avoit vu jeter les fondemens de ces cités, se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit tous les pâles tombeaux ; et souvent aux rayons

de cet astre, qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs, assis pensivement à mes côtés.

» Mais enfin je me lassai de fouiller dans des monumens, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Des songes des races évanouies, je revins aux illusions des races vivantes. Comme je me promenois un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'apperçus une statue, qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice (1). Je fus frappé du silence qui régnoit dans ces lieux, et que ne troubloient point les plaintes du vent, qui gémissoit autour du marbre tragique. Seulement quelques manœuvres étoient assis avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient jusqu'à la grande catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai sur-tout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des

(1) A Londres, derrière Withall, la statue de Charles II.

peuples qui honorent les loix, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à-la-fois naïve et sublime : ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfans ; ils expliquent les loix de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en appercevoir, comme des nouveaux-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un ancien héros consoloit sa vieillesse solitaire. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance sur la tour en ruine, et le vent du désert siffloit sur les bruyères de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne : aussi tranquille que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la

foule de ses chefs-d'œuvres. Avec quelle sainte et poétique horreur, j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! quelle succession d'arches et de voûtes ! qu'ils sont beaux, ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs de la mer, aux murmures des vents dans les forêts, ou plutôt à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens, comme l'autre à l'ame.

» Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débri des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, et vous sur-tout, sage habitant du désert, êtes-vous étonnés que dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenu des monumens de la nature ?

» Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, à peine discernois-je les fleuves, comme des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil

apperçevoit tous ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère même de l'Etna, dont je découvrois les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels infortunés dont il voyoit à ses pieds les étroites demeures, n'est, sans doute, vertueux vieillards, qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre une vive image de son caractère et de sa triste existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à-la-fois immense et imperceptible, et un abyme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut, et tomba tout-à-coup dans la rêverie. Le père Souël étoit dans un profond étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

Cependant René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaiement dans la plaine ; bientôt sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux sauvages, oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruits, je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous un chêne, vous laissiez

couler vos jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la philosophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette légère mélancolie, qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignoit quelquefois votre ame; bientôt vous sortiez de ce trouble passager, et votre regard levé vers le Ciel, cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage! »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête dans sa poitrine. Chactas, étendant son bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : mon fils! mon cher fils!

A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Le vieux sauvage, avec une douceur parfaite, lui répondit : « Mon jeune ami, » les mouvemens d'un cœur comme le tien » ne sauroient être égaux; tâche seulement » de modérer cette ardeur de caractère qui » t'a déja fait tant de mal. Si tu souffres » plus qu'un autre des choses de la vie, il » ne faut pas t'en étonner; une grande ame » doit contenir plus de douleurs qu'une » petite. Continue ton récit. Tu nous as » fait parcourir l'Europe, hâte-toi de nous » faire connoître ta patrie. Tu sais que j'ai » vu la France, et quels liens m'y ont at-

» taché; j'aimerai à entendre parler de ce » grand Chef (1), qui n'est plus, et dont » j'ai visité la superbe cabane. Mon cher » enfant, je ne vis plus que par la mémoire: » un vieillard, avec ses souvenirs, ressem» ble au chêne décrépit de nos bois; ce chêne » ne se pare plus de son propre feuillage, » mais il couvre quelquefois sa nudité, » des plantes étrangères qui ont végété » sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles paisibles, reprit ainsi l'histoire secrète de son cœur.

« Hélas! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais une métamorphose plus étonnante et plus soudaine ne s'est opérée chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» J'avois donc vainement espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette vague inquiétude, cette ardeur de desir qui m'avoit suivi par-tout: l'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplica-

(1) Louis XIV.

ble, sembloit se plaire à augmenter mon ennui. Elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée; je lui écrivis que je comptois aller la rejoindre; elle me répondit en hâte pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

» Je me trouvai donc plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avois été dans une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'entendoit pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet auquel elle pût s'attacher; je m'apperçus bientôt que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité par-tout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, où je vécus totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlois à la foule, vaste désert d'hommes!

» Souvent assis dans une église peu fré-

quentée, j'ai passé des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein; et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors, sembloient être les flots des passions et les orages du monde, qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu! qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées! tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

» Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de la grande horloge des siècles. Je me retirois ensuite à travers un labyrinthe de rues solitaires, où divers objets s'offroient à ma rêverie, à mesure que la nuit descendoit. En regardant toutes les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois,

Partie II. Poétique du Christianisme.

Livre IV. Suite de la poésie, dans ses rapports avec les hommes. *Suite des passions*

en imagination, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient; je songeois que sous tant de toits habités, je n'avois pas un ami. Mais au milieu de mes réflexions, l'heure venoit à frapper coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église: hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je desirois. Je ne le savois pas, mais je crus tout-à-coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déja dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec la même rapidité, que je mets à tous mes desseins; je partis pour m'ensevelir dans une chaumière, avec la même ardeur qui m'avoit fait partir autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination avide, qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur courte durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre; hélas! je cherche seulement

un bien inconnu, dont le vague instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par-tout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie; et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle inspirant de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presqu'impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur, comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abyme de mon existence: je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes desirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents, je le saisissois dans les gémissemens du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans quelques charmes: j'aimois les rêveries dans lesquelles il me plongeoit, même en usant les ressorts de ma vie.

» Un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un prince qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que n'étoient les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O foiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! voilà donc jusqu'à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée, à des choses aussi fragiles que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvois dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vague d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les sombres mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces anciens guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviois jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles, qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient

que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accens de la joie, sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour je m'égarois sur de grandes bruyères, qui se terminoient à des forêts. Qu'il falloit peu de choses à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cîme dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un vieux chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit! Le clocher champêtre s'élevant au loin dans une vallée solitaire, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurois voulu être sur leurs ailes: un secret instinct me tourmentoit; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel sembloit me dire: « Homme, la saison de ta migra-
» tion n'est pas encore venue; attends
» que le vent de la mort se lève, alors tu
» déploieras ton vol vers ces régions incon-
» nues, que ton cœur demande.

» Levez-vous vîte, orages desirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchois à

grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimat ; enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, quand l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit ; qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues ; il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avois pu faire partager à un autre les transports que j'éprouvois ! ô Dieu ! si tu m'avois donné une femme selon mes desirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même.... Beauté céleste, je me serois prosterné devant toi ; puis te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Eternel de te donner les restes de ma vie.

» Hélas ! j'étois seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès ma plus tendre jeunesse, revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'appercevois de mon existence, que par un profond sentiment de mal-aise et d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir

la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part et qui étoit par-tout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit: ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres et mensonges. Ah! l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut? est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

» Tout m'échappoit à-la-fois, l'amitié, le monde et la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer à son tour, que me restoit-il? C'étoit-là la dernière planche sur laquelle j'avois espéré de me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abyme!

» Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

» Il me devenoit nécessaire de prendre

des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement, qui surmontoit peu-à-peu mon cœur. Je croyois pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine; elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout-à-coup surprendre dans ma solitude.

» Pour bien sentir, ô vieillards, quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie; il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée; que tous mes sentimens se venoient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur : il y avoit si long-temps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendit, et devant qui je pusse ouvrir mon ame!

» Amélie se jetant dans mes bras, me dit toute en larmes : « Ingrat, tu veux mourir » pendant que ta sœur existe! Tu soup-» çonnes son cœur! Ne t'explique point, » ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout » compris, comme si j'avois été avec toi : » est-ce moi que l'on trompe? moi, qui ai

» vu naître les premiers sentimens de ta
» vie ? Voilà ton malheureux caractère,
» tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis
» que je te presse sur mon cœur, jure que
» c'est la dernière fois que tu te livreras à
» tes folies ; fais le serment de ne jamais
» attenter à tes jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et couvroit mon front de ses baisers ; c'étoit presqu'une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies ; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé ; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solemnel, je le fis sans hésiter ; ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de tout divin : son ame avoit les mêmes graces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentimens étoit infinie ; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit : on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de concert ; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Mais le moment étoit venu où j'allois

expier les inconséquences de ma vie. J'avois été dans mon délire jusqu'à desirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance ; épouvantable souhait que Dieu dans sa colère ne manque jamais d'exaucer.

» Mais que vais-je vous révéler, ô mes sages amis! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux ; puis-je même...... Il y a quelques jours que rien n'auroit pu m'arracher ce secret... Mais à présent tout est fini !

» Cependant, augustes vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence. Souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissoit, lorsque je m'apperçus qu'Amélie perdoit à son tour le repos et la santé qu'elle commençoit à me rendre. Elle maigrissoit, ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes, au pied d'un crucifix. La nuit, le jour, le monde, la solitude, mon absence, ma présence, tout l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenoit, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînoit à peine : elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre, sans pouvoir lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fondoit tout-à-coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

» En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans mes bras, elle me répondoit,

avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit la source de ses larmes, car elle paroissoit ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je montai à son appartement; je frappai, on ne me répondit point; j'entrouvris la porte, il n'y avoit personne dans la chambre.

» J'apperçus sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvris, et je lus cette lettre, que j'ai conservée, pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A René.

« Le Ciel m'est témoin, mon cher René, » que je donnerois mille fois ma vie, pour » vous épargner un moment de peine; mais, » infortunée que je suis, je ne puis rien » pour votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être dérobée de chez » vous, à votre insçu, comme une coupable; je n'aurois pu résister à vos » prières, et cependant il falloit partir. » Mon Dieu! ayez pitié de moi!

» Vous savez, mon frère, que j'ai toujours eu du penchant pour la vie religieuse; il est temps que je mette à profit

» les avertissemens du Ciel. Pourquoi ai-je » attendu si tard? Dieu me punit. J'étois » restée pour vous dans le monde.... Pardonnez, je suis toute troublée par le » chagrin que j'ai de vous quitter.

» C'est à présent, mon cher frère, que » je sens bien la nécessité de ces asyles, » contre lesquels je vous ai vu souvent » vous élever. Il est des malheurs qui nous » séparent pour toujours des hommes; que » deviendroient de pauvres infortunées!.... » Je suis persuadée que vous-même, mon » frère, vous trouveriez le repos dans ces » retraites de la religion. La terre n'offre » rien qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre serment, je connois la fidélité de votre » parole; vous l'avez juré, vous vivrez » pour moi. Y a-t-il rien de plus misérable, que de songer sans cesse à quitter la » vie? Pour un homme de votre caractère, » il est si aisé de mourir! croyez-en votre » sœur, il est plus difficile de vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vîte » de la solitude, qui ne vous est pas bonne; » cherchez quelqu'occupation. Je sais que » vous riez amèrement de cette nécessité » où l'on est en France de *prendre un état;* » ne méprisez pas tant l'expérience et la » sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon » cher René, ressembler un peu plus au » commun des hommes, et avoir un peu » moins de malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis. Une » femme, des enfans occuperoient vos » jours. Et quelle est la femme qui ne chercheroit pas à vous rendre heureux ! » L'ardeur de votre ame, la beauté de votre » génie, votre air noble et passionné, ce » regard si fier et si tendre, tout vous » assureroit de sa fidélité et de son amour. » Ah ! avec quelles délices ne te presseroit-» elle pas dans ses bras et sur son cœur ! » Comme tous ses regards, toutes ses pen-» sées seroient attachés sur toi, pour pré-» venir tes moindres desirs, pour soulager » tes moindres peines ? Elle seroit tout » amour, toute innocence devant toi ; tu » croirois retrouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de...... » ce monastère, bâti au bord de la mer, » convient à la situation de mon ame. » J'entendrai la nuit, du fond de ma cel-» lule, le murmure des flots qui baignent » les murs du couvent ; je songerai à ces » promenades que je faisois avec vous, au » milieu des bois, alors que nous croyions » retrouver le bruit des mers, dans la cime » agitée des pins. Aimable compagnon de » mon enfance, est-ce que je ne vous verrai » plus ? A peine plus âgée que vous, je » vous balançois dans votre berceau ; sou-» vent nous avons dormi ensemble. Ah ! si » un même tombeau nous réunissoit un » jour ! mais non ; je dois dormir seule sous » les marbres glacés de ce sanctuaire, où

» reposent pour jamais ces filles qui n'ont » point aimé !

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes » à moitié effacées par mes larmes. Après » tout, mon ami, un peu plutôt, un peu » plus tard, n'auroit-il pas fallu nous quitter ? Qu'ai-je besoin de vous entretenir » de l'incertitude, et du peu de valeur de » la vie ? Vous vous rappelez le jeune du » T..... qui périt à l'île de France. Quand » vous reçûtes sa dernière lettre, quelques » mois après sa mort, sa dépouille terrestre » n'existoit même plus, et l'instant où vous » commenciez son deuil en Europe, étoit » celui où l'on le finissoit aux Indes. Qu'est-» ce donc que l'homme, dont la mémoire » s'abolit si vîte, qu'une partie de ses amis » ne peut apprendre sa mort, que l'autre » n'en soit déja consolée ?.... Quoi ! cher » et trop cher René ! mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur ?.... » O mon frère ! si je m'arrache à vous dans » le temps, c'est pour n'être pas séparée » de vous dans l'éternité. »

AMÉLIE.

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation » de ma fortune ; j'espère que vous ne » refuserez pas cette petite marque de mon » amitié ».

« La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle ?

qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup ? Oh ! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein ! un froid mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi; mais bientôt fatiguée d'un triste devoir, elle se hâte de quitter un malheureux, qui n'avoit qu'elle sur la terre ; on croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étoient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : « ingrate Amélie, disois-je ; si tu avois été dans ma place, si, comme moi, tu eusses été accablée du vide de tes jours, va, tu n'aurois pas été abandonnée par ton frère. »

« Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout-à-coup il me vint une idée qui me donna quelqu'espérance : je m'imaginai qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour un homme d'un rang inférieur, et qu'elle n'osoit avouer, à cause de l'orgueil de notre famille. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour lui faire les plus tendres reproches, pour la supplier de m'ouvrir son cœur, et de ne pas sacrifier le bonheur de sa vie à des parens qui lui étoient presque étrangers.

« Elle ne tarda pas à me répondre, elle me mandoit qu'elle étoit déterminée, qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer immédiatement ses vœux. Elle ajoutoit, en finissant : « Je n'ai » que trop négligé notre famille ; c'est » vous que j'ai uniquement aimé : mon ami, » Dieu n'approuve point ces préférences ; » il m'en punit aujourd'hui. »

» Ce billet me donna un mouvement de rage ; je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je me résolus d'aller à B.... dans le dessein de retarder au moins le sacrifice, si je ne pouvois l'empêcher de s'accomplir.

» La terre où j'avois été élevé se trouvoit sur ma route. Quand j'apperçus du grand chemin ces bois où j'avois passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu. Je me détournai donc un moment pour accomplir ce sacré pélerinage.

» Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins : je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai en silence à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au

pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire, où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déja couvertes de mousse, le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes : un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. Comme j'hésitois à franchir le seuil; cet homme s'écria : « Eh » bien ! allez-vous faire comme cette étran- » gère, qui vint ici il y a quelques jours : » quand ce fut pour entrer, elle devint » pâle et tremblante, et l'on fut obligé de la » reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, ainsi que moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs ! Couvrant mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas, et qui n'étoient éclairés que par la foible lumière, qui pénétroit entre les volets fermés. Je visitai la chambre où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur..... Par-tout les salles étoient détendues, et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser détourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens

que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens ! La famille de l'homme n'est que d'un jour, le souffle de Dieu la disperse comme une fumée ; à peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère : le chêne voit germer ses glands autour de lui, ... il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

» En arrivant à B. . . . . je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écrivis ; elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui étoit pas permis de donner une seule pensée au monde ; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit : « Cependant si votre projet est » de paroître à l'autel le jour de ma pro» fession, daignez m'y servir de père ; ce » rôle est le seul digne de votre courage, le » seul qui convienne à notre amitié et à » mon repos. »

» Cette froide fermeté qu'on opposoit à toute l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étois près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler la pompe. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arracheroient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit

à me rendre à la cérémonie, qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches, qui annonçoit le sacrifice. Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère.... Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à de pareils spectacles, ni rien douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissoit l'église: on me conduit au banc du sanctuaire; je m'y précipite, sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déja le prêtre attendoit à l'autel: tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement d'admiration et de surprise. Foudroyé par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna, je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphêmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations, et les gémissemens de l'humilité.

» Amélie se plaça sous un dais qu'on avoit préparé pour elle. Le sacrifice commence à la lueur de cent flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouille de ses

ornemens, ne conserve qu'une tunique de lin, monte en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peint le bonheur de la vie religieuse, les tribulations du monde, et la paix de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : *Elle a paru comme l'encens qui se consume dans le feu*, un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire ; on se sentit comme à l'abri, sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir des anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux, avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel : on vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie fut près de défaillir : on me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sentis renaître mes transports ; ma fureur alloit éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lança un regard où il y avoit tant de reproche et de douleur, que j'en fus atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble : elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante ;

les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée : jamais elle n'avoit paru si belle ; l'œil de la pénitente étoit attaché sur la poussière du monde, et son ame étoit dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux, et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât comme à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire : quatre flambleaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, et le livre à la main, commence l'office des morts, que de jeunes vierges continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avoit contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil : tout-à-coup un murmure confus sort de dessous. le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus le seul à entendre), viennent frapper mon oreille : « Dieu de » miséricorde, fais que je ne me relève » jamais de cette couche funèbre, et comble » de tes biens, un frère qui n'a point par- » tagé ma criminelle passion ! »

» A ces mots, échappés comme du creux du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de » Jésus-Christ, reçois mes derniers embras-

» semens, à travers les glaces du trépas et » les profondeurs de l'éternité, qui te sépa- » rent déja de ton frère.

» Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent toute la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses effrayées ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connoissance. Ah ! que je sus peu de gré à ceux qui me rappellèrent au jour ; j'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir.....O misère de ma vie ! une sœur craignoit de parler à un frère, et un frère auroit craint de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation, où des flammes nous préparent pour la vie céleste, et où l'on a tout perdu, comme aux enfers, hors l'espérance.

» On peut trouver des forces dans son ame contre un malheur personnel; mais un malheur dont on est la cause involontaire, et qui frappe une victime innocente, est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurois tout ce qu'elle avoit dû souffrir auprès de moi; victime d'autant plus malheureuse, que la pureté de ma tendresse devoit lui être à-la-fois odieuse et chère, et qu'appelée dans mes bras par un sentiment, elle en étoit repoussée par un autre.

» Que de combats dans son sein ! que d'efforts n'avoit-elle point faits ! Tantôt vou-

lant s'éloigner de moi, et n'en ayant pas la force; craignant pour ma vie, et tremblant pour elle et pour moi. Je me reprochois mes plus innocentes caresses, je me faisois horreur. En relisant la lettre de l'infortunée, (qui n'avoit plus de mystères!) je m'apperçus que ses lèvres humides y avoient laissé d'autres traces que celles de ses pleurs. Alors s'expliquèrent pour moi, plusieurs choses que je n'avois pu comprendre; ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avoit fait paroître, lors de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse, qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète, qui servit à me tromper.

» O mes vieux amis, je sus alors ce que c'étoit que de verser des larmes, pour un mal qui n'étoit point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'apperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-puissant; c'étoit un grand

crime; Dieu m'avoit envoyé Amélie à-la-fois pour me sauver et pour me punir : ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après soi des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes momens; tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

» Je pris donc subitement une autre résolution; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipoit, dans ce moment même, au port de B...... une flotte pour la Louisiane; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseaux; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avoit touché aux portes de la mort; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vîte à lui : son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous sa croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs; ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires,

me retinrent long-temps dans le port. J'allois chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errois sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'appercevois souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvoit à l'aspect de l'océan, où apparoissoit quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même vestale aux barreaux de la même fenêtre; elle contemploit la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore l'entendre, pendant la nuit, la cloche qui appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère: là, seul au pied des murs, dans les ténèbres, j'écoutois dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple aux foibles bruissemens des flots lointains.

» Je ne sais comment toutes ces choses, qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature

extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle vers ce temps-là, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de » mon bonheur, me disoit-elle : l'excès » même du sacrifice, à présent que le sacrifice est fait, sert à me rendre quelque » paix. La simplicité de mes compagnes, » la pureté de leurs vœux, la régularité de » notre vie, tout répand du baume sur mes » jours. Quand j'entends gronder les orages, » et que l'oiseau de mer vient battre des » ailes à ma fenêtre ; moi, pauvre colombe » du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu » de trouver un abri contre la tempête. On » respire ici quelque chose de divin, un » air tranquille que ne trouble point le » souffle des passions ; c'est ici la sainte » montagne, le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre, et les » premiers concerts du ciel ; c'est ici que » la religion trompe doucement une ame » sensible. Aux plus violentes amours, elle » substitue une sorte de chasteté brûlante, » où l'amante et la vierge se trouvent unies: » elle épure les soupirs ; elle allume une » flamme incorruptible où brûloit une

» flamme mortelle ; elle mêle divinement » son calme et son innocence, à ce reste » de confusion et de volupté d'un cœur » qui cherche à se reposer, et d'une vie » qui se retire. »

« Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneroient par-tout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte, déja plusieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil : je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupois de ce triste soin, et que je mouillois mon papier de mes larmes, tout-à-coup le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout étoit désert, et où l'on n'entendoit que le rugissement des flots ; je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent des vagues étincelantes ; de l'autre, les murs sombres du monastère montent en masse dans les cieux : une petite lumière apparoissoit à la fenêtre grillée. Etoit-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priois le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère !.... La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asyle que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que

la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent, humble, mais certain, et dirigeant sans périls la religieuse à une terre céleste; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale ayant sous le même toit et son lit et son tombeau, et connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie : d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, vaste, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier...... Tout ce tableau est profondément gravé dans ma mémoire...... Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes! écho du rivage américain, qui répétez les accens de René! ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère, qui s'abaissoient à l'horizon. »

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Soüel; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il lui avoit remise.

Elle étoit de la Supérieure de...... Elle contenoit le récit des derniers momens de la *sœur Amélie de la Miséricorde*, morte victime de son zèle et de sa charité, en soi-

gnant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte : la Supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras ; le vieillard pleuroit. « Mon enfant, dit-il à » son fils, je voudrois que le père Aubry » fût ici ; il tiroit du fond de son cœur je » ne sais quelle paix, qui, en les calmant, » ne sembloit cependant point étrangère » aux tempêtes ; c'étoit la lune dans une » nuit orageuse : les nuages errans ne peu- » vent l'emporter dans leur course ; pure » et inaltérable, elle s'avance tranquille » au-dessus d'eux. Hélas ! pour moi, tout » me trouble et m'entraîne ! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir enfin de son silence :

« Rien, dit-il, au frère d'Amélie, rien » ne mérite dans cette histoire la pitié » qu'on vous montre ici. Je vois un jeune » homme entêté de chimères, à qui tout » déplaît, et qui s'est soustrait aux charges » de la société pour se livrer à d'inutiles

» rêveries. On n'est point, monsieur, un » homme supérieur, parce qu'on apperçoit » le monde sous un jour odieux ; on ne » hait les hommes et la vie, que faute de » voir assez loin. Etendez un peu plus » votre regard, et vous serez bientôt con- » vaincu que tous ces maux dont vous vous » plaignez, sont de purs néans. Mais quelle » honte de ne pouvoir songer au seul mal- » heur réel de votre vie, sans être forcé de » rougir ! Toute la pureté, toute la vertu, » toute la religion, toutes les couronnes » d'une sainte, rendent à peine tolérable la » seule idée de vos chagrins. Votre sœur a » expié sa faute ; mais, s'il faut dire ici ma » pensée, je crains que, par une épouvan- » table justice, un aveu, sorti du sein de » la tombe, n'ait à son tour troublé votre » ame. Que faites-vous seul au fond des » forêts, où vous consumez vos jours, » négligeant tous vos devoirs ? Des saints, » me direz-vous, se sont ensevelis dans les » déserts ? ils y étoient, avec leurs larmes, » et employoient à éteindre leurs passions » le temps que vous perdez peut-être à allu- » mer les vôtres. Jeune présomptueux, qui » avez cru que l'homme se peut suffire à lui- » même ! La solitude est mauvaise à celui » qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble » les puissances de l'ame, en même temps » qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. » Quiconque a reçu des forces, doit les » consacrer au service de ses semblables : » s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni

» par une secrète misère, et tôt ou tard le » ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Tout troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée : le Sachem aveugle se prit à sourire, et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, » dit l'antique amant d'Atala, il nous parle » sévèrement, il corrige et le vieillard et » le jeune homme, et il a raison. Oui, il » faut que tu renonces à cette vie extraor- » dinaire, qui n'est pleine que de soucis ; » il n'y a de bonheur que dans les voies » communes.

» Un jour le Meschascebé, encore assez » près de sa source, se lassa de n'être qu'un » limpide ruisseau. Il demanda des neiges » aux montagnes, des eaux aux torrens, » des pluies aux tempêtes, et parvint à » recueillir une onde immense. Bientôt il » franchit ses rives, et désole ses bords » charmans. L'orgueilleux ruisseau s'ap- » plaudit d'abord de sa puissance ; mais » voyant que tout devenoit désert sur son » passage ; qu'il couloit, abandonné dans » une grande solitude ; que ses eaux étoient » toujours troublées ; il regretta l'hum- » ble lit que lui avoit creusé la nature, » la pureté de son premier cours, et les » oiseaux, et les fleurs, et les arbres, et » les petits ruisseaux, jadis aimables com- » pagnons de son onde, aux sources de sa » vie. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant*, qui, retiré dans les roseaux du Meschascebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour. Les trois amis se levèrent pour retourner à leurs cabanes: René marchoit en silence entre le missionnaire, qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle, qui cherchoit sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des François et des Natchez à la Louisiane: on montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE CINQUIÈME.

DU *MERVEILLEUX*, OU DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ÊTRES SURNATURELS.

CHAPITRE PREMIER.

Que la mythologie rapetissoit la nature ; que les anciens n'avoient point de poésie proprement dite descriptive.

Nous avons donc fait voir, dans les livres précédens, que le christianisme, en se mêlant aux affections de l'ame, a multiplié les ressorts dramatiques. Encore une fois, le polythéisme ne s'occupoit point des vices et des vertus ; il étoit totalement séparé de la morale. Or voilà un côté

immense, tout l'homme, que la religion chrétienne embrasse de plus que l'idolâtrie. Voyons maintenant si dans ce qu'on appelle le *merveillenx*, elle ne le dispute point en beauté à la mythologie même.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à combattre ici un des plus anciens préjugés del'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique, qui nous condamnent.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux, etc.
C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus, etc.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie si vantée, loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie, étoit d'abord de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de toute l'antiquité (*); les poëtes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de description dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la

(*) *Voyez* la note O à la fin du volume.

vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidens du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs ecrits.

Il est vrai que ce peu de traits est excellent, comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas et de roses ;* il y a planté, comme Théocrite, des lauriers et de longs pins. Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles ; il parle ailleurs de la colline, *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé, s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes.

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissemens quand il est foiblement agité ; les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'Enéide, gazouillent sous le chaume du roi Evandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi crayonné quelques ébauches de la nature ; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

L'âge philosophique de l'antiquité ne changea rien à cette manière. L'Olympe, auquel on ne croyoit plus, se réfugia chez les poëtes, qui protégèrent à leur tour les dieux qui les avoient protégés. Stace et Silius Italicus n'ont pas été plus loin qu'Homère et Virgile; Lucain seul avoit fait quelque progrès dans cette carrière, et l'on trouve dans la Pharsale la description d'une forêt et d'un désert, qui rappelle les couleurs modernes (1).

Enfin, les naturalistes furent aussi sobres que les poëtes, et suivirent à-peu-près la même progression. Ainsi Pline et Columèle qui vinrent les derniers, se sont plus attachés à décrire la nature qu'Aristote. Parmi les historiens et les philosophes, Xénophon, Tacite, Plutarque, Platon et Pline le jeune (2), se font remarquer par quelques beaux tableaux.

On ne peut guères supposer que des hommes, aussi sensibles que les anciens, eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avoit aveuglés. Or,

(1) Cette description est pleine d'enflure et de mauvais goût; mais il ne s'agit ici que du genre et non de l'exécution du morceau.

(2) Voyez dans Xénophon la retraite des Dix-mille et le Traité de la chasse; dans Tacite, la description du camp abandonné, où Varus fut massacré avec ses légions (*An. lib. I.*); dans Plutarque, la vie de Brutus et de Pompée; dans Platon, l'ouverture du dialogue des loix; dans Pline, la description de son jardin.

cette cause étoit la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégans fantômes, ôtoit à la création, sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abyme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvoit faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'ils portent à notre ame. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon alongé tantôt illumine une forêt sombre, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers ; au lieu de ces beaux accidens de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création ; les anciens ne voyoient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poëte s'égaroit dans les vallées du Taigette, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de cette géographie hellénienne, il ne rencontroit que des faunes, il n'entendoit que des dryades : Priape étoit là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs ;

menoit des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits; nous ne voulons point

> . . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'ame? Qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poëte chrétien est bien plus favorisé dans la solitude, où Dieu se promène avec lui! Libre de ce troupeau de dieux ridicules, qui les bornoient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde, quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever! Etes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient; à

mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour-à-tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve : il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu ; un plaisir inoui, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il alloit être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais la pensée de l'homme est égale aux espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule rêverie de son cœur.

Oui, quand l'homme renieroit la Divinité ; l'Etre pensant, sans cortége et sans spectateur, seroit encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y apparoissoit environné des petites déités de la fable. Le désert vide auroit encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse des passions, et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct mélancolique, qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens, qui n'avoient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune, et la grotte de Protée ;

il étoit dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréïdes dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre ame, et qui fait naître un vague desir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur.

CHAPITRE II.

De l'Allégorie.

MAIS quoi! dira-t-on, ne trouvez-vous rien de beau dans les allégories antiques?

Il faut faire une distinction.

L'allégorie *morale*, comme celle des *prières* dans Homère, est belle en tout temps, en tout pays, en toute religion; le christianisme ne l'a pas bannie. Nous pouvons, autant qu'il nous plaira, placer au pied du trône du Souverain Arbitre, les deux tonneaux du bien et du mal. Nous aurons même cet avantage, que notre Dieu n'agira pas injustement et au hasard, comme Jupiter: il répandra les flots de la douleur sur la tête des mortels, non par caprice, mais pour une fin à lui seul connue. Nous savons que notre bonheur ici-bas est coordonné à un bonheur général, dans une chaîne d'êtres et de mondes qui se dérobent à notre vue; que l'homme, en harmonie avec les globes, marche d'un pas

égal avec eux, à l'accomplissement d'une révolution, que Dieu couvre de son éternité.

Mais si l'allégorie *morale* est toujours existante pour nous, il n'en est pas ainsi de l'allégorie *physique*. Que Junon soit l'*air*, que Jupiter soit l'*éther*, et qu'ainsi, frère et sœur, ils soient encore époux et épouse, où est le charme, où est la grandeur de cette personnification? Il y a plus, cette sorte d'allégorie est contre les principes du goût, et même de la saine logique.

On ne doit jamais personnifier qu'une *qualité* ou qu'une *affection* d'un être, et non pas cet *être lui-même*; autrement ce n'est plus une véritable personnification, c'est seulement avoir fait changer de nom à l'objet. Je peux faire prendre la parole à une pierre; mais que gagnerai-je à appeler cette pierre d'un nom allégorique? Or l'ame, dont la nature est la vie, a essentiellement la faculté de produire; de sorte qu'un de ses vices, une de ses vertus, peuvent être considérés ou comme son *fils*, ou comme sa *fille*, puisqu'elle les a véritablement engendrés. Cette passion, active comme sa mère, peut, à son tour, croître, se développer, prendre des traits, devenir un être distinct. Mais l'*objet physique*, être passif de son essence, qui n'est susceptible, ni de plaisir, ni de douleur, qui n'a que des *accidens* et point de *passions*, et des accidens aussi morts que lui-même, ne présente rien qu'on puisse animer. Sera-ce la *dureté* du cail-

physique ou *les dieux de la fable*, détruisoient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage (1), par la même raison qu'ils n'avoient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue; c'est ce que prouvent les poëmes Sanscrit, les contes Arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages (*). Mais, comme les nations infidèles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité.

(1) Les faits sur lesquelles cette assertion est appuyée, sont développés dans la note B du second volume.

(*) *Voyez* la note P à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Poésie descriptive chez les modernes.

Les Apôtres avoient à peine commencé de prêcher l'Evangile au monde, qu'on vit naître la poésie descriptive. Tout rentra dans la vérité, *devant celui qui tient la place de la vérité sur la terre*, comme parle saint Augustin. La nature cessa de se faire entendre par l'organe mensonger des idoles; on connut ses fins, on sut qu'elle avoit été faite premièrement pour Dieu, et ensuite pour l'homme. En effet, elle ne dit jamais que deux choses : Dieu glorifié par ses œuvres, et les besoins de l'homme satisfaits.

Cette grande découverte fit changer de face à la création; par sa partie intellectuelle, c'est-à-dire, par cette pensée de Dieu qu'elle montre de toutes parts, l'ame reçut abondance de nourriture; et par sa partie matérielle, le corps s'apperçut que tout avoit été formé pour lui. Dès-lors on entrevit des harmonies ineffables entre nous et les déserts. Les vains simulacres attachés aux êtres insensibles s'évanouirent, et les rochers furent bien plus réellement animés, les chênes rendirent des oracles bien plus certains, les vents et les ondes élevèrent des voix bien plus touchantes, quand

l'homme eut puisé dans son propre cœur la vie, les oracles, et les voix de la nature.

Jusqu'à ce moment, la solitude avoit été regardée comme affreuse, mais les nouveaux chrétiens lui trouvèrent mille charmes. Les anachorètes écrivirent de la douceur du rocher et des délices de la contemplation : c'est le premier pas de la poésie descriptive. Les religieux qui publièrent la vie des premiers pères du désert, furent à leur tour obligés de faire le tableau des retraites où ces illustres inconnus avoient caché leur gloire. On voit encore dans les ouvrages des Jérôme et des Athanase (1), des descriptions de la nature, qui prouvent qu'ils savoient observer, et faire aimer ce qu'ils peignoient.

Ce nouveau genre, introduit par le christianisme dans la littérature, se développa rapidement. Il se répandit jusque dans le style historique, comme on le remarque dans la collection appelée la Byzantine, et sur-tout dans les histoires de Procope. Il se propagea de même, mais il se corrompit, parmi les romanciers grecs du Bas-Empire, et chez quelques poëtes latins, en occident (2).

Constantinople ayant passé sous le joug des Turcs, on vit se former en Italie une nouvelle poésie descriptive, composée des

(1) Hieron. *in Vit. Paul.* Sanct. Athan. *in Vit. Anton.*

(2) Boëce, etc.

débris du génie Maure, Grec et Italien. Pétrarque, l'Arioste, et le Tasse l'élevèrent à un haut degré de perfection. Mais cette description brillante manque absolument de vérité. Elle consiste en quelques épithètes répétées sans fin, et toujours appliquées de la même manière. Il fut impossible de sortir d'un *bois touffu*, d'un *antre frais*, ou des bords d'une *claire fontaine*. Tout se remplit de bocages d'*orangers*, de berceaux de *jasmins* et de buissons de *roses*.

Flore revint avec sa corbeille, et les éternels *Zéphyrs* ne manquèrent pas de l'accompagner : mais ils ne trouvèrent dans les bois ni les *Naïades*, ni les *Faunes*, et s'ils n'eussent rencontré les *Fées* et les *Géants* des Maures, ils couroient risque de se perdre dans cette immense solitude de la nature chrétienne. Quand l'esprit humain fait un pas, il faut que tout marche avec lui; tout change avec ses clartés ou ses ombres : ainsi il lui fait peine à présent d'admettre de petites divinités, là où il ne voit plus que de grands espaces. On aura beau placer l'amante de Titon sur un char, et la couvrir de fleurs et de rosée; rien ne peut empêcher qu'elle ne paroisse disproportionnée, en promenant sa foible lumière, dans ces cieux infinis que le christianisme a déroulés : qu'elle laisse donc le soin d'éclairer le monde à celui qui l'a fait.

Cette poésie descriptive *italienne* passa en France, et fut favorablement accueillie

des Ronsard, des Lemoine, des Coras, des Saint-Amand et de nos vieux romanciers. Mais les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dégoûtés de ces peintures, où ils ne voyoient aucune vérité, les bannirent de leur prose et de leurs vers; et c'est un des caractères distinctifs de leurs ouvrages, qu'on n'y trouve presqu'aucune trace de ce que nous appelons *poésie descriptive* (1).

Ainsi, repoussée en France, la muse des champs se réfugia en Angleterre, où Spenser, Waler et Milton l'avoient déja fait connoître. Elle y perdit par degré ses manières affectées, mais elle tomba dans un autre excès. En ne peignant plus que la vraie nature, elle voulut tout peindre, et surchargea ses tableaux d'objets trop petits ou de circonstances bizarres. Thompson même, dans son chant de l'hiver, si supérieur aux trois autres, a des détails d'une mortelle longueur : telle fut la seconde époque de la poésie descriptive.

D'Angleterre elle revint en France, avec les ouvrages de Pope et du chantre des Saisons. Elle eut de la peine à s'y introduire, car elle fut combattue par l'ancien genre italique, que M. Dorat et quelques autres avoient fait revivre; elle triompha pourtant, et ce fut à MM. de Lille et Saint-Lambert

(1) Il faut en excepter Fénélon, Lafontaine et Chaulieu. Racine le fils, père de cette nouvelle école poétique, dans laquelle M. l'abbé de Lille a excellé, peut être aussi regardé comme le fondateur de la poésie descriptive en France.

qu'elle dut la victoire. Elle se perfectionna sous la muse françoise, se soumit aux règles du goût, et atteignit sa troisième époque.

Disons toutefois qu'elle s'étoit maintenue pure, quoiqu'ignorée dans les ouvrages de quelques naturalistes du temps de Louis XIV, tels que Tournefort, et le père du Tertre. Celui-ci, à une imagination vive, joint un génie tendre et rêveur ; il se sert même, ainsi que Lafontaine, du mot de *mélancolie*, dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Ainsi le siècle de Louis XIV n'a pas été totalement privé du véritable genre descriptif, comme on seroit d'abord tenté de le croire ; il étoit seulement relégué dans les lettres de nos missionnaires (1). Et c'est là que nous avons puisé cette espèce de style, que nous croyons si nouveau aujourd'hui.

Au reste, les admirables tableaux répandus dans la bible, peuvent servir à prouver doublement que la poésie descriptive est née, parmi nous, du christianisme. *Job*, les *Prophètes*, l'*Ecclésiastique*, et sur-tout les *Pseaumes*, sont remplis de descriptions magnifiques. Le pseaume *benedic, anima mea*, est un chef-d'œuvre dans ce genre.

Mon ame, bénis le Seigneur : Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres !

. . . .

Vous répandez les ténèbres, et la nuit est sur la terre : c'est alors que les bêtes des forêts marchent

(1) On en verra de beaux exemples, lorsque nous parlerons des missions.

dans l'ombre; que les rugissemens des lionceaux appellent la proie, et demandent à Dieu la nourriture promise aux animaux.

Mais le soleil s'est levé, et déja les bêtes sauvages se sont retirées. . . . .

L'homme alors sort pour le travail du jour, et accomplir son œuvre jusqu'au soir.

. . . .

Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! Des animaux sans nombre se meuvent dans son sein, les plus petits avec les plus grands, et les vaisseaux passent sur ses ondes (1).

Horace et Pindare sont restés bien loin de cette poésie.

Nous avons donc eu raison de dire, que c'est au christianisme que M. Bernardin de Saint-Pierre doit son talent, pour peindre les scènes de la solitude; il le lui doit, parce que nos dogmes, en détruisant les divinités mythologiques, ont rendu la vérité et la majesté aux déserts; il le lui doit, parce qu'il a trouvé dans le systême de Moïse le véritable systême de la nature.

Mais ici se présente un autre avantage du poëte chrétien; si sa religion lui donne une nature *solitaire*, il peut avoir encore une nature *habitée*. Il est le maître de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abyme, ou de leur confier les soleils et les mondes. Ceci nous ramène aux *êtres surnaturels* ou au *merveilleux* du christianisme.

(1) *Pseautier Français*, page 45. *Traduction de M. de la Harpe.*

Partie II.
Poétique du Christianisme.

Livre V.
Du *merveilleux*, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels.

CHAPITRE IV.

Si les Divinités du Paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes.

Toute chose a deux faces. Des personnes impartiales pourront nous dire : « On vous » accorde que le christianisme a fourni, » quant aux hommes, une partie dramatique qui manquoit à la mythologie; que » de plus il a produit la véritable poésie » descriptive. Voilà deux avantages que » nous reconnoissons, et qui peuvent, à » quelques égards, justifier vos principes, » et balancer les beautés de la fable. Mais » à présent, si vous êtes de bonne foi, » vous devez convenir que les Divinités du » paganisme, lorsqu'elles agissent *directement* et *pour elles-mêmes*, sont plus » poétiques et plus dramatiques que les » Divinités chrétiennes. »

On pourroit en juger ainsi à la première vue. Les Dieux des anciens partageant nos vices et nos vertus, ayant, comme nous, des corps sujets à la douleur, des passions irritables comme les nôtres, se mêlant à la race humaine, et laissant ici bas une mortelle postérité; ces Dieux ne sont qu'une espèce d'hommes supérieurs qu'on est libre de faire agir comme les autres hommes. On seroit donc porté à croire qu'ils four-

nissent de plus grandes ressources à la poésie, que les Divinités incorporelles et impassibles du christianisme; mais, en y regardant de plus près, on trouve que cette supériorité dramatique se réduit à fort peu de chose.

Premièrement, il y a toujours eu dans toute religion pour le poëte et le philosophe, deux espèces de déités. Ainsi l'Etre abstrait, dont Tertullien et saint Augustin ont fait de si belles peintures, n'est pas le *Jehovah* de David ou d'Isaïe; l'un et l'autre sont fort supérieurs au *Theos* de Platon et au *Jupiter* d'Homère. Il n'est donc pas rigoureusement vrai que les Divinités poétiques des chrétiens, soient privées de toute passion. Le Dieu de l'Ecriture se repent, il est jaloux, il aime, il hait, sa colère monte comme un tourbillon: le Fils de l'Homme a pitié de nos souffrances; la Vierge, les Saints et les Anges, sont émus par le spectacle de nos misères; en général, le *Paradis* est beaucoup plus occupé des hommes que l'*Olympe*.

Il y a donc des *passions* chez nos Puissances célestes, et ces passions ont ce grand avantage sur les passions des Dieux du paganisme, qu'elles n'entraînent jamais après elles une idée de désordre et de mal. C'est une chose miraculeuse, sans doute, qu'en peignant la *colère* ou la *tristesse* du Ciel chrétien, on ne puisse détruire dans l'imagination du lecteur, le sentiment de la tranquillité et de la joie; tant il y a de

sainteté et de justice dans le Dieu présenté pour notre religion.

Ce n'est pas tout; car si l'on vouloit absolument que le Dieu des chrétiens fût un être impassible, on pourroit encore avoir des divinités passionnées aussi dramatiques et aussi méchantes que celles des anciens : l'Enfer rassemble toutes les passions des hommes. Notre système théologique nous paroît plus beau, plus régulier, plus savant, que la doctrine fabuleuse qui confondoit hommes, dieux et démons. Le poëte trouve dans notre Ciel les êtres parfaits, mais sensibles, et disposés dans une brillante hiérarchie d'amour et de pouvoir; l'abyme garde ses Dieux passionnés et puissans dans le mal, comme les Dieux mythologiques ; les hommes occupent le milieu, touchant au Ciel par leurs vertus, et aux Enfers par leurs vices; aimés des anges, haïs des démons, objet infortuné d'une guerre qui ne doit finir qu'avec le monde.

Ces ressorts sont grands, et le poëte n'a pas lieu de se plaindre. Quant aux actions des Intelligences chrétiennes, il ne nous sera pas difficile de prouver bientôt qu'elles sont plus vastes et plus fortes que celles des Dieux mythologiques. Le Dieu qui régit les mondes, qui roule les comètes, qui crée l'univers et la lumière, qui embrasse et comprend tous les temps, qui lit dans les plus secrets replis du cœur humain ; ce Dieu peut-il être comparé à un Dieu qui se promène sur un char, qui habite un

palais d'or sur une petite montagne, et qui ne prévoit pas même clairement l'avenir? Il n'y a pas jusqu'au foible avantage de la différence des sexes et de la forme visible, que nos Divinités ne partagent avec celles de la Grèce, puisque nous avons des saintes et des vierges, et que les Anges, dans l'Ecriture, empruntent souvent la figure humaine.

Mais comment préférer une sainte dont l'histoire blesse quelquefois l'élégance et le goût, à une fraîche Naïade attachée aux sources d'un ruisseau? Il faut séparer la vie terrestre de la vie céleste de cette sainte: sur la terre, elle ne fut qu'une femme; sa divinité ne commence qu'avec son bonheur, dans les régions de la lumière éternelle. D'ailleurs, il faut toujours se souvenir que la Naïade détruisoit la *poésie descriptive*; qu'un ruisseau représenté dans son cours naturel, est plus agréable que dans sa peinture allégorique; et que nous gagnons d'un côté ce que nous semblons perdre de l'autre.

Quant aux combats, tout ce qu'on a dit contre les Anges de Milton, peut se rétorquer contre les Dieux d'Homère: de l'une et de l'autre part, ce sont des divinités pour lesquelles on ne peut craindre, puisqu'elles ne peuvent mourir. Mars, renversé, et couvrant de son corps neuf arpens, Diane, donnant des soufflets à Vénus, sont aussi ridicules qu'un ange coupé en deux, et qui se renoue comme un serpent. Les Puis-

sances surnaturelles peuvent encore présider aux combats de l'Epopée ; mais il nous semble qu'elles ne doivent plus en venir aux mains, hors dans certains cas qu'il n'appartient qu'au goût de déterminer ; c'est ce que la raison supérieure de Virgile avoit déja senti il y a plus de dix-huit cents ans.

Au reste, il n'est pas tout-à-fait vrai que les divinités chrétiennes soient ridicules dans les batailles. Satan, s'apprêtant à combattre Michel dans le paradis terrestre, est superbe ; le Dieu des armées, marchant dans une nuée obscure, à la tête des légions fidèles, n'est pas une petite image ; le glaive exterminateur, se dévoilant tout-à-coup aux yeux de l'impie, frappe d'étonnement et de terreur ; les saintes milices du ciel, sappant les fondemens de Jérusalem, font presque un aussi grand effet que les dieux ennemis de Troie, assiégeant le palais de Priam ; enfin, il n'est rien de plus sublime dans Homère, que le combat d'Emmanuel contre les mauvais anges dans Milton, quand, les précipitant au fond de l'abyme, le Fils de l'Homme retient *à moitié sa foudre de peur de les anéantir*. « L'enfer entendit le bruit ; l'enfer vit le » ciel croulant du ciel, et l'enfer eût fui » épouvanté, si ses sombres bases n'eus- » sent été profondément creusées par la » main de la justice éternelle. »

CHAPITRE V.

Caractère du vrai Dieu.

C'EST une chose bien merveilleuse, que le Dieu de Jacob soit aussi le Dieu de l'Evangile; que le Dieu qui lance la foudre, soit encore le Dieu de paix et d'innocence.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesure,
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.

Nous croyons n'avoir pas besoin de preuves, pour montrer combien le Dieu des chrétiens est *poétiquement* supérieur au Jupiter antique. A la voix du premier, les fleuves rebroussent leur cours, le ciel se roule comme un livre, les mers s'entr'ouvrent, les murs des cités se renversent, les morts ressuscitent, les plaies descendent sur les nations. En lui le sublime existe de soi-même, et il épargne le soin de le chercher : le Jupiter d'Homère, ébranlant le ciel d'un signe de ses sourcils, est sans doute fort majestueux; mais Jéhovah descend dans le chaos, et lorsqu'il prononce le *fiat lux*, le fabuleux fils de Saturne s'abyme et rentre dans le néant.

Si Jupiter veut donner aux autres dieux une idée de sa puissance, il les menace de les enlever tous au bout d'une chaîne : il

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre V. Du merveilleux, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels.

ne faut à Jéhovah, ni chaîne, ni essai de cette nature.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il le fait tous rentrer!
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas (1).

Achille va paroître pour venger Patrocle. Jupiter déclare aux immortels qu'ils peuvent se mêler au combat, et prendre parti dans la mêlée. Aussitôt tout l'Olympe s'ébranle :

Δεινὸν, etc. (2).

« Le père des Dieux et des hommes fait gronder sa foudre. Neptune, soulevant ses ondes, ébranle la terre immense; l'Ida secoue ses fondemens et ses cimes; ses fontaines débordent; les vaisseaux des Grecs, la ville des Troyens, chancellent sur le sol flottant. »

« Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc. »

Ce morceau a été cité par tous les critiques, comme le dernier effort du sublime. Les vers grecs sont admirables; ils deviennent tour-à-tour le foudre de Jupiter, le trident de Neptune et le cri de Pluton. Il semble qu'on entende toutes les gorges de

(1) Racine, *Esther*.
(2) Hom. *Il.* l. XX, v. 56.

l'Ida répéter le son des tonnerres, Δεινὸν δ'ἐβρόντησε πατὴρ 'Ανδρῶν τὲ θεῶν τέ. Ces *r* et ces consonnances en ῶν (*ôn*) dont le vers est rempli, imitent le roulement de la foudre, interrompu par des espèces de silence τὲ, ῶν, τὲ, ῶν, τέ: c'est ainsi que la voix du Ciel, dans une tempête, meurt, et renaît tour-à-tour dans la profondeur des bois. Un silence subit et pénible, des images vagues et fantastiques, succèdent tout-à-coup au tumulte des premiers mouvemens : on sent, après le cri de Pluton, qu'on est entré dans la région de la mort; toutes les expressions d'Homère se décolorent et deviennent froides, muettes et sourdes, et une multitude d'*S* sifflantes, imitent le murmure de la voix inarticulée des ombres.

Où prendrons-nous le parallèle, et la poésie chrétienne a-t-elle assez de moyens pour s'élever à ces beautés? Qu'on en juge. C'est l'Eternel qui se peint lui-même :

« Sa colère a monté comme un tourbillon de fu-
» mée; son visage a paru comme la flamme, et son
» courroux comme un feu ardent Il a abaissé les
» cieux, il est descendu, et les nuages étoient sous
» ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des Ché-
» rubins; il s'est élancé sur les vents Les nuées
» amoncelées formoient autour de lui un pavillon
» de ténèbres : l'éclat de son visage les a dissipées,
» et une pluie de feu est tombée de leur sein Le
» Seigneur a tonné du haut des Cieux; le Très-Haut
» a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme
» un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé
» mes ennemis; il a redoublé ses foudres qui les ont
» renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans

» leurs sources, les fondemens de la terre ont paru » à découvert, parce que vous les avez menacés, » Seigneur, et qu'ils ont senti le soufle de votre » colere. »

« Avouons-le, dit M. de la Harpe, dont » nous empruntons la traduction, il y a » aussi loin de ce sublime à tout autre » sublime, que de l'esprit de Dieu à l'es- » prit de l'homme. On voit ici la conception » du grand dans son principe : le reste n'en » est qu'une ombre, comme l'intelligence » créée n'est qu'une foible émanation de » l'intelligence créatrice; comme la fiction, » quand elle est belle, n'est encore que » l'ombre de la vérité, et tire tout son » mérite d'un fond de ressemblance. »

CHAPITRE VI.

Des Esprits de Ténèbres.

Les dieux du polythéisme, à-peu-près égaux en puissance, partageoient les mêmes haines et les mêmes amours. S'ils se trouvoient quelquefois opposés les uns aux autres, c'étoit seulement dans les querelles des mortels : ils se réconcilioient bientôt en buvant le nectar ensemble.

Le christianisme, au contraire, en nous instruisant de la vraie constitution des êtres surnaturels, nous a montré l'empire de la vertu, éternellement séparé de celui du vice. Il nous a révélé des esprits de

ténèbres, machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière, uniquement occupés des moyens de le sauver. Delà un combat éternel, dont une imagination heureuse peut tirer une foule de beautés.

Ce *merveilleux* d'un fort grand caractère, en fournit ensuite un second d'une moindre espèce, *la Magie*. Celle-ci a été connue des anciens (1); mais sous notre culte elle a acquis, comme machine poétique, plus d'importance et d'étendue. Toutefois on doit en user sobrement, parce qu'elle n'est pas d'un goût assez chaste : elle manque sur-tout de grandeur, car empruntant quelque chose de son pouvoir à la nature humaine, les hommes lui communiquent leur petitesse.

Un autre trait distinctif de nos êtres surnaturels, sur-tout chez les puissances infernales, c'est l'attribution d'un caractère. Nous verrons incessamment quel usage Milton a fait du caractère d'orgueil, donné, par le christianisme, au prince des ténèbres. Le poëte pouvant en outre attacher un ange du mal à chaque vice, dispose ainsi d'un essaim de divinités infernales. Il a même alors la véritable allégorie, sans avoir la sécheresse qui l'accompagne; ces esprits pervers étant en effet des êtres réels, et tels que la religion nous permet de les croire.

(1) La magie des Anciens différoit en ceci de la

Mais si les démons se multiplient autant que les crimes des hommes, ils peuvent aussi se marier aux accidens terribles de la nature. Tout ce qu'il y a de coupable et d'irrégulier dans le monde moral et dans le monde physique, est également de leur ressort. Il faudra seulement prendre garde, en les mêlant aux tremblemens de terre, ou aux ombres d'une vieille forêt, de donner à ces scènes un caractère majestueux. Il faut qu'avec un goût exquis, le poëte sache faire distinguer le tonnerre du Très-Haut, du vain bruit que fait éclater un esprit perfide. Que le foudre ne s'allume que dans la main de Dieu; qu'il ne brille jamais dans une tempête excitée par l'enfer. Que celle-ci soit toujours sombre et sinistre; que les nuages n'en soient point rougis par la *colère*, et poussés par le vent de la *justice*; mais que leurs teintes soient blafardes et livides, comme celles du *désespoir*, et qu'ils ne se meuvent qu'au souffle impur de la *haine*. On doit sentir dans ces orages une puissance, forte seulement pour détruire; on y doit trouver cette incohérence, ce désordre, cette sorte d'énergie du mal, qui a quelque chose de dispropor-

nôtre, qu'elle s'opéroit par les seules vertus des plantes et des philtres; tandis que parmi nous, elle découle d'une Puissance surnaturelle, quelquefois bonne, mais presque toujours méchante. On sent qu'il n'est pas question ici de la partie historique et philosophique de la Magie, considérée comme l'*Art des Mages*.

tionné et de gigantesque, comme le chaos dont elle tire son origine.

CHAPITRE VII.

Des Saints.

Il est certain que les poëtes n'ont pas su tirer du *merveilleux* chrétien, tout ce qu'il peut fournir aux Muses. On se moque des saints et des anges ; mais les anciens eux-mêmes n'avoient-ils pas leurs demi-dieux ? Pythagore, Platon, Socrate, recommandent le culte de ces hommes, qu'ils appellent des héros. *Honore les héros pleins de bonté et de lumière*, dit le premier dans ses vers dorés. Et pour qu'on ne se méprenne pas à ce nom de *héros*, Hiéroclès l'interprête exactement comme le christianisme explique le nom de *saint*. « Ces héros, » pleins de bonté et de lumière, pensent » toujours à leur Créateur, et sont tout » éclatans de la lumière qui rejaillit de la » félicité dont ils jouissent en lui. » — Et plus loin, « *héros* vient d'un mot grec, qui » signifie amour, pour marquer que pleins » d'amour pour Dieu, les héros ne cher- » chent qu'à nous aider à passer de cette » vie terrestre à une vie divine, et à deve- » nir citoyens du ciel (1). » Les Pères de l'Eglise appellent à leur tour les saints des *héros;* c'est ainsi qu'ils disent que le baptême

(1) Hierocl. Com. in Pyth. *Trad. de Dac.*

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre V. Du *merveilleux*, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels.

est le sacerdoce des laïques, et qu'il fait de tous les chrétiens *des rois et des prêtres de Dieu* (1).

Et, sans doute, ce sont des héros tous ces illustres martyrs, qui, domptant les passions de leurs cœurs, et bravant la méchanceté des hommes, ont mérité, par ces travaux glorieux, de monter au rang des puissances célestes. Sous le polythéisme, des sophistes ont paru quelquefois plus moraux que la religion de leur patrie ; mais, parmi nous, jamais un philosophe, si sage qu'il ait été, n'a pu s'élever au-dessus de la morale chrétienne. Tandis que Socrate honoroit la mémoire des justes, le paganisme offroit à la vénération des peuples, des brigands, dont la force corporelle étoit la seule vertu, et qui s'étoient souillés de tous les crimes. Si quelquefois on accordoit l'apothéose aux bons rois, les Tibère et les Néron n'avoient-ils pas aussi leurs prêtres et leurs temples ? Sacrés mortels, que l'église de Jésus-Christ nous commande d'honorer, vous n'étiez ni des forts, ni des puissans entre les hommes ! Nés souvent dans la cabane du pauvre, vous n'avez étalé aux yeux du monde, que d'humbles jours et d'obscurs malheurs ! N'entendra-t-on jamais que des blasphêmes contre une religion, qui, déifiant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, a fait tomber à leurs pieds la

(1) Hieron. Dial. c. Lucif. t. II, p. 136.

richesse, le bonheur, la grandeur et le vice ?

Et qu'ont donc de si odieux à la poésie, ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier ? Les oiseaux du ciel les nourrissent (1), les lions portent leurs messages (2) ou creusent leurs tombeaux (3); en commerce familier avec les anges, ils remplissent de miracles les déserts où fut Memphis (4). Horeb et Sinaï, le Carmel et le Liban, le torrent de Cédron, et la vallée de Josaphat, redisent encore la gloire de l'habitant de la cellule et de l'anachorète du rocher. Les Muses aiment à rêver dans ces antiques monastères, remplis des ombres des Antoine, des Pacôme, des Benoît, des Basile. Les Pierre, les Jean, les Paul, prêchant l'Evangile aux premiers fidèles, dans les catacombes ou sous le dattier du désert, n'ont pas paru aux Michel-Ange et aux Raphaël, des sujets si peu favorables au génie.

Nous tairons à présent, parce que nous en parlerons dans la suite, tous ces bienfaiteurs de l'humanité, qui fondèrent des hôpitaux et se dévouèrent à la pauvreté, à la peste, à l'esclavage, pour secourir des hommes; nous nous renfermerons dans les

(1) Hieron. op.
(2) Théod. *Hist. relig.* cap. VI.
(3) Hieron. *in vit. Paul.*
(4) Nous passons rapidement sur ces solitaires, parce que nous en parlerons ailleurs.

seules Ecritures, de peur de nous égarer dans ce sujet si vaste et si intéressant. Est-ce que ces Elie, ces Isaïe, ces Daniel, tous ces prophètes enfin, qui vivent maintenant d'une éternelle vie, ne pourroient pas faire entendre dans un beau poëme, leurs sublimes lamentions ? L'urne de Jérusalem ne se peut-elle encore remplir de leurs larmes ? n'y a-t-il plus de saules de Babylone, pour y suspendre leurs harpes détendues ? Pour nous, qui, à la vérité, ne sommes pas poëtes, il nous semble que tous ces fils de l'avenir feroient d'assez beaux groupes sur les nuées : on les y verroit avec une tête flamboyante ; une barbe argentée descendroit sur leur poitrine immortelle, et l'Esprit divin leur sortiroit par les yeux.

Mais quel essaim de vénérables ombres, à la voix d'une muse chrétienne, se réveille dans la caverne de Membré ? Abraham, Isaac, Jacob, Rebeccá, et vous tous, enfans de l'Orient, rois patriarches, aïeux de Jésus-Christ, chantez l'antique alliance de Dieu et des hommes ! Redites-nous cette histoire, chère au Ciel, l'histoire de Joseph et de ses frères. Le chœur des saints rois, David à leur tête, l'armée des confesseurs et des martyrs vêtus de robes éclatantes, nous offriroient aussi leur *merveilleux* ; ces derniers présentent au pinceau, le genre tragique dans sa plus grande élévation. Après la peinture de leurs tourmens, nous dirions ce que Dieu fit pour ces saintes victimes, et le don de miracles dont il honora leurs tombeaux.

Nous placerions auprès de ces augustes chœurs, les chœurs des vierges célestes, les Geneviève de Brabant, les Pulcherie, les Rosalie, les sainte Thérèse, les Cécile de Belloy, les Lucile, les Isabelle, les Eulalie. Le *merveilleux* du christianisme est plein de ces concordances et de ces contrastes gracieux. On sait comment Neptune

. . . . S'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots. . . . .

Nos dogmes fournissent une toute autre poésie. Un vaisseau est prêt à périr : l'aumônier, par des paroles mystérieuses, qui délient les ames, remet à chacun la peine de ses fautes; il adresse au Ciel cette prière, qui, dans un tourbillon, envoie l'esprit du naufragé au Dieu des orages. Déja l'Océan se creuse, pour engloutir les matelots; déja les vagues, élevant leur triste voix entre les rochers, semblent commencer les chants funèbres; tout-à-coup un trait de lumière perce la tempête : *l'Etoile des mers*, Marie, patrone des mariniers, apparoît au milieu de la nue. Elle tient son enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire; charmante religion, qui oppose à ce que la nature a de plus terrible, ce que le Ciel a de plus doux ! aux tempêtes de l'Océan, un petit enfant et une tendre mère !

CHAPITRE VIII.

Des Anges.

TEL est le *merveilleux* qu'on peut tirer de nos *Saints*, sans parler des diverses histoires de leurs vies. On découvre ensuite dans la hiérarchie des *Anges*, doctrine aussi ancienne que le monde, un immense trésor pour le poëte. Non-seulement ces divins messagers portent les décrets du Très-Haut, d'un bout de l'univers à l'autre; non-seulement ils sont les invisibles gardiens des hommes, ou prennent, pour se manifester à eux, les formes les plus aimables; mais encore la religion nous permet d'attacher des anges protecteurs à toute la belle nature, ainsi qu'à tous les sentimens vertueux. Quelle innombrable troupe de divinités vient donc tout-à-coup peupler les mondes!

Chez les Grecs, le Ciel finissoit au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montoient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Le *merveilleux* chrétien, d'accord avec la raison, l'astronomie, et l'expansion de notre ame, s'enfonce de monde en monde, d'univers en univers, par des successions d'espace, où l'imagination effrayée frissonne et recule. En vain les télescopes fouillent tous les coins du Ciel; en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre

système, la comète enfin leur échappe; mais elle n'échappe pas à l'*Archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramenera, par des voies mystérieuses, jusques dans le foyer de notre soleil.

Le poëte chrétien est seul initié au secret de ces merveilles. De globes en globes, de soleils en soleils, avec les *Séraphins*, les *Trônes*, les *Ardeurs* qui régissent les mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre, comme un fleuve qui, par une cascade magnifique, épancheroit ses flots d'or à l'aspect d'un couchant radieux. On passe alors de la grandeur à la douceur des images : sous l'ombrage des forêts, on parcourt l'empire de l'*Ange de la solitude*; on retrouve dans la clarté de la lune, *le Génie des mélancolies du cœur;* on entend ses soupirs dans le frémissement des bois, et dans les plaintes de Philomèle. Les roses de l'aurore ne sont que la chevelure de l'*Ange du matin*. L'*Ange de la nuit* repose au milieu des cieux, où il ressemble à la lune endormie sur un nuage : ses yeux sont couverts d'un bandeau d'étoiles, ses talons et son front sont un peu rougis des pourpres de l'aurore, et de celles du crépuscule : l'*Ange du silence* le précède, et *celui du mystère* le suit. Ne faisons pas l'injure aux poëtes, de penser qu'ils regardent l'*Ange des mers*, *l'Ange des tempêtes*, *l'Ange du temps*, *l'Ange de la mort*, comme des Génies désagréables aux

Muses. C'est l'*Ange des saintes amours* qui donne aux vierges un regard céleste, et c'est l'*Ange des harmonies* qui leur fait présent des grâces : l'honnête homme doit son cœur à l'*Ange de la vertu*, et ses lèvres, *à celui de la persuasion*. Rien n'empêche d'accorder à ces esprits bienfaisans des attributs qui distinguent leurs pouvoirs et leurs offices : l'*Ange de l'amitié*, par exemple, pourroit porter une ceinture beaucoup plus merveilleuse que celle de Vénus; car on y verroit fondu par un travail divin, les consolations de l'ame, les dévouemens sublimes, les paroles secrètes du cœur, les joies innocentes, les chastes embrassemens, la religion, le charme des tombeaux, et l'immortelle espérance.

CHAPITRE IX.

Application des principes établis dans les Chapitres précédens. Caractère de Satan.

Des préceptes, passons aux exemples. En reprenant ce que nous avons dit dans les précédens chapitres, nous commencerons par le caractère attribué aux mauvais anges, et nous citerons le Satan de Milton.

Avant le poëte anglois, le Dante et le Tasse avoient peint le monarque de l'enfer. L'imagination du Dante, épuisée par neuf cercles de torture, n'a fait de Satan enclavé

au centre de la terre, qu'un monstre atroce ; le Tasse, en lui donnant des cornes, l'a presque rendu ridicule. Entraîné par ces autorités, Milton a eu un moment le mauvais goût de mesurer son Satan ; mais il se relève bientôt d'une manière sublime. Ecoutez le prince des ténèbres s'écrier, du haut de la montagne de feu, dont il contemple pour la première fois son empire :

« Adieu, champs fortunés, qu'habitent les joies éternelles. Horreurs, je vous salue ! je vous salue, monde infernal ! Abyme, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni temps, ni lieux ne changeront jamais. . . . . . Du moins ici nous serons libres ; ici nous régnerons : régner, même aux enfers, est digne de mon ambition (1). »

Quelle manière de prendre possession des gouffres de l'enfer !

Le conseil infernal étant assemblé, le poëte représente Satan au milieu de son sénat :

« Ses formes conservoient une partie de leur primitive splendeur ; ce n'étoit rien moins encore qu'un archange tombé, une Gloire excessive un peu obscurcie : comme lorsque le soleil levant, dépouillé de ses rayons, jette un regard horizontal à travers les brouillards du matin ; ou tel que dans une éclipse, cet astre caché derrière la lune, répand sur une moitié des peuples un crépuscule funeste, et tourmente les rois par la frayeur des révolutions ; ainsi paroissoit l'archange obscurci, mais encore brillant au-dessus de tous les compagnons de sa chûte.

(1) Par. Lost. Book I, v. 49, etc.

Toutefois son visage étoit labouré par les cicatrices de la foudre, et les chagrins veilloient sur ses joues décolorées (1). »

Achevons de connoître le caractère de Satan. Echappé de l'enfer, et parvenu sur la terre, il est saisi de désespoir en contemplant les merveilles de l'univers ; il apostrophe le soleil : (*)

« O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire, tomber tes regards comme le Dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées ; j'élève ma voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons. Ah ! ils me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillois glorieux au-dessus de ta sphère ! L'orgueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au roi du ciel. Il ne méritoit pas un pareil retour, lui qui m'avoit fait ce que j'étois dans un rang éminent..... Elevé si haut, je dédaignai d'obéir ; je crus qu'un pas de plus me porteroit au rang suprême, et me déchargeroit en un moment de la dette immense d'une reconnoissance éternelle.... Oh ! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me créa-t-elle pas au rang de quelqu'Ange inférieur ! Je serois encore heureux ; mon ambition n'eût point été nourrie par une espérance illimitée....... Misérable ! où fuir une colère infinie, un désespoir infini ? L'enfer est par-tout où je suis ; moi-même je suis l'enfer.... O Dieu, ralentis tes coups ! N'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, hors l'obéissance ? L'orgueil me défend ce mot. Quelle honte pour moi devant les esprits de l'abyme ! Ce

(1) Par. Lost. B. I, v. 591, etc.
(*) *Voyez* la note Q à la fin du volume.

n'étoit pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguer le Tout-Puissant. Ah! tandis qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, ils savent peu combien je paye cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement, sous le fardeau de mes douleurs! . . . . Mais si je me repentois, si, par un acte de la grace divine, je remontois à ma première place? . . . . . Un rang élevé rappelleroit bientôt de hautaines pensées, les sermens d'une feinte soumission seroient bientôt démentis! . . . . Le tyran le sait; il est aussi loin de m'accorder la paix, que je suis loin de demander grace. Adieu donc espérance, et avec toi, adieu crainte, adieu remords; tout est perdu pour moi. Mal! sois mon unique Bien! Par toi du moins, avec le roi du Ciel je partagerai l'empire: peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps (1). »

Quelle que soit notre admiration pour Homère, nous sommes obligés de convenir qu'il n'a rien de comparable à ce passage de Milton. Lorsque tout ensemble, avec la grandeur du sujet, la beauté de la poésie, l'élévation naturelle des personnages, on montre une connoissance aussi profonde des passions, il ne faut rien demander de plus au génie. Satan, se repentant à la vue de la lumière qu'il hait, parce qu'elle lui *rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle;* souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur; puis s'endurcissant dans le crime par orgueil, par

(1) Parad. Lost. Book IV. From the 33, v. to the 113 th.

honte, par méfiance même de son caractère ambitieux; enfin, pour tout fruit de ses réflexions, et comme pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité: voilà certes, si nous ne nous trompons, une des conceptions les plus sublimes et les plus pathétiques qui soient jamais sorties du cerveau du poëte.

Au reste, nous sommes frappés dans ce moment d'une idée que nous ne pouvons taire. Quiconque a quelque critique et un bon sens pour l'histoire, pourra reconnoître que Milton a fait entrer dans le caractère de son Satan, les perversités de ces hommes, qui, vers le milieu du dix-septième siècle, couvrirent l'Angleterre de deuil; on y sent la même obstination, le même enthousiasme, le même orgueil, le même esprit de rebellion et d'indépendance; on y retrouve ces fameux niveleurs, qui, se séparant de la religion de leur pays, avoient secoué le joug de tout gouvernement légitime, et s'étoient révoltés à-la-fois contre Dieu et les hommes. Milton lui-même avoit partagé cet esprit de perdition, et pour imaginer un Satan aussi détestable, il falloit que le poëte en eût vu l'image dans ces réprouvés, qui firent si long-temps de leur patrie le vrai séjour des démons.

CHAPITRE X.

MACHINES POÉTIQUES.

Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc.

VENONS aux exemples des machines poétiques. Vénus se montrant à Enée dans les bois de Carthage, est un morceau achevé dans le genre gracieux, *cui mater media*, etc. « *A travers la forêt, sa mère, suivant le même sentier, s'avance au-devant de lui. Elle avoit l'air et le visage d'une vierge, et elle étoit armée à la manière des filles de Sparte, etc., etc.* »

Cette poésie est divine ; mais le chantre d'Eden s'en est beaucoup approché, lorsqu'il a peint l'arrivée de l'ange Raphaël au bocage de nos premiers pères.

« Pour ombrager ses formes divines, le Séraphin porte six ailes. Deux, attachées à ses épaules, sont ramenées sur son sein, comme les pans d'un manteau royal ; celles du milieu se roulent autour de lui comme une écharpe étoilée....... les deux dernières, teintes d'azur, battent à ses talons rapides. Il secoue ses plumes, qui répandent des odeurs célestes.

» Il s'avance dans le jardin du bonheur, au travers des bocages de myrte, et des nuages de nard et d'encens ; solitudes de parfums, où la nature, dans sa jeunesse, se livre à tous ses caprices..... Adam, assis à la porte de son berceau, apperçut le divin

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre V. Du merveilleux, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels.

Messager. Aussitôt il s'écrie : « Eve ! accours ! viens
» voir ce qui est digne de ton admiration ! Regarde
» vers l'orient, parmi ces arbres. Apperçois-tu cette
» forme glorieuse, qui semble se diriger vers notre
» berceau ? on la prendroit pour une autre aurore,
» qui se lève au milieu du jour. . . . .

Ici Milton, presque aussi gracieux que Virgile, l'emporte sur lui par la sainteté et la grandeur. Raphaël est plus beau que Vénus, Eden plus enchanté que les bois de Carthage, et Enée est un froid et triste personnage auprès du majestueux Adam.

Voici un ange mystique de M. Klopstock :

. . . . Dann eilet der thronen (1).

« Soudain le premier né des Trônes descend
» vers Gabriel, pour le conduire vers le Très-
» Haut. L'Eternel le nomme *Elu*, et le ciel *Eloa*.
» Plus parfait que tous les êtres créés, il occupe
» la première place près de l'Etre infini. Une
» de ses pensées est belle comme l'âme entière de
» l'homme, lorsque digne de son immortalité, elle
» médite profondément. Son regard est plus beau
» que le matin d'un printemps, plus doux que la
» clarté des étoiles, lorsque brillantes de jeunesse,
» elles se balancèrent près du trône céleste avec tous
» leurs flots de lumière, Dieu le créa le premier. Il
» puisa dans une aurore son corps aérien. Lorsqu'il
» naquit, tout un ciel de nuages flottoit autour de
» lui ; Dieu lui-même le souleva dans ses bras, et
» lui dit en le bénissant : *Créature, me voici.* »

Raphaël est l'ange *extérieur ;* Eloa l'ange *intérieur :* les Mercure et les Apollon de la mythologie nous semblent moins divins que ces Génies du christianisme.

(1) Messias Erst. ges. v. 286, etc.

Plusieurs fois les dieux en viennent aux mains dans Homère; mais on n'y trouve rien de supérieur au combat que Satan s'apprête à livrer à Michel dans le Paradis Terrestre, ni aux légions foudroyées par Emanuel; plusieurs fois les divinités de l'Iliade sauvent leurs héros favoris, en les couvrant d'une nuée; mais cette machine a été très-heureusement transportée par le Tasse à la poésie chrétienne, lorsqu'il introduit Soliman dans Jérusalem. Ce char enveloppé de vapeurs, ce voyage invisible d'un vieil enchanteur et d'un héros, au travers du camp des chrétiens, cette porte secrète d'Hérode, ces souvenirs des temps antiques, jetés au milieu d'une narration rapide, ce guerrier qui assiste à un conseil sans être vu, et qui se montre seulement pour déterminer Solyme aux combats; tout ce merveilleux, quoique du genre magique, est d'une excellence singulière.

On objectera peut-être que dans les peintures voluptueuses, le paganisme doit au moins avoir la préférence. Et que ferons-nous donc d'Armide ? Dirons-nous qu'elle est sans charmes, lorsque penchée sur le front de Renaud endormi, le poignard échappe à sa main, et que sa haine se change en amour ? Préférerons-nous Ascagne, caché par Vénus dans les bois de Cythère, au jeune héros du Tasse enchaîné avec des fleurs, et transporté sur un nuage aux îles fortunées ? Ces jardins, dont le seul défaut est d'être trop enchantés; ces

amours qui ne manquent que d'un voile, ne sont pas assurément des tableaux si sévères. On retrouve dans cet épisode jusqu'à la ceinture de Vénus, tant et si justement regrettée. Au surplus, si des critiques chagrins vouloient absolument bannir la magie, les anges de ténèbres pourroient exécuter eux-mêmes tout ce qu'Armide fait par leur moyen. On y est autorisé par l'histoire de quelques-uns de nos saints, et le démon des voluptés a toujours été regardé comme un des plus dangereux et des plus puissans de l'abyme.

CHAPITRE XI.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Songe d'Enée. Songe d'Athalie.

Il ne nous reste plus qu'à parler de deux machines poétiques : *les voyages des Dieux* et *les songes*.

En commençant par les derniers, nous choisirons le songe d'Enée, dans la nuit fatale de Troie ; le héros le raconte lui-même à Didon. Nous devons la traduction suivante à un de nos amis :

Tempus erat, etc.

C'étoit l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grace aux dieux, se glisse dans nos veines ;
Tout-à-coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,

Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ces pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas! qu'en cet état de lui-même il diffère!
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenoit en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançoit sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé! le sang de toutes parts
Souilloit sa barbe épaisse et ses cheveux épars,
Et son sein étaloit à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie.
Moi-même il me sembloit qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlois en ces mots:

« O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance!
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence?
O qu'on t'a souhaité! mais pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devoit s'offrir,
Quand à ses longs travaux Troie entière succombe!
Quand presque tous les tiens sont plongés dans la tombe!
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre, et ces flancs déchirés? »

Hector ne répond point; mais du fond de son ame,
Tirant un long soupir : « Fuis les Grecs et la flamme,
Fils de Vénus, dit-il, le destin t'a vaincu;
Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparoître,
Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.
Cher Enée! Ah! du moins dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses Dieux;
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie. »

Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards,
La puissante Vesta qui gardoit nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle,
Qui veilloit dans son temple, et brûloit devant elle.

Ce songe mérite toute notre attention, parce que c'est comme un abrégé du génie de Virgile, et où l'on trouve dans un cadre étroit, tous les genres de beautés qui lui sont propres.

Observez d'abord le contraste entre cet effroyable songe et l'heure paisible où les dieux l'envoient à Enée. Personne n'a su marquer les temps et les lieux d'une manière plus touchante que le cygne de Mantoue. Ici, c'est un tombeau, là, une aventure attendrissante, qui déterminent la limite d'un pays; une ville nouvelle porte une appellation antique; un ruisseau étranger prend le nom d'un fleuve de la patrie. Quant aux heures, Virgile a presque toujours fait briller la plus douce sur l'événement le plus malheureux. De ce contraste plein de tristesse, résulte cette moralité philosophique; que la nature accomplit ses loix, sans être troublée par les foibles révolutions des hommes.

Delà, nous passons à la peinture de l'ombre d'Hector. Ce fantôme, qui regarde Enée en silence, ces *larges* pleurs, ces pieds *enflés*, sont les petites circonstances que choisit toujours le grand peintre, pour mettre l'objet sous les yeux. Ce cri d'Enée: *quantùm mutatus ab illo!* est le cri d'un

héros qui relève la dignité d'Hector, et donne une vue rétroactive de toute cette fameuse histoire de Troie. *Squallentem barbam et concretos sanguine crines.* Voilà tout le spectre. Mais Virgile fait soudain un retour à sa manière. — *Vulnera.... circum plurima muros accepit patrios.* Tout est là dedans : éloge d'Hector, souvenirs de ses malheurs et de ceux de la patrie, pour laquelle il reçut *tant de blessures*. Ces locutions, *ô lux Dardaniae! Spes, ô fidissima Teucrum*, sont pleines d'une chaleur véritable; autant elles remuent le cœur, autant elles rendent déchirantes les paroles qui suivent. *Ut te post multa tuorum funera.... adspicimus!* Hélas! c'est l'histoire de tous ceux qui ont quitté leur patrie; à leur retour, on peut leur dire comme Enée à Hector : *Faut-il vous revoir après les funérailles de tous vos proches!* Enfin, le silence d'Hector, son pesant soupir, suivi du *fuge, eripe flammis*, font dresser les cheveux sur la tête. Le dernier trait du tableau mêle la double poésie du songe et de la vision; en emportant, dans ses bras, la statue de Vesta, et le feu sacré, on croit voir le Spectre emporter Troie de la terre.

Il y a de plus dans ce songe, une beauté prise dans la nature même de la chose. Enée se réjouit d'abord de voir Hector qu'il croit vivant; ensuite il parle des malheurs de Troie, arrivés depuis la *mort* même du héros. L'état où il le revoit ne

peut lui rappeler sa destinée; il demande *d'où lui viennent ces blessures*, et il vous a dit qu'*on l'a vu ainsi, le jour qu'il fut traîné autour d'Ilion*. Telle est l'incohérence des pensées, des sentimens et des images d'un songe.

Il nous est singulièrement agréable de trouver parmi les poëtes chrétiens, quelque chose qui balance, et qui peut-être surpasse ce songe : poésie, tragique, religion, tout est égal dans l'une et l'autre peinture, et Virgile s'est encore une fois reproduit dans Racine.

Athalie, sous le portique du temple de Jérusalem, raconte son rêve à Abner et à Mathan.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté :
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi :
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
» Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendois les bras pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange ;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.

Il seroit mal-aisé de décider ici entre Virgile et Racine. Les deux songes sont pris également à la source des différentes religions des deux poëtes : Virgile est plus mélancolique, Racine plus terrible : le dernier eût manqué son but, et auroit mal connu le génie sombre des dogmes hébreux, si, à l'exemple du premier, il eût amené le rêve d'Athalie dans une heure pacifique : comme il va tenir beaucoup, il promet beaucoup par ce vers :

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Dans Racine, il y a concordance, et dans Virgile, contraste d'images.

La scène annoncée par l'apparition d'Hector, c'est-à-dire, la nuit fatale d'un grand peuple et la fondation de l'Empire romain, seroit bien plus magnifique que la chûte d'une seule reine, si Joas, en *rallumant le flambeau de David,* ne nous montroit dans le lointain le Messie et la révolution de toute la terre.

La même perfection se remarque dans les vers des deux poëtes : toutefois la poésie de Racine nous semble plus belle. Quel Hector paroît au premier moment devant Enée, quel il se montre à la fin : mais la pompe, mais *l'éclat emprunté* de Jésabel,

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage, »

suivi tout-à-coup, non d'une forme entière, mais

« . . . . de lambeaux affreux
» Que des chiens dévorans se disputoient entre eux. »

est une sorte de changement d'état, de péripétie, qui donne au songe de Racine une beauté qui manque à celui de Virgile. Enfin, cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit de sa fille, comme pour s'y cacher, et qui se transforme tout-à-coup en *os et en chairs meurtris*, est une des ces beautés vagues, de ces circonstances terribles de la vraie nature du fantôme.

CHAPITRE XII.

Suite des Machines poétiques.

Voyage des Dieux Homériques. Satan, allant à la découverte de la Création.

Nous touchons à la dernière des machines poétiques, c'est-à-dire, aux *voyages* des êtres surnaturels. C'est une des parties du *merveilleux*, dans laquelle Homère s'est montré le plus sublime. Tantôt il raconte que le char du dieu vole comme la pensée d'un voyageur qui se rappelle, en un instant, tous les lieux qu'il a parcourus; tantôt il dit :

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissant d'un saut (1).

Quoi qu'il en soit du génie d'Homère et

(1) Boileau dans Longin.

de la majesté de ses dieux, son *merveilleux* et toute sa grandeur vont encore s'éclipser devant le *merveilleux* du christianisme.

Satan arrivé aux portes de l'Enfer, que le Péché et la Mort lui ont ouvertes, se prépare à aller à la découverte de la création.

. . . . Like a furnase mouth (1).
. . . .
. . . . . . The sudden view
Of all this world at once.

« *Les portes de l'enfer s'ouvrent:* . . . . vomissant, comme la bouche d'une fournaise, des flocons de fumée et des flammes rouges. Soudain aux regards de Satan, se dévoilent tous les secrets de l'antique abyme; océan sombre et sans bornes, où les temps, les dimensions et les lieux viennent se perdre, où l'ancienne Nuit et le Chaos, aïeux de la nature, maintiennent une éternelle anarchie, au milieu des rugissemens d'une éternelle guerre, et règnent par la confusion. Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer, regarde dans le vaste gouffre, berceau et peut-être tombeau de la nature; il pèse en lui-même les dangers du voyage. Bientôt déployant ses vastes ailes, et repoussant du pied le seuil fatal, il s'élève dans des tourbillons de fumée. Porté sur ce siége nébuleux, long-temps il monte avec audace; mais la vapeur, graduellement dissipée, l'abandonne au milieu du vide. Surpris, il redouble en vain le mouvement de ses ailes, et comme un poids mort, il tombe.

» L'instant où je chante verroit encore sa chûte, si l'explosion d'un nuage tumultueux rempli de soufre et de flamme, ne l'eût élancé à des hauteurs égales aux profondeurs où il étoit descendu. Jeté sur des terres molles et tremblantes, à travers les élémens

(1) Par. Lost. Book II, v. 888-1050; Book III, v. 501-544. Des vers passés çà et là.

épais ou subtils. . . . il marche, il vole, il nage, il rampe. A l'aide de ses bras, de ses pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes, les détroits, les montagnes. Enfin, une universelle rumeur, des voix et des sons confus viennent avec violence assaillir son oreille. Il alonge aussitôt son vol de ce côté, résolu d'aborder l'Esprit inconnu de l'abyme, qui réside dans ce bruit, et d'apprendre de lui le chemin de la lumière.

» Bientôt il apperçoit le trône du Chaos, dont le sombre pavillon s'étend au loin sur le gouffre immense. La Nuit, revêtue d'une robe noire, est assise à ses côtés : fille aînée des Etres, elle est l'épouse du Chaos. Le Hasard, le Tumulte, la Confusion, la Discorde aux mille bouches, sont les ministres de ces divinités ténébreuses. Satan paroît devant eux sans crainte.

» Esprits de l'Abyme, leur dit-il, Chaos, et vous antique Nuit, je ne viens point pour épier les secrets de vos royaumes. . . . apprenez-moi le chemin de la lumière, etc. »

Le vieux Chaos répond en mugissant : « Je te connois, ô étranger! . . . . Un monde nouveau pend au-dessus de mon empire, du côté où tes légions tombèrent. Vole, et hâte-toi d'accomplir tes desseins. Ravages, dépouilles, ruines, vous êtes les espérances du Chaos ! »

Il dit : Satan plein de joie. . . . . s'élève avec une nouvelle vigueur ; il perce comme une pyramide de feu, l'atmosphère ténébreuse. . . . . Enfin l'influence sacrée de la lumière commence à se faire sentir. Parti des murailles du ciel, un rayon pousse au loin, dans le sein des ombres, une douteuse et tremblante aurore : ici la nature commence, et le Chaos se retire. Guidé par ces mobiles blancheurs, Satan, comme un vaisseau long-temps battu de la tempête, reconnoît le port avec joie, et glisse plus doucement sur les vagues calmées. A mesure qu'il avance vers le jour, l'empyrée avec ses tours d'opales et ses portes de vivans saphirs, se découvre à sa vue.

Enfin, il apperçoit au loin une haute structure, dont les marches magnifiques s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel. . . . . Perpendiculairement au pied des degrés mystiques, s'ouvre un passage vers la terre. . . . . Satan s'élance sur la dernière marche, et plongeant tout-à-coup ses regards dans les profondeurs au-dessous de lui, il découvre, avec un immense étonnement, tout l'univers à-la-fois.

Pour tout homme impartial, une religion qui a fourni un tel *merveilleux*, et qui de plus a donné l'idée des amours d'Adam et d'Eve, n'est pas une religion *anti-poétique*. Qu'est-ce que Junon allant aux *bornes* de la terre en *Ethiopie*, auprès de Satan remontant du fond du chaos jusqu'aux frontières de la nature? Il y a même dans l'original un effet singulier que nous n'avons pu rendre, et qui tient, pour ainsi dire, au défaut général du morceau: les longueurs que nous avons retranchées, semblent alonger la course du prince des Ténèbres, et donner au lecteur un sentiment vague de cet infini au travers duquel il a passé.

CHAPITRE XIII.

L'ENFER CHRÉTIEN.

ENTRE plusieurs différences qui distinguent l'Enfer chrétien du Tartare antique, une sur-tout est très-remarquable: ce sont les tourmens qu'éprouvent eux-mêmes les démons. Pluton, les Juges, les Parques et les Furies, ne souffroient point avec les coupables. Les douleurs de nos puissances

infernales sont donc un *moyen de plus* pour l'imagination, et conséquemment un *avantage poétique* que notre enfer a sur l'enfer des anciens.

Dans les champs Cimmériens de l'Odyssée, le vague des lieux, les ténèbres, l'incohérence des objets, la fosse où les ombres viennent boire le sang, donnent au tableau quelque chose de formidable, et qui peut-être ressemble plus à l'enfer chrétien, que le Ténare de Virgile. Dans celui-ci, l'on remarque les progrès des dogmes philosophiques de la Grèce. Les Parques, le Cocyte, le Styx se retrouvent avec tous leurs détails dans les ouvrages de Platon. Là commence une distribution de châtimens et de récompenses inconnue à Homère. Nous avons déja fait remarquer (1) que le malheur, l'indigence et la foiblesse étoient, après le trépas, relégués, par les payens, dans un monde aussi pénible que celui-ci. O religion de Jésus-Christ, vous n'avez point ainsi sevré nos ames ! Nous savons qu'au sortir de ce monde de tribulations, nous autres misérables, nous trouverons un lieu de repos ; et si nous avons eu soif de la justice dans le temps, nous en serons rassasiés dans l'éternité. *Sitiunt justitiam..... ipsi saturabuntur* (2).

(1) Première partie, sixième livre.

(2) L'injustice des dogmes infernaux étoit si manifeste chez les Anciens, que Virgile même n'a pu s'empêcher de la remarquer.

. . . . *Sortemque animo miseratus iniquam.*

Si la philosophie est satisfaite, il ne nous sera pas très-difficile peut-être de convaincre les Muses. A la vérité, nous n'avons point d'Enfer chrétien traité d'une manière irréprochable. Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton ne sont parfaits dans la peinture des lieux de douleur. Cependant quelques morceaux excellens échappés à ces grands maîtres, prouvent que si toutes les parties du tableau avoient été retouchées avec le même soin, nous posséderions des enfers aussi poétiques que ceux d'Homère et de Virgile.

CHAPITRE XIV.

Parallèle de l'Enfer et du Tartare.

Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables.

L'entrée de l'Averne dans le sixième livre de l'Enéide, offre des vers d'un travail admirable.

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos ditis vacuas et inania regna.

. . . .

Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas.
Terribiles visu formæ; letumque laborque,
Tum consanguineus leti sopor, et malâ mentis
Gaudia.

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre V. Du merveilleux, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels.

Il suffit de savoir lire le latin, pour être frappé de l'harmonie lugubre de ces vers. Vous entendez d'abord mugir la caverne où marchent la Sibylle et Enée : *Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram*; puis tout-à-coup vous entrez dans des *espaces déserts*, dans les *royaumes du vide*; *Perque domos ditis vacuas et inania regna*. Viennent ensuite des syllabes sourdes et pesantes, qui rendent admirablement les pénibles soupirs des enfers. *Tristisque senectus, et metus— Letumque, laborque*; consonnances qui prouvent, au reste, que les anciens n'ignoroient pas l'espèce de beauté attachée pour nous à la rime. Les Latins, ainsi que les Grecs, employoient la répétition des sons dans les peintures pastorales, et dans les harmonies sombres.

Le Dante, comme Enée, erre d'abord dans une forêt sauvage, qui cache l'entrée de son enfer; rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bientôt il arrive à la porte, où se lit la fameuse inscription :

Per me si và, nella città dolente :
Per me si và, nell' eterno dolore :
Per me si và, tra la perduta gente.
. . . .
Lassat' ogni speranza, voi ch' entrate.

Voilà précisément la même sorte de beautés que dans le poëte latin. Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur, qui remonte du fond de l'abyme. Dans les trois

per me si và, on croit entendre le *glas* de l'agonie du chrétien. Le *lassat'ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'Enfer de Virgile.

Milton, à l'exemple du poëte de Mantoue, a placé la mort à l'entrée de son enfer, (*Letum.*) Et le péché, qui n'est que le *mala mentis gaudia, les joies coupables du cœur.* Il décrit ainsi la première.

. . . . *The other shape*, etc.

« L'autre forme (si on peut appeler de ce nom ce qui n'avoit point de formes), se tenoit debout à la porte. Elle étoit sombre comme la nuit, hagarde comme dix furies; sa main brandissoit un dard affreux, et sur cette partie qui sembloit sa tête, elle portoit l'apparence d'une couronne. »

Jamais fantôme n'a été représenté d'une manière plus vague et plus terrible. L'origine de la Mort, racontée par le Péché; la manière dont les échos de l'Enfer répètent le nom redoutable, lorsqu'il est prononcé pour la première fois; tout cela est une sorte de noir sublime, inconnu de l'antiquité (1).

(1) M. Harris, dans son Hermès, a remarqué que le genre masculin, attribué à la Mort par Milton, forme ici une grande beauté. S'il avoit dit *shook her dart*, au lieu de *shook his dart*, une partie du sublime disparoissoit. La mort est aussi du genre masculin en grec, θάνατος. Racine même l'a fait de ce genre dans notre langue,

« La Mort est le *seul Dieu* que j'osois implorer. »

Que penser maintenant de la critique de M. de Vol-

En avançant dans les enfers, nous suivrons Enée au champ des larmes, *lugentes campi*. Il y rencontre la malheureuse Didon; il l'apperçoit dans les ombres d'une forêt, *comme on voit, ou comme on croit voir la lune nouvelle se lever à travers les nuages*.

Qualem primo quæ surgere mense
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

Tout ce morceau est d'un goût exquis; mais le Dante est peut-être aussi touchant dans la peinture des *campagnes des pleurs*. Virgile a placé les amans au milieu des bois de myrthe et des allées solitaires; le Dante a jeté les siens dans un air vague et parmi les tempêtes qui les entraînent éternellement : l'un a donné pour punition à l'amour ses propres rêveries, l'autre en a

taire, qui n'a pas su, ou qui a feint d'ignorer, que la mort, *death* en anglois, pouvoit être à volonté du genre masculin, féminin ou neutre; car on lui peut appliquer également les trois pronoms *her*, *his* et *its*. M. de Voltaire n'est pas plus heureux sur le mot *sin*, *péché*, dont le genre féminin le scandalise. Pourquoi ne se fâchoit-il pas aussi contre ces vaisseaux, *ships*, *man of war*, qui sont (ainsi qu'en latin et en vieux françois) si bizarrement du genre féminin? En général, tout ce qui a *étendue*, *capacité* (c'est la remarque de M. Hermès); tout ce qui est de nature à contenir, se met en anglois au féminin, et cela par une logique fort simple, et même fort touchante, car elle découle de la *maternité*; tout ce qui implique *foiblesse* ou *séduction* suit la même loi. De-là Milton a pu et dû, en personnifiant le péché, le faire du genre féminin.

cherché le supplice dans l'image des désordres que cette passion fait naître. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon; Françoise d'Arimino, interrogée par le poëte, lui raconte ses malheurs et son amour :

Noi leggevamo, etc. . . . .
. . . .

« Nous lisions un jour, dans un doux loisir, comment l'amour vainquit Lancelot. J'étois seule avec mon amant, et nous étions sans défiance : plus d'une fois nos visages pâlirent, et nos yeux troublés se rencontrèrent ; mais un seul instant nous perdit tous deux. Lorsqu'enfin l'heureux Lancelot cueille le baiser desiré, alors celui qui ne me sera plus ravi, colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes ; et nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour (1). »

Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise, et quelle délicatesse dans le trait qui le termine ! Virgile n'est pas plus chaste dans le quatrième livre de l'Enéide, lorsque Junon donne le signal, *dant signum*. C'est encore au christianisme que ce morceau doit une partie de son pathétique ; Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à son amour, et pour avoir trompé

(1) Nous empruntons la traduction de M. de Rivarol. Si toutefois nous osions proposer nos doutes, peut-être que ce tour élégant, *nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour*, ne rend pas tout-à-fait la naïveté de ce vers :

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

la foi conjugale : la justice éternelle de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une foible femme.

Non loin du champ des larmes ; Enée voit le champ des guerriers ; il y rencontre *Déiphobe* cruellement mutilé. Tout intéressante qu'est son histoire, le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. On conçoit que M. de Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien, que des objets burlesques ; mais on le demande aux poëtes, qui ne sont pas tout-à-fait convaincus par son autorité, s'il ne vaut pas autant y trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi tragiques que ceux de l'OEdipe.

Lorsque nous passons de tous ces détails à une vue générale de l'*Enfer* et du *Tartare*, nous voyons dans celui-ci les Titans foudroyés, Ixion menacé de la chûte d'un rocher, les Danaïdes avec leur tonneau, Tantale trompé par les ondes, etc.

Soit que l'on commence à s'accoutumer à l'idée de ces tourmens ; soit qu'ils n'aient rien en eux-mêmes qui produise le terrible, parce qu'ils se mesurent sur des fatigues connues dans la vie ; il est certain qu'ils font peu d'impression sur l'esprit. Mais voulez-vous être remué ; voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre ; voulez-vous connoître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang ? descendez dans l'enfer du Dante. Ici, des ombres sont ballotées par les

tourbillons d'une tempête; là, des sépulcres embrâsés renferment les fauteurs de l'hérésie. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de sang tiède; les suicides, qui ont dédaigné la noble nature de l'homme, ont rétrogradé vers la plante; ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des rameaux. Ces ames ne reprendront point leurs corps au jour de la résurrection; elles le traîneront dans l'affreuse forêt, pour le suspendre aux branches des arbres, auxquelles elles sont attachées.

Et qu'on ne dise pas qu'un auteur grec ou romain eût pu faire un Tartare aussi formidable que l'enfer du Dante. D'abord cette remarque, fût-elle vraie, ne concluroit rien contre les moyens poétiques de la religion chrétienne; mais il suffit d'avoir quelque connoissance du génie antique, pour convenir que le ton sombre de l'enfer du Dante, ne se trouve point dans la théologie payenne, et qu'il appartient aux dogmes menaçans de notre Foi.

CHAPITRE XV.

DU PURGATOIRE.

On avouera du moins que le *Purgatoire* offre aux poëtes chrétiens un genre de *merveilleux* inconnu de l'antiquité (1), (*). Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses, que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentimens confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées; ces ames, plus ou moins heureuses, plus ou moins brillantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, pourroient fournir des accords touchans à la lyre. Le purgatoire surpasse en poésie le Ciel et l'Enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

Dans l'Elysée antique, le fleuve du Léthé n'avoit point été inventé sans beaucoup de grâce; mais toutefois on ne sauroit dire que les ombres qui renaissoient à la vie sur

(1) On trouve quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon. (*Vid.* Diog. Laert.) Les poëtes paroissent aussi en avoir eu quelqu'idée (*Eneid.* lib. VI). Mais tout cela est vague, sans suite et sans but.

(*) *Voyez* la note R à la fin du volume.

ses bords, présentassent la même progression poétique vers le bonheur que les ames du *Purgatoire*. Quitter les campagnes des Mânes heureux pour revenir dans ce monde, c'étoit passer d'un état parfait à un état qui l'étoit moins; c'étoit rentrer dans le cercle, renaître pour mourir, voir ce qu'on avoit vu. Toute chose dont l'esprit peut mesurer l'étendue, est petite : le cercle, qui chez les anciens exprimoit l'éternité, pouvoit être une image grande et vraie; cependant il nous semble qu'elle tue l'imagination, en la forçant de tourner dans ce cerceau redoutable. La ligne droite prolongée sans fin, seroit peut-être plus belle, parce qu'elle jetteroit la pensée dans un vague effrayant, et feroit marcher de front trois choses qui paroissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

Deux ressorts admirables produiroient ensuite dans le *Purgatoire* tous les charmes du sentiment : le premier est le rapport à établir entre le châtiment et l'offense. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent! Et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs violences aux tourmens de l'Enfer, pourquoi ne trouveroit-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement morales? Homère et Ossian ont

chanté les *plaisirs de la douleur* : κρυέρου τε ταρπώμεσθα γόοιο, *the joy of grief*.

Le second moyen poétique attaché à la nature du *Purgatoire*, naît de ce dogme qui nous apprend que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des ames. O admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé ! entre la mère et la fille ! entre l'époux et l'épouse ! entre la vie et la mort ! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine ! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poëtes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au-delà du tombeau ; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre ; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines ! C'est une bien belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une ame délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur.

CHAPITRE XVI.

LE PARADIS.

Le trait qui distingue essentiellement le *Paradis* de l'*Elysée*, c'est que dans le premier, les ames saintes habitent le Ciel avec Dieu et les Anges, et que dans le dernier, les ombres heureuses sont séparées de l'Olympe. Le système philosophique de Platon et de Pythagore, qui divise l'ame en deux essences, *le char subtil* qui s'envole au-dessous de la lune, et l'*esprit* qui remonte vers la divinité; ce système, disons-nous, n'est pas de notre compétence, et nous ne parlons que de la théologie poétique.

Nous avons fait voir dans plusieurs endroits de cet ouvrage, la différence qui existe entre la félicité des Elus et celle des Mânes de l'Elysée. Autre est de danser et de faire des festins; autre de connoître la nature des choses, de lire dans l'avenir, de voir les révolutions des globes; enfin, d'être comme associé à l'omni-science, sinon à la toute-puissance de Dieu. Il est pourtant bien extraordinaire qu'avec tant d'avantages, les poëtes chrétiens aient tous échoué dans la peinture du Ciel. Les uns ont péché par timidité comme le Tasse et Milton; les autres par fatigue comme le Dante, par philosophie comme M. de Vol-

taire, ou par abondance comme M. Klopstock (1). Il y a donc un écueil caché dans ce sujet ; voici quelles sont nos conjectures à cet égard.

Il est de la nature de l'homme de ne sympathiser qu'avec les choses qui ont des rapports avec lui, et qui le saisissent par un certain côté, tel, par exemple, que le malheur. Le ciel, où règne une félicité sans bornes, est trop au-dessus de la condition humaine, pour que l'ame en soit touchée ; on ne s'interesse guère à des êtres parfaitement heureux. C'est pourquoi les poëtes ont toujours mieux réussi dans la description des enfers ; du moins l'humanité est ici, et les tourmens des coupables nous rappellent les chagrins de notre vie ; nous nous attendrissons sur les infortunes des autres, comme les esclaves d'Achille, qui, en répandant beaucoup de larmes sur la mort de Patrocle, pleuroient secrètement leurs propres malheurs.

Pour éviter la froideur qui résulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, on pourroit essayer d'établir dans le ciel une espérance, une attente quelconque de plus de bonheur ou d'une grande époque inconnue dans la révolution des êtres ; on pourroit rappeler davantage les choses humaines, soit en en tirant des

(1) C'est une chose assez bizarre, que Chapelain, qui a créé des chœurs de martyrs, de vierges et d'apôtres, ait seul placé le paradis chrétien dans son véritable jour.

comparaisons, soit en donnant des affections, et même des passions aux élus : l'Ecriture nous parle des *espérances* et des saintes *tristesses du ciel*. Pourquoi donc n'y auroit-il pas dans le paradis, des pleurs tels que les saints peuvent en répandre (1) ? Par ces divers moyens, on feroit naître des harmonies entre notre foible nature, et une constitution plus sublime, entre nos fins rapides et les choses éternelles : nous serions moins portés à regarder comme une belle fiction, un bonheur qui, semblable au nôtre, seroit mêlé de changement et de larmes.

D'après toutes ces considérations sur l'usage du *merveilleux* chrétien dans la poésie, on peut du moins douter que le *merveilleux* du paganisme ait sur le premier un avantage aussi grand qu'on l'a généralement supposé. On oppose toujours le barbare Milton, avec tous ses défauts, à Homère avec toutes ses beautés : mais supposons que le chantre d'*Eden* fût né en France, sous le siècle de Louis XIV, et qu'à la grandeur naturelle de son génie, il eût joint le goût de Racine et de Boileau ; nous demandons quel fût devenu alors le *Paradis perdu*, et si le *merveilleux* de ce poëme n'eût pas égalé celui de l'Iliade et de l'Odyssée? Si nous jugions la mythologie

(1) Milton a saisi cette idée, lorsqu'il représente les anges consternés à la nouvelle de la chûte de l'homme, et Fénélon donne le même mouvement de pitié aux ombres heureuses.

d'après la Pharsale, ou même d'après l'Enéide, en aurions-nous la brillante idée que nous en a laissée le père des grâces, l'inventeur de la ceinture de Vénus? Quand nous aurons, sur un sujet chrétien, un ouvrage aussi parfait dans son genre que les ouvrages d'Homère, nous pourrons nous décider en faveur du *merveilleux* de la fable, ou du *merveilleux* de notre religion; jusqu'alors il sera permis de douter de la vérité de ce précepte de Boileau :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

Au reste, nous pouvions nous dispenser de faire lutter le christianisme avec la mythologie, sous le seul rapport du *merveilleux*. Si nous sommes entrés dans cette étude, ce n'est que par surabondance de moyens, et pour montrer toutes les ressources de notre cause. Nous pouvions trancher la question d'une manière simple et péremptoire : car, fût-il certain, comme il est douteux, que le christianisme ne pût fournir un *merveilleux* aussi riche que celui de la fable, encore est-il vrai, qu'il a une certaine poésie de l'ame, une sorte d'imagination du cœur, dont on ne trouve aucune trace dans la mythologie, et les beautés touchantes qui émanent de cette source, feroient seules une ample compensation pour les ingénieux mensonges de l'antiquité. Tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les

yeux dans les tableaux du paganisme ; tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'ame dans les peintures de la religion chrétienne. Quel charme de méditation ! quelle profondeur de rêverie ! Il y a plus d'enchantement dans une de ces larmes divines que le christianisme fait répandre au fidèle, que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie. Avec une *Notre-Dame des douleurs*, une *Mère de Pitié*, quelque saint obscur, patron de l'aveugle, de l'orphelin, du misérable, un auteur peut écrire une page plus attendrissante, qu'avec tous les dieux du Panthéon. C'est bien là aussi de la *poésie !* c'est bien là du *merveilleux !* Mais voulez-vous du *merveilleux* plus sublime ? contemplez la vie et les douleurs du Christ, et souvenez-vous que votre *Dieu* s'est appelé le *fils de l'homme !* Oui, nous osons le prédire : un temps viendra que l'on sera tout étonné d'avoir pu méconnoître les beautés admirables qui existent dans les seuls noms, dans les seules expressions du christianisme, et l'on aura de la peine à comprendre comment on a pu se moquer de cette religion céleste, de la raison et du malheur.

Ici finissent les relations directes du christianisme et des muses, puisque nous avons achevé de l'envisager *poétiquement* dans ses rapports avec les *hommes*, et dans ses rapports avec les *êtres surnaturels*. Nous couronnerons ce que nous avons dit sur ce sujet par une vue générale de l'Ecri-

ture : c'est la source où Milton, le Dante, le Tasse et Racine ont puisé une partie de leurs merveilles, comme les poëtes de l'antiquité ont emprunté leurs grands traits d'Homère.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ecriture et de son excellence.

C'est un corps d'ouvrage bien singulier, qûe celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse ; qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne diroit-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde, et cette innocence des hommes primitifs, qu'il nous peint ; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés civilisées et cette fin du monde, qu'il nous représente ?

Les productions les plus étrangères à nos

mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidame des Brames, le Coran des Turcs, les Edda des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poëmes Sanscrit; tous ces ouvrages ne nous surprennent point : nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines; ils ont tous quelque chose de commun entr'eux, et dans le ton et dans la pensée. La Bible seule ne ressemble à rien; c'est un monument détaché de tous les autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Caffre, à un sauvage Américain; mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche; ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très-éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints, et quoiqu'ils aient écrit en vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune autre composition. Le Nouveau-Testament, si différent de l'ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Mais ce n'est pas la seule chose extraordinaire, que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture : ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible, croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose en cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits; tous, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent, et que les autres dédaignent. Il n'y a

pas une position dans la vie, pour laquelle on ne puisse rencontrer, dans la Bible, un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événemens possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences, dans un livre écrit de la main des hommes. Or il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin.

La base de toutes les sciences humaines.

Tous les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille, jusqu'au despotisme inclusivement ; depuis l'âge pastoral, jusqu'au siècle de corruption.

Tous les préceptes moraux applicables à tous les rangs et à tous les accidens de la vie.

Enfin, toutes les sortes de styles connus ; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'il y a trois Styles principaux dans l'Ecriture.

ENTRE ces styles divins, trois sur-tout se font remarquer.

1.° Le style historique, tel que celui de la Genèse, du Deuteronome, de Job, etc.

PARTIE II. Poétique du Christianisme. — LIVRE VI. La Bible et Homère.

2.° La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les pseaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux, etc.

3.° Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'il ne se peut dire, tantôt imite la narration de l'Epopée, comme dans l'aventure de Joseph, tantôt fait entendre de lyriques accords, comme après le passage de la mer Rouge : ici soupire les élégies du saint Arabe; là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Ce peuple élu, dont tous les pas sont marqués par des phénomènes ; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue la manne ; ce peuple ne pouvoit avoir des fastes ordinaires. Toutes les formes connues changent à son égard : ses révolutions sont tour-à-tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau, et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles, dont il perpétue le souvenir.

Pour peu qu'on ait en soi un certain penchant vers le beau, on est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse ? Cette simplicité du langage, qui marche en raison inverse de la magnificence des objets, nous semble le dernier effort du génie.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebrae erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus: fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quod esset bona: et divisit lucem à tenebris.

On ne montre pas comment un pareil style est beau, et si quelqu'un le critiquoit, on ne pourroit lui répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante: c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu.

Quand on songe que Moïse est le plus ancien historien du monde; quand on remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits, quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait jamais existé; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les déserts pendant plusieurs années, puis revenir pour entr'ouvrir la mer, faire couler les sources du rocher, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparoître

enfin sur le sommet d'une montagne ; on entre dans un grand étonnement. Mais lorsque sous les rapports chrétiens, on vient à penser que l'histoire des Israélites est non-seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes ; que chaque fait est double, et contient en lui-même une *vérité historique* et un *mystère ;* que le peuple Juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant, dans ses aventures, tout ce qui est arrivé, et tout ce qui doit arriver dans l'univers ; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise, pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation ; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme *physique* dans cette histoire ; que la chûte d'Adam, le sang d'Abel, la nudité violée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les mers de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, et dans les races maudites, descendues de Cham, qui habitent une des plus belles parties de la terre (1) ; enfin, quand on voit le fils promis à David, venir à point nommé, rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir tous les

(1) Les Nègres.

peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglans ; alors on manque de paroles, ou l'on est prêt à s'écrier avec le prophète : « Dieu est notre » roi avant tous les temps. » *Deus autem rex noster antè saecula.*

C'est dans Job que le style historique de la Bible se change, comme nous l'avons dit, en élégie. Plusieurs Hébraïsans croient ce livre écrit par Moïse ; c'est en effet la même simplicité, le même sublime que dans la Genèse, et la même prédilection pour certains verbes et certains tours. Job est le véritable type de la mélancolie : on trouve dans les ouvrages des hommes des traces de ce sentiment, et en général tous les grands génies sont mélancoliques ; mais aucun n'a poussé la tristesse de l'ame au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Ce seroit en vain qu'on chercheroit à rendre compte des larmes de Job, en disant qu'elles lui furent données par les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, et toutes ces images vastes, calmes et tristes de la nature du midi ; en vain on auroit recours au caractère grave des Orientaux : tout cela ne suffiroit pas. Il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si malheureux qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son ame. Job est la figure de l'*humanité souf-*

frante, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes, pour exprimer tous les maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Ecriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourroit croire que les élégies de Job se préparoient aussi pour les jours de deuil de l'église de Jésus-Christ : Dieu faisoit composer, par ses prophètes, des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu (1) ! »

Étrange manière de gémir ! Il n'y a que l'Ecriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirois dans le silence, et je reposerois dans mon sommeil (2). »

Cette expression, *je reposerois dans* MON *sommeil*, est une chose frappante ; mettez *le* sommeil, tout disparoît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre, et demeurez dans* VOTRE *poussière* (3).

(1) Job, cap. 3, v. 3. Nous nous servons de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées ; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'Hébreu, les Septante ou la Vulgate même donneront un sens plus fort et plus beau.

(2) Job, cap. 3, v. 13.

(3) Orais. fun. du chanc. Le Tel.

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (1) ? »

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

« L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse ; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celle de sa mère. Le style le plus recherché ne peindroit pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misère. »

Au reste, tout le monde connoît ce fameux passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, en confondant la raison de l'homme ; c'est pourquoi nous n'en parlons point ici.

Le troisième caractère sous lequel il nous resteroit à envisager le style *historique* de la Bible, est le caractère bucolique ; mais nous aurons occasion d'en parler avec quelqu'étendue dans les deux chapitres suivans.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la *poésie sacrée*, une foule d'excellens critiques s'étant exercés sur ce sujet, il seroit superflu de nous y

(1) Job, cap. 3, v. 20.

arrêter. Et qui ne connoît les chœurs d'Esther et d'Athalie; qui n'a lu les odes de Rousseau et de Malherbe? Le traité du docteur Loth est entre les mains de tous les littérateurs, et M. de la Harpe a donné en prose une excellente traduction du psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints, est celui du *Nouveau-Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime; c'est là que parle l'Amour; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction! quelle simplicité! La religion du Fils de Marie est comme l'essence de toutes les religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité de père, mêlé à je ne sais quelle indulgence fraternelle, à je ne sais quelle commisération d'un Dieu, qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

Au reste, plus on lit les Epîtres des Apôtres, et sur-tout celles de saint Paul, plus on est étonné : on ne sait quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Etre, et prédit l'avenir (*).

(*) *Voyez* la note S à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Parallèle de la Bible et d'Homère.

Termes de comparaison.

On a tant écrit sur la Bible, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être aujourd'hui d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poëmes d'Homère. Consacrés par les siècles, ces poëmes ont reçu du temps une espèce de sainteté qui justifie le parallèle et écarte toute idée de profanation. Si Jacob et Nestor ne sont pas de la même famille, ils sont du moins l'un et l'autre des premiers jours du monde, et l'on sent qu'il n'y a qu'un pas des palais de Pilos aux tentes d'Ismaël.

Comment la Bible est plus belle qu'Homère; quelles sont les ressemblances et les différences qui existent entre elle et les ouvrages de ce poëte; voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans ces chapitres. Considérons ces deux grands monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du temple du Génie, et en forment le simple péristile.

Et d'abord, c'est une chose assez curieuse de voir lutter de front les deux langues les plus anciennes du monde; langues dans

lesquelles Moïse et Lycurgue ont publié leurs loix, et Pindare et David chanté leurs hymnes. L'hébreu, concis, énergique, presque sans inflexion dans ses verbes, exprimant vingt nuances de la pensée, par la seule apposition d'une lettre, annonce l'idiôme d'un peuple qui, par une alliance remarquable, unit à la simplicité primitive une connoissance profonde des hommes.

Le grec, vraisemblablement formé de l'hébreu, (comme on le peut soupçonner par ses racines et son ancien alphabet), montre dans ses conjugaisons perplexes, dans ses inflexions sans fin, dans sa diffuse éloquence, une nation d'un génie imitatif et sociable; une nation gracieuse et vaine, mélodieuse et prodigue de paroles.

L'hébreu veut-il composer un verbe? Il n'a besoin que de connoître les trois lettres radicales, qui forment au singulier la troisième personne du prétérit. Il a à l'instant même tous les temps et tous les modes, en ajoutant quelques lettres *serviles*, avant, après, ou entre les trois lettres radicales.

Bien plus embarrassée est la marche du grec. Il faut considérer la *caractéristique*, la *terminaison*, l'*augment*, et la *pénultième* de certaines *personnes* des *temps* des verbes; choses d'autant plus difficiles à connoître, que la *caractéristique* se perd, se transpose ou se charge d'une lettre inconnue, selon la lettre même devant laquelle elle se trouve placée.

Ces deux conjugaisons hébraïque et grecque, l'une si simple et si courte, l'autre si composée et si longue, semblent porter l'empreinte de l'esprit et des mœurs des peuples qui les ont formées : la première retrace la concision du Patriarche qui va seul visiter son voisin au puits du palmier; la seconde rappelle la prolixité du Pélasge qui se présente à la porte de son hôte.

Si vous prenez au hasard quelque substantif grec ou hébreu, vous découvrirez encore mieux le génie des deux langues. *Nesher*, en hébreu, signifie un *aigle*; il vient du verbe *shur*, *contempler*, parce que l'aigle fixe le soleil.

Aigle en grec se rend par ἀετός, *vol rapide*.

Israël a été frappé de ce que l'aigle a de plus sublime : il l'a vu immobile sur le rocher de la montagne, regardant l'astre du jour à son réveil.

Athènes n'a apperçu que le vol de l'aigle, sa fuite impétueuse, et tout ce mouvement qui convenoit au propre mouvement de ses pensées. Telles sont précisément ces images de *soleil*, de *feux*, de *montagnes*, si souvent employées dans la Bible, et ces peintures de *bruits*, de *courses*, de *passages*, si multipliées dans Homère (1).

(1) Ἀετός, paroît tenir à l'hébreu AIT, s'élancer avec fureur, à moins qu'on ne le dérive d'ATE, devin, ATH, prodige; on retrouveroit ainsi l'art

Nos termes de comparaisons seront :
La simplicité;
L'antiquité des mœurs;
La narration;
La description;
Les comparaisons, ou les images;
Le sublime.

Examinons le premier terme.

1.° *Simplicité.*

La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave; la simplicité d'Homère plus longue et plus riante.

La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles.

La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent dans les mêmes phrases ce qu'elle vient déja de dire.

La simplicité de l'Ecriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein de toutes les sciences divines et humaines, dicte du fond du sanctuaire les oracles précis de la sagesse.

La simplicité du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur, qui raconte au foyer de son hôte, tout ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

2.° *Antiquité des mœurs.*

Les fils des pasteurs d'Orient gardent les

de la divination dans une étymologie. L'*aquila* des latins vient manifestement de l'hébreu *aouik*, *animal à serres*. L'*a* n'est qu'une terminaison latine ; *u* se doit prononcer *ou*. Quant à la transposition du *k* et son changement en *q*, c'est peu de chose.

troupeaux comme les fils des rois d'Ilion. Mais si Pâris retourne à Troie, c'est pour habiter un palais, parmi des esclaves et des voluptés.

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, voilà tout ce qui attend les enfans de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? Des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire, que rehausse un beau marche-pied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille : le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant, on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'*étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présens, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on suppose, ou que c'est un Dieu qui vient ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou bien un homme malheureux, et par conséquent le favori de Jupiter.

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller lui-même au-devant de son hôte, il

le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur :* il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point ; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Ce simple autel doit dire aux siècles futurs, que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie, et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

Chez Homère, toutes les œuvres civiles se font avec fracas et parade : un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix ses sentences ; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices ou harangue les peuples. Une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes : une armée, un peuple entier assistent aux funérailles d'un roi : un serment se fait au nom des furies avec des imprécations terribles, etc.

Jacob, sous un palmier, à l'entrée de sa

tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main sur ma cuisse (1), dit le » vieil Abraham à son serviteur, et jurez » d'aller en Mésopotamie. » Deux mots suffisent pour conclure un mariage au bord de la fontaine. Le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à garder, pendant sept ans, les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Éphron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce qu'elles sont plus simples; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

3.° *La narration.*

La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtemens, d'armes et de sceptres; par des généalogies d'hommes ou de choses. Les noms propres y sont hérissés d'épithètes; un héros manque rarement d'être *divin, semblable aux immortels*, ou *honoré des peuples comme un Dieu.* Une princesse a toujours *de beaux*

(1) *Femur meum.* Cette coutume de jurer par la génération des hommes est une naïve image des mœurs innocentes des premiers jours du monde, alors que la terre avoit encore d'immenses déserts, et que l'homme étoit pour l'homme ce qu'il y avoit de plus cher et de plus grand. Les Grecs connurent aussi cet usage, comme on le voit dans la vie de Cratès. *Diog. Laert. lib. 6.*

bras ; elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Délos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Grâces*.

La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours ; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le pronom les remplace ; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, déclare, par cette prodigieuse simplicité, une société bien plus près de l'état de nature, que celle chantée par Homère. Tous les amours-propres sont déja éveillés dans les hommes de l'Odyssée ; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

4.° *Description.*

Les descriptions d'Homère sont longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre ou terrible, ou triste, ou gracieux, ou fort, ou sublime.

La Bible, dans tous ses genres, n'a ordinairement qu'un seul trait; mais ce trait est frappant, et met l'objet sous les yeux.

5.° *Les comparaisons.*

Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances relatives : ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages, et de mœurs champêtres.

Les comparaisons de la Bible sont presque toutes rendues en quelques mots : c'est un

lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois elle connoît aussi les comparaisons détaillées; mais alors elle prend un tour oriental, et personnifie subitement l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

6.° *Le sublime*.

Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement à son terme.

Dans la Bible il est toujours inattendu; il fond sur vous comme l'éclair, et vous restez fumant et sillonné du foudre, avant de savoir comment il vous a frappé.

Dans Homère, le sublime se compose encore de la magnificence des mots en harmonie avec celle de la pensée.

Dans la Bible, au contraire, le plus haut sublime provient toujours d'un désaccord gigantesque entre la majesté de l'idée et la petitesse, quelquefois même la trivialité du mot qui sert à le rendre. Il en résulte un ébranlement, un froissement incroyable pour l'ame; car lorsqu'exaltée par la pensée, elle plane dans les plus hautes régions du génie, soudain l'expression, au lieu de la soutenir, la laisse tomber du ciel en terre, et la précipite du sein de Dieu dans le limon de cet univers. Cette sorte de sublime, le plus impétueux de tous, convient singulièrement à un Etre immense et formidable, qui touche à-la-fois aux plus grandes et aux plus petites choses.

CHAPITRE IV.

SUITE DU PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Exemples.

QUELQUES exemples achèveront maintenant le développement de notre parallèle. Nous prendrons l'ordre inverse de nos premières bases ; c'est-à-dire, que nous commencerons par les lieux d'oraison dont on peut citer des traits courts et détachés, (tels que le *sublime* et les *comparaisons*,) pour finir par la *simplicité et l'antiquité des mœurs*.

Il y a un endroit remarquable pour le sublime dans l'Iliade ; c'est celui où Achille, après la mort de Patrocle, paroissant désarmé sur le retranchement des Grecs, épouvante les bataillons Troyens par ses cris (1). Le nuage d'or qui ceint le front du fils de Pélée, la flamme qui s'élève sur sa tête, la comparaison de cette flamme à un feu placé la nuit au haut d'une tour assiégée, les trois cris d'Achille, qui trois fois jettent la confusion dans l'armée Troyenne ; tout cela forme ce sublime homérique, qui, comme nous l'avons dit, se compose de la réunion de plusieurs beaux accidens et de la magnificence des mots.

Voici un sublime bien différent ; c'est le

(1) *Il.* lib. XVIII, v. 204.

mouvement de l'ode dans son plus haut délire :

« Prophétie contre la vallée de vision.
» D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les » toits,
» Ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, » ville triomphante? Les enfans sont tués, et ils ne » sont point morts par l'épée, ils ne sont point » tombés par la guerre. . . . .
» Le Seigneur vous couronnera d'une couronne » de maux. Il vous jettera comme une balle dans un » champ large et spacieux. Vous mourrez là ; et » c'est à quoi se réduira le char de votre gloire (1). »

Dans quel monde inconnu le prophète vous jette tout-à-coup ! Où vous transporte-t-il ? Quel est celui qui parle, et à qui la parole est-elle adressée ? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir ;* le prophète partageant son désordre, lui dit au singulier, *pourquoi montes-tu,* et il ajoute *en foule,* collectif. « Il vous jettera *comme* » *une balle* dans *un champ spacieux,* et » c'est *à quoi se réduira le char de votre* » *gloire :* » voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Homère a mille façons sublimes de peindre une mort violente ; mais l'Ecriture les a toutes surpassées par ce seul mot : « *le*

(1) Is. cap. XII, v. 1-2, 18.

» *premier-né de la mort*, dévorera sa » beauté. »

Le premier-né de la mort, pour dire *la mort la plus affreuse*, est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela ; toutes les routes pour arriver à ce sublime sont inconnues (1).

C'est ainsi que l'Ecriture appelle encore la mort, *le roi des épouvantemens ;* c'est ainsi qu'elle dit en parlant du méchant : « *il a conçu la douleur*, et *enfanté l'ini-* » *quité* (2). »

Quand le même Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie : l'*enfer est nud devant ses yeux* (3) — : *c'est lui qui lie les eaux dans les nuées* (4) : — *il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde* (5).

Le devin Théoclimène, au festin de Pénélope, est frappé des présages sinistres qui les menacent.

Ἆ δειλοί, etc. (6).

« Ah ! malheureux, que vous est-il arrivé de » funeste ! quelles ténèbres sont répandues sur vos » têtes, sur votre visage et autour de vos genoux

(1) Job, cap. XVIII, v. 13. Nous avons suivi le sens de l'hébreu, avec la Polyglotte de Ximénès, les versions de Sanctes Pagnin, d'Arius Montanus, etc. La Vulgate porte, *la mort aînée, primogenita mors.*

(2) Job, cap. XV, v. 36.

(3) Job, cap. XXVI, v. 6.

(4) Cap. XII, v. 14.

(5) Job, v. 18.

(6) *Od.* lib. XX, v. 351-57.

» débiles ! — Un hurlement se fait entendre, vos » joues sont couvertes de pleurs. Les murs, les » lambris sont teints de sang; cette salle, ce vesti- » bule sont pleins de larves qui descendent dans » l'Erèbe, à travers l'ombre. Le soleil s'évanouit » dans le ciel, et la nuit des enfers se lève. »

Tout formidable que soit ce sublime, il le cède encore à la vision du livre de Job.

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le » sommeil endort le plus profondément les hommes,

» Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la » frayeur pénétra jusqu'à mes os.

» *Un esprit passa devant ma face, et le poil de* » *ma chair se hérissa d'horreur.*

» Je vis celui dout je ne connoissois point le » visage. Un spectre parut devant mes yeux, et » j'entendis une voix comme un petit souffle (1). »

Il y a là dedans beaucoup moins de sang, de ténèbres, de larves, que dans Homère; mais ce *visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Quant à ce sublime, qui résulte du choc d'une grande pensée et d'une petite image, nous allons en voir un bel exemple en parlant des comparaisons.

Si le chantre d'Ilion peint un jeune homme abattu par la lance de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de

(1) Job, cap. IV, v. 13, 14, 15, 16. Les mots en italique indiquent les endroits où nous différons de Sacy. Il traduit, *Un esprit vint se présenter devant moi, et les cheveux m'en dressèrent à la tête.* On voit combien l'hébreu est plus énergique.

fleurs, planté dans un verger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les zéphyrs; mais tout-à-coup un vent impétueux le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières, qui portoient la sève à ses racines. Voilà la longue comparaison homérique avec ses détails suaves et charmans :

Καλὸν, τηλεθάον, τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ (1).

On croit entendre les soupirs du vent dans la tige du jeune olivier. *Quam flatus motant omnium ventorum.*

La Bible, pour tout cela, n'a qu'un trait: « L'impie, dit-elle, se flétrira comme la » vigne tendre, comme l'olivier qui laisse » tomber sa fleur (2). »

« La terre, s'écrie Isaïe, chancellera » comme un homme ivre : elle sera trans- » portée comme une tente dressée pour » une nuit (3). »

Voilà le sublime en contraste. Sur la phrase *elle sera transportée*, l'esprit demeure suspendu et attend quelque grande comparaison, lorsque le prophète ajoute, *comme une tente dressée pour une nuit.* On voit la terre, qui nous paroît si vaste, déployée dans les airs comme un petit pavillon, ensuite emportée avec aisance

(1) *Il.* lib. XVII, v. 55-56.
(2) Job, cap. XV, v. 33.
(3) Is. ch. XXIV, v. 20.

par le *Dieu fort* qui l'a tendue, et pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide.

La seconde espèce de comparaison, que nous avons attribuée à la Bible, c'est-à-dire, la *longue* comparaison, se rencontre ainsi dans Job :

« Vous verriez l'impie humecté avant » le lever du soleil, et réjouir sa tige dans » son jardin. Ses racines se multiplient dans » un tas de pierres, et s'y affermissent; si » on l'arrache de sa place, le lieu même » où il étoit le renoncera, et lui dira : je » ne te connus jamais. »

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable ! C'est ainsi que les méchans sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres*, sur lesquels, dans leur coupable prospérité, ils jettent follement leurs racines. Ces cailloux, qui prennent tout-à-coup la parole, offrent de plus une sorte de personnification presqu'inconnue au poëte de l'Ionie (1).

Ezéchiel prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie : « Les vaisseaux trembleront, » maintenant que vous êtes saisie de frayeur, » et les îles seront épouvantées dans la » mer, en voyant que personne ne sort de » vos portes. »

Y a-t-il rien de plus effrayant et de plus

(1) Homère a fait pleurer le rivage de l'Hellespont.

frappant que cette image? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, debout encore avec toutes ses tours et ses édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

Venons aux exemples de narration, où nous trouverons réunis le *sentiment, la description, l'image, la simplicité, et l'antiquité des mœurs*.

Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Homère, se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs.

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς, etc. (1).

« Ulysse prenant dans sa forte main un pan de » son superbe manteau de pourpre, le tiroit sur sa » tête pour cacher son noble visage, et pour dérober » aux Phéaciens les pleurs qui lui tomboient des yeux. » Quand le chantre divin suspendoit ses vers, Ulysse » essuyoit ses larmes, et prenant une coupe, il » faisoit des libations aux Dieux. Quand Démodocus » recommençoit ses chants, et que les anciens l'ex- » citoient à continuer (car ils étoient charmés de ses » paroles), Ulysse s'enveloppoit la tête de nouveau, » et recommençoit à pleurer. »

Ce sont des beautés de cette nature, qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la

(1) Odys. lib. VIII, v. 83, etc.

première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire, de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux, que par des hommes écrivant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est sans doute, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le reconnoître, et lui amènent le jeune Benjamin, qu'il avoit demandé.

« Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, » et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont » vous parliez, vit-il encore, se porte-t-il bien ?

» Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, » est encore en vie, et il se porte bien ; et en se » baissant profondément, ils l'adorèrent.

» Joseph levant les yeux, vit Benjamin son frère, » fils de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le » plus jeune de vos frères, dont vous m'aviez parlé ? » Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit » toujours favorable.

» Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles » avoient été émues en voyant son frère, et *qu'il* » *ne pouvoit plus retenir ses larmes ;* passant donc » dans une autre chambre, *il pleura.*

» Et après *s'être lavé le visage*, il revint, et se » faisant violence, dit à ses serviteurs : Servez à » manger (1). »

Voilà les larmes de Joseph en opposition à celles d'Ulysse ; voilà des beautés absolument semblables, et cependant quelle différence de pathétique ! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune

(1) *Genes.* cap. XLIII, v. 26 *et seq.*

et innocent Benjamin, cette manière de demander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables; les larmes en viennent naturellement aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse caché chez Eumée, se fait reconnoître à Télémaque; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de la baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu.

(1) Θάμβησε δέ μιν φίλος υἱός, etc.

« Son fils bien-aimé l'admire et se hâte de détour- » ner la vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. » Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapi- » dement ces mots : Etranger, tu me parois bien » différent de ce que tu étois avant d'avoir ces ha- » bits, et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes » tu es quelques-uns des Dieux habitans du secret » Olympe; mais sois-nous favorable, nous t'offrirons » des victimes sacrées et des ouvrages d'or merveil- » leusement travaillés.

» Le divin Ulysse, pardonnant à son fils, répon- » dit : Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me com- » pares-tu aux Dieux? *Je suis ton père*, pour qui » tu supportes mille maux et les violences des » hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les » larmes qui coulent le long de ses joues, viennent » mouiller la terre; jusqu'alors il avoit eu la force » de les retenir. »

Nous reviendrons sur cette reconnois-

(1) *Odys.* lib. XVI, v. 177 *et seq.*

sance, mais il faut voir auparavant celle de Joseph et de ses frères.

Joseph après avoir fait glisser une coupe dans le sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfans de Jacob; ceux-ci sont consternés; Joseph feint de vouloir retenir le coupable; Juda s'offre en ôtage pour Benjamin; il raconte à Joseph que Jacob lui avoit dit avant de partir pour l'Egypte :

« Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel, ma » femme.

» L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez » dit qu'une bête l'avoit dévoré, et il ne paroît point » jusqu'à cette heure.

» Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui » arrive quelqu'accident dans le chemin, vous acca- » blerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira » au tombeau.

» Joseph ne pouvant plus se retenir, et parce qu'il » étoit environné de plusieurs personnes, il com- » manda que l'on fît sortir tout le monde, afin que » nul étranger ne fût présent, lorsqu'il se feroit » reconnoître de ses frères.

» Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva » fortement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens » et de toute la maison de Pharaon.

» Il dit à ses frères : Je suis Joseph : mon père » vit-il encore? Mais ses frères ne purent lui ré- » pondre, tant ils étoient saisis de frayeur.

» Il leur parla avec douceur, et leur dit : Appro- » chez-vous de moi; et s'étant approchés de lui, il » ajouta : Je suis Joseph votre frère, que vous avez » vendu pour l'Egypte.

» Ne craignez point. Ce n'est point par votre con- » seil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté » de Dieu. Hâtez-vous d'aller trouver mon père.

» . . . Et s'étant jeté au cou de Benjamin son » frère, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le » tenant embrassé.

» Joseph embrassa aussi tous ses frères, et il pleura » sur chacun d'eux (1). »

La voilà cette fameuse histoire de Joseph, et ce n'est point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve (car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes, n'appartient à des sophistes); on la trouve cette histoire dans le livre qui sert de base à cette religion si dédaignée des esprits forts, et qui seroit bien en droit de leur rendre mépris pour mépris, si la charité n'étoit pas son essence. Voyons comment la reconnoissance de Joseph et de ses frères, l'emporte sur celle d Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une grande erreur, en employant le *merveilleux* dans son tableau. Dans les scènes dramatiques, quand les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentimens l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensoit trouver que la vérité. Ulysse se faisant reconnoître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été bien plus touchant. C'est ce qu'avoit senti Homère lui-même, puis-

(1) *Genes.* cap. XLIV, v. 27 *et seq.* Cap. XLV, v. 1 *et seq.*

que le roi d'Itaque se découvre à sa nourrice Euryclée, par une ancienne cicatrice, et à Laërte, par la petite circonstance des treize poiriers, que le bon vieillard lui avoit donnés dans son enfance. On aime à voir que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées comme celles du commun des hommes, et que les affections simples en composent le fond.

La reconnoissance est bien mieux amenée dans la Genèse. Une coupe est mise par une ruse toute fraternelle, et par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père, et l'image de la douleur de Jacob, brisant tout-à-coup le cœur de Joseph, le force à se découvrir plutôt qu'il ne l'avoit résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph*, on sait qu'il faisoit pleurer d'admiration M. de Voltaire lui-même. Le Πατὴρ τεος εἰμὶ, *je suis ton père*, est bien inférieur à l'*ego sum Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu*; il ne leur dit pas *je suis votre frère*; il leur dit seulement, je suis *Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raison-

nement, pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui :* car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit, *je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse : ego sum Joseph*, FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM ; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont, au contraire, la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit toutes les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux passions des hommes et aux loix du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes ; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu : cela s'étend jusques sur les sentimens. Supposez que tout se passe dans

l'histoire de Joseph, comme il est marqué dans la Genèse; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe;* et qu'ainsi, au lieu de dire, je *suis ici par la volonté du* Seigneur, il dise, la *fortune m'a été favorable,* les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin, Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque, mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse, aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu; « et *s'étant jeté* » *au cou de Benjamin pour l'embrasser,* » *il pleura; et Benjamin pleura aussi, en* » *le tenant embrassé :* » c'est-là la seule magnificence de style, convenable en de telles occasions.

Nous trouverions dans l'Ecriture plusieurs autres morceaux de narration, de la

Partie II. Poétique du Christianisme. — Livre VI. La Bible et Homère.

même excellence que celui de Joseph, mais le lecteur peut aisément en faire la comparaison avec des passages d'Homère. Il comparera, par exemple, le livre de Ruth, et le livre de la réception d'Ulysse chez Eumée. Tobie offre des ressemblances touchantes avec quelques scènes de l'Iliade et de l'Odyssée : Priam est conduit par Mercure sous la forme d'un beau jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange, sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parens le retour d'un fils chéri ; et cet autre chien qui, resté fidèle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, dès qu'il a reconnu son maître, sous les lambeaux de l'infortune. Nausicaa et la fille de Pharaon vont laver leurs robes aux fleuves ; l'une y trouve Ulysse, et l'autre Moyse.

Il y a sur-tout dans la Bible de certaines façons de s'exprimer, bien plus touchantes, selon nous, que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit :

Τοῖσι δὲ Νέστωρ, etc.

« Nestor, ce liant orateur des Pyliens, dont la » bouche étoit une fontaine de discours plus douce » que le miel, se leva au milieu de l'assemblée. » Déja, par sa flexible éloquence, il avoit enchanté » deux générations d'hommes, entre lesquelles il

» avoit vécu dans la pastorale Pylos, et il régnoit » maintenant sur la troisième (1). »

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie. Le second vers, tout rempli d'L, imite la douceur du miel et l'éloquence onctueuse d'un vieillard.

Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le Patriarche répond :

« Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes » jours ont été courts et mauvais, et ils n'ont point » égalé ceux de mes pères (2). »

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentimens; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées mélancoliques; l'une, représentant le chef d'un peuple, ne montre le vieillard que relativement à une position de la vie, l'autre le considère individuellement et tout entier : en général, Homère fait plus réfléchir sur les hommes, et la Bible sur l'homme.

Homère a souvent parlé des joies de deux époux, mais l'a-t-il fait de cette sorte ?

« Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara, » sa mère, et il la prit pour épouse; et il eut tant

(1) *Il.* lib. I, v. 247-62.

(2) *Genes.* cap. XLVII, v. 9.

» de joie en elle, que la douleur qu'il avoit ressentie
» de la mort de sa mère fut tempérée (1). »

Nous terminerons ce parallèle, et toute notre poétique chrétienne, par un essai qui fera comprendre dans un instant la différence qui existe entre le style de la Bible, et celui d'Homère ; nous prendrons un morceau de la première, pour la peindre des couleurs du second. Ruth parle ainsi à Noëmi :

« Ne vous opposez point à moi, en me forçant à
» vous quitter et à m'en aller : en quelque lieu que
» vous alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous
» mourrez ; votre peuple sera mon peuple, et votre
» Dieu sera mon Dieu (2). »

Tâchons de traduire ce verset en langue homérique :

« La belle Ruth répondit à la sage Noëmi, ho-
» norée des peuples comme une déesse : Cessez de
» vous opposer à ce qu'une divinité m'inspire : je
» vous dirai la vérité telle que je la sais et sans dégui-
» sement. Je suis résolue de vous suivre. Je demeu-
» rerai avec vous, soit que vous restiez chez les
» Moabites, habiles à lancer le javelot, soit que
» vous retourniez au pays de Juda, si fertile en
» oliviers. Je demanderai avec vous l'hospitalité aux
» peuples qui respectent les supplians. Nos cendres
» seront mêlées dans la même urne, et je ferai au
» Dieu qui vous accompagne toujours des sacrifices
» agréables.
» Elle dit : et comme lorsque le violent zéphyre

(1) *Ibid.* cap. XXIII, v. 67.

(2) *Ruth*, cap. I, v. 6.

» amène une pluie tiède du côté du midi, les labou-
» reurs préparent le froment et l'orge, et font des
» corbeilles de joncs très-proprement entrelacées ;
» car ils prévoient que cette ondée va amollir la
» glèbe, et la rendre propre à recevoir les dons
» précieux de Cérès ; ainsi les paroles de Ruth,
» comme une pluie féconde, attendrirent tout le
» cœur de Noëmi. »

Autant que la foiblesse de nos talens nous a permis d'imiter Homère, voilà peut-être l'ombre du style de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original qu'il a dans l'Ecriture ? Quelle poésie peut jamais valoir ce seul tour d'oraison : « *Populus* » *tuus populus meus, Deus tuus Deus* » *meus.* » Il sera aisé maintenant de prendre un passage d'Homère, d'en effacer les couleurs, et de n'en laisser que le fond à la manière de la Bible.

Par là nous espérons (du moins aussi loin que s'étendent nos lumières,) avoir fait connoître aux lecteurs quelques-unes des innombrables beautés des livres saints. Heureux si nous avons réussi à leur faire admirer cette grande et sublime pierre, qui porte toute l'église de Jésus-Christ !

« Si l'Ecriture, dit saint Grégoire-le-
» Grand, renferme des mystères capables
» d'exercer les plus éclairés, elle contient
» aussi des vérités simples, propres à nour-
» rir les humbles et les moins savans ; elle
» porte à l'extérieur de quoi allaiter les
» enfans, et dans ses plus secrets replis de

» quoi saisir d'admiration les esprits les
» plus sublimes. Semblable à un fleuve dont
» les eaux sont si basses en certains endroits,
» qu'un agneau pourroit y passer, et en
» d'autres, si profondes, qu'un éléphant y
» nageroit. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

ET

ECLAIRCISSEMENS.

Note A.

L'Encyclopédie est un fort mauvais ouvrage; c'est l'opinion de M. de Voltaire lui-même.

« J'ai vu par hasard quelques articles de ceux qui » se font, comme moi, les garçons de cette grande » boutique; ce sont, pour la plupart, des dissertations sans méthode. On vient d'imprimer dans un » journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez » souffert un tel article dans un ouvrage si sérieux : » *Chloé presse du genou un petit-maître, et chiffonne les dentelles d'un autre ;* il semble que cet » article soit fait pour le laquais de Gil-Blas.

» J'ai vu *Enthousiasme*, qui est meilleur; mais » on n'a que faire d'un si long discours, pour savoir » que l'enthousiasme doit être gouverné par la raison. Le lecteur veut savoir d'où vient ce mot, » pourquoi les anciens le consacrèrent à la divination, à la poésie, à l'éloquence, au zèle de la » superstition; le lecteur veut des exemples de ce » transport secret de l'ame, appelé enthousiasme; » ensuite il est permis de dire que la raison, qui » préside à tout, doit aussi conduire ce transport. » Enfin, je ne voudrois, dans votre *dictionnaire*, » que vérité et méthode. Je ne me soucie pas qu'on » me donne son avis particulier sur la *comédie ;* je » veux qu'on m'en apprenne la naissance et les progrès chez chaque nation. Voilà ce qui plaît, voilà

» ce qui instruit; on ne lit point ces petites décla-
» mations, dans lesquelles un auteur ne donne que
» ses propres idées, qui ne sont qu'un sujet de
» dispute. »

Correspondance de Voltaire et de d'Alembert, vol. 1.er, pag. 19, éd. in-8.o de Beaumarchais.

Pag. 26. « Vous m'encouragez à vous représenter
» en général qu'on se plaint de la longueur des dis-
» sertations vagues et sans méthode, que plusieurs
» personnes vous fournissent pour se faire valoir; il
» faut songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi
» n'avez-vous pas recommandé une espèce de proto-
» cole à ceux qui vous servent, étymologies, défi-
» nitions, exemples, raisons, clarté et brièveté?
» Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles; mais je
» n'y ai rien trouvé de tout cela . . . .
» . . . . »

Pag. 62. « Je cherche dans les articles dont vous
» me chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et
» je crains de n'en pas dire assez; d'un autre
» côté, je crains de tomber dans la déclamation. Il
» me paroît qu'on vous a donné plusieurs articles
» remplis de ce défaut; il me revient toujours qu'on
» s'en plaint beaucoup; le lecteur ne veut qu'être
» instruit, et il ne l'est point du tout par les dis-
» sertations vagues et puériles, qui, pour la plu-
» part, renferment des paradoxes, des idées hasar-
» dées, dont le contraire est souvent vrai; des phrases
» ampoulées, des exclamations qu'on siffleroit dans
» une académie de province. »

D'Alembert, dans le discours à la tête du 3.e vol. de l'Encyclopédie, et Diderot, dans le 5.e volume, article *Encyclopédie*, ont fait eux-mêmes la satyre la plus amère de leur ouvrage.

Note B.

On peut encore voir un résultat bien effroyable de l'excès de population à la Chine, où l'on est obligé de jeter pour ainsi dire les enfans aux pourceaux. Plus on examine la question, plus on est porté à

croire que J. C. fit un acte digne du législateur universel, en invitant quelques hommes, par son exemple, à vivre dans la chasteté. Le libertinage a pu sans doute profiter du conseil de Saint Paul, pour voiler des excès attentatoires à la société, et des esprits superficiels ont pu prendre l'abus pour le défaut du conseil même. Mais de quoi la corruption n'abuse-t-elle pas? et de quelle institution un génie médiocre, qui n'embrasse pas toutes les parties d'un objet, ne peut-il pas trouver à médire? D'ailleurs, sans les solitaires chrétiens qui parurent dans le monde, 300 ans après le Messie, que seroient devenues les lettres, les sciences et les arts? Enfin les économistes modernes confirment eux-mêmes l'opinion que j'ai avancée, puisqu'ils prétendent (et entre autres M. Artur-Young), que les grandes propriétés sont plus favorables que les petites, à tous les genres de culture; la vigne peut-être exceptée. Or dans tout pays peu livré au commerce et essentiellement agricole, si la population est excessive, les propriétés seront nécessairement très-divisées, ou bien ce pays sera exposé à d'éternelles révolutions; à moins toutefois que le paysan, ne soit esclave comme chez les anciens, ou serf comme en Russie, et dans une partie de l'Allemagne.

Note C.

Le Polyglotte d'Antoine Vitré donne, vulgate:

Ego sum Dominus Deus tuus.

Septante:

Εγω ειμι κυριος ὁ Θεος σου.

Latin du texte chaldaïque:

Ego Dominus tuus.

La Polyglotte de Walton porte:

Vulgate et Septante comme ci-dessus.

Latin de la version syriaque:

Ego sum Dominus Deus tuus.

Version latine interlignée sur l'hébreu:

Et Ægypti terra, et te aduxi, qui tuus Deus Dominus ego.

Latin de l'hébreu samaritain :
Ego Dominus Deus tuus.
Latin de la version arabe :
Ego sum Deus Dominus.

Note D.

Les vérités de l'Ecriture se retrouvent jusques chez les sauvages du Nouveau-Monde.

« Vous avez pu voir, dit Charlevoix, dans la fable d'Atahentsic chassée du ciel, quelques vestiges de l'histoire de la première femme exilée du paradis terrestre, en punition de sa désobéissance, et la tradition du déluge, aussi bien que l'arche dans laquelle Noé se sauva avec sa famille. Cette circonstance m'empêche d'adhérer au sentiment du P. d'Acosta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le déluge universel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet, les Algonquins et presque tous les peuples qui parlent leur langue, supposant la création du premier homme, disent que sa postérité ayant péri presque toute entière par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchack*, qui vit toute la terre abymée sous les eaux par le débordement d'un lac, envoya un corbeau au fond de cet abyme pour lui en rapporter de la terre : que ce corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un rat musqué qui réussit mieux ; que de ce peu de terre que l'animal lui avait apporté, il rétablit le monde dans son premier état : qu'il tira des flèches contre les troncs des arbres, qui paroissoient encore, et que ces flèches se changèrent en branches : qu'il fit plusieurs autres merveilles, et que par reconnoissance du service que lui avoit rendu le rat musqué, il épousa une femelle de son espèce, dont il eut des enfans qui repeuplèrent le monde : qu'il avoit communiqué son immortalité à un certain sauvage, et la lui avoit donnée dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

Le père Bouchet, dans sa lettre à l'évêque d'Avranches, donne les détails les plus curieux sur les rapports des fables indiennes avec les principales vérités de notre religion, et les traditions de l'Ecriture : les mémoires de la société Angloise de Calcuta, maintenant sous presse, confirment tout ce que dit ici le savant missionnaire Français.

« La plûpart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Etre, qui est également le seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres; et cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un être infiniment parfait et des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections et de foiblesses ? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs; savoir : *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer ; au second, le pouvoir de conserver ; et au troisième, le droit de détruire. »

» Mais ces trois dieux qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on y découvriroit aisément la vérité, tout obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées. »

« Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait soit dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation qui est le partage de *Vichnou*, soit enfin par les différens changemens qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabaravastou*, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*, et lui ont donné

trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, *Chatti*, en langue indienne, signifie puissance, et *Para*, suprême ou absolue. »

« Cette idée qu'ont les Indiens d'un être infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, et que le *Polythéisme* ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres. »

Je ne prétends pas, Monseigneur, que cette première connoissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens, ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours, l'auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames, et sur plusieurs autres vérités semblables. »

« Je m'imagine cependant que vous ne serez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Être. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré, sur ce sujet, d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière : ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte et se peint tout entier, en un moment, dans chacun de ces vases ; on en voit par-tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau : le soleil est la figure du souverain Être ; et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même. »

» Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre : trouvez bon que je vous

raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises; il me seroit fort inutile, en écrivant à un aussi savant prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulières. »

« Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* est celui des trois dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma* qui créa le premier homme : mais ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente; il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage; il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ces mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité; et il n'est pas surprenant qu'un dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs leur avoient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils se seroient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre toute nouvellement sortie des mains du Créateur. »

« Ce n'est pas tout, Monseigneur; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle. »

« L'Ecriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guères moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam;* c'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance : on y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du paradis

terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante. »

« Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les dieux inférieurs, qui, dès la création du monde se multiplièrent à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilège de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des chrétiens. »

« Les dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réussit, et en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les dieux du second ordre; comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur-le-champ une grande quantité de poison : toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel; mais le dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers. »

« Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter; car certainement je me tromperois si je m'engageois à vous dire quelque chose de plus sérieux, vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture. »

« Le Dieu *Routren*, (c'est le grand destructeur

des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret, qu'il ne fut pressenti par *Vichnou*, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu *Routren;* mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux; et voici la manière dont il s'y prit. »

« Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel, que la terre seroit inondée, et que *Routren* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux; il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conserver et de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres. Il falloit au reste que Sattiavarti se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloit : il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes, et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées : arbres, animaux,

hommes, villes, royaumes, tout fut submergé; tous les êtres animés périrent et furent détruits. »

« Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ces pénitens, s'étoit retiré sur la montagne ; il y attendoit le secours dont le dieu l'avoit assuré ; il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau qui prenoit toujours de nouvelles forces, et qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles alarmes : mais dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver ; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées. »

« La difficulté étoit de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots qui étoient dans une furieuse agitation. Le dieu *Vichnou* eut soin d'y pourvoir, car sur-le-champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans son asyle, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre. »

« La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, et il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche et de la conservation de Noé avec sa famille. »

« Nos Indiens n'en sont pas demeurés-là ; et après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Bruma* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paroissent fort ressemblans. »

« La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures ; il est visible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire ; et il seroit à souhaiter que nos savans, en matière d'étymologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées. »

« Ce *Bruma*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue indienne une terminaison honorifique; ainsi *vadi* répond assez bien à notre mot français *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées; par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren*; il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'Abraham. »

« Il y a cependant quelque chose de plus singulier; *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs *castes* ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A *Tichirapali*, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient, dans cette cérémonie, la place de *Vichnou*; mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que *Bruma* est le chef de toutes les tribus. »

« Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je ne crois pas que, pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs: mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer; et je

crois qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspectes. »

« Cela supposé, Monseigneur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux ou de leurs héros. »

« Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitens qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime; mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita. »

« J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la caste des voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, soient rassemblés dans un corps particulier, et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier. »

« Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans une caste, on regarde la cérémonie de la circoncision, mais elle ne se fait pas dès l'enfance; c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent : cet usage est fort ancien, et il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre. »

« Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans *Vichnou* et dans *Sattiavarti;* celle d'Abraham dans *Bruma* et dans *Vichnou;* vous verrez encore avec plaisir celle de Moïse dans les mêmes dieux, et je suis per-

suadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes. »

« Rien ne me paroît plus ressemblant à Moïse que le *Vichnou* des Indiens, métamorphosé en *Crichnen*; car d'abord *Crichnen*, en langue indienne, signifie *Noir;* c'est pour faire entendre que *Crichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Crichnen* fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr : on l'en tira, et comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande princesse, qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation. »

« Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Crichnen* plutôt qu'à *Crichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur ? il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Crichnen*, mais un de ses parens qui fut élevé au palais d'une grande princesse; en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse; voici de quoi réparer un peu ce défaut. »

« Dès que *Crichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du roi qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir : le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers, il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardoient; il fit mourir le roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme

il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein; dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient : ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit. »

« Qui pourroit douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse, sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en *Crichnen ?* Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres; et plusieurs loix qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui. »

« Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qui persévèrent encore aujourd'hui dans le pays; je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés; l'ordre différent et la distinction des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois épuiser ce détail; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans. »

« J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes); on y sacrifie un mouton; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra ?* »

« Ce sacrifice d'un mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau Pascal; car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que, comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime; aussi les Brames, quoiqu'ils ne

puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole et que les Brames partagent entr'eux. »

« Plusieurs Indiens adorent le feu : leurs dieux même ont immolé des victimes à cet élément ; il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu et de ne le laisser jamais éteindre : celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins et tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, v. 12 et 13. *Ignis in altare semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu; ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière. »

« Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens ; ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur : ainsi plusieurs adorent les serpens et leur rendent les plus profonds respects : mais ces animaux, peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer. »

« Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves : ils les traitent presque comme leurs propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour leur vêtement, soit pour la nourriture ; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé sur cet article

les préceptes que nous lisons dans le Lévitique ? »

« Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moïse ? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de *Bruma* leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière. »

« *Bruma* a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible : c'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper et qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens est divisée en quatre parties : mais au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer. »

« Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Bruma*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée. »

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable ; j'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Bruma, sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

« La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu et l'eau, et que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer. »

« J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y

a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode. »

« Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavêdam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes ; la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome. »

« Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi ; ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahâmerou*, que *Bruma* se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams* ou les différens paradis qu'ils reconnoissent. »

« N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand prophète ? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens. »

« L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes Israélites ; elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie, sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instrumens. »

« Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres

historiques de l'Ecriture et de trouver, dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison ; mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât ; je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet. »

« La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde, fort ancien, et qui au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture. »

« Les dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcham*, ou, si nous l'aimons mieux, dans le paradis des délices. *Devendiren*, le dieu de la gloire, présidoit à cette illustre assemblée : il s'y trouva une foule de dieux et de déesses ; les plus fameux pénitens y eurent aussi leur place, et sur-tout les sept principaux anachorètes. »

« Après quelques discours indifférens, on proposa cette question : si parmi les hommes il se trouve un prince sans défaut ? Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices ; et *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce parti ; mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi *Arichandiren*, son disciple, étoit un prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère, et assura les dieux qu'il sauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on vouloit le lui abandonner. »

« Le défi fut accepté par *Vachichten* ; et l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves ; il le réduisit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de son royaume ; il fit périr le seul fils qu'il eut, il lui enleva sa femme *Chandirandi*. »

« Malgré tant de disgraces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagemens; aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent, l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme et on ressuscita son fils. Ainsi *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au roi *Arichandiren;* et le vaincu alla, fort à regret, recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites. »

« La seconde histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job. »

« Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceilan; et voici le stratagême dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir : il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman :* il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile : on y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes au milieu des bleds, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie par-tout; il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendres l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, et il n'étoit pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout. »

« Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu; j'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resteroit à vous dire sur un second point que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration;

je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'église, la connoissance de la religion chrétienne; et qu'eux, aussi bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de S. Thomas et des premiers disciples des apôtres. »

« Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*. La plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois dieux séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul dieu. Que ce dieu s'appelle *Bruma* lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère. »

« Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse Trinité des payens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à-peu-près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples. »

« Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent; mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la foible raison des hommes. »

« Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation; mais du reste, tous les Indiens conviennent que dieu s'est incarné

plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou*, le second dieu de leur trinité. Et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes. »

« J'abrège, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos sacremens. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du saint baptême ?

« Je n'avois rien remarqué sur la divine Eucharistie; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot indien signifie en notre langue *divine grâce;* et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *Eucharistie.* »

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession; et je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue. »

« C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheira param chounal Tiroum.* Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés. »

NOTE E.

« La chronologie n'est qu'un amas de vessies remplies de vent; tous ceux qui ont cru y marcher sur un terrein solide, sont tombés. Nous avons

aujourd'hui quatre-vingts systêmes, dont il n'y a pas un de vrai. »

« Les Babyloniens disoient : Nous comptons 473,000 années d'observations célestes. Vient un Parisien qui leur dit, votre compte est juste, vos années étoient d'un jour solaire, elles reviennent à 1,297 des nôtres, depuis Atlas roi d'Afrique, grand astronome, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre à Babylone. » . . . .

. . . .

« Il falloit seulement que ce nouveau venu de Paris dît aux Chaldéens : Vous êtes des exagérateurs, et nos ancêtres des ignorans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions pour conserver des quatre mille sept cent trente-six siècles, de calculs astronomiques; et quant au roi des Maures Atlas, personne ne sait en quel temps il a vécu. Pythagore avoit autant de raison de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de l'art d'observation. » (*Voltaire*, *Quest. Encyclop. tom.* 3, *pag.* 59, *artic. Chronolog.*)

NOTE F.

Il est clair d'abord, et pour mille raisons, qu'on ne peut attribuer aux Sauvages actuels de l'Amérique, les ouvrages des rives du Scioto. En outre, toutes les peuplades racontent uniformément, que quand leurs aïeux arrivèrent dans l'Ouest, pour s'établir dans la solitude, ils y trouvèrent les ruines telles que nous les voyons aujourd'hui.

Seroit-ce des monumens Mexicains ? Mais on n'a rien trouvé de semblable au Mexique, ni même au Pérou; mais ces monumens paroissent avoir exigé le fer, et des arts plus avancés qu'ils ne l'étoient dans les deux empires du Nouveau-Monde ; enfin, la domination de Montézume ne s'étendoit pas si loin à l'Orient, puisque quand les Natchez et les Chicassas quittèrent le Nouveau-Mexique, vers le commencement du seizième siècle, ils ne rencon-

trèrent sur les bords de *Meschacebé* (1), que des hordes vagabondes et libres.

On a voulu donner ces espèces de fortifications à Ferdinand de Soto. Quelle apparence que cet Espagnol, suivi d'une poignée d'aventuriers, et qui n'a passé que trois ans dans les Florides, ait jamais eu assez de bras et de loisir, pour élever ces énormes ouvrages? D'ailleurs, la forme des tombeaux, et même de plusieurs parties des ruines, contredisent les mœurs et les arts européens. Ensuite c'est un fait certain, que le conquérant de la Floride n'a pas pénétré plus avant que Chattafallai; village des Chicassas, sur l'une des branches de la Maubile. Enfin, ces monumens prennent leurs racines dans des jours beaucoup plus reculés que ceux où l'on a découvert l'Amérique. Nous avons vu sur ses ruines un chêne décrépit, qui avoit poussé sur les débris d'un autre chêne tombé à ses pieds, et dont il ne restoit plus que l'écorce; celui-ci à son tour s'étoit élevé sur un troisième, et ce troisième sur un quatrième. L'emplacement des deux derniers se marquoit encore par l'intersection de deux cercles, d'un aubier rouge et pétrifié, qu'on découvroit à fleur-de-terre, en écartant un épais humus composé de feuilles et de mousses. Accordez seulement trois siècles de vie à ces quatre chênes successifs, et voilà une époque de douze cents années que la nature a gravée sur ces ruines.

Si nous poursuivons cette dissertation historique, (qui toutefois ne conclut rien en faveur de l'antiquité des hommes) nous verrons qu'on ne peut former aucun système raisonnable sur le peuple qui a élevé ces anciens monumens. Les chroniques des Welches parlent d'un certain Madoc, fils d'un

(1) *Père Barbu des Fleuves*, vrai nom du Mississippi ou Méchassippi. On peut voir sur ce que nous disons ici, Duprat, Charlevoix, etc. et les derniers voyageurs en Amérique, tels que Bertram, Imley, etc.

Nous parlons aussi d'après ce que nous avons appris nous-mêmes sur les lieux.

prince de Galles, qui, mécontent de son pays, s'embarqua en 1170, fit voile à l'ouest, en laissant l'Irlande au Nord, découvrit une contrée fertile, revint en Angleterre, d'où il repartit avec douze vaisseaux pour la terre qu'il avoit trouvée. On prétend qu'il existe encore vers les sources du Missouri, des Sauvages blancs qui parlent le Celte, et qui sont chrétiens. Que Madoc et sa colonie, supposé qu'ils aient abordé au Nouveau-Monde, n'aient pu construire les immenses ouvrages du Ohio, c'est, je pense, ce qui n'a pas besoin de discussion.

Vers le milieu du neuvième siècle, les Danois, alors grands navigateurs, découvrirent l'Islande, d'où ils passèrent à une terre, à l'ouest, qu'ils nommèrent *Vinland* (1), à cause de la quantité de vignes dont les bois étoient remplis. On ne peut guères douter que ce continent ne fût l'Amérique, et que les Esquimaux du Labrador ne soient les descendans des aventuriers Danois. On veut aussi que les Gaulois aient abordé au Nouveau-Monde: mais, ni les Scandinaves, ni les Celtes de l'Armorique ou de la Neustrie, n'ont laissé de monumens semblables à ceux dont nous recherchons maintenant les fondateurs.

Si des peuples modernes on passe aux peuples anciens, on dira peut-être que les Phéniciens ou les Carthaginois, dans leur commerce à la Bétique, aux îles Britanniques ou Cassitérides, et le long de la côte occidentale d'Afrique (2), ont été jetés par les vents au Nouveau-Monde. Il y a même des auteurs qui prétendent que les Carthaginois y avoient des colonies régulières, lesquelles furent abandonnées dans la suite par un effet de la politique du sénat.

Si les choses ont été ainsi, pourquoi donc n'a-t-on retrouvé aucune trace des mœurs Phéniciennes chez les Caraïbes, les Sauvages de la Guyanne, du

(1) Mall. *Intr. à l'Hist. du Dan.*

(2) *Vid.* Strab. Ptol. Hann. Perip. d'Anvill. etc. etc.

Paraguay, ou meme des Florides? Pourquoi les ruines dont il est ici question, sont-elles dans l'intérieur de l'Amérique du nord, plutôt que dans l'Amérique méridionale, sur la côte opposée à la côte d'Afrique?

D'autres auteurs réclament la préférence pour les Juifs, et veulent que l'Orphir des Écritures ait été placé dans les Indes occidentales. Colomb disoit même avoir vu les restes des fourneaux de Salomon, dans les mines de Cibao. On pourroit ajouter à cela que plusieurs coutumes des Sauvages semblent être d'origines judaïques, telles que celles de ne point briser les os de la victime dans les repas sacrés, de manger toute l'hostie, d'avoir des retraites, ou des *huttes de purifications* pour les femmes. Malheureusement ces inductions sont peu de choses; car on pourroit demander alors, comment il se fait que la langue et les divinités Huronnes soient Grecques plutôt que Juives? N'est-il pas étrange qu'*Ares-Koui* ait été le dieu de la guerre, dans la citadelle d'Athènes et dans le fort d'un Iroquois? Enfin, les critiques les plus judicieux ne laissent aucun jour à faire passer les Israélites à la Louisiane; car ils démontrent assez clairement qu'Orphir étoit sur la côte d'Afrique (1).

Les Egyptiens sont donc le dernier peuple dont il nous reste à examiner les droits (2). Ils ouvrirent, fermèrent et reprirent tour-à-tour le commerce de la Trapobane, par le golfe Persique. Ont-ils connu le quatrième continent, et peut-on leur attribuer les monumens du Nouveau-Monde?

Nous répondons, que les ruines de l'Ohio ne sont point d'architecture Egyptienne; que les ossemens qu'on trouve dans ces ruines ne sont point embaumés; que les squelettes y sont couchés, et non debout ou assis. Ensuite, par quel incompréhensible

(1) *Vid.* Saur. d'Anvil.

(2) Si nous ne parlons point des Grecs (et sur-tout des habitans de l'île de Rhodes), quoiqu'ils devinssent d'assez habiles navigateurs, c'est qu'ils sortirent rarement de la Méditerranée.

hasard ne rencontre-t-on aucun de ces anciens ouvrages, depuis le rivage de la mer jusqu'aux Alléganys? et pourquoi sont ils tous cachés derrière cette chaîne de montagnes ? De quelque peuple que vous supposiez la colonie établie en Amérique, avant d'avoir pénétré, dans un espace de plus de 400 lieues, jusqu'aux fleuves où se voient ces monumens, il faut que cette colonie ait d'abord habité la plaine qui s'étend de la base des monts aux grèves de l'Atlantique. Toutefois on pourroit dire avec quelque vraisemblance, que l'ancien rivage de l'Océan étoit au pied même des Apalages et des Alléganys, et que la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, la Caroline, la Géorgie et les Florides sont des plages nouvellement abandonnées par les eaux.

NOTE G.

FRÉRET a fait la même chose pour les Chinois, et M. Bailly a réduit pareillement la chronologie de ces derniers, ainsi que celle des Egyptiens et des Chaldéens, au calcul des Septante. Ces auteurs ne peuvent être soupçonnés de partialité en faveur de notre opinion. (*Vid.* Bailly, t. I.)

NOTE H.

BUFFON qui voulut accorder son système avec la Genèse, avoit reculé l'origine du monde, en considérant chacun des six jours de Moyse, comme un long écoulement de siècles; mais il faut convenir que ces raisonnemens ne donnent pas un grand poids à ses conjectures. Il est inutile de revenir sur ce système que les premières notions de physique et de chimie ruinent de fond en comble; et sur la formation de la terre détachée de la masse du soleil, par le choc oblique d'une comète, et soumise tout-à-coup aux loix de gravitation des corps célestes; le refroidissement graduel de la terre qui suppose

dans le globe la même homogénéité que dans le boulet de canon qui avait servi à l'expérience; la formation des montagnes du premier ordre, qui suppose encore la transmutation de la terre argileuse en terre silicieuse, etc.

On pourroit grossir cette liste de systêmes qui après tout ne sont que des *systêmes*. Ils se sont détruits entre eux, et, pour un esprit droit, ils n'ont jamais rien prouvé contre l'Ecriture. (*Voyez* l'admirable commentaire de la Genèse par M. de Luc, et les lettres du savent Euler.)

NOTE I.

JE donnerai ici ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, pour compléter ce que j'ai dit sur ce grand sujet. Toutes les preuves abstraites de l'existence de Dieu se tirent de ces trois sources : la *matière*, le *mouvement*, la *pensée*.

La Matière.

PREMIÈRE PROPOSITION.

QUELQUE CHOSE A EXISTÉ DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Preuves. Par la raison que quelque chose existe. Dieu ou matière, peu importe à présent.

SECONDE PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*, 2. ET CET ÊTRE EXISTANT EST INDÉPENDANT ET IMMUABLE.

Preuves. Il faudroit autrement, qu'il y eût une succession infinie de causes et d'effets sans canse première; ce qui est contradictoire. On le prouve,

Parce que si la série d'êtres indépendans est UNE et TOUTE, elle ne peut avoir au dehors une cause de son existence *successive*, puisqu'elle comprend *tout*. Or,

Il est évident que chaque être, dans la chaîne progressive, n'a pas, au dedans de soi, la cause efficiente de son existence, puisqu'il est produit par un être *précédent*. Contradiction manifeste.

Objection. On dit : c'est la nécessité qui fait que cette chaîne d'êtres existe.

Réponse. Des êtres *dépendans* les uns des autres, peuvent *exister* ou n'*exister pas*. Il n'y a pas là *nécessité*; donc la cause de cette existence est déterminée par *rien*. (Absurdité.) Donc il doit y avoir de toute éternité un Être indépendant et immuable; cause première de la génération des êtres.

TROISIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*. 2. *Cet être existant est indépendant et immuable*, 3. ET NE PEUT ÊTRE LA MATIÈRE.

Première preuve. Si cela étoit, la matière existeroit *nécessairement* et par elle-même : la seule supposition qu'elle n'existe pas, seroit une contradiction dans les termes. Or, il est prouvé,

Que le mode de son existence n'est pas de cette nature, puisqu'on peut concevoir, sans contradiction qu'elle (la matière) pourroit ne pas exister, ou être toute autre chose que ce qu'elle est. En effet,

Ce caillou que vous roulez sous votre pied n'existe pas *nécessairement*, puisque vous le concevez fort bien, ou anéanti, ou de toute autre espèce, sans qu'il en arrive aucun changement dans l'univers. Ainsi, d'objets en objets, vous verrez clair comme le jour, que l'existence de la matière n'est pas de *nécessité*.

Seconde Preuve. En outre, on ne peut pas se figurer la durée éternelle de la matière, de la même manière qu'on entend celle de Dieu; celui-ci, par la simplicité et la non-étendue de sa substance, se fait concevoir à la pensée, comme existant à-la-fois dans le passé, le présent et l'avenir. Mais la durée de la matière ne peut être que progressive, puisqu'elle a l'étendue et les dimensions des corps, et qu'elle se perpétue par destructions et générations;

elle n'existe plus pour la minute écoulée, et comme l'homme, elle avance dans l'avenir, en perdant le passé.

Or, si l'éternité est successive, comme elle l'est démonstrativement, dans le cas de la matière, elle enferme des *siècles infinis ;*

Or, des *siècles infinis* ne peuvent être *épuisés*, ou ils ne seroient pas *infinis ;*

Donc l'éternité de la matière étant successive, cette matière ne pourroit être venue jusqu'à nos jours, puisqu'il faudroit supposer qu'elle eût franchi des siècles *infinis*, et que des siècles *infinis* qui pourroient se *franchir*, ne seroient point *infinis* (1).

Troisième preuve. S'il n'y a que la matière dans la nature, et que cette matière n'existe pas de *nécessité*, (ce qui implique déja contradiction), qui est-ce qui fait durer les êtres ?

S'il n'y a pas une puissance *nécessaire*, qui conserve tout par sa seule vertu ou sa seule volonté, la cohésion des parties des corps est impossible. Mon bras doit tomber en poussière, si les atômes dont il est formé, ne sont sans cesse forcés de se tenir ensemble, ou même s'ils ne sont sans cesse créés (2). Or, cette puissance *nécessaire* ne peut être la matière, puisqu'elle n'existe pas de *nécessité*, et qu'elle n'a pas elle-même la cohésion des parties. Enfin, cette volonté conservatrice ne peut émaner de la matière, puisque la matière est un être purement passif et sans volonté.

Concluons que l'être primitif, indépendant et immuable, ne peut être la matière.

Quatrième Proposition. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable ;* 3. *il ne peut être la matière ;* 4. IL EST NÉCESSAIREMENT UNIQUE.

Première preuve. Si deux principes *indépendans* existent ensemble, on concevra que l'un peut éga-

(1) Abbadie.
(2) Descart.

lement exister seul, puisqu'il n'est pas de la *même* nature que l'autre; d'où il résulte que ni l'un ni l'autre de ces principes n'existe *necessairement*. Que devient donc la matière et l'être quelconque, démontré existant de toute éternité, par la seule raison que quelque chose existe à présent ?

Seconde preuve. Si deux principes existent ensemble, qui est-ce qui a arrangé la matière ?

Ce ne peut être *Dieu*, parce qu'il ne connoît point l'*autre principe*, et n'a aucun droit sur lui (1).

Si la matière est incréée, Dieu ne peut la mouvoir, ni en former aucune chose; car Dieu ne peut l'arranger sagement sans la connoître; il ne peut la connoître, s'il ne l'a pas créée, puisqu'étant un principe *indépendant* par lui-même, il ne peut tirer ses connoissances que de lui; rien ne peut agir en lui, ni l'éclairer (2).

Ainsi s'évanouit cet épouvantail de l'école des athées : *ex nihilo, nihil fit*. Si Dieu *existe*, la matière n'est pas *éternelle*, et la création est *obligée*. Si vous supposez que Dieu n'*existe pas*, vous rentrez dans le cercle de nos propositions.

L'être existant de toute éternité, est donc nécessairement unique (3).

CINQUIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable ;* 3. *il ne peut être la matiere ;* 4. *il est nécessairement unique ;* 5. IL N'EST POINT UN AGENT AVEUGLE, SANS CHOIX ET SANS VOLONTÉ.

Preuves. Si la cause suprême est sans liberté, une chose qui n'existe pas dans le moment actuel, n'a jamais pu exister; car,

Si la puissance de la cause suprême vient de

(1) Bayl. art. *Anaxim.*
(2) Mallebr.
(3) La seule objection qu'on pourroit me faire ici, se tireroit du spinosisme, qui admet l'unité de Dieu et de la matière; mais on sait combien cette opinion est absurde. On peut voir Bayle, art. *Spinosa.*

l'enchaînement nécessaire des êtres, tout ce qui existe, existe par une nécessité rigoureuse; alors si cette nécessité est de *rigueur*, comment se trouve-t-il un temps où cette chose n'existoit pas ?

Que si on rapporte cette nécessité d'existence à une certaine époque de la succession des temps, c'est complètement déraisonner. Dans le cas d'une existence d'*absolue* nécessité, il n'y a point de *succession* de temps. Les temps sont UN et TOUT.

Ensuite,

Il n'y a dans le monde aucune apparence d'une nécessité *absolue*. Chacun peut concevoir les choses d'une toute autre manière, et dans un ordre tout différent de ce qu'elles sont; mais on apperçoit une nécessité de *convenances* relatives aux loix de l'harmonie et de la beauté. Cette nécessité du *meilleur possible*, dans les êtres, est fort digne d'une cause intelligente, et très-compatible avec sa liberté.

De plus,

L'être intelligent prouve encore sa liberté par les causes finales. Aucun athée ne s'avise de soutenir à présent, comme jadis Épicure, que l'œil n'est pas formé pour voir, et l'oreille pour entendre. Il suffiroit de renvoyer cet incrédule aux anatomistes.

Enfin,

Si la cause première agit par nécessité, aucun *effet* de cette cause ne sera *fini*. Une nature qui agit *nécessairement*, agit de *toute sa puissance*. Or, une nature *infinie*, agissant à-la-fois de toutes parts et de toute sa puissance, ne peut jamais *compléter* un être, puisqu'elle y ajouteroit *sans fin*, en raison de son *infinité;* il n'y auroit donc point d'objet fini dans l'univers, ce qui est visiblement absurde.

Donc la cause première n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.

SIXIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable;* 3. *il ne peut être la matière;* 4. *il est nécessairement unique;* 5. *il n'est point un agent aveugle sans choix et sans*

volonté. 6. IL POSSÈDE UNE PUISSANCE INFINIE.

Preuves. Cette puissance ne peut s'étendre que sur deux espèces d'etres, qui constituent toutes les choses, savoir : les êtres matériels et les êtres immatériels.

Par rapport aux premiers,

Nous avons vu que la *cause nécessairement unique*, doit avoir créé la matière, et conséquemment en être la maîtresse absolue.

Quant aux derniers,

Nous prouverons ailleurs que Dieu a pu seul les créer, lorsque nous examinerons la nature de la pensée de l'homme.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*. 2. *Cet être existant est indépendant et immuable ;* 3. *il ne peut être la matière ;* 4. *il est nécessairement unique ;* 5. *il n'est point un agent aveugle sans choix et sans volonté ;* 6. *il possède une puissance infinie ;* 7. ET IL EST INFINIMENT SAGE, BON, JUSTE, etc.

Preuves. Cela se démontre

A priori,

1.° Parce qu'un être parfaitement intelligent doit connoître ses propres facultés, et qu'étant infini en puissance, rien ne peut l'empêcher de faire ce qui est le meilleur et le plus sage.

2.° Parce que l'être infini connoissant toutes les convenances et toutes les relations des choses, n'étant jamais detourné de la vérité, par les passions, la force ou l'ignorance, il doit toujours agir conformément aux propriétés des choses.

A posteriori,

Les preuves de la bonté, de la sagesse et de la justice de Dieu, se tirent de la beauté de l'univers.

Récapitulons.

1.° Quelque chose a existé de toute éternité.

2.° Cette chose existante est immuable et indépendante.

3.° Elle n'est pas la matière.

4.° Elle est unique.
5.° Elle n'est point un agent aveugle.
6.° Elle est toute-puissante.
7.° Elle est souverainement sage, bonne et juste.

Voilà DIEU.

Le Mouvement.

D'OU vient le MOUVEMENT de la MATIÈRE ?

Premier syllogisme (genre positif.)

Ou ce mouvement lui est essentiel, ou il lui est communiqué.

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, c'est une nécessité pour elle que ses parties soient toujours en mouvement : or,

L'expérience la plus commune démontre qu'il y a des corps en repos; donc

Le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc

Il lui est communiqué.

Second syllogisme (genre destructif.)

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, toutes ses parties doivent tendre sans cesse et également de tous côtés : or,

De l'éternel mouvement résulte l'éternel repos; donc

Tout est en repos dans l'univers ; (*absurde.*)

Troisième syllogisme (genre démonstratif.)

Le mouvement, par sa nature connue, n'a aucune régularité;

Il s'exerce dans toutes les dimensions et dans toutes les vîtesses ;

Il s'échappe par la tangente, coupe par la sécante, se plonge par la perpendiculaire, se roule par le cercle, se glisse par l'ellypse et la parabole;

Il se communique par le choc ; il prend des directions nouvelles, selon l'opposition ou la réflexion des corps : or,

Les loix motrices des astres, du soleil et des planètes, s'accomplissent dans une inaltérable régularité géométrique ; donc

Ces loix d'un mouvement permanent et régulier, ne peuvent être engendrées par le mouvement confus et désordonné de la matière.

Il suit de ces trois syllogismes, que le mouvement n'est point essentiel à la matière :

1.° Parce qu'il a des corps en repos ;

2.° Parce que l'universel mouvement seroit le repos universel, ce qui choque l'expérience ;

3.° Parce que le mouvement irrégulier de la matière ne peut jamais être admis comme créateur de l'*ordre*, de l'univers. Une cause ne peut pas produire un effet, dont elle n'a pas en elle-même le principe, puisqu'il y auroit alors un effet sans cause; un composé ne peut pas avoir des vertus, qui ne sont pas dans ses élémens simples. Enfin, si le mouvement étoit une qualité résidante dans la matière ou dans l'arrangement de ses parties, depuis le temps que les plus ingénieux mécaniciens cherchent le mouvement perpétuel, n'est-il pas plus que probable qu'ils auroient trouvé la machine propre à le mettre en évidence ? Mais l'expérience a démontré jusqu'à présent qu'il falloit un moteur étranger.

On doit conclure de ces argumens, qu'il existe quelque part *hors* de la matière, un mobile universel, premier agent du mouvement, à-la-fois immuable et dans un mouvement éternel.

Voilà Dieu.

Eclaircissemens sur ces dernières preuves touchant le mouvement.

Le mouvement de la matière fournissant une preuve sans réplique en faveur de l'existence de Dieu, il sera bon d'y jeter encore quelque lumière.

Pour démontrer l'impossibilité de la formation des mondes par le mouvement et le hasard, Cicé-

ron tire des lettres de l'alphabet cette objection si connue :

« Ne dois-je pas m'étonner (1), dit-il, qu'il y ait un homme qui se persuade que de certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que, de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croiroit-il pas que si l'on jetoit à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent les vingt et une lettres, ils pourroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient lisiblement les annales d'Ennius? Je doute si le hasard rencontreroit assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là, comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point de qualité, point de sentiment, qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci, ou plutôt en font à chaque moment d'innombrables qui en remplacent d'autres? Quoi! si le concours des atômes peut faire un monde, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville? »

Cette absurdité qui frappoit si justement l'orateur Romain, a aussi été relevée par Bayle. Nous aimons à citer Bayle aux athées : « Ce dialecticien (c'est Leibnitz qui parle) passe aisément du blanc au noir; il s'accommode de tout ce qui lui convient pour combattre l'adversaire qu'il a en tête, n'ayant pour but que d'embarrasser les philosophes, et faire voir la foiblesse de notre raison. Jamais Arcésilas et Carnéades n'ont soutenu le pour et le contre avec plus d'esprit et d'*éloquence* (2). »

Voici donc ce que dit Bayle sur la nécessité d'une cause intelligente (3).

(1) *De Nat. Deor. II.* 37. Traduct. de d'Olivet.

(2) Leibn. Theodic. part. 3. §. 353. On sait ce que c'est que l'éloquence de Bayle; mais il faut pardonner ce jugement à Leibnitz.

(3) Art. Sennert. n. C.

« Puisque, de l'aveu de toutes les sectes, les loix du mouvement ne sont pas capables de produire, je ne dirai pas un moulin, une horloge, mais le plus grossier instrument qui se voit dans la boutique d'un serrurier, comment seroient-elles capables de produire le corps d'un chien, ou même une rose et une grenade ? Recourir aux astres ou aux formes substantielles, c'est un pitoyable asyle. Il faut ici une cause qui ait l'idée de son ouvrage, et qui connoisse les moyens de le construire : tout cela est nécessaire à ceux qui font une montre et un vaisseau ; à plus forte raison se doit-il trouver dans ce qui fait l'organisation des êtres vivans. »

A la note *R.* de l'article Démocrite, il s'exprime ainsi :

« En quittant le droit chemin, qui est le systême d'un Dieu, créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes ; il faut reconnoître entre eux des antipathies et des sympathies, les supposer indépendans les uns des autres, quant à l'existence et à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire par l'action et la réaction. Ne demandez pas pourquoi en certaines rencontres, l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela ; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose, que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons et ses motifs en la produisant. »

Crousaz qui cite ce passage à la huitième section de son examen du Pyrrhonisme, ajoute (1) :

« Quand on supposeroit les atômes éternels et en mouvement de toute éternité, on pourroit bien en conclure qu'en s'approchant ils formeroient de certaines masses, et, si vous voulez encore, que ces masses seroient propres à produire de certains effets. Mais delà il y a infiniment loin à supposer que ces masses, formées par le concours fortuit des atômes,

(1) Page 426.

auroient pris un agencement régulier, et que les propriétés des unes auroient été précisément telles qu'il falloit pour l'usage des autres. »

« Que l'on ploie dix billets numérotés, l'un par le chiffre 1, le second par le chiffre 2. Combien de reprises ne faudroit-il pas pour les tirer, sans choix, dans un tel ordre, que le numéro 1 vînt précisément le premier, le numéro 2 le second, et ainsi jusques au 10 ? »

« S'il y en avoit vingt, le cas ne seroit pas seulement deux fois plus difficile, mais incomparablement plus, comme le démontrent ceux qui ont étudié la doctrine abstraite des combinaisons. Cinq choses mélangées 2 à 2 donnent 15 combinaisons; à 3, 35; à 4, 70; à 5, 126; à 6, 210; à 7, 330. »

« La difficulté de ranger plusieurs choses sans le secours du discernement dans un ordre croissant avec le nombre de ces choses, devient toujours plus grande dans une proportion qui va si fort en augmentant. Pour donner un arrangement, sans le secours de l'intelligence et du choix, à une infinité de parties en désordre, il faudroit surmonter des difficultés infiniment infinies. Quelle étendue d'intelligence ne seroit pas nécessaire pour ranger dans un grand ordre, dans un ordre exquis, dans un ordre qui se soutînt, une infinité de choses, dont chacune hors de sa place seroit une cause de désordre ! Prenez autant de lettres qu'il y en a dans une ligne; agencez les billets où elles sont écrites, une seule par billet, sans les voir, à peine, après avoir épuisé votre vie en tentatives, viendrez-vous une fois à bout de les ranger à faire lire cette ligne. La difficulté sera beaucoup plus que double, s'il faut ainsi venir à bout d'agencer les expressions de deux lignes. Où n'iroit point la difficulté de les ranger, sans le secours du discernement, dans l'ordre où elles sont dans une page entière ? Leurs agencemens fortuits iroient-ils enfin à composer un livre ? Une cause infinie en perfection peut seule lever les obstacles qui naissent d'une confusion infinie. »

« J'ajouterai ici un exemple aisé de la variété et de la multiplicité des combinaisons. *A* et *b* se combinent en deux manières *ab*, *ba*; *abc*, en six, *ob*, *cb*, *ba*, *bc*, *ca*, *cb*, et cela sans être répétées; *abcd* en vingt-quatre, *abcd*, *abdc*, *acbd*, *acdb*, *adbc*, *adcb*; en voilà six. Il y en aura autant si l'on commence par *b*, autant par *c*, autant par *d*. »

« Une infinité combinée 2 *à* 2 iroit à l'infini; combinée 3 *à* 3, encore à l'infini et à un plus grand infini; combinées toutes ensemble, à une infinité d'infinies manières. Quelles sources de confusion, quelle infinité de dérangemens, et à combien d'infinies manières ne montent pas les chaos et les confusions possibles? Si cette confusion ne se change pas tout d'un coup en régularité, elle subsistera; car quelque léger principe de régularité seroit bientôt détruit par les chocs de l'infinie confusion restante. »

« Dire que dans la suite infinie des temps, la combinaison régulière a enfin eu son tour, ce seroit supposer une infinie régularité dans la confusion, puisque ce seroit supposer que toutes les combinaisons différentes à l'infini se seroient succédées par ordre, et que par là la combinaison régulière auroit paru dans sa place, et en auroit eu une assignée dans cette succession, où elles se présentoient par ordre, comme si une intelligence en avoit fait les agencemens, les essais et les revues. »

Ces raisonnemens sont d'une grande force, et précisément comme les demandent les esprits positifs, c'est-à-dire, des raisonnemens mathématiques. Il y a des athées qui ont l'ingénuité de croire que ce n'est que dans leur secte qu'on démontre par A + B, et que les pauvres chrétiens sont réduits à l'*imagination* pour toute ressource. C'est bien quelque chose pourtant que cette imagination, et il y a tel profane qui auroit la témérité de croire qu'il est plus difficile d'écrire une seule belle page de pensées morales ou de sentimens, que de compiler des volumes entiers d'abstractions. Quoi qu'il en soit, ces incrédules ne savent donc pas que Leibnitz a

prouvé Dieu géométriquement dans sa Théodicée? Ils ne savent donc pas qu'on a emprunté d'Huygens, de Keil, de Marcalle et de cent autres, des théorèmes rigoureux pour établir l'existence d'un Être suprême? Platon n'appeloit Dieu que *l'éternel geomètre*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la plus belle et la plus puissante image de Dieu, *le triangle inscrit au cercle.*

Newton a posé ainsi l'axiôme fondamental de la mécanique.

« *Quand un corps est en repos ou en mouvement, il ne cesse jamais de rester en repos, ou de se mouvoir en ligne droite avec la même force, sans qu'elle reçoive aucune augmentation ou aucune diminution, à moins que quelque autre force, venant à agir sur lui, n'y cause du changement.* »

Le médecin Nieuwentyt, raisonnant sur cet axiôme, dans son livre *de l'existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la nature*, fait cette curieuse observation (1):

« Lorsqu'un petit corps, qui ne sera si grand qu'une petite boule, de la grosseur, par exemple, d'un grain de sable très-petit, après avoir reçu une chiquenaude, va heurter contre un corps, que nous supposerons aussi gros que tout le globe de la terre, ou, si vous voulez, mille fois plus grand, pourvu que ni l'un ni l'autre n'ait pas de ressort; il s'ensuit, dis-je, que ce grand corps sera entraîné avec le grain de sable en ligne droite; et à moins que quelque force ou quelque obstacle n'intervienne et n'arrête ce mouvement, la force d'une seule chiquenaude suffira pour faire mouvoir continuellement en ligne droite ce grand corps et le petit grain de sable tout ensemble; et si dans leurs routes ils rencontroient cent mille autres corps, chacun un million de fois plus grand que la terre, ils les entraîneroient tous avec cette petite force, sans qu'il y en eût jamais aucun en état de prendre une autre direction. »

(1) Liv. III, chap. 3, p. 541.

« Que ceci soit vrai, quelque merveilleux qu'il paroisse, c'est une chose que les mathématiciens ne sauroient nier. Misérable Pyrrhoniens, qui espérez, en déduisant nécessairement les loix de la nature l'une de l'autre, d'éluder les preuves de la Providence divine ! Misérables Pyrrhoniens, montrez-nous par vos principes, si vous pouvez en aucune manière comprendre, non pas qu'une pareille chose arrive continuellement (car les mathématiques leur montreront ceci), mais comment et de quelle manière agit la force de ce petit grain de sable ? de sorte que pour peu qu'il pousse ces corps prodigieux, il les met non-seulement en mouvement, mais il les y conserve sans jamais cesser. »

Voilà la remarque de cet excellent homme qui, avec Hippocrate et Galien, avoit reconnu dans la merveilleuse machine de notre corps, la main d'une intelligence divine.

Enfin, le docteur Hancock se sert d'une comparaison frappante, pour faire sentir l'absurdité de ceux qui attribuent l'ordre de l'univers au concours fortuit des atômes.

« Supposons, dit-il (1), que tous les hommes qu'il y a sur la terre fussent aveugles, et que dans cet état il leur fût ordonné de se rendre dans les plaines de la *Mésopotamie;* combien de siècles leur faudroit-il pour trouver cette route et pour venir à leur commun rendez-vous ? Y arriveroient-ils même jamais, quelque immense que fût leur durée ? Cela seroit pourtant infiniment plus facile à faire pour des hommes, qu'il ne l'a été aux *atômes* de *Démocrite* d'exécuter l'ouvrage qu'il leur attribue. Posé cependant que ce concours si heureux ne leur ait pas été impossible; comment est-il arrivé qu'il n'ait plus rien produit de nouveau, ou que le même hasard qui les assembla pour former l'univers, ne les ait pas dissipés pour le détruire ? Dira-t-on que c'est un principe d'*attraction* et de *gravitation* qui les retient ainsi dans leur situation primitive ? Mais

(1) Hancock, on the Exist. of God, sect. 5. *Trad. franç.*

ce principe d'*attraction* et de *gravitation* est ou *antérieur* ou *postérieur* à la formation de l'univers. S'il est antérieur, comment est-ce que l'activité en étoit suspendue ? Et s'il est postérieur, quelle en est l'origine, et ne doit-elle pas venir d'ailleurs que de la matière, qui de sa nature est susceptible de se mouvoir en tous sens ? Si l'on dit d'ailleurs que c'est la *nature* qui se maintient d'elle-même dans cet état permanent, on ne peut entendre par ce terme dans le système de *Démocrite*, que le *concours fortuit*, et l'on sent d'abord que cela ne suffit pas plus pour rendre raison de la conservation du monde, que pour celle de sa formation. »

Pour se tirer des difficultés insurmontables, qui résultent de la formation du monde par le mouvement de la matière, Spinosa, d'après Straton, a soutenu qu'il n'y a dans l'univers qu'une seule substance ; que cette substance est Dieu, à-la-fois esprit et matière possédant l'attribut de la pensée et de l'étendue. Ainsi mon pied, ma main, un caillou, tous les accidens physiques et moraux, toutes les saletés de la nature sont des parties de Dieu. Rare et admirable divinité, sortie toute formée et sans douleur du cerveau d'un incrédule ! Les payens avoient bien attaché des dieux aux objets les plus vils de la terre ; mais il n'appartenoit qu'à un athée de déifier, en une seule et éternelle substance, tous les crimes et toutes les immondices de l'univers. Il se passe d'étranges choses dans l'intérieur de ces hommes que Dieu a éloignés de lui, et les plus habiles gens trouveroient mal-aisé d'expliquer les mouvemens du cœur d'un athée. On peut voir comment Bayle, Clarcke, Leibnitz, Crousaz, etc. ont renversé le spinosisme, qui est en même temps le plus impie et le plus insoutenable des systèmes.

Anaximandre, par une autre folie, vouloit que les *formes* et les *qualités*, provenues de la matière, eussent arrangé l'univers.

D'un autre côté, les Stoïciens supposoient des *formes plastiques*, destituées d'intelligence et pourtant distinctes de la matière. A la vérité, quel-

ques-uns les dérivoient de Dieu, et ne les avoient imaginées que pour expliquer l'action d'un être immatériel sur des êtres matériels.

Qu'est-il besoin d'appeler les mépris du lecteur sur ces rêveries philosophiques ? Elles ont été combattues par les incrédules eux-mêmes.

Il ne reste donc plus à faire valoir que la loi bannale de la *nécessité*. On s'en sert d'autant plus volontiers, qu'on ne sait ce que c'est, et qu'en lâchant ce grand mot, on se croit dispensé de l'expliquer. Mais cette terrible nécessité est-elle une chose créée ou incréée ? Si elle est créée, qui est-ce qui en est le créateur ? Si elle est incréée, cette nécessité, qui arrange tout, qui produit tout dans un si bel ordre, qui est une, indivisible, sans étendue, est-elle autre que Dieu ?

La Pensée.

D'OU VIENT LA PENSÉE DE L'HOMME, ET QUELLE EST LA NATURE DE CETTE PENSÉE ?

Elle ne peut être que *matière*, *mouvement* ou *repos*, la *chose* même, ou les deux *accidens* de cette *chose*, puisqu'il n'y a dans l'univers que *matière*, *mouvement et repos*.

Que la *pensée* n'est pas *matérielle*, cela parle de soi.

Que la *pensée* n'est pas *le repos* de la matière, cela est encore prouvé, puisqu'au contraire, la *pensée* est un *mouvement*.

La *pensée* est donc un *mouvement*. Est-elle le *mouvement matériel*, ou l'effet du *mouvement matériel ?* Examinons.

Si la pensée est l'*effet* du mouvement, ou le *mouvement* lui-même; elle doit ressembler à cet *effet* de mouvement, ou à ce mouvement. Or,

Le *mouvement* rompt, désunit, déplace; *la pensee* ne fait rien de tout cela :

Elle touche les corps, sans les séparer, sans les mouvoir.

Le *mouvement* lui-même est aussi un déplace-

ment. Un corps qui se meut change de disposition, s'arrange d'une autre manière, occupe une autre place, acquiert d'autres proportions : la *pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle se meut sans cesser d'être en repos et sans quitter son siège ; elle n'a ni dimension, ni localité, ni forme.

Le *mouvement* a sa mesure et ses degrés : la *pensée*, au contraire, est *indivisible*. Il n'y a point de moitié, de quart, de fraction, de *pensées* : une *pensée* est une.

Le *mouvement* de la matière a des bornes qui l'empêchent de s'étendre au-delà de certains espaces :

La *pensée* n'a d'autres champs que l'infini. Or, comment concevoir qu'un atôme, parti de mon cerveau, avec la rapidité de la *pensée*, atteigne au même instant le ciel et l'enfer, et pourtant sans quitter mon cerveau ? car s'il en étoit ainsi, ma pensée subsisteroit hors de moi, et ne seroit plus moi. Qui auroit donné à cet atôme cette force immense de mouvement, incomparablement plus grande que celle qui entraîne tous les corps célestes? Comment un si chétif insecte que l'homme, auroit-il une pareille puissance *physique* ?

Le *mouvement* ne peut agir qu'au présent.

Le passé et l'avenir sont également du ressort de la *pensée*. L'espérance, par exemple, ne peut être qu'un mouvement futur ; et comment un mouvement *futur matériel* existe-t-il au *présent* ?

La *pensée* ne peut donc être le mouvement matériel. En est-elle l'*effet* ?

La pensée ne peut-être l'*effet* du mouvement, parce qu'un effet ne peut être plus noble que sa cause, une conséquence plus puissante qu'un principe. Or, que la *pensée* soit plus noble et plus forte que ce *mouvement*, qui ne le voit du premier coup-d'œil, puisque la pensée connoît ce *mouvement*, et que ce *mouvement* ne la connoît pas ; puisque la *pensée* parcourt dans la plus petite fraction de temps, des espaces que ce *mouvement* ne pourroit franchir que dans des milliers de siècles ?

Que si l'on dit à présent que la pensée n'est ni un *mouvement*, ni un *effet* de mouvement *interieur* dans mon cerveau, mais un ébranlement produit par un mouvement *extérieur*, c'est seulement retourner les termes de la proposition. Car il est encore peut-être plus absurde d'imaginer que tel atôme émané de la lumière d'une étoile, descende dans la vitesse de la *pensée*, pour choquer telle partie de mon cerveau, tandis que d'autres millions de *mouvemens* viennent en même temps l'assaillir de tous côtés. Par la seule loi de la pesanteur, un atôme tombé du soleil sur ma tête, me réduiroit en poussière. Objecter que la gravité n'existe plus pour les parties extrêmement ténues de la matière, ce seroit se moquer des gens, en voulant appliquer ce principe physique à la théorie de la pensée. Examinez donc un peu ce qui arriveroit dans votre entendement toutes les fois que vous pensez, si votre *pensée* étoit le *mouvement* matériel, ou un *effet* de ce mouvement. Une petite portion de votre cervelle se détache, et s'en va roulant de tel côté, ce qui vous donne telle idée. Cet atôme est long ou rond, large ou étroit, mince ou épais; et vous voilà, en conséquence de cette figure du hasard, obligé d'être triste ou gai, insensé ou sage. Mais comme l'homme pense à mille choses à-la-fois, quel chaos, quel dérangement dans sa tête! Une *pensée sublime*, sous la forme d'un embryon blanc ou bleu, en traversant votre entendement, rencontre une autre *pensée rouge* qui l'arrête. D'autres *idées* surviennent, se heurtent, etc.

Ce n'est pas là toute la difficulté; car si le *mouvement* est la *pensée*, le *mouvement* est un *principe pensant*. Or, dans ce cas, le flot qui roule, le pied qui marche, la pierre qui tombe pensent. Vous dites que je pense en raison d'un ébranlement produit dans une certaine partie de mon cerveau; d'accord: mais cette partie de mon cerveau qui s'ébranle n'est pas d'une autre nature que les élémens de l'univers. C'est de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, ou si vous aimez mieux parler comme la physique

du jour, c'est de l'oxigène, de l'hidrogène, etc. Amalgamez ces principes tout comme il vous plaira, ils resteront toujours tels par leur essence. Or, de leur mélange tel quel, comment ferez-vous naître la *pensée*, si le *principe* de cette pensée n'est pas renfermé dans les *élémens* qui la composent ? Vous ne voulez pas déraisonner et dire qu'un *composé* a des effets qui ne sont pas dans des *simples*, et qu'un accident peut être provenu sans cause ? Vous serez donc réduit à vous jeter dans une autre absurdité, et à dire que les élémens de la matière *pensent en certains cas*. Comment se fait-il alors que ces élémens qui se trouvent combinés de tant de manières, ne répètent pas quelquefois *hors de l'homme* l'effet de la pensée ?

Disons donc, car on ne peut le nier sans folie, que la *pensée* n'est ni la *matière*, ni le *mouvement*. Si l'on veut absolument que le *mouvement* fasse une des conditions de la *pensée*, du moins est-il certain que cette pensée n'est pas le mouvement lui-même, mais quelque chose qui *se joint* ou *s'applique* au mouvement, puisqu'il est indubitable qu'*il y a des mouvemens qui ne pensent pas*.

Venons à la grande conclusion.

Si la *pensée* est différente (comme elle l'est) de la *matière* et du *mouvement* matériel, qu'est-elle, et d'où vient-elle ?

Comme elle n'existoit pas chez moi avant que je fusse créé, elle a donc été produite ?

Si elle a été produite, elle l'a été nécessairement par quelque chose *hors de la matière*, puisque nous avons reconnu que la *matière* n'a pas le *principe pensant*.

Cette chose placée hors de la matière, qui a produit ma *pensée*, ne peut être qu'une chose encore *plus excellente* que ma pensée, quoique la pensée de l'homme soit ce qu'il y a de plus beau dans l'univers : un principe est plus puissant que son effet.

Ma pensée étant indivisible est immortelle ; par l'axiome reçu de tous les philosophes, qu'une chose ne se dissout que par la divisibilité de ses parties.

Or, la *cause* qui a produit ma *pensée* est donc *indivisible* comme elle; elle est donc *immortelle* comme elle.

Mais comme cette *cause* étoit avant ma *pensée*, cette *cause* a elle-même été produite, ou elle est de *toute éternité*.

Si elle a été produite, où est son principe ? Si vous me montrez ce principe, quel est le principe de ce principe ?

Ainsi, vous élevant sans fin, vous arrivez au premier anneau; Dieu montre sa face au fond des ombres de l'éternité : notre ame est la chaîne immortelle, qu'il nous a tendue pour remonter jusqu'à lui.

C'est ainsi que la pensée de l'homme prouve irrévocablement l'existence de la divinité, de même qu'à son tour l'existence de cette divinité démontre l'existence et l'immortalité de l'ame, puisque Dieu ne peut être, s'il est injuste, et que l'homme, jeté sur la terre pour couler des jours infortunés et mourir, n'annonceroit que le caprice d'un affreux tyran. Ceci doit nous donner la plus haute opinion de notre nature; car, qu'est-ce qu'un être dont Dieu est la preuve, et qui est à son tour la preuve de Dieu ? L'Ecriture a-t-elle parlé trop magnifiquement de cet être là ? « *Quand l'univers écraseroit l'homme*, dit Pascal, *l'homme seroit encore plus grand que l'univers; car il sentiroit que l'univers l'écrase, et l'univers ne le sentiroit pas*.

Il faut donc admettre que s'il y a un Dieu, ses perfections prouvent que l'homme a une ame immortelle, et *vice versâ*, conclure de l'excellence de l'ame humaine et des malheurs de ce monde, que Dieu existe de nécessité.

Quelques autres preuves de l'Immortalité de l'Ame.

La science est éternelle, donc le siége de la science, l'ame, doit être immortelle.

La raison et l'ame ne sont qu'un ; or, la raison est immuable et éternelle.

La matière ne peut cesser d'être, sans un acte immédiat de la volonté de Dieu : elle demeure toujours, rien ne se crée, rien ne s'anéantit ; or, la vie étant l'essence de l'ame, l'ame ne peut en être privée.

L'ame n'est point l'arrangement des parties du corps, puisque plus on la dégage des sens, plus on a de facilité à comprendre les choses (1).

Le concevant se présente toujours avant le concevable.

Nous éprouvons d'abord qu'il existe des idées ; nous comprenons un objet sans le voir, nos sens nous en assurent ensuite. Ce sont les idées abstraites qui font les abstractions des choses. Le mouvement, par exemple, ne seroit pas le mouvement, sans la comparaison que l'esprit fait du présent au passé. L'ame et ses opérations se montrent donc toujours les premières, et les corps ne viennent qu'ensuite. Ce fait, d'une vérité rigoureuse, est contraire aux rapports des sens, qui ne voient que la matière, ou qui passent de celle-ci à l'esprit, au lieu de descendre de l'esprit au corps. Or, si l'ame se retrouve par-tout séparée de la matière, elle a donc une existence réelle (2) ; donc, etc. etc.

De cette preuve de l'existence de l'ame, et conséquemment de son immortalité, nous allons faire naître cette autre preuve :

Le monde métaphysique n'existe point dans la nature-matière.

Les nombres, comme la pensée les considère, sont hors de la nature où il ne peut y avoir que des unités. Cet incompréhensible mystère des appositions de chiffres, qui fournissent des quantités abstraites, croissant ou diminuant dans des rapports donnés, ce mystère, disons-nous, n'est point dans l'ordre physique.

Or donc, le monde métaphysique étant placé

(1) Saint-August. *de Immort. Anim.*
(2) Phéd. *de Mos.*

hors de la matière, ce monde doit être ou un univers intellectuel existant à part, ou seulement une modification de l'ame. Dans les deux cas, l'immortalité de l'ame est prouvée; car l'homme purement matériel ne pourroit concevoir hors de la matière, un monde métaphysique et éternel, ni encore moins avoir au-dedans de lui quelque chose qui renfermât un monde de pensées abtraites et de vérités éternelles.

« Par l'esprit humain, dit Cicéron (1), tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelqu'autre intelligence supérieure et divine. Car, *d'où viendroit à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué ?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu et d'air, que nous devons les parties solides de notre corps, la chaleur et l'humidité qui y sont répandues, le souffle même qui nous anime. Mais, ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entends la raison, et pour le dire en plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris ?

On ne peut absolument trouver sur la terre (2) l'origine des ames : car il n'y a rien dans les ames, qui soit mixte et composé; rien qui paroisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Par conséquent l'ame est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie : cet être-là est céleste, il est divin, et dès-là immortel. »

« Je comprends bien, ce me semble (3), de quoi et comment ont été produits le sang, la bile, la pi-

(1) *De Nat. Deor. II. 6, 7. Trad. de d'Oliv.*
(2) *Frag. de Conval.*
(3) *Tuscul. I. 24* et 25.

tuite, les os, les nerfs, les veines, et généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'étoit autre chose dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne et l'arbre. Et si l'ame humaine n'avoit en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, et de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes. »

« Mais ces propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choses. »

« Voyons ce qui fait la mémoire (1), et d'où elle procède. Ce n'est certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du sang, ni des atômes. Je ne sais si notre ame est de feu ou d'air; et je ne rougis point, comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle soit divine, j'en jurerois, si, dans une matière obscure, je pouvois parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paroît-elle n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux ? Si vous ne savez ce qu'elle est, du moins vous voyez de quoi elle est capable. Eh bien ! dirons-nous qu'il y a dans notre ame une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire, se versent comme dans un vase ? Proposition absurde : car peut-on se figurer que l'ame seroit d'une forme à loger un réservoir si profond ? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme sur la cire, et qu'ainsi le souvenir est l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame ? Mais des paroles et des idées peuvent-elles laisser des traces ? Et quel espace ne faudroit-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes ?

« Qu'est-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie ? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre et du corruptible dans la

(1) *Tuscul.* I. 24 et 25.

composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose ? Pythagore trouvoit à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société ? Ou celui qui dans un petit nombre de caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, et dont la diversité paroissoit inépuisable ? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes; et qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ? Tous étoient de grands hommes, ainsi que d'autres encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de bled, à se vêtir, à se faire des habitations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces : c'est par eux que nous fûmes apprivoisés et civilisés. Des arts nécessaires, on passa ensuite aux beaux arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qui sont appelées errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, fit voir par-là que son esprit tenoit de celui qui les a formés dans le ciel. »

NOTE K.

« Mais si tout ce que nous avons dit concernant les sens ne suffit pas pour convaincre un incrédule, avançons encore un peu, et faisons voir que les bornes mêmes dans lesquelles l'étendue du pouvoir de nos sens extérieurs se trouve renfermée, contribuent aussi à nous rendre plus heureux, que si leur pouvoir s'étendoit beaucoup plus loin, comme cela s'est trouvé dans ces derniers siècles, avec le secours de certains instrumens. »

« Supposons que nos yeux aient le pouvoir de distinguer les objets qu'ils ne sauroient voir sans le microscope, il est vrai qu'ils nous feroient voir un monde de créatures nouvelles; une goutte d'eau dans laquelle on auroit fait tremper du poivre, ou

une goutte de vinaigre, ou de matière séminale, nous paroîtroit comme un lac, ou une rivière pleine de poissons; l'écume des liqueurs puantes et corrompues nous paroîtroit un champ couvert de fleurs et de plantes; le fromage paroîtroit un composé de grosses araignées couvertes de poils : il en seroit de même à proportion d'une infinité d'autres choses; mais il est aussi aisé de concevoir le dégoût, que la vue de ces insectes produiroit pour beaucoup de choses, qui d'ailleurs sont très-bonnes et très-utiles en elles-mêmes. J'ai vu des personnes faire des éclats de rire à la vue des petits animaux qui s'offrent dans un morceau de fromage, par le moyen d'un microscope, et retirer vîtement leurs mains, lorsque quelqu'un de ces insectes venoit à tomber, de crainte qu'il ne tombât sur eux; mais d'autres faisoient des réflexions plus sérieuses sur la sagesse de Dieu, qui a bien voulu cacher ces choses aux yeux des ignorans et des personnes craintives, et les manifester à d'autres par le moyen des microscopes, afin que les moyens nécessaires ne manquassent point à ceux qui tâchent de pénétrer dans ces merveilles. »

« Les philosophes incrédules oseroient-ils jamais souhaiter que leurs yeux eussent les propriétés des meilleurs microscopes, supposé qu'ils en connussent la nature et le fondement ? Et se croiroient-ils plus heureux en voyant des objets si petits qui grossiroient jusqu'à ce point-là, tandis qu'en même temps tout ce qui leur tomberoit sous les yeux n'occuperoit pas plus d'espace qu'un grain de sable ? Ils ne sauroient voir aucun objet distinctement, à moins qu'ils ne fussent à une très-petite distance de l'œil, à un ou deux pouces, par exemple. Quant aux autres objets plus éloignés, comme les hommes, les bêtes, les arbres et les plantes, pour ne rien dire du soleil, de la lune et des étoiles, ces corps où brille la majesté de l'Être suprême, ils leur seroient entièrement invisibles, ou ils ne les verroient que dans une grande confusion, si tout cela se trouvoit ainsi, et si nos yeux tout seuls pouvoient pénétrer aussi avant que lorsqu'ils sont armés de bons mi-

croscopes. Tous ceux qui en ont fait l'expérience, conviennent que par leur moyen on peut voir des corps composés d'un millier de petites parties; d'où il s'ensuit que, pour bien voir chaque chose jusqu'à ses particules primitives, la vue doit encore s'étendre infiniment plus loin qu'elle ne s'étend avec le secours des meilleurs microscopes. »

« D'un autre côté, supposons que nos yeux soient de grands télescopes, semblables à ceux dont nous nous servons pour observer tant de nouvelles étoiles dans les cieux, et pour faire tant de découvertes dans le soleil, la lune et les étoiles, ils seroient encore sujets à cet inconvénient, c'est qu'ils ne seroient presque d'aucun usage pour voir les objets qui nous environnent, et ils nous priveroient aussi de la vue des autres objets qui sont sur la terre, parce que nous verrions les vapeurs et les exhalaisons qui s'élèvent continuellement et qui, comme des nuages épais, nous cacheroient tous les autres objets visibles : cela n'est que trop connu de ceux qui se servent de ces instrumens. »

« De même, si l'odorat étoit aussi fin et aussi délicat dans les hommes, qu'il paroît l'être dans de certains chiens de chasse, il n'est personne, il n'est aucune créature qui pût nous joindre; et il nous seroit impossible de passer par les endroits où elles auroient passé, sans ressentir de fortes impressions des corpuscules qui en partent : mille distractions partageroient malgré nous notre attention; et lorsque nous serions obligés de nous appliquer à des objets plus relevés, nous serions obligés de nous fixer à des choses méprisables. »

« Si notre langue étoit d'un tissu si délicat qu'elle nous fît trouver autant de goût dans les choses qui n'en ont presque pas, que dans celles dont le goût est aussi fort que celui des ragoûts ou des épiceries, il n'est personne qui n'avouât que cela seul suffiroit pour nous rendre les alimens très-désagréables, après que nous en aurions mangé seulement deux ou trois fois. »

« L'oreille pourroit-elle distinguer tous les sons avec la même exactitude qu'elle les distingue à pré-

sent, lorsque, par le moyen d'un porte-voix, quelqu'un parle doucement dans son extrémité la plus évasée, ou feroit-on plus d'attention à un grand nombre de choses ? On n'en feroit certainement pas plus que lorsque nous nous trouvons au milieu d'un bruit confus et d'un grand nombre de voix, au milieu du bruit des tambours et du canon. Ceux qui ont été témoins des inconvéniens que souffrent les malades qui ont l'ouïe trop fine, n'auront pas de peine à être convaincus de cette vérité. »

« Si dans toutes les parties de notre corps le toucher étoit aussi délicat que dans les endroits extrêmement sensibles et dans les membranes des yeux, ne faut-il pas avouer que nous serions bien malheureux et que nous souffririons de grandes douleurs, lors même qu'une plume très-légère nous toucheroit? »

« Enfin, peut-on réfléchir sur tout cela, sans reconnoître la bonté de celui qui en est l'auteur, qui non-seulement nous a donné des organes aussi nobles que nos sens extérieurs, sans quoi il ne seroit pas à préférer à un morceau de bois; mais qui a même, par un effet de son adorable sagesse, renfermé nos sens dans certaines bornes, sans lesquelles ils ne nous auroient servi que d'embarras, et il nous auroit été impossible d'examiner mille objets de plus grande conséquence.

(Nieuwentyt, *Exist. de Dieu*, l. I, ch. 3, p. 131.)

NOTE L.

« Les véritables philosophes n'auroient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite Nédham eût créé des anguilles, et que Dieu n'avoit pu créer l'homme. Nédham ne leur auroit pas paru philosophe; et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Aurèle. » (*Quest. encycl.* tom. 6, art. *Philosoph.*)

Dans un autre endroit, combattant les Athées, il dit, à propos des Sauvages qu'on croyoit sans Dieu :

a usurpée sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions il y a cinquante ans de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parloit-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie ; à présent qu'elle a écrasé tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne sauroit parler physique un quart-d'heure et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature tout le long du jour, etc. (*Correspondance générale*, *tom. III*, *p.* 170.)

Les mathématiques sont fort belles ; mais, hors une vingtaine de théorèmes utiles pour la mécanique et l'astronomie, le reste n'est qu'une curiosité fatigante. (*Tom. IX*, *p.* 484.

A Damilaville.

J'entends, par peuple, la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire ; ils mourroient de faim avant de devenir philosophes. Il me paroît essentiel qu'il y ait des gueux ignorans. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. (*Tom. X*, *p.* 396.)

J'ai lu quelque chose d'une antiquité dévoilée, ou plutôt très-voilée. L'auteur commence par le déluge, et finit toujours par le chaos ; j'aime mieux, mon cher confrère, un seul de vos contes que tout ce fatras. (*Tom. X*, *p.* 409.)

Année 1766.

Je serois très-fâché d'avoir fait (le *Christianisme dévoilé*) non-seulement comme académicien, mais

comme philosophe, et encore plus comme citoyen. Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme, que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus graud égarement de la raison, parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il seroit impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réprouve pas moins ce livre comme citoyen; l'auteur paroît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseroient comme lui ne formeroient qu'une anarchie.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux : vous verrez, quand vous daignerez venir à Ferney, les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques, qui prouvent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels. (*Corresp. gén. tom. XI, p.* 143.)

Année 1762. *A Damilaville.*

Les frères doivent toujours respecter la morale et le trône. La morale est trop blessée dans le livre d'Helvétius, et le trône est trop peu respecté dans ce livre qui lui est dédié. (*Le Despotisme oriental.*)

Il dit plus haut, en parlant de ce même ouvrage : On dira que l'auteur veut qu'on ne soit gouverné ni par Dieu, ni par les hommes. (*T. VIII, p.* 148.)

Année 1768. *A M. de Villevieille.*

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme; il peut détester la persécution; il rend service au genre humain s'il répand les principes de la tolérance; mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme? Les hommes en seront-ils plus vertueux, pour ne pas reconnoître un Dieu qui ordonne la vertu? Non, sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnoissent un,

et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces, qui, à la vérité, ne me mangeront pas quand ils sortiront d'un long repas, et qu'ils digéreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent sous leurs griffes quand ils auront faim; et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action. (*T. XII, p.* 349.)

Année 1749.

Je ne suis point du tout de l'avis de Sanderson, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être; mais j'aurois, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'auroit donné tant de supplémens de la vue; et en appercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurois soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de deviner à qui il est et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paroît bien hardi de nier qu'il est. (*Corresp. gén. tom. IV, p.* 14.)

Année 1753.

Il me paroît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b*, divisé par *z*.

Où en seroit le genre-humain s'il falloit étudier la dynamique et l'astronomie pour connoître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifesté à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont les plus communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. (*Corresp. gén. tom. IV, pag.* 463.)

Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous. On a imaginé que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie pos-

sible ; mais que répondroient les partisans de cette opinion, à ceux qui leur feroient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre ; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes ; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands, qui souvent ne font pas naître un seul chêne ? Je crois toujours, comme je vous le mandois il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. (*Tom. IV*, *pag.* 463.)

Note M.

Comme la philosophie du jour loue précisément le polythéisme d'avoir fait cette séparation, et blâme le christianisme d'avoir uni les forces morales aux forces religieuses, je ne croyois pas que cette proposition pût être attaquée. Cependant un homme de beaucoup d'esprit et de goût, et à qui l'on doit toute déférence, a paru douter de l'assertion. Il m'a objecté la personnification des êtres moraux, comme la sagesse dans Minerve, etc.

Il me semble, sauf erreur, que les personnifications ne prouvent pas que la morale fût unie à la religion dans le polythéisme. Sans doute en adorant tous les vices divinisés, on adoroit aussi les vertus ; mais le prêtre enseignoit-il la morale dans les temples et chez les pauvres ? Son ministère consistoit-il à consoler les malheureux par l'espoir d'une autre vie, à inviter le pauvre à la vertu, le riche à la charité ? Que s'il y avoit quelque morale attachée au culte de la déesse de *la Justice*, de *la Sagesse*, cette morale n'étoit-elle pas presqu'absolument détruite, et sur-tout pour le peuple, par le culte des plus infâmes divinités ? Tout ce qu'on pourroit dire, c'est qu'il y avoit quelques sentences gravées sur le frontispice et sur les murs des temples, et qu'en général le prêtre et le législateur recommandoient au peuple la crainte des dieux.

Mais cela ne suffit pas pour prouver que la *profession de la morale* fût essentiellement liée au polythéisme, quand tout démontre au contraire qu'elle en étoit séparée.

Les moralités qu'on trouve dans Homère sont presque toujours indépendantes de l'action céleste; c'est une simple réflexion que le poëte fait sur l'événement qu'il raconte, ou la catastrophe qu'il décrit. S'il personnifie les remords, la colère divine, etc., s'il peint le coupable au Tartare et le juste aux Champs-Élysées, ce sont sans doute de belles fictions, mais qui ne constituent pas un code moral attaché au polythéisme, comme l'évangile l'est à la religion chrétienne. Otez l'évangile à J. C., et le christianisme n'existe plus; enlevez aux anciens l'allégorie de Minerve, de Thémis, de Némésis, et le polythéisme existe encore. Il est certain d'ailleurs qu'un culte qui n'admet qu'un seul Dieu, doit s'unir étroitement à la morale, parce qu'il est uni à la vérité; tandis qu'un culte qui reconnoît la pluralité des Dieux, s'écarte nécessairement de la morale, en se rapprochant de l'erreur.

Quant à ceux qui font un crime au christianisme d'avoir ajouté la force morale à la force religieuse, ils trouveront ma réponse dans le dernier chapitre de cet ouvrage où je montre qu'*au défaut de l'esclavage antique, les peuples modernes doivent avoir un frein puissant dans leur religion.*

NOTE N.

VOICI quelques fragmens que nous avons retenus de mémoire, et qui semblent être échappés à un poëte grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité.

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane, et légère comme elle,
Comme elle, grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : comme elle est belle !

Néère, ne vas point te confier aux flots,
De peur d'être déesse; et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galathée et la blanche Néère.

Une autre idylle, intitulée le *Malade*, trop longue pour être citée, est pleine des beautés les plus touchantes. Le fragment qui suit est d'un genre différent : par la mélancolie dont il est empreint, on diroit qu'André Chénier, en le composant, avoit un pressentiment de sa destinée.

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie;
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asyle souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine :
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
. . . .
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la foiblesse,
Mes parens, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits, car à ses propres yeux
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie :
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance;
Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Les écrits de ce jeune homme, ses connoissances variées, son courage, sa noble proposition à M. de Malsherbes, ses malheurs et sa mort, tout sert à répandre le plus vif intérêt sur sa mémoire. Il est remarquable que la France a perdu, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talens à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André Chénier ; les deux premiers sont morts de misère, le troisième a péri sur l'échafaud.

NOTE O.

Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent

que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs ;* il seroit absurde de le nier, sur-tout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par là des descriptions de vêtemens, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc. ; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre; en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses ;* Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau ; mais ils n'ont jamais représenté nuement, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts ; c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avoient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau ; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existoit pour les anciens.

NOTE P.

POÉSIES SANSCRITES. *Sacontala.*

Ecoutez, ô vous arbres de cette forêt sacrée ! écoutez, et pleurez le départ de Sacontala pour le palais de l'époux. Sacontala ! celle qui ne buvoit point l'onde pure avant d'avoir arrosé vos tiges ; celle qui, par tendresse pour vous, ne détacha jamais une seule feuille de votre aimable verdure, quoique ses beaux cheveux en demandassent une guirlande ; celle qui mettoit le plus grand de tous ses plaisirs

dans cette saison qui entremêle de fleurs vos flexibles rameaux.

Chœur des Nymphes des bois.

Puissent toutes les prospérités accompagner ses pas! puissent les brises légères disperser, pour ses délices, la poussière odorante des fleurs! puissent les lacs d'une eau claire et verdoyante sous les feuilles du lotos, la rafraîchir dans sa marche! puissent de doux ombrages la défendre des rayons brûlans du soleil! (*Robertson's indie.*)

Poésie Erse.

Chant des Bardes; *First Bard.*

Night is dull and dark; the clouds rest on the hills no star with green trembling beam: no moon looks from the sky. I hear the blast in the wood; but I hear it distant far. The stream of the valley murmurs; but its murmur is sullen and sad. From the tree at the grave of the dead, the long-howling owl is heard. I see a dim form on the plain! It is a ghost! It fades, it flies. Some funeral shall pass this way. The meteor marks the path.

The distant dog is howling from the hut of the hill, the stag lies on the mountain moss: the hind is at his side. She hears the wind in his branchy horns. She starts, but lies again.

The roe is in the clift of the rock. The heath-cock's head is beneath his wing. No beast, no bird is abroad, but the owl and the howling fox. She on a lea fless tree: he in a cloud on the hill.

Dark, panting, trembling, sad, the traveller has lost his way. Trough shrubs, trough thorns, hegoes, along the gurgling rill he fears the rocks and the fen. He fears the ghost of night. The old tree groans to the blast. The falling branch resounds. The wind drives the withered burs, clung together, along the grass. It is the

light tread of a ghost! he trembles amidst the night.

Dark, dusky, howling is night; Cloudy, Windy and full of ghosts! the dead are abroad! my friends, recive me from the night. (*Ossian.*)

NOTE Q.

IMITATION DE VOLTAIRE.

« Toi sur qni mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil! astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qni fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent;
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparoît et s'enfuit,
Qui fait pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière!
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissoit devant moi;
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
Hélas! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
J'osai me révolter contre mon Créateur:
C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur.
Il m'aimait; j'ai forcé sa justice éternelle
D'appesantir son bras sur ma tête rebelle:
Je l'ai rendu barbare en sa sévérité;
Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
Mais si le repentir pouvoit obtenir grace!...
Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace;
Non, je déteste un maître, sans doute il vaut mieux
Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux. »

NOTE R.

LE DANTE a répandu quelques beaux traits dans son Purgatoire; mais son imagination si féconde dans les tourmens de l'Enfer, n'a plus la même abondance quand il faut peindre des peines mêlées de quelques joies. Cependant cette aurore qu'il trouve au sortir du Tartare, cette lumière qu'il voit passer rapidement sur la mer, ont du vague et de la fraîcheur.

Dolce color d'oriental zafiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
De l'aer puro infin' al primo gero.

A gli occhi miei ricominciò diletto
Tosto che di uscir fuor de l'aura morta;
Che m'havea contristati gli occhi e'l petto.

Lo bel pianeta, ch'al amar conforte,
Faceva tutto rider l'oriente
Velando i pesci, ch'erano in sua scorta.

Mi vols'a man destra; et posi mente
A l'altro polo; et vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'a la prima gente.

Goder pareva'l ciel di lor fiammelle,
O settentrional vedovo sito,
Poi che privato se di mirar quelle.

Com'i da loro sguardo fui partito
Un poco me volgendo a l'altro polo
Là, onde'l carro gia era sparito.

Vidi presso di me un veglio solo
Degno di tanta reverentia in vista;
Che piu non dee a prade alcun figliuolo.

Lunga le barba, et di pel bianco mista
Portava a suoi capeli simigliante;
De' quai cadeva al petto doppia lista.

Li Raggi de le quattre luci sante
Fregiavan si la sua faccia di lume;
Ch'io'l vedea come'l sol fosse davante.

. . . .
. . . .
. . . .

Venimmo poi in sublito diserto:
Che mai non vide navicar su acque
Huom, che di ritornar sie poscia esperto.

. . . .
. . . .
. . . .

Gia era' sole a l'orizonte giunto.
Il cu' meridian cerchio coverchia
Gierusalem col su' piu alto punto;

Et la notte, ch' opposit' e lui cerchia,
Uscia di Gange fuor con le biluance,
Che le caggion di man, quando soverchia;

Si che le bianche et le vermiglie guance
Là, dov'era, de la bell' aurora
Per troppa etate divenivan rance.

Noi eravam lungh' esso'l mare ancora,
Come gente, ch' aspetta su camino;
Che va col cuor, et col corpo dimora :

Et ecco, qual sul presso del mattino
Per li grossi vapor morte rosseggia
Giu nel ponente sovra'l suol marino :

Cotal m'apparue, sancor lo veggia,
Un lume per lo mar venir si ratto,
Ch' el muover su nessum volar parreggia;

Del qual com'i un poco hebbi ritratto
L'occhio, per dimandar lo Duca mio,
Rividi'l più lucente et maggior fatto.

Purgatorio di Danto, canto I et II.

NOTE S.

On sera bien aise de trouver ici le beau morceau de Bossuet sur saint Paul.... « Afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens. »

« Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace; la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise, les fait doucement entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. »

« Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point

relevée (1) : *Præsentia corporis infirma*; et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De-là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité (2) », d'où il est aisé de comprendre combien sa personne étoit méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations ! »

« Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne » sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié (3) » : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum*, c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paroît folie et extravagance. Comment dont peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul ! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ; c'est la volonté de mon maître, que mes paroles ne soient pas moins rudes, que ma doctrine paroît incroyable : (4) *Non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis...* Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours.

(1) II Cor. x, 10.
(2) Et ego in infirmitate, et timore et tremore multo fui apud vos. I Cor. 2, 3.
(3) Ibid. 2.
(4) I Cor. 4.

de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. »

« Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De-là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendemens; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. »

« C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin, dans ses admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvoit aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyoient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul...

Fin des Notes du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE,
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE PREMIER.
MYSTÈRES ET SACREMENS.

LIVRE SECOND.

VERTUS ET LOIX MORALES.

LIVRE TROISIÈME.

VÉRITÉS DES ÉCRITURES, CHUTE DE L'HOMME.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE. OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÊME DE MOÏSE.

LIVRE CINQUIÈME.

EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

LIVRE SIXIÈME.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.

VUE GÉNÉRALE DES ÉPOPÉES CHRÉTIENNES.

LIVRE SECOND.

POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. *CARACTÈRE.*

LIVRE TROISIÈME.

SIUTE DE LA POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. *PASSIONS.*

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. *SUITE DES PASSIONS.*

LIVRE CINQUIÈME.

DU *MERVEILLEUX*, OU DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ÊTRES SURNATURELS.

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

Fin de la Table du premier Volume.

